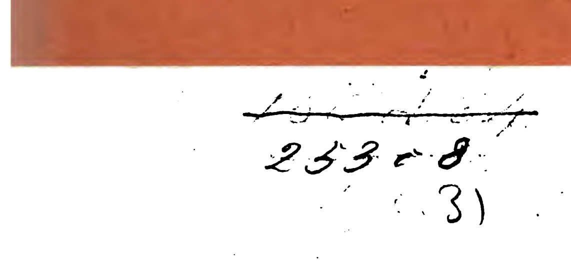



253 c 8
31


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LES SEREES

DE

GVILLAVME BOVCHET

4.

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET

LES

SEREES

DE

GVILLAVME BOVCHET

Sieur de Brocourt,

AVEC NOTICE ET INDEX

PAR

C. E. ROYBET

—

TOME QUATRIÈME





PARIS,

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR,

27-29, paſſage Choiſeul, 27-29.

M. D. CCC. LXXV.



SECOND LIVRE

DES SEREES

de

GVILLAVME BOVCHET,

Sieur de Brocourt.

VINGT-TROISIESME SEREE.

Des Accouchees.

LA Seree precedente aiant efté chez vne femme groffe, cefte-cy fut faicte en la maifon d'vne accouchee, où ce foir nous foupafmes, qui nous fit parler de plufieurs propos concernans les accouchemens, comme pourrez voir par le difcours fuiuant: mais auant que d'y entrer, on va conter vne chofe dequoy on n'auoit iamais ouy parler. C'eft que pour fauuer vne fille & fon honneur, on auoit, ces iours paffez, efté querir vne fage-femme en fa maifon de nuict, & luy aiant bouché les yeux, on l'auoit menee en la maifon d'vne femme qui en auoit befoing. Et lors eftant desbandee on luy fait receuoir

l'enfant d'vne femme masquee : l'aiant receu, on la paye, on la rebande, & puis est conduite en son logis. Le premier qui commença à parler de ce sujet, va promettre à la commere, & à son mary aussi, de leur enseigner des receptes, par lesquelles l'accouchee reuiendroit comme auant son premier accouchement. Puis, apres en auoir esté prié par toute la troupe, chacun en aiant affaire pour sa maison, commença à dire : Vous sçauez, vous autres gens mariez, que quand vne femme est grosse, le ventre s'enfle, & roidit plus que de coustume : mais qu'estant accouchee, ces peaux deuenans vuides, se laschent, dont aduient que le ventre se camelote & ride de telle sorte, qu'on y pourroit ioüer à *primus secundus*, ou bien seruiroit à en faire vn gorgaillet pour appeller les cailles, pour le moins en ce païs de pardeçà : car vers la France, à ce qu'on m'a dit, les sages-femmes & gardiennes y donnent de bonnes receptes, qu'il y faut appliquer à la premiere couche, autrement il n'y a plus de remede que les plis ne paroissent. Et me suis, adioustoit-il, souuent esbahy, que ceste recete, qui est commune ailleurs, & qui n'est de grand coust & aisee à faire, ne soit venuë iusques icy. Ce pendant ie conseille aux femmes qui ne sçauent pas la recepte, & à celles qui ne l'ont faicte à leur premier accouchement, de faire cuire longuement des cormes vertes dans de l'eau où aura esté mis dissoudre de la gomme Arabique, puis mettre tremper dans ceste composition vn drapeau, lequel appliquerez dessus le ventre où apparoissent ces rides, Ou bien vous prendrez, pour ceste mesme fin, de la corne de cerf, de la pierre

nommee *amyanthus*, vulguairement alum de plume, fel armoniac, myrrhe, olibanum, maftix : & le tout reduict en poudre, l'incorporerez auec miel, puis l'appliquerez fur le ventre. Les autres, difoit-il, pour garder de rider & cameloter le ventre des femmes, prennent des fueilles de *capilli Veneris*, broyees en vrine d'vn petit enfant, y mettent du falpetre, nommé *Aphronitrum*, le tout appliqué en liniment : ou bien frottent le ventre des nouuelles accouchees, auec fel & graine de gith, appellé *Melanthium*. Que fi tout cela n'y fait rien, difoit-il encores, que les accouchees s'en prennent à elles mefmes, & à leurs gardiennes, qui font tenir les commeres en leur lict fur le cul comme vne guenon, lefquelles eftans en gefine fe contraignent tant qu'elles peuuent : là où elles fe deuroyent eftendre de leur long, afin que le tout retourne à fon premier eftat. Ayant acheué fes receptes, apres en auoir efté prié par ceux de la Seree, il en va bailler d'autres pour la folution de continuité, comme il les auoit trouuees dans Pline, qui dit, que pour refferrer les lieux naturels des femmes, & reioindre leurs parties cafuelles, qu'il eft bon d'vfer de rofes appliquees deffus : ou bien y mettre la fomentation de fes fueilles auec l'efcorce & le gland de Heftre. Mais la commere, qui auoit tant trauaillé en fon enfantement, le pria de luy donner pluftoft, pour l'aduenir, des remedes qui fiffent tout le contraire de ce que les hommes demandent : difant, que ce n'eftoit pas l'honneur des maris de fe plaindre de cela : que fi d'vn cofté il y a du trop, de l'autre il y a du peu : dont les femmes ne fe plaignent point comme font les hommes du trop.

Tous ceux de la Seree ſe regardans l'vn l'autre, furent ſans replique, & tacitement confeſſerent la faulte venir plus de leur peu, que du trop. Et confirmant ſon dire, noſtre commere nous va aſſeurer que tant plus vne femme a de cela, plus elle eſt heureuſe, ſi on y prend garde: & au contraire, tant plus elle ſera eſtroite, n'ayant gueres de ie ne ſçay comment a nom, & plus elle ſera infortunee, & mal-heureuſe: ce que confirme le prouerbe de noſtre France, qui dit, Mal-heureux comme vne femme qui n'a point de cela: Pline eſcriuant que les femmes qui naiſſent ayant leur nature fermee, ou trop eſtroicte, ou n'en aiant point, ne cauſent que mal-heur: comme le monſtra par experience Cornelia, mere de Gracchus. Vn Franc-à-tripe prenant la parole, nous conta d'vne ieune femme, laquelle aiant du contant, ſi ne laiſſoit elle à le nommer: car eſtant en mal d'enfant, elle crioit à ſa force, Et ma mere le choſe, & ma mere, mon ie ne ſçay comment a nom. Sa mere la blaſme de nommer ainſi ſon cas en bon François: la fille luy va reſpondre, hé ! ma mere, voulez-vous que ie nomme & que ie me plaigne de mon oreille, qui ne me fait point de mal? Celle de qui on fit ce conte, eſtoit preſente, & ſa mere auſſi, qui tacitement le confeſſerent par la couleur qui leur monta au viſage, auſſi bien que noſtre commere, laquelle de cela en rougiſſant, que c'eſtoit à elle à qui s'addreſſoit le conte, que faiſoit vn meſſer Pantalon d'vne femme groſſe qu'on vouloit faire coucher ſur ſon lict, eſtant en ſes grands efforts : ce qu'elle refuſoit, diſant, Ie ne me coucheray ſur ce lit, car c'eſt là où

i'ay prins mal: comment eſt-ce, diſoit-elle, que le liɑ̃ pourroit guerir le mal qu'il m'a donné? Et ne ſeruit de rien à la ſage-femme, qui la preſſoit fort de ſe coucher ſur ce liɑ̃, de luy dire, que la medecine prouenoit ſouuent de là où giſoit la cauſe de la maladie. Le mary de noſtre accouchee ſe prenant à rire, ayant peur qu'on diſt encore quelque autre choſe que ſa femme auoit dit, quand on luy denonça qu'elle eſtoit accouchee d'vne fille: nous va tous prier de luy dire s'il y auoit point moien d'aider à la nature pour faire des enfans maſles: encores que les Anciens ayent dit, que les peres aiment plus les filles, comme celles qui ont plus de beſoing de leur ſecours: & les meres tout au contraire, aiment couſtumierement beaucoup plus les fils que les filles. L'vn luy va dire, que les enfans maſles ſe faiſoient quand la ſemence ſe mettoit du coſté droiɑ̃ de la femme, eſtant plus chaud que le gauche, & qu'en la conception du maſle, il eſt requis plus de chaleur qu'en celle de la femelle, ſelon Hippocrate qui conſeille à la femme ſe coucher ordinairement ſur le coſté droit pour conceuoir des enfans maſles, & qu'Albert l'aiant conſeillé à vne femme, qui n'auoit eu iamais que des filles, luy fit conceuoir des fils: & auſſi qu'on tient que les femmes ſentent bouger & remuer les maſles du coſté droiɑ̃, & les filles du gauche. L'autre diſoit, que ce qui aidoit beaucoup à faire des maſles, eſtoit quand la ſaiſon de l'an eſt chaude, & les viandes auſſi qu'on mange ſont chaudes & ſeiches: parce que la ſemence & le ſang menſtrual en acquierent plus de chaleur, & quand on conçoit vne fille, c'eſt default de

chaleur. Et combien que les aliments chauds & fecs feruent grandement pour faire des mafles, cela s'entend s'ils font mangez en quantité moderee, à fin que l'eftomach les puiffe vaincre & digerer, autrement ces viandes feroient la femence froide : & pour cefte caufe la plus grande partie des nobles & riches ont cefte incommodité d'engendrer beaucoup plus de filles que de garçons : pource que ils mangent & boiuent plus que leur eftomach ne peut porter, encores qu'ils mangent bonnes viandes, chaudes & feches. Il eft vrai toutesfois, fut-il adioufté, que la crudité qui fe fait du vin, fait plus de tort à la generation, & principalement des mafles, que nulle autre chofe. Et pourtant Platon loüe vne loy qu'il trouua en la Republique des Carthaginois : par laquelle il eftoit defendu à l'homme marié, & à fa femme, de boire vin le iour qu'ils venoient à la generation. Ce qui toutesfois femble eftre contre Ariftophane, qui dit que le vin eft le laict de Venus : voulant dire que ceux qui font au feruice de Venus ont befoing de Bacchus Que ceux qui ont prins du pain benift de la fainct Cy, fe doiuent garder de toucher à leurs femmes, Diogenés nous l'enfeigne : car voyant vn ieune homme yure, luy va dire, Mon ami, ton pere auoit plié le coulde lors qu'il te fit. Et auffi que ceux-là qui ont parlé à ceft homme, ne font pas propres à la copulation : la fumee du vin montant en hault, où le refte de la chaleur eftant attiré, il eft impoffible qu'ils fe puiffent retenir roides fur le deuant. Et de faict, ceux qui en la procreation de leurs enfans y viennent yures, crapuleux, foibles, courroucez, trauaillez, & l'efprit empefché,

n'engendreront qu'enfans yurongnes, goutteux, graueleux, petits hommes, choleres, imbecilles de corps & fans iugement : c'eſt pourquoy l'antiquité a dit : *Gaudeant bene nati*, ſe reſiouiſſent les biens-nais. A raiſon dequoy Ariſtote a eſcrit que la ſemence des yurongnes eſtoit infeconde, & leurs enfans hebetez & lourdaux : que ſi le vin par accident maiſtriſe vn homme, il le rendra ſi froid qu'il ſera impotent de bander à l'attellier de Venus, rendant leur reſſort foible. Vn tiers nous va aſſeurer auoir apprins par longue experience & obſeruance, auec bonne raiſon, qu'il falloit pour faire des maſles, que l'homme fuſt en aage meur & parfaict : dautant, diſoit-il, que le ieune & le vieil engendrent pluſtoſt des femelles que des maſles : en la ieuneſſe, la chaleur n'eſtant pas encores parfaicte, & en la vieilleſſe, commençant à defailir : ainſi Plutarque comme choſe diuine, conferoit le mariage à la ſeule ieuneſſe. Ce tiers adiouſtoit que Merula dit auoir apprins d'vne femme Milanoiſe, que pour engendrer des maſles qu'il falloit que le mary ſe couchaſt ſur les huict heures du ſoir apres le ſoupper, la femme tantoſt apres : laquelle pour eſtre froide, il mettra en ſa place ja eſchauffee : & que cela ſera bon pour la femme, principalement en hyuer, ſi apres qu'elle ſera couchee au lieu de ſon mary, elle luy fait beau large. Et pour ce, adiouſtoit-il, qu'il faut plus de chaleur à faire des maſles que des femelles, il en y a qui pour faire des garçons ſe lient le teſticule gauche, comme on fait aux taureaux : parce que le droict eſt engendré & nourry de matiere plus chaude que le gauche, y venant vn rameau de la veine chylis,

& au gauche n'y vient qu'vn rameau de la veine emulgente. De là, il inferoit que ceux qui ne ſont chaſtrez que d'vn coſté, ou qui n'ont de nature qu'vn teſticule, eſtans au reſte bien hommes, peuuent eſtre mariez, & faire des enfans : la Nature ayant baſty ce corps humain, pour la plus-part, de deux ſemblables membres, afin que l'vn deperiſſant, l'autre ſupplee le default de ſon compagnon. Vn quatrieſme afferma, que ſi la femme, quatre iours apres ſes mois, vſe de la decoction de Mercure maſle, qu'elle conceura vn fils, & de la femelle, vne fille. Le ſixieſme va dire, qu'il n'y auoit rien plus ſouuerain pour faire des maſles que de faire beaucoup d'exercice : l'exercice conſumant l'humidité ſuperfluë de la ſemence, & ſi l'eſchauffe & deſſeiche : à ceſte cauſe, diſoit-il, les riches, & ceux qui viuent à leur aiſe en oiſiueté, engendrent plus de filles que ne ſont les pauures qui mangent peu, & ſont beaucoup d'exercice, au moyen dequoy leur ſemence eſtant chaude & ſeiche, eſt plus propre à faire des enfans maſles : & la froide ſemence & humide, à faire des filles. Ce que vous croirez facilement, adiouſtoit-il, ſi vous adiouſtez ſoy à ceux qui diſent que Nature a faict ſouuent vne fille, qui demeurera vn mois ou deux fille au ventre de ſa mere : mais que puis apres elle deuiendra maſle, ſuruenant aux membres genitaux de ceſte fille abondance de chaleur, qui les fera ſortir au dehors : la femme ayant au dedans ce que l'homme a par le dehors. Et ſe cognoiſtra apertement qui ſont ceux auſquels eſt aduenuë ceſte tranſmutation au ventre de la mere, en certains mouuemens qu'ont ces maſles, qui ne ſont

propres aux hommes, & ſi ſont feminins, & enclins à faire les œuures des femmes : tout au contraire de ceux que Nature a faicts au commencement de la conception, maſles, auec leurs membres genitaux, leſquels, furuenant vne froideur, elle a faict retirer au dedans, dont eſt venuë vne femelle : ce qui ſe cognoiſtra apres la naiſſance de ceſte fille, partant qu'elle aura l'air d'vn garçon, tant en ſa parole, qu'en tous ſes mouuemens & œuures. Et cela ſe fait, dautant que c'eſt le propre de la chaleur de dilater & eſlargir toutes choſes, & de la froideur de les detenir & reſſerrer. Et auſſi que c'eſt vne choſe receuë de tous auiourd'huy, que les femmes ſe peuuent conuertir en hommes, comme Paré l'aſſeure eſtre aduenu en Picardie, & l'Anacriſe en Eſpagne : n'eſtant beſoing de debatre, douter & diſputer de ce que l'experience demonſtre. Vne Feſſe-tonduë s'addreſſant au mary de noſtre commere, luy va dire, que pour faire vn fils, qu'il n'y auoit rien de meilleur que de n'auoir pas ſouuent la compagnie de ſa femme, & de ne venir à l'acte Venerien iuſques à ce que la ſemence fuſt bien cuite & ſaiſonnee : par ce moyen la ſemence gaignera la chaleur & ſiccité requiſe à faire des garçons : & diſoit que l'ayant ainſi practiqué, il s'en trouuoit bien, & ne faiſoit que des maſles. Le mary de l'accouchee, s'accordant auec ceſte Feſſe-tonduë, va dire qu'il eſtoit de ſon opinion, & qu'il penſoit ceſte recepte la plus aiſee, la meilleure, & plus veritable, & que laiſſant tous les autres remedes, il practiqueroit ceſtuy-cy, & s'en aideroit enuers ſa femme, qui a ſi grand deſir d'auoir vn fils. Et à la verité, diſoit noſtre hoſte, ſi vous y

prenez garde, vous verrez ces grands abbateurs de bois n'auoir que des filles, & peu d'enfans mafles : car on dit qu'vn bon charpentier ne fait gueres d'efclats, & fi Vitruuius Pollio ne veult pas qu'vn bon ouurier cerche de la befongne. Que fi ces grands abbateurs de bois font force enfans, ils feront de petite complexion, & fi la plufpart ne feront que filles : là où ceux qui ne vont pas fouuent à leurs femmes, feront des enfans forts & robuftes, comme font communément les baftards, & pluftoft mafles que femelles. Parquoy Lycurgue inftitua que les nouuellement mariez n'allaffent fouuent à leurs femmes, encores vouloit que ce fuft à la defrobee. Et auffi vous verrez que les maris engroffent le plus fouuent leurs femmes au retour d'vn long voyage leur faifant vn mafle pluftoft qu'vne femelle, & fi difent les femmes, quand elles font groffes, Mon mari m'apporta cela de fon voyage de tel lieu. Et à ce propos adioufta noftre hofte, Efcoutez vn plaifant conte d'vn mary, qui venant de bien loing, & n'ayant veu fa femme de trois mois, euft fi grand' enuie de l'embraffer, qu'arriuant vn foir en fa maifon, fa femme luy ayant ouuert la porte, il n'euft la patience d'entrer plus auant, mais il l'accommode dans l'allee, fans autre figure de procés. Ayant faict, & fa femme le regardant au vifage, & recognoiffant que c'eftoit fon mary, luy va dire en riant, Ma foy, fi i'euffe penfé que c'euft efté vous, ie vous affeure que vous euffiez attendu iufques à ce foir. Apres que tous furent las de rire, le mary de l'accouchee en continuant va dire : Et comme il faut pour faire des enfans que le mary n'embraffe pas fou-

uent sa femme, il faut auſſi que ſa femme ne ſoit pas lubrique : car comme vn homme qui touſiours boit n'a iamais grand' ſoif, & celuy qui eſt touſiours à table peu ſouuent a faim : auſſi la femme qui ſouuent s'esbat, ne prend pas grand plaiſir à l'embraſſement de ſon mary, ni à ſon amitié: eſtant impoſſible que qui ſe ſouſmet à vn chacun, en aime vn ſeul : & voilà pourquoy les femmes communes n'engroſſent gueres. A ce propos, va dire vn autre de la Seree, il me ſouuient d'vne bonne Dame, qui diſoit à vne de mes voiſines, qu'elle ne pouuoit auoir d'enfans maſles, que ſi elle en auoit, ils mouroient : & qu'vn Medecin luy auoit dit autresfois, que cela procedoit de ce que ſon mary luy faiſoit trop ſouuent : & que ceſte voiſine, qui n'en pouuoit auoir non plus qu'elle, luy auoit demandé, Et combien de fois vous embraſſe voſtre mary toutes les nuicts? & que ceſte bonne commere luy auoit reſpondu, qu'il n'y alloit point à moins de ſept fois. Ceſte voiſine, faiſant le ſigne de la croix, lors va dire : Regardez qu'il y a bien du mal-heur en ce monde : cela n'a garde d'arriuer à vne femme de bien. Quelqu'vn ayant repliqué, que c'eſtoit à faire à des muletiers & charretiers d'aller ſi ſouuent aux femmes, il fut reprins par vn de la Seree, qui va dire, Ne dites pas que c'eſt à faire à des muletiers & charretiers, car nos femmes en trouueroient aſſez icy : mais dites pluſtoſt, que c'eſt à faire aux Polonois & Moſcouites, qu'elles ne pourront pas trouuer. Puis s'addreſſant à noſtre hoſte, qui ſouſtenoit que pour faire des maſles, il falloit de loing à loing toucher à ſa femme, luy va dire : Mais i'ay peur que ne touchant ſouuent à

voftre femme, on vous eftime eftre des froides queües, ou qu'ayez du vuide en voftre gibbeffiere : car ceux qui font froids & effeminez engendrent le plus fouuent des femelles, par default de chaleur naturelle : or fi la chaleur manque en quelqu'vn, il ne fera pas de grande execution, n'ayant pas grande femence : & encores qu'il ait affez de femence, fi on s'abftient par trop de l'embraffement de fa femme, cela rend la femence fans vertu & effect. Dauantage, difoit-il, parlant à noftre hofte : ne crains-tu point ce que dit Pythagoras (ainfi que recite Laërce en fa vie) qu'aiant efté aux enfers, il auoit veu tourmenter ceux qui s'abftiennent de leurs femmes ? Vn Franc-à-tripe, ayant ouy parler des froides queuës, va demander à ceux de la Seree, s'il eftoit permis d'vfer d'herbes, & autres medicamens , pour remettre fus ceux qui effuccez, & rendre gentils compagnons les plus refroidis, & ceux qui tirent fur l'aage : Pline reuoquant, entre autres receptes, que l'herbe de Scandix, qui eft felon aucuns *Pecten Veneris*, a puiffance d'efchauffer les plus refroidis, auffi bien que l'herbe du *Satyrium*, des Grecs *Ochis :* lefquelles deux font contraires à la plante d'Agnus caftus, qui refifte au peché de la chair : ceux qui la portent, ou qui boiuent le fuc, n'eftans iamais tentez d'incontinence : pour cefte occafion les filles anciennement s'en couronnoient ou en portoient des rameaux : cefte herbe eftant nommee des Grecs *agnos*, c'eft-à-dire, chafte, comme on m'a dict. Ie ne demande pas fans caufe, adiouftoit-il, s'il eft loifible de prendre quelques remedes pour rendre habiles les refroidis à l'attellier de

Venus : parce qu'il en y a qui ont reprins les docteurs Scolastiques, quand ils disent, que celuy qui a belle femme peut vser, sans pecher, de receptes & de philtres chaleureux, pour fournir à l'appoinctement. Nostre hoste toutesfois estant ferme en sa premiere conception, nous asseura, que quand on ne va pas si souuent à sa femme, que lors y ayant abondance de semence, qui surmonte celle de la mere, infailliblement ce sera vn masle : que si c'est celle de la mere, ce sera vne femelle. Car à la generation, disoit-il, sont deux semences necessaires : l'vne de laquelle se fait la creature, & l'autre dont elle se maintient durant le temps qu'elle se forme. Que si la semence de la femme est de plus grande efficace que celle de l'homme, elle fait la generation, & celle du mary seruira d'aliment : & au contraire, si la semence du mary est plus puissante à engendrer que celle de la femme, celle de la femme ne sera que nourrir. Ce qui a esté cause, dit l'Anacrise, qu'Aristote, pour n'auoir pas entendu que seruoit la semence de la femme, a escrit mille absurditez. Vn de la Seree voyant que ce que disoit nostre hoste surpassoit son esprit, nous va dire, continuant le premier propos, que l'amitié que l'homme & la femme se portent, fait beaucoup à faire des enfans masles : la semence des hommes prenant mieux, & estant plus apte à engendrer des masles, quand ils ont affaire à des femmes qu'ils aiment bien fort : & de là nous voyons plus de bastards que de bastardes : à raison que l'ame selon qu'elle est affectionnee, dispose & altere le corps : les passions & affections de l'ame fortifians & corroborans

les puiſſances & facultez du corps. Heſiode & Alceus, adiouſtoit-il (confirmans que l'amour ſert beaucoup en mariage, & que l'affection des hommes en eſt augmentee, principalement pour faire des maſles) diſent que l'artichaut incite fort à l'amour, & à l'embraſſement des femmes, & que quand les artichauts ſont en fleur, les hommes ſe ſentent auachis au ieu d'amour, & que les femmes au contraire entrent en chaleur: de ſorte, dit Pline, que nature voulant ſuruenir aux neceſſitez des Dames, mit en ieu l'artichaut en ce temps là, comme viande pour eſchauffer l'homme. Tous ceux de la Seree retenans cela, vont dire qu'ils ne faudroient à enſeigner à leurs femmes la proprieté de ceſte plante, à fin qu'elles n'eſpargnent point le beurre à les accouſtrer. Et lors vn bon Drolle nous va aſſeurer qu'en la diſpenſation de ce beurre on pourroit facilement cognoiſtre les filles & les femmes qui ont leurs parties caſuelles eſtroictes, de celles qui les ont larges: & par l'eſpargne ou largeſſe du beurre, vous pourrez auſſi iuger celles qui ſont plus aptes à auoir des maſles que des femelles: car, diſoit-il, ſi vne fille ou femme eſt chiche de beurre, tenez pour certain qu'elle eſt bien large d'autre choſe, & qu'elle aura pluſtoſt des filles que des fils: au contraire des filles & des femmes, qui n'eſpargnent point le beurre, ſoit és artichauts, ou à toutes autres viandes & ſaulſes, car celles là ont leur ie ne ſçay comment a nom fort eſtroict: & parce chargent plus de maſles que de femelles, vn lieu eſtroit & reſſerré gardant plus la chaleur qu'vn grand & ouuert, & qui eſt mal ioinct. Et Dieu ſçait ſi apprenant cela à nos femmes, & principale-

ment aux hosteſſes, le beurre manquera. Vn lunatic, ayant plus de cornes que la Lune, nous va aſſeurer, comme l'aiant obſerué, que ſi vne femme conçoit au croiſſant de la Lune, qu'elle aura vn fils, au decroiſſant vne fille : & que monſieur Ioubert approchoit de ceſte opinion, quand il dit, que communément la femme conceuoit vn maſle à la fin de ſes fleurs, & au commencement vne fille : s'il ne tient à la ſemence, ou à la matrice, ou au ſang menſtrual : comme le bon froment degenere quand le terrouër n'eſt pas bien diſpoſé, & la ſaiſon eſt trop humide : & ceſte humidité aduient à la femme ſur le poinct qu'elle doit auoir ſes fleurs, ſa nature eſtant fort moite : au contraire, apres que cela eſt eſcoulé, la matrice deuenant ſeche & chaude, pure & nette de toute ſuperfluité, la femme eſt plus apte à conceuoir vn fils. Ie ne ſçay pas, repliqua quelqu'vn, dont viennent les maſles, & dont s'engendrent les femelles, & s'il faut plus de vertu & de chaleur à la generation de l'homme que de la femme : mais ie ſçay bien qu'il s'eſt touſiours plus trouué de femmes que d'hommes : comme on peut voir à Venize, là où ſouuent ils font denombrement de tout le peuple : & s'y trouua vne fois deux mille femmes plus que d'hommes. Lors Franc-à tripe va repliquer, qu'il n'euſt iamais penſé qu'il y euſt plus de gaines que de couſteaux, & que cela a touſiours eſté en doute en noſtre France. Mais ie croy bien, adiouſta-il, que les citadins, qui ſont delicats, engendrent plus de femelles que de maſles : & que les ruſtiques, eſtans plus robuſtes, engendrent plus de maſles que de femelles ; que s'ils engendrent des filles,

elles feront hommaſſes & viriles, voire que leurs filles feront plus fortes que les garçons des Seigneurs & des riches. A ceſte cauſe, les femmes remarquent à l'homme, s'il eſt delicat, morfondu ou morueux pour faire des enfans ſe conformans à Hippocrate, qui dit, *Quibus mares natura, &c.* à raiſon que la ſemence vient du cerueau en partie : que ſi le cerueau eſt de nature trop humide, telle ſera la ſemence, & ſi tous les membres deſtinez à la generation, eſtans exceſſiuement humides, ne feront pas aptes à faire des enfans : parquoy les femmes ne veulent de morfondus & de morueux pour leurs gendres. Parquoy ie di, que prix pour prix ſe trouuent plus d'enfans maſles és villages qu'és villes, à cauſe que les paiſans ſont perſonnes laborieuſes, leſquels ne s'accommodent de leurs femmes, ſinon quand & autant que nature les y pouſſe : l'amour & la nature eſtans de meſme & mutuelle rencontre : là où le citadin & courtiſan ſera tant excité que vous voudrez par la beauté, par la douceur & mignardiſe de ſa femme, ſi eſt-ce qu'il y aura touſiours plus de mine que de ieu, plus de chair que de ſaulce, plus de paille que de grain. Pour vous monſtrer, commença à dire quelqu'vn, qu'il n'y a rien de certain en tout ce qui a eſté dict, pour faire des maſles ou des femelles, ne voyons-nous pas des femmes conceuoir & accoucher d'vn fils & d'vne fille ? On luy reſpond, qu'vne fleur ne faiſoit pas le Printemps, & que cela arriuoit contre tout ordre de nature, veu que les beſſons ne viuent gueres, & que s'ils viuent, ils ſont plus foibles que les autres, principalement quand l'vn eſt maſle, & l'autre femelle, à

caufe que conceuoir des enfans de deux fexes enfemble, eft contre nature, l'vn eftant plus chaud, & l'autre plus froid, & l'vn & l'autre n'eftans pas formez au ventre de la mere en vn mefme temps, & le mafle & la femelle requerans auffi plus ou moins de temps en leur production. Et encores que les gemeaux foient d'vn mefme fexe, fi font-ils plus delicats, & foibles, & moins auiez que les autres : tellement qu'aucuns tiennent qu'ils font ineptes à engendrer : ou pource que la femence qui deuoit feruir à vn, eft departie en deux, ou que l'vn ait faict tort à l'autre, ou qu'ils ont efté mal nourris au ventre de la mere, ne pouuans endurer l'effort de s'en mettre dehors. Et comme de deux gemeaux l'vn eft inepte à la generation, ainfi des gemelles l'vne à la conception. Paré toutesfois, repliqua vn autre, affeure auoir veu vne femme laquelle la premiere annee eut deux enfans d'vne ventree, la feconde trois, la tierce quatre, la quatriefme cinq, la cinquiefme fix, la fixiefme fept, & que de la derniere ventree il y en auoit encores vn viuant. Ie demanderois volontiers, va dire vn de la Seree, fi le feptiefme mafle, que les Grecs appellent *Hebdomagene*, comme on m'a dit, eftant venu ainfi deux à deux d'vne ventree, ou trois, peut auffi bien guerir des efcrouëlles, que s'ils euffent efté nais vn à vn : car on tient que le feptenaire a grande puiffance fur toutes chofes. Laiffant ce doubte, celuy qui l'auoit faict paffa bien outre, & retournant à la pluralité des enfans d'vne mefme ventree, nous va dire que Ioubert affeuroit y auoir vne maifon en Agenois, de laquelle eft venuë la femme de feu monfieur de Montluc, dont fon

aieulle a eu d'vne ventree neuf filles, qui toutes furent mariees & eurent enfans. Et qu'en la ville d'Arles en Prouence, vne femme accoucha de huict enfans, qu'elle vouloit faire noier : mais la chambriere en les portant ietter en l'eau, estant rencontree, on luy demanda qu'elle auoit en son giron : elle respond que c'estoient des porcelets qu'on vouloit noier pourautant que la truie n'en pouuoit tant nourrir, mais voyant que c'estoient des petits enfans, ils l'empescherent : & en memoire de cela, tous ces enfans & tous ceux qui descendirent d'eux furent nommez Porcelets, & ont encor vne truie en leurs armoiries. Et combien qu'Aristote ait creu la femme ne pouuoir exceder en vn coup le nombre de cinq enfans, encores cela estant vne chose monstrueuse en nature, veu que la femme n'a que deux tetines, si est-ce que le contraire a esté souuent experimenté, & comme il se trouue escrit par autheurs graues. Entre autres Pic de la Mirande asseure qu'vne Allemande, appellee Dorothee, accoucha en Italie par deux diuerses fois, de vingt enfans, l'vne fois vnze, l'autre fois neuf. Les histoires de Lombardie disans aussi que du temps d'Algemont, premier Roi des Lombards, vne femme publique accoucha de sept enfans, laquelle les precipita en l'eau, & l'vn d'iceux estant sauué par le Roy Algemont, fut esleué par luy & Roy apres luy. Il est vray, disoit-il, que Ioubert tient que ce sont des miracles de nature, dont on ne peut rien inferer, sinon que cela vient de la redondance de la matiere, qui fait conceuoir tant d'enfans d'vn coup, & non pas des cellules : car si l'abondance de la matiere se vient à diuiser en

deux, la femme aura deux enfans, fi en trois, elle en aura trois, & ainfi confequemment. Que cela n'aduienne pas fouuent, adiouftoit-il, le Iurifconfulte Paule aux Pandectes, allegue vn Phlegon, affranchy de l'Empereur Adrian, fe feruant de fon auctorité, ayant efcrit qu'en Egypte il y eut vne femme qui d'vne portee engendra cinq enfans viuans, laquelle fut prefentee à Adrian par miracle. Vn de la Seree, ayant bien noté tout ce qui auoit efté dict des beffons, s'efmerueilloit comme ces gemeaux pouuoient naiftre de diuerfes complexions & mœurs, ne fe reffemblans en rien d'efprit, combien que le plus fouuent & de parler, & d'aller, & de grandeur, & de vifage, on ne les puiffe recognoiftre l'vn de l'autre : fe trouuant en Lucian, que mefme Apollon ne pouuoit recognoiftre Caftor de Pollux, & qu'il le demanda à Mercure. Pour fatisfaire à fon doubte, fainct Auguftin fut allegué, qui dit qu'vn P. Nigidius fut furnommé Figulus, parce qu'il fut affeuré de cefte difficulté, pourquoy c'eft que les beffons ne fe reffemblent point de mœurs & de complexion, regardant la rouë d'vn potier, laquelle en peu de temps auoit tourné beaucoup de tours. Quant à la raifon des gemeaux, qui fe reffemblent aux actions du corps, fi bien que quand l'vn rioit, & l'autre auffi : quand l'vn eftoit malade, l'autre de mefme, il fut dit qu'Hippocrate difoit que cela prouenoit à caufe qu'ils eftoient d'vn mefme pere, d'vn mefme ventre, nourris de mefme nourriture, & de mefme regime. Mais s'il eft vray, demanda quelque autre, ce que dit Antoine de Torquemade Efpagnol, que quand les femmes produifent d'vne ventree plufieurs enfans,

ce soit vn presage de grande famine qui doit aduenir : Ce qui m'en fait douter, disoit-il, c'est qu'il n'allegue qu'vne longue obseruance : non plus que les matrones, qui disent cognoistre au nombril des petits enfans si l'accouchee aura beaucoup d'autres enfans : car s'il y a plusieurs nœuds, la femme sera fertile, s'il n'y en a point ou peu, elle sera sterile par apres. Et penserois plustost presager vne bonne & heureuse chose d'auoir d'vne portee plusieurs enfans : car nous trouuons qu'à Rome quand il naissoit trois enfans d'vne portee, qu'ils estoient nourris aux despens du public, en memoire de l'heureuse victoire des trois Horaces iumeaux.

Vn de la Seree vn peu ombrageux & digne d'estre enrollé auec les confreres de la Lune, ayant en luy vne cornue impression, va demander, s'il estoit vray que le plus souuent les enfans resemblent à leurs peres : pource, disoit-il, qu'il en y a qui sont plus asseurez de leurs enfans, & les aiment mieux quand ils leur ressemblent · voyans leur viue medaille racourcie en la face de leurs enfans. Ce que semblent confirmer les Libyens, qui donnent le Royaume, quand il y a plusieurs enfans, à celuy qui rapporte mieux au pere. A quoy il fut respondu par vn iuge non suspect, qu'il ne falloit auoir nul esgard à ces ressemblances, & qu'il pouuoit aduenir que celuy qui semblera totalement le mary de sa mere, ne sera pas son fils : & cela prouenir de ce que la mere se laissant aller à vn autre, pense tousiours à son mary : ou de peur d'estre surprinse, ou de peur qu'on le sçache, ou par vn remords de conscience. Si ay-ie ouy dire, fut-il repliqué, à vne femme digne d'honneur, que

quand ſon mary eſtoit aux champs (& c'eſt en ce temps que les bonnes affaires ſe font) ou loing de la maiſon, qu'elle ſentoit par quelque mouuement ſecret, le iour & l'heure que ſon mary deuoit venir, ne craignant & ne penſant aucunement à ſon mary auant le temps. Ce que toutefois ie ne croy pas, diſoit-il, n'y trouuant nulle raiſon, & auſſi que les femmes ſont plus menſongeres que les hommes, ſelon Ariſtote. Mais pour reuenir à la reſſemblance des enfans à leurs peres, ie croirois bien pluſtoſt vne mienne voiſine, à laquelle ayant demandé pourquoy vingt enfans qu'elle auoit ne ſe reſſembloient l'vn à l'autre, & pas vn d'eux ſon mary, me reſpondit, parce que chacun auoit ſon pere. Et c'eſt de ceſtuy-cy dont il eſt dit :

Thoinin fut marié vingt ans,
Sa femme luy fit vingt enfans,
Ie les vy vn iour tous enſemble,
Pas vn n'y a qui luy reſſemble.

Ie voudrois, repliqua quelqu'vn, que pour empeſcher l'impudicité des femmes, qui cauſe aux maris vne incertitude des enfans, ſuiuant la couſtume receuë des anciens, les femmes impudiques vinſſent declarer deuant les Ediles qu'elles ſont paillardes : ces anciens penſant aſſez auoir puny les femmes lubriques, leur faiſant publiquement confeſſer que telles elles ſe declaroient : m'aſſeurant que cela en diuertiroit beaucoup, & qu'on n'en trouueroit gueres qui vouluſſent confeſſer d'eſtre putains & ribaudes en public : & voudrois auſſi,

que les maris s'affeuraffent fi bien de leurs femmes, que toute incertitude de leurs enfans en fuft oftee, fans entrer en ialoufie : qui fait doubter de ce qu'il ne faut pas. Sçauez-vous pas, va dire vn autre de la Seree, qui fait le plus communément entrer les maris en ialoufie, ayans peur qu'on laboure leurs terres fans leur attelage? c'eft qu'ils ne donnent pas à leurs femmes ce dequoy elles ont neceffité, eftant requis de leur bailler ce dequoy elles ont befoing : car pour auoir dequoy achepter vn garde-cul, fera à craindre qu'elles ne vendent leur deuant. Mais pour ofter aux hommes, adiouftoit-il, toute deffiance, & qu'ils croyent que la plus grand' part des femmes foit pudique, ie les prie de confiderer ce que dit Plutarque : qu'en l'efpace de fept cents ans, il n'eft point de memoire qu'en Chio il y ait eu femme mariee qui ait commis adultere, ne fille qui hors mariage ait efté depucelee. Et pour monftrer que les femmes de ce temps font plus modeftes & honteufes, à cefte caufe plus pudiques, que les Dames du vieil temps : nous trouuons que les Dames du vieil temps eftans aux eftuues, y receuoient quand & quand des hommes, & fe feruoient là mefme de leurs valets à les frotter & oindre : ce qu'auiourd'huy pour rien du monde elles ne voudroient faire. Et auffi que ie ne puis croire qu'vne femme ayant vn bon & beau mary, s'abandonne à vn autre : encores que les ennemis des femmes ayent efcrit, que les chofes defenduës ont plus de puiffance & chatouïllent dauantage. Si n'eft-ce pas du iourd'huy, va repliquer vn autre, qu'on s'eft deffié des femmes, & qu'on s'eft voulu affeurer de fes enfans : car Claudian &

Iulian tefmoignent que les anciens Celtes faifoient vne efpreuue fur leurs enfans recentement nais : lefquels ils mettoient fur vn bouclier, & les laiffoient aller au fil de l'eau fur la riuiere du Rhin, & s'ils fe noyoient, ils condamnoient & puniffoient leurs femmes comme adulteres : s'ils fe fauuoient à bord, ils les recognoiffoient pour legitimes. Ie vous laiffe à penfer, adiouftoit-il, la belle preuue de s'affeurer des enfans de ces Celtes. Et fi la diffimilitude & reffemblance des enfans en emporte dauantage : s'eftans trouuez des hommes de diuers païs, lefquels fe reffembloient fi fort qu'on ne les pouuoit recognoiftre l'vn de l'autre. Si bien que Laodice, femme du Roy Antiochus, fon mary eftant mort, mit en fa place vn qui s'appelloit Artemon, natif de Syrie : lequel reffembloit fi naïfuement fon feu mary, qu'il put regner deux ans, fans que perfonne du Royaume le cogneuft & s'apperceuft de la tromperie. Et encores qu'il y ait vn païs, difoit-il, où la femblance fait iuger du pere, iugez quel iugement on y peut affeoir : fur ce que les femmes eftans communes, ils nourriffent auffi les enfans en commun iufques au cinquiefme an : mais au fixiefme, ils les affemblent tous en vn, & les donnent à ceux à qui mieux ils reffemblent, qui les prennent, & les nourriffent pour leurs enfans. I'aimerois mieux, fut-il repliqué, adioufter foy à nos fages-femmes, lefquelles font fi fçauantes, & experimentees pour auoir veu de fi grandes chofes, que fi l'enfant d'auenture ne reffemble au pere, elles leur monftreront par bonnes & veritables preuues, qu'il fe rapporte en tout, ou au grand pere, ou à la grand' mere, à l'oncle, ou à la tante du mary :

& le mary le croira, qui ne les aura iamais veus, non plus que les ſages-femmes. Pourquoi eſt-ce, demanda vn autre, que communément les enfans reſſemblent plus à la mere qu'au pere? Il luy fut reſpondu que c'eſtoit à cauſe que la mere y met plus du ſien que le pere: car auec la ſemence, elle y meſle du ſang menſtrual: dont aduient que les femmes aiment mieux leurs enfans que les hommes, y ayans plus grand' part: comme il ſe trouue és ſainctes Eſcritures, où il eſt dict, Et ſi la mere peut oublier ſon enfant, ie ne t'oublieray point. Et comme la mere aime plus ſes enfans que le pere, ou pource que la mere y apporte plus du ſien, ou à cauſe des peines endurees, auſſi les enfans aiment mieux la mere que le pere, par vne ſympathie & conſentement qu'ils ont enſemble, ou poſſible parce que la mere eſt touſiours certaine. Parquoy, diſoit-il, ceſt amour de la mere à ſes enfans eſtant ſi grand, ie ne ſçay ſi ie doy croire qu'vne mere ait peu tuer ſes enfans & les enfans leurs meres: & ſi vn enfant fait bien de tuer ſa mere, encores qu'elle ait tué, ou faict tuer ſon pere: veu que ie doute ſi vne fille doit eſtre loüee d'auoir tué ſon pere qui l'auroit forcee. Et pour confondre l'opinion d'Ariſtote, qui dit que la femme en la conception ne contribuë quaſi rien: ie dy, que ſi cela eſtoit vray, les meres n'aimeroient pas tant leurs enfans, ne les enfans leurs meres, qu'il n'y auroit telle ſemblance des enfans à la mere pluſtoſt qu'au pere: & que les enfans ne ſeroient pas plus ſubiects aux maladies des meres que des peres, combien que nous voyons le contraire. Ie croy, va dire vn autre de la Seree, que

fi la vertu du pere furmonte celle de la mere, l'enfant fe rapportera au pere : que fi c'eft celle de la mere, il luy reffemblera : mais en efgalité de femence & de vertu, il femblera & l'vn & l'autre en diuerfes chofes : la femence du pere faifant le nez & les yeux, celle de la mere la bouche & le front : & ce qui eft plus admirable fouuent eft aduenu que l'enfant eft forty au monde auec vn œil femblable à ceux du pere, & vn autre femblable à ceux de la mere. Que fi l'enfant, difoit-il, ne reffemble ni au pere ni à la mere, il degenere aucunement, auffi bien que le mafle qui fait vne femelle : la femence de l'homme au fang menftrual s'efforçant de faire fon femblable : mais fi la vertu du pere ne furmonte en tout celle de la mere, pour la partie qui ne l'aura peu furmonter, l'enfant fera defectueux en femblance, ou en la voix, ou en complexion, ou en la ftature, & femblera la mere en la faculté qu'elle aura furmonté celle du pere. Que fi la vertu de ceux qui engendrent degenere en la procreation de l'enfant, ce qui degenerera fera prins du grand pere, & autant de la grand'mere : car en la femence de leurs enfans, ces facultez y refident *potentia*, comme difent les clercs : Nature ayant fi grand' enuie de faire fon femblable, que fe trompant foy-mefme, elle baille des marques aux enfans des playes de leurs peres. Ce qui fe preuue par Iuftin, qui raconte que Seleucus auoit en la cuiffe la figure d'vne ancre, & que cefte mefme figure fut toufiours veuë en fes enfans & nepueux, comme fi c'euft efté vne marque naturelle de fa race. Que fi l'enfant ne reffemble au pere ou à la mere, au grand pere ou

à la grand'mere, cela procede en partie de l'imagination de la femme, qui peut tant en la conception fur le fruict qu'elle procree, que le pourtrait mefme des peintures luy en demeure. La diffimilitude des enfans à leurs majeurs, peut auffi prouenir en partie de la promptitude des penfees tant de l'homme que de la femme, & en partie de la celerité de leurs entendemens & de la diuerfité de leurs efprits, qui empreignent diuerfes formes & marques aux enfans: là où és autres animaux, les conceptions font vniformes chacune en fon efpece, qui leur fait procreer leurs petits faons rapportans à leurs peres & meres. Si eft-ce, fut-il repliqué, que l'Anacrife de l'Efpagnol fe mocque d'Ariftote, qui tient que la diuerfité des femblances vient de la diuerfité des conceptions & imaginations : dautant, dit-il, que l'œuure d'engendrer appartient à l'ame fenfitiue, & non pas à l'imaginatiue. Dauantage, comme dit l'Anacrife, que fert à l'homme d'imaginer diuerfes chofes en la generation, puis que l'enfant ne fe commence à former qu'apres quelques iours? A cefte caufe plufieurs ont dict, que l'imagination ne fert de rien à la generation, mais que le tout fe doit rapporter à la femence, tant le fexe que la reffemblance: parce, difent-ils, qu'il fe trouue des animaux naturellement aueugles, qui font leurs petits reffemblans aux mafles qu'ils n'ont iamais veus : tellement que cela fait dire, que l'imagination ne fert de rien à la generation. Mais, demanda vn autre, Nature ne tafche-elle pas de faire toufiours fon femblable auffi bien en l'efprit & aux mœurs, qu'aux corps? S'il eft vray, comme eft-il poffible que d'vn bon pere &

homme d'efprit, puiffe fortir vn mauuais enfant, & vn lourdaut? Car l'aigle, difoit-il, n'engendre point des colombes, il fort d'vn mauuais corbeau vn mefchant œuf: eftant bien difficile que d'vn mauuais arbre il en prouienne vn bon fruiƈt, & qu'vne femence degenere en vne autre. Que fi vous voyez vn mefchant auoüé enfant d'vn homme de bien, plufieurs ont opinion que la mere fe fera oubliee : comme la pie reffemble de la queuë à fa mere. Vne Feffe-tonduë ne laiffa pourtant à repliquer, qu'il auoit apprins en la vie ruftique, qu'on feme & plante beaucoup de chofes qui degenerent de leur premier naturel : comme fi vous mettez en terre des cornes de belier, il y viendra des afperges. Ce qui eft confirmé, difoit-il, par vn de ce païs, qui auoit magnifiquement traiƈté vn fien amy du païs de France : lequel interrogé de ce banquet, dit qu'il s'eftoit fort bien porté, s'il y euft eu des afperges. Celui qui lui auoit fait plus qu'il ne meritoit, va refpondre, qu'il l'excufaft, & que ce n'eftoit pas comme en fon païs, où il y auoit abondance de cornes, dont prouiennent ces herbes. Puis, noftre Feffe-tonduë penfant qu'on vouluft prouuer qu'on feme & plante beaucoup de chofes qui degenerent en vne autre, il va dire, i'auois vne fois mis & planté en terre des marrons, deuinez qu'il y vint? Perfonne ne pouuant refpondre, il va dire, Il vint vne grande truie qui mangea tous mes marrons. Apres auoir ris de cefte digreffion, vn autre va fouftenir, que les bons & vertueux engendroient des enfans le plus fouuent gens de bien, & ceux qui ont bon efprit, des enfans d'entendement. Que s'il aduient autrement,

difoit-il, ne faut attribuer cecy à Nature, laquelle eft toufiours attentiue à chofes meilleures, car on verra que le plus fouuent ce forlignement ne viendra pas tant de la generation & fang, qu'il fait de la nourriture : le pere donnant à fon fils fon miroir taché, luy donnant luy mefme mauuais exemple. Et encores, adiouftoit-il, que le pere foit bon, valeureux & vertueux, fi eft ce qu'il ne fe doit pas tant fier à fa naturelle inclination, qu'il fe face à croire quelle feule fuffife pour luy rendre tels fes enfans que luy : tenant pour refolu, que pour eftre nommé vertueux, il ne fuffit pas d'eftre nay de bonne part, ains faut que la bonne nourriture y foit adiouftee, eftant la nourriture vne autre nature. Et tant bien que facent les enfans, ne faut laiffer de les pouffer & encourager à bien faire : ayant ce mot en la fantafie, que tant le bon que le mauuais cheual a befoing d'efperon. Et auffi qu'il faut fe recommander à Dieu, & le prier qu'il nous donne de bons & vertueux enfans : comme fit vn nouueau marié, il n'y a pas long temps, lequel apres auoir embraffé fa femme la premiere nuict de fes nopces, & penfant auoir bien befongné, va dire à fa femme, Ie prie Dieu, m'amie, que de ceft embraffement & de ce que i'ay faict, il en puiffe fortir vn beau & bon fils, vertueux & fage. Sa nouuelle efpoufe lors luy replique, Mon mary, vous demandez de grandes chofes, & beaucoup, pour vne petite befongne. L'efpoux, adioufta celuy qui faifoit le conte, n'eftoit pas fi fimple, qu'il n'entendit bien ce qu'elle vouloit dire. Quelqu'vn reprenant ce qui auoit efté dict auant ce conte, que les bons peres engendroient des bons en-

ſans, va repliquer ainſi : Si eſt-ce que nous voyons bien ſouuent vn homme d'eſprit engendrer vn lourdaut, vn homme de bien auoir de meſchans enfans : comme nous liſons de M. Antoine Philoſophe, le meilleur Prince qui fut iamais, qui delaiſſa vn enfant auſſi mauuais que ſon pere eſtoit bon. Cela ſe faiſant, pource que l'eſprit de l'homme de bien, du ſçauant & vertueux, trauaillant inceſſamment, & s'occupant ailleurs qu'au plaiſir de la chair, meſme en l'acte Venerien, n'ayant rien que du corps, l'eſprit vaguant ailleurs, ne faut pas trouuer eſtrange ſi la ſemence qui en vient à decouler, n'a pas beaucoup de vertu raiſonnable & naturelle : qui fait que les enfans qui en viennent ſont plus meſchans, plus lourdaux & hebetez que le pere : lequel laiſſe ſon eſprit en ſon eſtude quand il va coucher auec ſa femme, & lors encores le plus ſouuent de parler des affaires de la maiſon, nulles nouuelles. La où au contraire, le ſotart & badin, & le mauuais pere, ſe laiſſent tellement vaincre à la volupté de la chair, qu'ils ne penſent lors à autre choſe, ayans volontairement plongé l'eſprit & l'ame dans le corps : pourquoy ne ſe faut eſmerueiller ſi la ſemence eſpuiſee de ce corps, parmy lequel l'eſprit ſe trouue, participant grandement de la vertu raiſonnable, fait que les enfans, qui en deſcendent, ſont plus ſages & ſpirituels que leur pere. Seroit-ce point pluſtoſt, va dire vn autre de la Seree, que les enfans engendrez & nais de peres & meres bien ſages, & de bon eſprit, ou de peres vaillans & hardis, ou de gens de bien, ne leur reſſemblent en rien, de ce que quand quelque choſe eſt

venuë à ſon plus hault degré, elle commence à decliner, & que ceſte mixtion eſtant paruenuë à ſa perfection de ſubtilité, il faut qu'elle decroiſſe comme toutes choſes, les eſprits ayans vne vieilleſſe, auſſi bien que les arbres & racines? Et comme les fleurs, adiouſtoit-il, entre autres la roſe & le lys, n'ont point de fruict, pource que toute la vertu eſt conſumee en la fleur : de telle ſorte le fils ne reſpond au pere, quand le pere a beaucoup d'eſprit, & de bonnes parties en luy, toute la perfection eſtant paruenue à ſon plus hault degré : encores que l'Anacriſe ait dict, que les peres fols engendrent des enfans ſages, & les ſages des ïdiots, ſelon la conionction des hommes & des femmes, & ſelon la temperature des ſemences qui s'aſſemblent en la generation : dautant, dit-il, que ſi vous mariez vne fille trop ieune, il en viendra des enfans ignorans, & de peu d'eſprit, auſſi bien que des peres trop ieunes : à cauſe de leur ſemence, qui eſt trop humide, parce qu'il n'y a gueres qu'ils naſquirent, l'humidité trop grande en la matiere rendant les enfans de nul eſprit & idiots. Mais auſſi, adiouſta-il encores, ſi nous nous voulons arreſter à ce qu'en dit l'Anacriſe, il y a des moyens pour aider aux peres & meres pour engendrer des enfans gaillards & de bon entendement. Ce qui ſe fera, eſcrit-il, ſi le pere, & la mere vſent de viandes delicates & ſubtiles, & de la temperature que l'eſprit requiert : le ſang s'engendrant des aliments, du ſang la ſemence, & de la ſemence la creature. Dit auſſi l'Anacriſe, qu'il eſt bon pour engendrer des enfans ſpirituels, manger du pain blanc de fleur de farine, & peſtry auec ſel : le ſel ſer-

uant grandement à l'efprit & entendement, à caufe de fa grande ficcité, la fechereffe du corps rendant l'ame treffage : la fainᵭe Efcriture donnant au fel le nom de prudence & de fageffe. Que fi les peres & meres mangent des viandes groffes & de mauuais temperament, l'enfant qui fera engendré de cefte femence fera rude & lourd. De là vient, que des hommes ruftiques à peine fortent enfans aigus & habiles és lettres, pour auoir efté faiᵭs d'alimens de groffe fubftance : ce qui aduient au contraire entre nobles, & citadins, defquels nous voyons les enfans pourueus de plus grand efprit & habilité. Et comme le riche, qui fe nourrit de bonnes viandes, a la complexion delicate, & difpofee aux difciplines, qu'il transfere aux enfans qu'il engendre : ainfi le pauure, viuant de groffes viandes, en acquiert pluftoft force que delicateffe, & a de couftume d'engendrer des enfans plutoft robuftes de corps, que prompts d'efprit. Et auec tout cela, difoit-il encores, l'Anacrife a efcrit que pour auoir des enfans gaillards & fpirituels, il faut vfer & boire eaux delicates, & de bon temperament : & fe garder au temps de la generation du vent de Midy, qui eft pluuieux, parce qu'il eft gros, & qu'il humeᵭe fort la femence : le bon air & bien temperé faifant beaucoup à engendrer vn bon efprit. Les autres difent, adiouftoit-il encores, que manger beaucoup de laiᵭ, y adiouftant vn peu de miel, fait vne femence bien temperee, dont feront procreez enfans fages, beaux & de bon efprit, & que les coings & le cotignac mangez par la mere en font bien autant. Aucuns tiennent, va repliquer vn qui en vouloit aux femmes, que fi

les enfans font de bon & gentil efprit, qu'ils auront efté faićts de la femence du pere, s'ils font d'efprit fot & lourd, de la femence de la mere : & dautant que la femence des hommes fages n'eft gueres propre pour engendrer, fes enfans fe feront quafi toufiours plus de la femence de la mere : & il fe cognoift en ces enfans qu'il y a plus de femence de la mere que du pere, en ce qu'ils participeront dauantage à la mere qu'au pere, foit és vices de l'efprit, foit és imperfećtions du corps : à caufe que la mere a plus contribué que l'homme à la conception, fon fang outre feruant de nourriture. Ce qui me fait dire, qu'il feroit fort bon de prendre en mariage vne fille de bon efprit, fçauante & diferte, pluftoft qu'vne fimple, mal apprife, & fotte, afin que les enfans fe reffentiffent des perfećtions & de l'efprit de leurs meres : n'eftoit ce que Sapho dit, que les femmes d'efprit le plus fouuent ne font gueres pudiques, & que plufieurs ont efcrit que les femmes fçauantes, difertes, elegantes, & de gentil efprit, fçauent mieux tromper leurs maris que les fimples, fottes, & idiotes : à caufe, difent ils, qu'elles lifent plufieurs hiftoires, qui leur apprennent à faire des chofes qui ne font pas honeftes, comme ils trouuent dans Flaccus : ces beaux liures leur enfeignans, que le premier figne d'vne fage femme, eft fçauoir prendre fon aduenture quand Dieu la luy donne. Or notez que celuy qui s'auança de parler ainfi des femmes de lettres & d'entendement, fut fi aduifé qu'il dift en Latin tout ce qu'il auoit recité au mefpris des femmes dočtes & d'efprit, comme il auoit leu aux diuerfes leçons de Monfieur

Muret : & ce de peur d'offenſer les femmes, meſme celles qui eſtoient en ceſte Seree, des plus ſçauantes, doctes, & bien diſantes, auec cela des plus honeſtes, ſages & pudiques qu'on euſt peu trouuer. Et afin de n'eſtre moins ſage que luy, ne demandez pourquoy i'ay laiſſé les vers de Iuuenal & de Euripide Latins, comme ie les ay trouuez en Muret : & que les femmes penſent que ie l'ay fait tout expreſſément, pour leur demonſtrer que ie n'approuue pas ce qu'ils ont eſcrit. Voicy les vers qui ont incité Muret à dire ce que deſſus : ils ſont de Iuuenal :

Non habeat (inquit) *matrona, tibi quæ iuncta recumbit,*
Dicendi genus, aut curtum ſermone rotato
Torqueat enthymema, nec hiſtorias ſciat omnes.

Euripide s'accordant à cela, dit ainſi :

Odi eruditam, ne mea vnquam ſit domi
Quæ plus ſciat, quàm mulierem ſcire expedit:
Namque eruditis ipſa maiorem Cypris aſtutiam indit.

Ronſard apres eux, en l'Elegie à ſon liure, le dit en ceſte ſorte :

La mer eſt bien à craindre, auſſi eſt bien le feu,
Et le Ciel quand il eſt de tonnerres eſmeu:
Mais trop plus eſt à craindre vne femme clergeſſe,
Sçauante en l'art d'amour, quand elle eſt tromperesſe.
Par mille inuentions mille maux elle fait,
Et dautant qu'elle eſt femme, & dautant qu'elle ſçait.

Ceux qui difent, replique quelqu'vn, que les femmes ne doiuent rien fçauoir, ont des opinions propres aux ignorans, & font de ceruelle ombrageufe : car il ne peut eftre que bien feant & profitable à vne femme, de fçauoir rendre raifon de la fin de fon eftre, tant par la cognoiffance des diuins efcrits, que des preceptes de bien viure, que nous auons des Anciens. Ce qui doit eftre enfeigné aux filles par les peres & meres: afin que pour l'amour de la vertu, elles foyent retirees de toute autre amour folle, & rendues defireufes de toute honefteté & pudicité. Auffi que deuenuës meres en bon & fainct mariage, & ainfi bien apprinfes, elles foient bien fouuent la principale caufe de la bonne conduite des enfans. Si trouuons nous en Xenophon, va refpondre vn de la Seree, que Socrates parlant à Ifchomage dit, que quand il print fa femme, il la print fi ieune qu'elle n'euft fceu rien fçauoir : à caufe qu'elle auoit efté nourrie en la maifon paternelle auec vn extreme foin : mais c'eftoit pour garder qu'elle ne vid, qu'elle n'ouift, qu'elle ne s'enquift d'aucune chofe, que le moins qu'il feroit poffible : & qu'il faifoit affez de cas, & fe contentoit, qu'elle fceuft ouurer en laine, & comme on defpart la filaffe aux chambrieres, & en prendre fa part. Et pour cela anciennement on portoit deuant la mariee, en allant au logis de l'efpoux, vne quenouille chargee de laine, auec le fufeau, pour luy ramenteuoir qu'elle fe deuoit exercer à filer, & non à autre chofe. Et voicy ce que Ifchomage refpondit à Socrates, efcriuant de fon mariage : luy mandant, Et moy quand ie prins ma femme, elle ne fçauoit autre

chofe, finon ce que fa mere luy auoit apprins, qui eft de viure chaftement. A ce propos, adioufta-il, le Duc de Bretagne, Iean cinquiefme, enuoya fes Ambaffadeurs en Efcoffe, demander la fille du Roy en mariage, pour fon fils François : comme ils furent de retour, s'enqueftant à eux des mœurs & façons de la future efpoufe de fon fils, ils refpondirent qu'elle eftoit de belle taille & corpulence, pour auoir des enfans, mais quant au refte, qu'elle n'auoit pas grands propos, & fembloit de peu d'efprit. C'eft ce que ie demande, dit alors le Duc, allez la moy querir : par fainct Paul, vne femme me femble affez fage, quand elle peut difcerner fon cotillon d'auec le pourpoint de fon mary. Voulant par là donner à entendre, que les fimples d'efprit eftoient les plus chaftes. Celuy qui en vouloit aux femmes, va repliquer, Prenez voftre femme fçauante & de bon efprit, ou bien la choififfez fimple, ne fçachant aucune chofe, fi n'y a-il rien d'affeuré, comme pourrez voir par ces vers :

Crede ratem ventis, animum ne crede puellis,
Namque eft fæminea tutior vnda fide.
Fæmina nulla bona eft, quod fi bona contigit vna,
Nefcio quo fato res mala facta bona eft.

A ces beaux vers, repliqua vn autre, il a efté refpondu, & plus veritablement, & plus brefuement ainfi :

Fæmina nulla mala eft, quòd fi mala contigit vna,
Nefcio quo fato res bona facta mala eft.

Bien, va dire celuy qui auoit recité ces vers piquans, que refpondrez-vous à ce que ie vay vous dire, pour vous affeurer de l'election d'vne bonne femme, veu qu'il fe trouue des filles qui font fages, & vertueufes, & de bon efprit en leur ieuneffe, qui par apres deuiennent folles, lourdes, mefchantes & ignorantes, auffi bien que des garçons? Que fi ie le vous monftre des hommes, vous le croirez bien des femmes: s'eftans trouuez des adolefcens, qui en leur ieuneffe ont efté mefchans, puis ont efté gens de bien, & au contraire. Qui fut iamais plus corrompu, difoit-il, en fes ieunes ans, que Themiftocle, Cimon, Miltiade, Alcibiade, & Tite, depuis furnommé les delices du peuple, qu'on attendoit, felon que dit Suetone, deuoir eftre vn fecond Neron? Qui iamais fut plus doux au commencement de fon Empire que Tibere Cefar, qui exerça en fa vieilleffe tant de tyrannies? Qui fe gouuerna mieux les cinq premieres annees de l'Empire, que Neron, ennemy du genre humain? Et de cefte incertitude, le populaire a inuenté force petits prouerbes: comme quand il dit, Il eft ieune, il peut auffi bien empirer qu'amender: De nouueaux Anges, vieux diables. Ie ne puis pas rendre la raifon, repliqua vn de la Seree, du vice & de la vertu qui peut furuenir aux enfans: mais ie vous diray bien que ceux qui en leur ieuneffe fe trouuent de bon efprit & entendement, & par-apres deuiennent fols & lourdaux, ont efté faicts en vieilleffe, de femence froide & feiche, qui auoit defia paffé le cours de fa vie: que fi au contraire, ils ont efté faicts en ieuneffe, lors que la femence eft chaude & humide, les enfans qui

en prouiendront feront groffiers & hebetez iufques à 15. ou vingt ans, mais par-apres la fuperflue humidité fe perdant auec l'aage, ils deuiendront fubtils & de bon efprit : eftant fort bon à vne femme, pour auoir des enfans qui foient fages & de bon entendement auec le temps, de fe marier auec vn ieune homme. Que fi vne ieune fille fe marie auec vn vieillard comme fouuent il arriue (à caufe qu'il y a des filles, lefquelles font tellement commandees par les Aftres, qu'il conuient que la premiere fleur de leur ieuneffe foit liee d'vn poil gris & chenu) & qu'elle ait des enfans hebetez en ieuneffe, & puis apres qu'ils deuiennent ingenieux & fpirituels, comme il arriue aux enfans qui font engendrez par de ieunes peres, ne iugez pas pour cela la femme qui aura eu ces enfans, impudique, & desbordee, encores qu'on die, que vieillard qui fe marie, fait autant pour fes voifins que pour foy, voulant iouir des amours comme vn edenté de croutes de pain. Ce qui eft confirmé par Philoctete, quand il dit :

Autant vieillard, à la barbe fleurie,
Pour fes voifins que pour luy fe marie.

Ie n'eftime pas cela grand cas, repliqua vne Feffetondue, ce que i'eftime le plus, c'eft que le vieillard qui fe marie à vne ieune fille, auance fa mort, comme dit vn ie ne fçay quel Poëte :

Vn vieillard proche du tombeau
Qui prend vne ieune pucelle,
Se veut tuer d'vn beau coufteau,
Non pas d'vne vieille allumelle.

Et à la verité, difoit il, il y a trois chofes qui font mal maniees : affauoir les oyfeaux mis és mains des enfans : les ieunes filles liurees aux vieillards, & le vin prefenté aux Allemans & Tudefques. Ce propos demeurant court, à caufe de quelques vns de la Seree, où il y auoit de toutes fortes de gens, quelqu'vn va demander, s'il y auoit moyen d'engendrer de beaux enfans, & d'aider aux peres & meres de les faire bien formez & beaux, auffi bien qu'il auoit efté dit qu'on pouuoit bien ayder à les faire & rendre de bon efprit. Il fut refpondu, que pour auoir de bons & beaux enfans, il n'y auoit rien de meilleur que de fe marier à vne bonne & belle femme, les Anciens difans, aux beaux corps, belles ames, Iacob achetant fa femme & fa beauté tout en vn prix, par feruice de fept ans : car ce qui eft bon eft defirable : ce qui eft aimé, eft beau : de maniere qu'vne belle & bonne femme eft à fouhaiter, & pour eftre heureux & pour auoir de bons & beaux enfans : mais de la demander auffi riche, ce feroit hors de raifon, & fuffiroit pour trois mariages, au tefmoignage mefme de fainct Hierofme, qui dit que tant de perfections amaffees en vn fujet ne fe trouuent gueres. Vn autre auoit dit, que les beaux enfans fe faifoient au matin au leuer du Soleil : & qu'à cefte raifon les poëtes auoyent peint Apollon fort beau, dont eft venu le prouerbe, quand les enfans font laids, ils font faicts en defpit d'Apollon. Si ne trouue-ie pas grand propos, repliqua fur cela vn de la Seree, qu'vn mary retournant tout gay d'vn feftin, tourne le dos à fa femme, & qu'il ne l'embraffe que le lendemain

matin à ieun, comme fait le coq les poules : dautant que le foir eft la fin & le repos des travaux de tout le iour, & le matin en eft le commencement : &, comme dit Plutarque, au foir prefide le bon Bacchus, qui eft furnommé Lyfius : pource qu'il diffoult tous ennuis, & met fin à toutes peines : au foir conuenant les chanfons, la mufique, le bal, le plaifir des nopces : là où le matin on fe leue au poinct du iour, pour vaquer à Minerue l'ouuriere, & à Mercure trafiiqueur. Puis, adiouftoit-il, le mefme Plutarque veut que les hommes fe mettent à engendrer des enfans lors que ils font gays, ioyeux & deliberez, comme fi la generation ne receuoit pas l'impreffion de vice & de vertu feulement, mais auffi de ioye, & de trifteffe, & de toutes autres qualitez. Efcoutez, difoit-il encores, Hefiode, qui nous enfeigne en cefte forte :

Semer enfans garde bien que tu n'ailles
En retournant des triftes funerailles,
Mais au retour des feftins gracieux
Faicts en l'honneur des habitans des cieux.

Comme vous voulez, va repliquer quelqu'vn, qu'on prenne de belles femmes, pour auoir de beaux enfans, auffi faut-il que les beaux peres facent les beaux enfans, qui les feront fans faute : car tant plus les enfans font beaux, ils font plus aimables, & propres à toutes entreprifes, & à toute faueur : & de là vient que le Mantuan Virgile, promettant par la bouche de Iunon à Eole, Roy des vents, vne belle Nymphe en mariage, y

adioufte, afin qu'elle te face pere d'vne belle lignee. L'accouchee voyant qu'on ne parloit plus, va demander s'il eftoit bon qu'elle fe baignaft. L'vn luy defendoit, la voyant affez pleine : en difant que les femmes plethoriques & fubietes aux reumes & fluxions, ne fe deuoient iamais baigner en leurs couches, ne en leurs maladies, à caufe qu'en relafchant & liquefiant les humeurs, on augmentoit le catarre : mais qu'il eftoit bien plus fain de baigner l'enfant nouueau nay auec eau falee qui foit chaude : qui deffechera & effuiera fa chair, qui tient plus d'humidité qu'il n'eft conuenable, & fi rendra les nerfs fermes, & l'enfant robufte & fort : & la fuperflue humidité du cerueau fe perdant, l'enfant deuiendra fort ingenieux & exempt de plufieurs maladies qu'apporte la grande humidité. A raifon de quoy, difoit-il, plufieurs nations baillent aux enfans nouuellement nais, vne incifion ou cautere en la tefte, afin de la deffeicher : & fi encores auiourd'huy y a plufieurs Medecins qui ordonnent de mettre du fel parmy les drapeaux des petits enfans, lors qu'on les emmaillotte, afin de leur deffeicher & endurcir la peau. Et que ce foit vne couftume fort ancienne, adiouftoit-il, de lauer les petits enfans auec eau falee, nous trouuons qu'elle a efté introduite par ceux d'Afie, & receuë des Iuifs, comme on trouue en Ezechiel, chapitre feiziefme. Combien que tous peuples, va dire vn autre, fe foient efforcez d'enleuer naturellement leurs petits enfans, c'eft vne chofe eftrange, qu'il fe foit trouué des matrones, que nous nommons fages-femmes, lefquelles au lieu d'ayder à la mere, & aux petits enfançons, les ont tuez & meurtris,

n'eftans quafi encores pas en vie. Bodin dit auoir leu en Spranger, qu'vne matrone forciere receuant les enfans du ventre de la mere, les prefentoit au diable, en les efleuant en l'air, puis apres leur mettoit vne groffe efpingle en la tefte, dont il ne fortoit point de fang : & la matrone voyant qu'on les portoit en terre, elle alloit la nuict les deterrer, & les faifoit cuire au four, & fi en mangeoit la chair, gardant la graiffe pour s'en feruir en fes forceleries : car plufieurs ont dit, que les meurtris obeiffent à la magie de leurs meurtriers : qui eft vn erreur de Simon Magicien, qui viuoit du temps des Apoftres, lequel fe vantoit à Nicetas & Aquila, comme dit S. Clement, qu'il faifoit de l'ame d'vn enfant, qu'il auoit occis & meurtry violentement, tout ce que il vouloit. Et cefte folle-femme de forciere confeffa à la mort, qu'elle auoit fait mourir en cefte forte plus de quarante petits enfans : ce qui feruira à ceux de qui on attend la fucceffion, de regarder qu'en lieu de fages-femmes on en prenne de folles & mefchantes. La plus grand' part de la compagnie n'en voulant rien croire, comme eftant la plus deteftable cruauté dont on ait iamais ouy parler, difoit qu'il eftoit impoffible que ces bonnes matrones, tant vtiles à la Republique, & que non fans caufe on nomme fages-femmes pour auoir veu, & voir tous les iours de fi grandes chofes, & de fi grands cas, vouluffent commettre vn acte abominable, que les diables mefmes ont en horreur. Ceux de la Seree eftans attriftez de ce propos, furent refiouis, quand l'vn d'icelle leur va enfeigner comme ils pourroyent recognoiftre vne forciere :

c'eſt, diſoit-il, qu'il faut regarder la femme de qui on ſe doubte, bien prés du front, que ſi elle eſt ſorciere, on trouuera que le diable le luy aura raticé, pour oſter le chreſme du bapteſme : tellement qu'elle porte vne marque au front, qu'elle cache tant qu'elle peut, auec ſon accouſtrement de teſte. Que ſi ne pouuez aduiſer ceſte marque, dites tout haut : Ie me doute, haut le poulce ridé, en mettant le poulce ſur le premier doigt, & faiſant ainſi la croix, comme faiſoient les Anciens, ſelon Tertullian, voulant dire, Voilà le ſigne de la croix, qui empeſchera tous tes ſortileges, & lors nul Magicien n'aura puiſſance de nuire, ſi bien que tous enforcelemens ſeront liez, euſſent ces Sorciers prins leurs degrez & eſtudié en l'eſchole de Tolette : meſmes qu'il en y a qui aſſeurent, qu'il ne faut auoir qu'vne verge d'eſpine blanche, pour chaſſer les Sorciers des maiſons. Mais, repliqua vn de la Seree, n'eſt-ce point ſorcelerie & enchanterie aux ſages-femmes de maintenant, de predire aux parents l'heur ou mal-heur des nouueaux nais, qui naiſſent coiffez, ſelon la couleur & qualité de ceſte coiffe, & leur vendre cherement ceſte prediction ? Il luy fut reſpondu qu'il n'y auoit en cela nulle magie, ne nul iugement de l'aduenir qui fuſt certain : & que ſi ces ſages-femmes font ſemblant de preſagir ce qui doit arriuer à ces enfans coiffez, qui eſt communément vn bon heur, & vne grande richeſſe, elles font cela pour faire leur proffit de ceſte coiffure, qui n'arriue pas à tous, & font à croire aux peres & meres de ces coiffes, que leurs enfans ſeront bien heureux, grands ſeigneurs, & ſur tout qu'ils ſeront riches : car encores auiourd'huy

si on voit vn homme riche, on dit, Il eſt nay tout coiffé. Ce qui n'eſt pas de ce temps ſeulement, adiouſtoit il, car Ælius Lampridius eſcrit en la vie d'Antonius Diadumenus (ainſi nommé à cauſe qu'il naſquit coiffé d'vn Diadéme) que les enfans de ſon temps aux premiers iours portoient leurs bonnets naturels qu'ils auoient apporté du ventre de leur mere. Et poſſible, repliqua vn autre, cela ſe faiſoit, non pour monſtrer que ces coiffez ſeroient heureux & riches : mais qu'on leur laiſſoit ceſte coiffe, pour tenir ces enfans ainſi beguinez plus chaudement : les enfans ſortans du ventre de leur mere communément pleurans, à cauſe qu'ils ſentent choſes eſtrangeres, & non accouſtumees, ſortans d'vn lieu chaud en vn air frais, encores que ce ſoit l'Eſté, à comparaiſon des parties internes d'où ils ſortent. Aucuns ont voulu dire toutesfois, repliqua quelque autre, que les enfans naiſſans ne pleuroyent pas pour le froid qu'ils ſentent, mais que c'eſt qu'ils ſe plaignent de nos premiers parents, & que le fils crie AA, comme ſe plaignant de Adam, & la fille EE, comme ſe plaignant & voulant dire, Eue. Ceſte propoſition finie, la plus part en croyant le moins qu'il pouuoit, vne femme de la Seree, qui eſtoit ſterile, va prier noſtre commere, que ſi elle ſe baignoit, qu'elle luy ſiſt ceſte courtoiſie de luy permettre de baigner en meſme eau apres elle : & qu'on luy auoit affermé que cela ſeruoit pour auoir des enfans : parce la reprioit de luy garder ceſte eau, & ne faire pas comme vne de ſes voiſines, auſſi ſale qu'auaricieuſe, qui faiſoit petrir ſa farine pour faire ſon pain, de l'eau où elle s'eſtoit baignee, tant pour eſpargner

l'eau, qui couftoit de l'argent, que le bois pour la chauffer : & auffi qu'elle trouuoit fa pafte s'augmenter par cefte eau panee. L'accouchee, ne les autres femmes qui eftoient en cefte Seree, n'en voulurent rien croire, & fi difoient qu'elles ne voudroient pas feulement faire leurs leffiues de cefte eau. Mais celle qui en auoit faict le conte, leur va dire, qu'elles pouuoient bien le croire, veu que le mary mefme de cefte Salatiel difoit ordinairement, I'achepte la chair, & ma femme la fale. Lors la commere va dire *fæmina turpa*, fon mary, en fe riant de fon Latin, va dire, pis, pis : mais elle luy refpond, ie ne fçaurois dire pis. Toutes les femmes eftans fafchees dequoy leurs maris auoient ouy parler d'vne fi falaude femme, demeurant à Maubrenage, laiffans ce propos, fe vont mettre à deuifer à quel mois elles accouchoient : dont l'vne affermoit qu'elle auoit toufiours accouché le huictiefme mois, combien que les medecins luy auoient toufiours dit ce mois n'eftre heureux ne pour la mere, ne pour l'enfant, mais fort fubiect aux auortemens. On luy refpond, que le huictiefme mois eftoit infortuné, fi on s'arreftoit à Hippocrate : mais que nonobftant fon dire, qu'elle oftaft cela de fa fantafie : & qu'on fçauoit par experience, que fi vne femme eft de bonne habitude & complexion, qu'elle pourra enfanter heureufement au huictiefme mois : auffi bien comme Auicenne efcrit arriuer en Efpagne, & Ariftote en Egypte : n'eftant pas à caufe du nombre que l'enfant de fept mois vit, & que celuy de huict meurt, comme la populaire le croit apres les grands Docteurs. Mais eft-il vray, demanda noftre femme qui eftoit en gefine, que les

femmes qui accouchent en pleine Lune ne font pas fi malades, & ne trauaillent pas tant à accoucher, que celles qui enfantent quand il n'eft gueres de Lune? On l'affeura qu'il eftoit vray, & non fans raifon : parce que les femmes tiennent beaucoup de la Lune, ayant grande puiffance fur elles, & fur les parties feruans à la generation, & fur les parties de la formation & nourriture de leur fruict. Or eft-il, qu'eftant la Lune en fon declin & diminution de lumiere, elle ne peut donner grande aide à fon fexe : car fi les femmes en trauail d'enfans fe trouuent malades, & en danger, c'eft par faute d'humidité le plus fouuent : mais la Lune eftant au plein, elle eft feconde en lumiere, & par confequent en humidité & vigueur : la Lune eftant mere de toute humidité. Et voilà pourquoy les anciens appelloient la Lune fur les accouchemens : & fi tenoient que les enfans nais en diminution de la Lune, eftoient maladifs, idiots, & de petite duree, auffi bien que les beftes cheualines, & autres, engendrees & nees au defcroift de la Lune, lefquelles font imbecilles, de peu de feruice & duree, comme l'experience nous apprend : au contraire des enfans naiffans en Lune nouuelle, & auant qu'elle foit pleine, qui font habiles, fains, & de longue vie. Les Anciens auffi inuoquoient en leurs enfantemens la Deeffe Iunon : difans que quand elle dominoit au ciel, que cela feruoit beaucoup aux accouchemens & l'appelloient Lucine & Lucefienne, de ce qu'elle amenoit au iour ce qui eftoit preft de naiftre. Et voicy qu'en dit Ronfard.

Toy Deesse Lucine
Requise par trois fois,
De la vierge en gesine
Tu exauces la voix :
Et desserres la porte
Au doux fruict qu'elle porte.
Tu as de la Nature
La clef dedans les mains,
Tu donnes l'ouuerture
De la vie aux humains,
Et des siecles auares
Les faultes tu repares.

Les Anciens appelloient aussi Iunon, fut-il encores adiousté, Opigene, de ce qu'elle donnoit aide aux femmes enceintes : Februale, dautant qu'elle purge les femmes par leurs menstruës : Fluonienne, ayant la vertu de restreindre le sang aux femmes tandis qu'elles conçoiuent : Cinzie, de ce qu'estant la femme grosse accouchee, on disoit que la ceinture estoit desnoüee, & on la presentoit au temple de Diane, qui s'appelloit Solinzonia, comme qui diroit desnouëresse de ceinture : & de là est venu que les François appellent vne femme grosse enceincte. Mais demanda encores l'accouchee, ces Anciens ne bailloient-ils point quelques remedes pour rendre faciles les enfantemens? On trouue, luy fut-il respondu, que l'herbe de Dyctame mise sous les femmes en leurs accouchemens, leur aidoit beaucoup : ce qui est confirmé par les Grecs, qui mettoient sur la teste de Diane des guirlandes ou chapeaux de Dyctame, comme

il ſe trouue aux Images des Dieux. Matthiole auſſi a eſcrit, que les femmes Goritienſes prenoient, pour dernier remede, en leurs accouchemens, vn breuuage d'vn ſcrupule d'argent vif. Les autres s'aidoient de jus de porreau, beu auec vin blanc : aucunes de jus de perſil tiré auec vin-aigre, & meſlé auec vn peu de ſel. La plus-part vſoit auſſi d'huile faicte de fleurs d'oignon de lis, auec vn peu de ſaffran, & de caſſia odorante : ou bien prenoit de la graine de giroflee, pilee & beuē auec vin blanc : ou bien vſoit de grenil, en Latin *milium Solis*. Et outre tout cela, ils eſtimoient fort ſouuerain l'émant attaché à la cuiſſe de la femme qui eſtoit en mal d'enfant. Ceux de la Seree ne voulans adiouſter foy à ce remede, l'vn d'icelle leur demanda : pourquoy ne croirez-vous que l'émant aide & donne ſecours en l'accouchement, comme il eſt vrai qu'il attire à ſoy le fer, encores que ce ſoit vne choſe admirable? Sur la fin de ceſte Seree, chacun ſe voulant retirer, de peur de faire tirer les courtines, on ſe va mettre ſur les trauaux, & ſur le mal & peril où les femmes ſe trouuent en leurs enfantemens : & bien plus en vn païs qu'à l'autre. Il fut dict, qu'il s'eſtoit trouué de pardeçà des femmes ſi malades en leurs accouchemens, qu'elles s'eſtoient iettees en l'eau, les autres tuees, aucunes eſlancees par les feneſtres, tant le mal les preſſoit : iuſques là, qu'il s'en eſt trouué (ô pauure condition humaine!) de tant tourmentees, qu'elles ſe ſont auec les ongles ouuert les entrailles, & deſchiré les parties du dedans : & ſi en y a eu qui ſe ſont donnees aux diables : & ont adiouſté ſoy aux Sorciers & Magiciens, s'aidans de la chemiſe de

neceſſité : qui eſt faicte de lin filé au nom du diable, la nuict de Noel, par des filles chaſtes. Quelqu'vn mit en auant la ſaincte eſcriture, qui dit, *dolor vt parturientis*, comme eſtant le mal plus grand que tous les autres, & qu'Euripide auoit eſcrit, qu'il aimeroit mieux trois fois tomber ſur ſa targe, qu'enfanter vne ſeule fois, & que Polydore auoit dit, que la fille d'vn Roy d'Angleterre eſtant mariee auec vn grand Prince, fut ſi malade à ſon accouchement, que iamais elle ne voulut plus coucher auec ſon mary, quelques commandemens & prieres que le Roy d'Angleterre, ſon pere, & ſon mary, luy peuſſent faire : & ſi fut adiouſtee vne choſe, dont tous ceux de la Seree n'auoient iamais ouy parler : c'eſt que Torquemade Eſpagnol a eſcrit, comme l'ayant veu, les femmes de Naples eſtre en ſi grand danger en leurs accouchemens, que ſi vn petit animal, qui ſort auant que l'enfant vienne au monde touche la terre incontinent qu'il ſera ſorty, la femme meurt à l'inſtant. Et pour ce dit Torquemade, quand vne femme veut accoucher en ce païs-là, on tend les draps par toute la chambre de peur que ce beſtion ne tombe, ou ſe puiſſe couler en part, où touchant la terre le dommage ſuſdit en puiſſe aduenir. Et aſſeure l'Eſpagnol ceſte choſe auſſi certaine & veritable comme elle eſt merueilleuſe, & non iamais ouïe ni eſcrite par aucun Autheur : parce, dit-il, que tous ceux qui ont eſté & demeuré en ce Royaume en donnent teſmoignage. Il me ſouuient que quelqu'vn lors auoit repliqué, qu'il ne ſçauoit comment cela ſe pouuoit faire, veu qu'anciennement incontinent que la femme eſtoit deliuree de ſon enfant, on le prenoit, &

luy faisoit-on toucher la terre, à fin qu'elle print ceſt enfant en ſa protection & ſauuegarde, qui ſe mettoit entre ſes bras, en inuoquant *Leuanam Deam*, laquelle aſſiſtoit aux enfans pour les leuer de terre : comme nous trouuons en ſainct Auguſtin. Et ſi trouuons qu'anciennement les Fees ou Nymphes aſſiſtoient aux petits enfans comme nourrices, & preſidoient aux enfantemens. Si les femmes, repliqua vn de la Seree, endurent tant en leurs enfantemens, ie croy que ce ſont celles qui ſont mariees, & qui ne l'ont point deſrobbé : car i'en ay veu de celles qui cachent leur groſſeſſe, auoir accouché ſans douleur, meſmes qu'on n'auoit point cogneu qu'elles fuſſent groſſes ? Et à ce propos, diſoit-il, il me ſouuient d'vne fille, laquelle eſtant groſſe, ne voulut iamais confeſſer aux ſages-femmes, qui aſſeuroient qu'elle l'eſtoit. Mais eſtant accouchee, on luy diſoit, Vous faiſiez bien la ruſee, & la fille de bien : dites, eſtiez-vous pas groſſe ? Lors ceſte pauure pechereſſe leur va dire, Ie ne penſois pas qu'on fiſt ainſi les petits enfans. Qu'elle fut ſi ſimple que cela, adiouſtoit-il, on le peut cognoiſtre de ce qu'elle demanda vn iour à ſa mere, lequel des deux engroſſoit, ou celuy qui eſtoit deſſus, ou celuy qui eſtoit deſſous : & ſa mere en ſe riant, luy diſant, C'eſt celuy qui eſt deſſus : Vrayement, dit-elle lors à ſa mere, noſtre valet en pourroit donc bien auoir. Que celles qui le font à cachettes, diſoit-il encores, ne ſont gueres malades, ou qu'elles portent le mal plus patiemment que les autres, vous l'apprendrez d'vne fille-femme qui accoucha en dormant : & n'euſt eſté que l'enfant declara en

criant, que ſa mere eſtoit accouchee, on n'en euſt rien ſceu. Or les femmes, apres auoir reparé la breche de ceſte peccatrice accouchee, & remis le tout en bon eſtat, elles s'enquierent d'elle de tout le faict : & entre autres choſes, elle leur dit qu'elle n'auoit ſenty en toute ſa groſſeſſe, ne en accouchant aucun mal, & qu'elle ne penſoit point eſtre accouchee quand on l'eſueilla, & qu'elle n'euſt iamais penſé qu'on engroſſaſt & qu'on accouchaſt ainſi. Ces femmes esbahies comment les femmes impudiques ne ſont auſſi malades en leurs accouchemens que les femmes de bien,vne d'entre elles leur va dire, que par meſme raiſon elles deuoient s'eſmerueiller de ce qu'on trouue par eſcrit, qu'en vne grande mortalité qui fut à Rome, M. Aurelle manda qu'on contaſt le peuple : & qu'il fut trouué que de cent & quarante mil femmes bien viuantes, les quatre vingts mil moururent, & de dix mille mauuaiſes bourdelieres, quaſi toutes eſchapperent. Et pour confirmer cecy, il fut dit, qu'il y auoit des païs & contrees, où les femmes accouchent facilement : ceux qui ont voyagé au nouueau monde aſſeurans, & ayans eſcrit, que le trauail d'enfant aux Indes n'eſt grand ny de grand' duree, les femmes ne laiſſans de trauailler toſt apres l'enfantement : & encores qu'elles n'ayent point de fleurs, ſi ne laiſſent elles à formiller d'enfans, contre toute Philoſophie & Medecine. On amena en ieu Diodore, pour monſtrer qu'il y a des pays où les femmes en accouchant n'endurent gueres, qui dit, que les Ligurés ſe faſchans du trauail de l'agriculture, voulurent que les femmes leur aydaſſent, & eſtans contrainctes

de trauailler, elles ſe louent : que ſi en trauaillant elles ſentent le mal d'enfant, elles ne font que s'en aller vn peu à l'eſcart, & eſtans accouchees, mettent leurs enfans entre les fueilles, & l'en couurent : puis de peur de perdre leur iournee, elles s'en retournent l'acheuer, ſans parler d'eſtre accouchees, & ſans que perſonne en cognoiſſe rien. Et ſans aller ſi loing, regardons aux femmes des Suiſſes, leſquelles trottans apres leurs marys, vous les voyez auiourd'huy porter au col l'enfant qu'elles auoient hier au ventre : & ces Egyptiennes qui vont elles meſmes lauer leurs enfans qui viennent de naiſtre, & prenent leur baing en la plus prochaine riuiere. Auſſi fut-il dit, qu'on trouuoit en Exode, que les femmes des Hebreux accouchoyent fort aiſément, & ſans grand trauail. Ce qui eſt confirmé par les ſages-femmes, à qui Pharaon auoit commandé de tuer tous les maſles des Hebreux : car n'en voulans rien faire, elles dirent pour excuſe, que les femmes des Hebreux eſtoient ſi bien complexionnees, & fortes de nature, qu'elles accouchoyent auant que les obſtetrices & matrones fuſſent arriuees. Et ſi fut adiouſté, que Procopius diſoit en la guerre des Gots, que les femmes de ce pays là eſtoient ſi adonnees à la chaſſe des groſſes beſtes, auec leurs marys, qu'elles ne viuoient d'autre choſe que de la chair de ces animaux, ne ſe veſtans que de leurs peaux, & qu'ayans enfanté, elles ne nourriſſoient point leurs enfans de laict, mais de la moelle de ces beſtes, enuelopans leurs enfans és peaux de ces animaux ſauuages, puis les pendans aux arbres, leur mettoyent en la bouche de la moelle de ces beſtes, puis incontinent

elles s'en retournoient à la chaſſe. Il y en eut beaucoup en la Seree, qui adiouſterent foy à tout ce que deſſus : mais ils ne voulurent pas croire ce que Claudianus & Iuuenal auoient laiſſé par eſcrit : qui eſt, que les femmes des Nains & Pygmees, appellez des Latins *Nani*, *Pygmæi*, *Pumiliones*, *& Pumuli*, enfantent au cinquieſme an, & ſont vieilles à huict ans, encores qu'on leur eut dit, que ce petit peuple habitoit les dernieres parties des monts de l'Indie. Il y auoit en ceſte Seree vne honeſte & vertueuſe Dame, qui eſtoit auec ſon mary, laquelle eſtoit ſi malade en ſes accouchemens, qu'elle va ſouhaiter eſtre en ce païs-là, où on accouche ſans grand trauail : puis en regardant ſon mary ſe print à pleurer, luy diſant que Tyreſias n'auoit iamais eſté femme, ou pour le moins, pendant qu'il eſtoit femme, n'auoit iamais enfanté, qui reſpondit à Menipus, ayant eſté homme & femme, que la vie feminine eſtoit plus aggreable & meilleure que celle des hommes, y ayant moins d'affaire : meſme, diſoit Tyreſias, que les femmes dominent les hommes, ſans qu'il leur ſoit beſoing guerroyer, ne conteſter és aſſemblees, ni quereller aux plaidoyers : & ſi adiouſta encores, que Tyreſias n'auoit iamais leu Euripide, ou Medee, leſquels deplorent le ſexe feminin, comme celuy qui eſt miſerable, & qui endure vn mal inenarrable aux trauaux d'enfans. Le mary lors va confeſſer à toute la compagnie, la peine où il eſtoit, & l'ennuy qu'il enduroit pour ſa femme quand elle eſtoit groſſe, & en accouchant, & pour ceſte cauſe, il nous va dire qu'il s'accoſtoit de ſa femme le moins qu'il pouuoit, tant il l'aimoit, & auſſi que ſa femme l'en

prioit, de peur d'engroffer: mais, difoit-il, elle eft fi fage, & me porte fi grande amitié, que quand ie luy dy, M'amie, fommes-nous pas affemblez pour eftre en focieté & commun des corps mefmes auffi bien que de nos efprits & volontez? Elle me refpond feulement, Les hommes pour le moins le difent. Vn bon Phyficien, qui eftoit en cefte Seree reconfortant ce mary, luy va confeiller tout le contraire de ce qu'il n'embraffoit fouuent fa femme: luy difant qu'il eftoit la caufe du mal de fa femme, & par confequent du fien: prouuant par bonnes raifons, que tous ceux qui eftoient gros & puiffans, charnus & membrus, ayans les efpaules groffes comme il auoit, deuoient bien fouuent auoir à faire à leurs femmes, s'ils vouloient les garentir de fi grands dangers & accidents. Dautant, difoit-il, que quand tels maris vont de loing à leurs femmes, ils apportent tant de femence & matiere, que les enfans par icelle affluence fe font fi gros & maffifs, qu'il eft impoffible qu'ils ne mettent leurs meres en grand danger. La femme retint bien cefte recepte, & le mary l'accompliffoit à fon pouuoir, tant il craignoit le danger où il auoit veu fa femme: fi bien que depuis elle s'en eft bien trouuee, & n'a pas efté la moitié fi malade, fes enfans ne naiffans pas fi gros que parauant. Mais elle a grand' peur qu'auec le temps fon mary ne puiffe continuër à faire cefte bonne, vtile, & fainête recepte, dont elle fe trouue fi bien. Et en recognoiffance de ce bon remede, elle l'a communiqué à celles qui eftoient fubiettes à mefmes accidents qu'elle: qui s'en font bien trouuees, au moins celles qui ont trouué des maris, qui ont eu le

vouloir & la puiffance d'executer l'ordonnance de ce bon Phyficien, & Naturalifte. Que fi encores à quelque femme il arriue en fon enfantement qu'elle foit malade iufques à l'extremité, pour accoucher d'enfans trop gros & puiffans, qui ne peuuent fortir qu'auec grande violence, qu'elle s'en prenne à elle, pour ne l'auoir pas fait practiquer à fon mary, ou s'en prenne à fon mary, qui n'a voulu accomplir cefte petite recepte. Mais auffi, repliqua vn autre, i'ai peur, fi les Medecins difent vray, que la conception foit empefchee par ce plaifir affidu & trop chaud, qui altere la femence & la rende fans force & vertu : & auffi qu'Ariftote dit, qu'il faut toucher à fa femme prudemment, de peur qu'en la chatouïllant trop lafciuement, le plaifir ne la face fortir hors des gonds & raifon. Poffible, va dire vn autre, que le danger où fe trouuent ces accouchees vient de ceux qui eftans en la chambre, mettent vn genoux fur l'autre, ou tiennent leurs doigts entrelacez enfemble : car plufieurs affeurent que la femme enceincte n'accouchera point, iufques à ce qu'on aît decroifé les genoux, ou que l'on ait feparé les doigts des vns d'auec les autres. Mais parce, difoit-il, que plufieurs ont paffé à pieds ioincts par deffus cecy, fans l'affermer, difans feulement que Iuno tenoit ainfi fes doigts lors qu'Alcumena eftoit en trauail d'enfant, ie ne vous en diray autre chofe : n'eftant pas d'aduis de mettre vne pauure femme en danger de fa vie, pour m'en affeurer. Quelqu'vn de la Seree, fe fouuenant de cefte pauure femme, qui tout au contraire des autres, prioit fon mary de ne luy toucher, de peur d'engroffer, l'excufoit honeftement, &

auec raifon, mais auffi il blafmoit les filles, & les femmes mariees, qui font les fafcheufes quand leurs maris les conuient à telles chofes, auffi reprenoit les maris qui eftoient trop aufteres de ne les y conuier point : l'vn qui eft de femondre les hommes, fentant fa femme trop deshontee, & l'autre montrant le peu d'amitié. Ce que pourrez cognoiftre, difoit il, par vne fille nouuellement mariee, à qui on demanda fi defia elle auoit eu affaire à fon mary : non, dit elle, mais ouy bien mon mary à moy. A la verité, repliqua quelqu'vn, les marys qui ne veulent rire, iouir & vfer des ioieux plaifirs de Venus auec leurs femmes, demonftrent qu'ils defirent prendre leurs voluptez ailleurs, ce dit Plutarque, s'ils ne le font pour s'acouftumer à la temperance : car felon le mefme Plutarque, il eft bon de quelque fois s'accouftumer à s'abftenir d'habiter auec fa femme, affin que iamais on ne foit efmeu de la conuoitife de celle d'autruy. Ie ne fçay quel Philofophe auffi dit, abftinence eftre vn vray remede pour guerir tous appetits : donnant grande loüange à ceux qui defirent monter fur mer, & ne font point : & fouhaitans d'adminiftrer l'eftat public, s'en abftienent, & conuoitant d'efpoufer femme, s'en defiftent. Ie ne fçay toutesfois, difoit il, fi les femmes prendront cela en payement & fi elles croiront leurs marys de cefte Philofophie, ne fachans que c'eft de cefte temperance : mais ie fçay bien qu'il en y a de fi aufteres & rudes de leur nature, qu'il n'y a ordre de les pouuoir efgaier ny efiouir : & alors il faut que le mary foit fi fage & equitable, qu'il die en foy-mefme de fa femme (moyennant qu'elle foit auec fa feuerité pudique) :

Il n'eſt raiſonnable que ie face d'elle comme d'vne femme & comme d'vne amie enſemble. Mais, repliqua vn bon Drolle, ces femmes ſi mal plaiſantes & rechignees deuroient donc permettre à leurs maris de s'eſbatre ailleurs, comme ont faiᶜt pluſieurs, leſquelles n'aimans pas les embraſſemens des hommes, ou ſe voyans ſteriles, ont tant aimé leurs maris, qui deſiroient auoir des enfans pour leur laiſſer leur ſucceſſion, qu'elles les ont priez de faire des enfans à vne autre femme, qu'elles meſmes choiſiſſoient, eleuans & entretenans ces enfans comme s'ils euſſent eſté à elles : ce que fit Stratonice femme du Roy Deiotarus. Et continuant, va dire, qu'il trouuoit bien plus eſtrange, ſi Plutarque diᶜt vray, ce que faiſoit le mary Romain, lequel ayant ja aſſez d'enfans à ſon gré, ſi vn autre deſirant en auoir, le venoit prier de luy donner du tout ſa femme, ou de lui preſter à temps, pour la reprendre puis apres, il n'en faiſoit aucune difficulté : voulans les Romains, quant au mariage & à la communauté des enfans, oſter entr'eux toute occaſion de ialouſie. Le Laconien en faiſoit autant, fors que ſa femme ne bougeoit de ſa maiſon : lequel pouuoit communiquer ſa femme à qui l'en requeroit, pour auoir des enfans. Et qui plus eſt, adiouſtoit-il, pluſieurs prioyent eux-meſmes les hommes, deſquels ils eſperoyent auoir race de beaux & bons enfans, d'engroſſer leurs femmes, les mettans eux-meſmes auec leurs femmes : les marys ne ſentans aucun ennuy pour leurs femmes : és choſes qui tant trauaillent & tourmentent de douleur & de ialouſie la plus part des hommes du iourd'huy : qui ſont ſi ialoux de leurs

femmes, que toutes les peines du monde ne font rien au prix de leur mal. Vne Feffe-tonduë s'addreffant lors à nous autres gens mariez, nous va admonnefter, que n'euffions fi eftrangement à nous fafcher, fi d'auenture nos femmes fe faifoient feruir à couuert, veu que deux Republiques bien policees, & grandes, ne l'ont trouué mauuais, mefmes l'ont pourchaffé: & que le meilleur en cela c'eftoit de prendre patience, & que Caton ne trouuoit rien en la vie de Socrate plus louable que fa patience, de s'eftre toufiours doucement porté enuers fa femme fi teftue, & enuers fes enfans qui eftoient fi eceruellez: eftimant à vn homme plus grand loüange d'eftre bon mary que bon Senateur. De vouloir, adiouftoit-il, battre fa femme pour l'empefcher de s'efbatre, elle en fera encores pis: & auffi que Caton, le plus fage de Romme, difoit que celuy qui battoit fa femme, pour quelque chofe que ce fuft, commettoit auffi grand facrilege, comme qui violeroit les plus fainctes chofes du monde. On commençoit à fe retirer, n'euft efté qu'vn de la Seree nous ramenant aux femmes groffes: nous conta qu'en fa rue on auoit enterré vne femme groffe, morte de mal d'enfant, vn peu trop toft, & fans la faire ouurir: eftant defendu, à caufe des chofes eftranges qui arriuent aux femmes groffes, & accouchees, de n'enterrer vne femme groffe morte, auant que d'eftre ouuerte, qui fera autrement, dict la loy, il tue l'enfant, l'enterrant auec la mere. On dit, aioufta-il, que Gorgias donna occafion à cefte loy, qui fortit en vie hors du corps de fa mere ainfi qu'on la vouloit brufler. Les mefmes loix auffi ayans condamné

vne femme à la mort, ſi elle eſt groſſe, on la laiſſe accoucher : & encores qu'on en doute, ſi elle dit qu'elle le ſoit, pour prolonger ſa vie, on la gardera iuſques apres neuf mois : ce que firent les Anglois enuers Ieanne la pucelle, laquelle ſe voyant condamnee, afin d'eſchapper feignit d'eſtre groſſe : parquoy eſtant gardee neuf mois, & d'auantage, & voyant que cela eſtoit faux, on la fit bruſler, toutesfois iniuſtement ce dit Valerandus Varanius. Mais parce qu'il y auoit des femmes groſſes en ceſte compagnie, auſquelles y auoit danger de donner quelque apprehenſion, ie fus d'aduis de faire finir le propos, & la Seree.



VINGT-QVATRIESME SEREE.

Des Nourrices.

Les deux precedentes Serees auoient eſté faiɑes l'vne chez vne femme groſſe, l'autre chez vne accouchee, ceſte cy en la maiſon d'vne nourrice: laquelle nous pria durant la Seree de luy dire les conditions d'vne bonne nourrice, ayant peur, eſtant delicate & maladiue, de ne pouuoir acheuer la nourriture de ſon fils: ſçachant que la nourrice peut beaucoup à former non ſeulement le corps de l'enfant, mais auſſi ſes mœurs: la nourriture & le laiɑ qu'il prend, tirent à ſoy la complexion de la nourrice: apres le pere & la mere ne retirant tant du naturel de perſonne que de ſa nourrice, à cauſe de ſon laiɑ qu'il tette: ce qui eſt confirmé par des chiens nourris par des louues qui deuiennent furieux, & les petits leonceaux, au contraire eſtre appriuoiſez s'ils ſont nourris de laiɑ de vache ou de cheure: comme on void les aigneaux nourris de laiɑ de cheure, auoir la

laine plus rude que ceux qui ſont alaictez d'vne brebis, qui ont le poil plus mol. Et ne dit-on pas auiourd'huy quand on veut depeindre vn homme cruel, il a eſté alaicté d'vne lionne? Ceux qui ont eſcrit la vie des Empereurs, diſent que la cruauté de Caligule, & l'yurongnerie de Tybere, ne vindrent que de leurs nourrices. Tertullian dit que Braſſian Caracalle Empereur, fils de Seuere, auoit eſté nourry d'vne femme Chreſtienne : pour monſtrer qu'il n'eſtoit ſi cruel que ſes predeceſſeurs. Qui ne ſçait, diſoit noſtre hoſteſſe de nourrice, que la louſche peut par ſon regard rendre l'enfant qu'elle nourrit bicle? Car ne regardant ſon enfant que de coſté, lequel a ſon œil fort humide, par accouſtumance d'eſtre ainſi regardé, prend aiſément le ply de regarder de trauers : comme eſtant nais le Mercredy, regardans la ſepmaine de trauers. La nourrice yurongne, adiouſtoit-elle, rendra l'enfant ſubiet à conuulſion, & à debilité : la maladiue maladif : celle qui aura les yeux noirs, noircira ceux de l'enfant, quoy qu'ils ſoient blancs naturellement : & d'auantage, l'inſenſé rendra l'enfant fol, l'enfançon auec le laict conuertiſſant en ſon naturel la complexion de la nourrice, & les complexions du corps eſtans ſuiuies de celle de l'eſprit. Et penſe, pourſuiuoit noſtre nourrice, qu'oſter aux meres leurs enfans pour les donner à vne autre nourrice, ne peut eſtre autrement expoſé, que faire vn contretemperament à la nature, ſi contraire, que nous trouuons que Caton faiſoit alaicter à ſa femme qui nouriſſoit ſon fils, les enfans des ſerfs qu'il vouloit donner à ſon fils pour le ſeruir : afin que par ce laict commun entre eux, ils ſuſ-

ſent plus ſeruiables à leur petit maiſtre, ſe rapportans mieux de complexion & de naturel. Combien que ſans comparaiſon, repliqua quelqu'vn à noſtre nourrice, il ſoit meilleur que l'enfant prene ſa nourriture de ſa propre mere, le fait de la mere n'eſtant qu'vn ſang blanchy, ſemblable à la ſubſtance dont il eſtoit nourry: toutes-fois il ſe trouue tant d'occaſions qui empeſchent les meres d'eſtre nourrices, que bien ſouuent nous ſommes contraincts de faire nourrir nos enfans à des eſtrangeres : encores que nous ſachions que le laict de la mere ſeroit beaucoup meilleur, comme eſtans nourris de meſme matiere dequoy nous ſommes faits. Parquoy Tacite rendant la raiſon de ce que les Allemans ſont ſi grands, il dit : chacune mere auſſi traite & nourrit ſon fils & l'alaicte de ſes mamelles : les mamelles n'eſtans donnees, ce dit-il, à la femme pour l'ornement de ſa poitrine, mais nature les luy a donnees pour le nourriſſement de ſes enfans, & attachees en aſſiette, propre pour pouuoir baiſer, embraſſer, & careſſer ſon enfant en l'alaictant : voulant par là nous donner à entendre, que l'enfanter, nourrir, & eſleuer, n'ont pas pour leur but aucune vtilité, mais vne charité & dilection : laquelle ſe monſtreroit mieux en la mere, qui ſeroit plus ſoucieuſe de ſon enfant, qu'en la mercenaire, & ſi ſeroit ceſte mere entiere mere, & pour l'enfanter, & pour la nourriture de ſon enfant : & ſi ne ſerions pas en danger que les nourrices ſuppoſaſſent leurs enfans pour les noſtres : faiſant vn grand tort à nous, & à nos enfans, de nous en deffaire apres les auoir tant deſirez : car ſouuent il ſe trouue des peres & des meres qui ne

voyent leurs enfans ſinon quand ils les enuoient aux champs, & quand on les retire de nourrice. Et de cela i'ay veu arriuer vn grand debat entre le mary & la femme. Ce mary ayant vne femme, & vne maiſtreſſe, eſtans toutes deux accouchees en meſme temps, enuoye les deux enfans à nourrice, & fait ſi bien qu'autre que luy ne ſceut iamais quel eſtoit le legitime & quel eſtoit le baſtard. Les deux ans paſſez, il fait reuenir les enfans en ſa maiſon, ſans vouloir dire à ſa femme quel eſt le ſien. Auſſi qu'ils reſſemblent ſi bien le pere, & ſi peu les meres, qu'on ne les peut diſcerner. La femme diſoit à ſon mary, Vous receuez bien vos deux enfans, & en auez ioye, mais vous me priuez du mien, & me faites maraſtre de tous deux. Le mary luy reſpondoit : Conſidere ſeulement que l'vn eſt ton fils, & l'autre eſt ſon frere & fils de ton mary. Il y a long temps que ie t'euſſe dit lequel des deux eſt ton fils, ſi ie n'euſſe craint que tu euſſes eſté à l'vn mere, & à l'autre maraſtre. Si eſt-ce, va repliquer quelqu'vn, que les Romains, exemplaires de toute vertu & ſageſſe, ne faiſoient pas nourrir leurs enfans à leurs meres, ne en leurs maiſons, non plus que nos predeceſſeurs François. Les Romains ne voulans voir leurs enfans iuſques à l'aage de ſept ans, non plus que les Perſes, ce dit Valere : parce qu'ils ne permetoient que leurs enfans leur vinſſent au deuant, iuſques à ce qu'ils euſſent apprins à les honorer. Les François, plus ſeueres, ne les receuoient iuſques à ce qu'ils fuſſent aſſez forts pour manier les armes. De là, ie veux inferer, diſoit-il, que les enfans des Romains, ne des François, n'eſtoient pas nourris aux maiſons de leurs

peres & meres : n'eſtant pas poſſible aux peres de ſe paſſer de voir leurs enfans nourris auec eux : leſquels encores qu'ils ſoient petits les rendent fols, eſtans grands, bien ſouuent enragez. Noſtre hoſteſſe de nourrice ce pendant prie ceux de la Seree, de luy apprendre à choiſir vne bonne nourrice, au cas qu'elle ne puiſſe acheuer la nourriture de ſon enfant. Premierement, luy fut-il reſpondu, faut eſlire vne nourrice qui ſoit ſaine & qui ſoit de meſme temperament que l'enfant qu'on luy baille à nourrir : car c'eſt vne reigle infallible, que du laict que l'enfant tette dépend toute la ſanté corporelle de ſa vie. Lampridius eſcrit que l'Empereur Tite fut tout le temps de ſa vie maladif, pour auoir eu vne nourrice mal ſaine : car le mal ayant occupé le ſang, il le corrompt, eſtant corrompu, le laict le ſera auſſi, qui eſt elabouré du ſang le plus pur : meſmes qu'il en y a qui diſent que l'enfant prendra le mal de ſa nourrice, & elle demeurera ſaine. Pourquoy, diſoit-il, l'enfant ne ſe ſentira du mal de ſa nourrice, & qu'il ſera ſuiet au mal caduc s'il tete le laict d'vne nourrice, qui aura mangé du perſil, ſi nous croyons à Pline puis qu'il ſe ſent bien de la medecine qu'elle aura prinſe. De ſorte qu'il s'eſt trouué des Medecins Italiens, leſquels bailloyent des medecines à la nourrice, pour purger & guerir l'enfant. Il ſera auſſi bon, luy fut-il dit, d'eſlire vne nourrice diſcrete & ſage, s'il s'en trouue, parce que le laict d'vne telle nourrice profite grandement à l'eſprit de l'enfant : & parce que le lait d'vne telle nourrice eſt chaud & ſec, qui ſont deux qualitez par leſquelles ſe corrige la froideur & humidité que l'enfant apporte

du ventre de la mere. Que ſi vous voulez auſſi auoir eſgard à la ſanté de l'enfant, il ſera bon de mettre en ſa maiſon vne nourrice quatre ou cinq moys deuant l'enfantement, & luy bailler à manger des meſmes viandes que mange la femme enceinte : afin que la nourrice ait le loiſir & temps de conſumer le ſang, & les autres mauuaiſes humeurs prouenues des mauuais alimens qu'elle auoit mangé au commencement : & afin auſſi que l'enfant incontinent qu'il ſera né, tette le laict meſme duquel il s'eſt maintenu au ventre de ſa mere, au moins faict de meſmes viandes. Dauantage, diſoit-il, ie voudrois que la nourrice n'euſt point tant de laict, de peur qu'il ſe caillebotaſt & corrompiſt aux mammelles : ne trop peu auſſi, le trop peu de laict demonſtrant le temperament trop chaud & trop ſec : & encores vaudroit mieux le trop que le peu. A ceſte cauſe, les Medecins des grands Seigneurs font chois d'vne nourrice qui aura la poictrine ample & large. Ie deſirerois auſſi, adiouſtoit-il, qu'elle ne fuſt point cholere, & qu'elle fuſt exempte de toute paſſion d'eſprit : d'autant que l'vn & l'autre eſchauffant les humeurs, prouoquent les menſtrues, & par conſequent font retirer la matiere du laict : lequel aucunefois defaût par la ſeule ebulition de cholere, le ſang qui ſouloit eſtre attiré des mammelles ſe retirant ailleurs. Il ſeroit pareillement bon que la nourrice n'aimaſt point les hommes, s'abſtenant de tout ce qui peut eſchaufer le ſang, & aiguillonner la nature à Venus : car lors & les humeurs & les emunctoires emprunteroient vne odeur puante : ſi que l'enfant ſucçant tel laict, auroit l'eſto-

mach gasté par la substance d'iceluy, & le tendrelet cerueau seroit corrompu par la senteur vehemente des puantes aiscelles de la trop ardemment amoureuse nourrice: que si elle a quelque desir d'amour, & n'est satisfaite, cela troublera plus le laict que si elle conuersoit sagement auec son mary, le laict eschaufé d'vne femme passionnee d'amour, estant pire que celuy d'vne femme grosse: & pour cela, il fait bon prendre vne femme des champs pour nourrice: ioint autres inconueniens qui sont plus tost aux nourrices de villes qu'à celles des villages. Pour remedier aux esguillons de la chair il seroit bon de faire vser aux nourrices du Nenuphar des Apoticaires, que les Grecs & Latins nomment Nymphea, les François blanc d'eau, ou iaune d'eau, ou lis d'estang, mesmement celle qui a la fleur iaune: car elle esteint l'appetit charnel: qui en fait foy: c'est qu'on l'ordonne pour refrigerer les moynes & religieuses, qui veulent mortifier leur chair. Et si la prendrois, disoit-il encore, plus tost noire que blanche & blonde: parce que les noires sont plus chaudes, & par consequent leur laict est mieux digeré: & comme dit Sexte Cheronense, ainsi que la terre noire est plus fertile que n'est la blanche, par semblable la femme brunette porte le laict plus substancieux. Et si en a bien plus, la nourrice noire a les tetins plus fermes & durs que la blanche: or est il que la chaleur est plus serree en vn petit tetin & court, qu'en ces grandes tetasses, où la chaleur du laict s'esuente. Mais aussi, adioustoit-il, ne voudrois pas que leurs tetins fussent si durs, que les enfans en deuinssent camus, comme Rabelais & Paré l'asseurent. Et ie ne sçay

ſi les Mexicames pour ceſte occaſion, ont en ſi grande recommandation la grandeur des tetins, qu'elles affectent de pouuoir donner la mamelle à leurs enfans par deſſus l'eſpaule. Et pour le meilleur, il ſeroit bon que la nourrice que choiſirez, fuſt-ce la mere meſme, n'euſt ſouuent compagnie d'homme : car le laict d'vne nourrice, qui a ſouuent affaire aux hommes, n'eſt pas bon, cela troublant le ſang, & par conſequent le laict. Et la raiſon en eſt, de ce que par frequente habitation le meilleur & le plus ſubtil du lait ſe retire à la matrice, & aux vaſes genitoires, & ce qui eſt le plus mauuais demeure aux mammelles : & auſſi que la compagnie des hommes fait que le laict prend vn mauuais gouſt, & en eſt rendu plus humide, & ſi prouoque les menſtrues. Vous aſſeurant, diſoit il, que ma femme eſtant nourrice, moy & mon fils nous ſommes bien trouuez d'auoir practiqué & retenu ce bon conſeil : vous conſeillant tous de faire nourrir vos enfans à vos femmes, afin d'auoir excuſe auſſi bien qu'aux tarots, & leur dire que ſi elles aiment leurs enfans, qu'elles croient Galien, qui defend la compagnie des hommes aux nourrices. Quelqu'vn en faueur des femmes va repliquer, qu'il ſçauoit bien pourquoy les gens mariez s'aydoient de Galien : lequel il faut entendre, quand il deffend aux nourrices de s'esbatre, de celles qui frequenteroyent, par trop auec les hommes, & que Galien ne fait la defence qu'aux nourrices qui ne ſont pas meres : que ſi la mere vient à engroſſer, elle ne laiſſera pour cela à nourrir ſon enfant tant qu'elle aura du laict, comme font les villageoiſes : d'autant que l'enfant eſt mieux nourry du

pire laict de fa mere, que du meilleur d'vne autre nourrice : que s'il tetoit vne autre que fa mere, il luy feroit dangereux de teter vne femme groffe. Et auffi que les ieunes nourrices, pour eftre priuees de la compagnie de leurs maris, de peur de troubler le laict, *prurientes hirciunt, capriunt & catuliunt*, à caufe de la retention de la femence, ce qui nuit plus à l'enfant que fi la nourrice habitoit modeftement auec fon mary. Celuy qui auoit repliqué ne parlant plus, on fe met encores à pourfuyure les perfections d'vne bonne nourrice, quelqu'vn commençant ainfi. Il feroit bon que la nourrice s'abftint de vin : car nous trouuons que les femmes qui faifoient facrifice à la Deeffe Rumina (ainfi dite de *ruma*, qui fignifie la mamelle) refpandoient du laict fur leur facrifice, & n'y apportoient & n'y beuuoyent point de vin, comme eftant nuifible à la nourriture des petits enfans. Et comme la nourrice fe doit abftenir de vin, auffi l'enfant qu'elle nourrira n'en doit boire aucunement. Galien deffendant aux enfans de boire du vin, & Platon ne le permettant que iufques à ce qu'ils euffent quinze ans. Il feroit auffi bon, difoit-il, que la nourrice fuft vn mois loing de fon enfantement : à caufe qu'elle n'eft purgee fi toft de fon accouchement fans maladie, ayant danger que ce premier laict deuienne corrompu : parce que le premier fang qui recourt aux mammelles apres l'enfantement, eft celuy qui en eftoit le plus prochain, & le plus loing de la matrice, que l'enfant a toufiours dedaigné comme vicieux : les Latins appellans ce nouueau laict *Coluftrum*, & les François le Beton, c'eft à dire le premier laict d'vne nouuelle accouchee, &

les enfans qui tettent ce laict font auffi appellez des Latins *Coluftrati.* Mais pourtant, difoit-il, ie ne la voudrois pas fi loing de fon enfantement, ne qu'elle fuft vieille nourrice ne vieille d'aage, & feroit bon que la nourrice n'euft que vingt & cinq ou trente ans : l'efpace qui eft entre deux eftant l'aage de vigueur parce qu'il eft temperé, & plus fain que les autres aages : & auffi que lors les femmes fe monftrent belles,que fi tous nous aimons les chofes belles, encores plus les petits enfans, qui s'appaifent au feu, & à la chandelle : car leur baillant vne laide & vieille nourrice , ils ne voudront point aller à elle, non plus que les grands: mais tendront bien les bras à vne ieune, belle, & gaillarde nourrice, auffi bien que les grands. Et puis les vieilles nourrices conteront aux petits enfans indifferemment toutes fortes de fables : ce que defend Platon, de peur, dit-il, que leurs ames de ce commencement ne s'abbreuuent point de folie & de mauuaife opinion, qui pourroit engendrer aux enfans quelque vaine crainte, & fotte fuperftition. Auffi que ces vieilles s'aydent des Demons, fe monftrans en forme de femmes monftrueufes, par le moyen defquelles les nourrices empefchent leurs petits enfans de crier, ou de fortir dehors. Et trouuons en Theocrite qu'vne femme nourrice menaffe fon enfant de la Babouë, ou du Marmot : dont eft tiré le mot François Marmot, eftant *Mormo* vn efpouuentail d'enfans. D'auantage, les vieilles perfonnes peuuent nuire aux petits enfans par leur haleine qu'elles ont forte, auffi bien que la femme qui a fes fleurs gafte les poulmons des petits enfans tendres & delicats : & pour cela, il ne

faut que les vnes ne les autres couchent auec eux, ayans vne forte haleine & venimeufe : dont aduient que ces enfans attirent à eux tout ce qui fort de leur corps, qui les fait deuenir iaunatres & bazannez, attirans toutes leurs mauuaifes humeurs. Ce qui me confirme le plus en cefte opinion, adiouftoit-il, c'eft vn docte Medecin de ce temps : qui affeure que la puantife de l'haleine & la fœteur des aifcelles des nourrices, encores qu'elles foyent belles en apparence, font caufe de la mort de leurs enfans & nourriçons : à caufe de la façon de leur mourir, qui eft lente, ne prouenant point d'autre deffaut notable, ne de peu de laict, ne de mauuais : car petit à petit on les voit confommer, & comme plantes qui fleftriffent & s'aneantiffent. Et cela vient à raifon que les efprits vitaux par l'impreffion qu'ils reçoiuent de la puante bouffee des aifcelles, que ces petits enfans tirent par le nez, retirans leur haleine pendant qu'ils fuccent le laict de leur nourrice, terniffent & deperiffent, auec les efprits naturels & animaux : fans toutes-fois apparent degaft de la fubftance des parties internes. Que la vapeur ou haleine de quelque corruption puiffe caufer la mort, appert en la pefte. Parquoy, ie confeille, adiouftoit-il, à toutes nourrices de teint noiraftre ou roufaftre, de ne s'efchauffer ne par cholere, ne par vin, ne violent exercice, comme danfes en plein efté : ou bien laiffer r'affeoir le fang, & accoifer les bouillons des efprits & humeurs auant que prefenter la mammelle au nourriçon. Il eft encores fort bon, difoit-il, que la nourrice ait eu deux ou trois enfans : d'autant que les mammelles, qui ont efté pleines, ont les venes & arteres

plus groffes & dilatees, à cefte raifon contiendront plus : eftant encor meilleur fi fon dernier enfant auoit efté vn mafle : car le laict en eft mieux digeré, & moins excrementeux à caufe que le mafle, qui eftoit en fon ventre, l'efchaufoit plus, ayant plus de chaleur qu'vne fille. Et pour iuger fi le laict eft bon ou mauuais faut regarder à fa couleur, n'eftant le laict autre chofe qu'vn fang blanchy, le laict donc qui fera fait d'vn fang temperé, fera tout blanc, celuy d'autre couleur fe deuant reietter : car le laict brun eft procreé de fang melancholique : le citrin, du cholerique : le verdoyant, fignifiant aduftion : le rouge, que la vertu lactifiante eft debile. Et fi faut que ce laict ne foit ne trop gras, ne trop maigre, trop petit ou trop gros, trop fluide ou trop efcumeux : mais il faut qu'il foit vny & femblable, doux au goufter, ne fentant point mal, la nourrice ayant du laict à fuffifante quantité : parce que les nourrices qui n'ont gueres de laict, comme les ruftiques, & celles qui trauaillent beaucoup, ne font bonnes nourrices, à caufe de la trop grande euacuation. L'Anacrife tient pourtant, repliqua vn de la Seree, que la bonne nourrice doit eftre nourrie à la peine, & accouftumee à endurer le froid & le chaud : parce qu'eftant la nourrice accouftumee és alterations de l'air, elle aura le laict bien ferme, & les membres de l'enfant en feront rendus plus forts & robuftes. Or combien importe aux forces de l'enfant, dit l'Anacrife, de teter le laict d'vne nourrice qui s'exerce, fe prouue clairement és cheuaux, lefquels fortans des iuments, qui trauaillent & labourent, font bons courfiers, & durent long temps au trauail : mais fi les ca-

ualles font à leur aife, paiffantes aux prez, les cheuaux qui en fortiront feront vains & las dés la premiere carriere. Parquoy il eft bon à la nourrice de faire exercice, & ne s'amufer tant à filer: car outre que le filer altere, en moüillant fouuent le filet, les glandules de la langue demeurans feiches, il rend auffi le corps fec & chetif, & fi diminue le laict de la nourrice. Et fi confeillerois à toutes femmes, auffi bien qu'aux nourrices, qui fe peuuent paffer de filer, de s'en garder: car le chanure, entre autres, a ie ne fçai quelle façon d'affecher l'humeur garde-vie, ou naïf, & nous tenir le corps fec, foit par fon odeur, foit par fon gouft, ce dit Diofcoride. Que fi la force d'vn enfançon, adiouftoit-il, depend de l'exercice & naturel de fa nourrice, à caufe du laict qu'il fucce, s'il eft nourry du laict d'vne cheure, il deura eftre bien leger, difpos, & habile, felon l'Anacrife, s'il eft vray qu'il y ait des enfans qui n'ayent tetté que huict iours du laict de femme, & que les cheures les ayent nourris tout le refte: car Montagne dit qu'il a veu des cheures lefquelles recognoiffoient la voix des petits enfans qu'elles allaictoient, y accourans quand elles les entendoient crier: que fi on leur prefentoit vn autre enfant que leur nourriçon, elles le refufoient: l'enfant faifant le femblable d'vne autre cheure. Et comme les enfans nourris par vne cheure font habiles & legers, s'ils font alaictez d'vne brebis, ils feront plus mollets, delicats, & doüillets que les autres: & ceux qui font nourris de laict de vache, feront plus forts que les vns & les autres. Vn autre de la Seree, retournant aux bonnes conditions qu'il faut rechercher aux nourrices,

nous va dire qu'il ſe falloit ſur tout garder d'vne nourrice laquelle a accouſtumé d'auorter, eſtant vn ſigne que les membres generatifs, ne ceux qui les ſeruent, ne ſont pas ſains : & auſſi qu'il falloit fuir la nourrice qui aime à ieuſner, le ieuſne aiguiſant la cholere & le ſang, & par conſequent le laict : & ſur tout empeſcher que l'enfant ne tette le laict d'vne nourrice enceinte, principalement quand ce n'eſt pas ſa mere, comme quelqu'vn a dit. Et ce d'autant que le ſang le meilleur de la nourrice enceinte eſt employé à nourrir l'enfant, qui eſt dedans ſon ventre, le pire demeurant aux mamelles, & par ainſi l'enfant qui eſt dehors, & qu'elle alaicte, prend mauuaiſe nourriture, & celuy qui eſt dedans ſon ventre ne la prend ſuffiſante : tellement que le plus ſouuent celles qui ont conceu tariſſent, à cauſe que le laict ſe tourne à la nourriture de l'enfant conceu, ne pouuant nature fournir à ces deux nourritures : comme auſſi nature ne pouuant ſuffire au laict & aux menſtrues, il aduient que les nourrices n'engraiſſent pas ſi toſt que les autres, parce qu'elles n'ont point de ſang menſtrual, duquel auec la ſemence ſe faict la conception, iceluy ſang menſtrual eſtant conuerty en laict. Vne feſſe-tondue apres auoir entendu que c'eſtoit vne mauuaiſe choſe à vn petit enfant de teter le laict d'vne femme groſſe, principalement quand ce n'eſt pas ſa mere, nous va demander comme il pourroit cognoiſtre aux trois premiers mois ſi vne femme eſt enceinte, & ſi la femme le peut ſçauoir aſſeurement, ou bien ſon mary. Et à ce propos il nous en va faire vn ioyeux conte, qu'il commença ainſi. Il n'y a pas long temps que i'auois vn

enfant à nourrice, lequel me fembloit deperir & amaigrir tous les iours, parquoy ie m'enquis au mary de la nourrice fi fa femme n'eftoit point groffe, & que ce feroit mal faict à elle de tromper mon enfant, & luy faire boire de mauuais laict : lequel me va refpondre, Mon maiftre, il n'y pas long temps, à la verité, que ie penfois que ma femme fuft groffe, & auois deliberé de vous en aduertir : mais ie vous affeure fur ma foy qu'elle ne l'eft point. Lors ie luy demande : comment fçais-tu qu'elle ne l'eft point ? Ie le fçay, me refpondit-il, parce qu'elle eft encores chaude, comme i'ay cogneu depuis trois ou quatre iours. Voulant ce villageois inferer, que la femme ayant conceu ne deuoit iamais admettre fon mary, ne defirer la compagnie des hommes : quafi toutes beftes nous enfeignans cefte continence : car depuis que la femelle a conceu, elle ne cherche ny appete plus le mafle, ofté la femme. On n'auoit encores acheué de rire, qu'vn autre pourfuiuant le choix des nourrices, nous va dire qu'il feroit bon de prendre vne nourrice bonne, belle, aduenante, fage, douce, difcrette, chafte, courtoife, amiable, faine, de bonne complexion, bien parlante, & ayant la parole nette, à fin que l'enfant apprenne à bien prononcer. Ie croy qu'il foit mal-aifé, repliqua vn de la Seree, de trouuer toutes ces perfections en vne nourrice : car nous trouuons que fi les Romains ne faifoient nourrir leurs enfans à leurs meres, & fuffent contraints de les bailler à d'autres, & n'en pouuans trouuer de telles à Rome, n'en toute l'Italie, ils eftoient contraincts de bailler à nourrir & efleuer leurs enfans à des Grecques Lacedemoniennes, qu'on eftimoit

fort bonnes nourrices, & ſi auoient le bruiƈt d'eſtre propres, bonnes & diligentes à la nourriture des petits enfans, ſi bien qu'il n'en mouroit gueres entre leurs mains, encores qu'elles n'emmaillotaſſent point leurs nourriçons, en les garrotant & liant : mais au contraire leur laiſſoient leurs membres libres, comme ſont encores auiourd'huy les meres des terres neufues, & les femmes que nous appellons Bohemiennes, qui eſleuent auſſi leurs petits enfans en toute liberté de mouuement, ſans les attacher, ny plier, ne renfermer au dedans, ny tenir trop chaudement : pource que la chaleur reſoult les eſprits & chaleur naturelle, la tirant au dehors, & par faute de fraiſcheur, d'air, & de vent, la chaleur naturelle eſt ſuffoquee : ce qui a faiƈt mourir force petits enfans des plus grands Seigneurs, pour les auoir tenus trop chaudement, & renfermez comme en vne boite, ſentant le reclus. Et ſi vous diray bien dauantage, diſoit-il, c'eſt que ces Lacedemoniennes accouſtumoient leurs enfans nourriciers à manger indifferemment de toutes viandes, apres les auoir laiſſez vn peu ieuſner : auec cela, ils les rendoient ſans peur & crainte des tenebres, & lieux eſcartez, & ſolitaires, & des contes de vieille. Ces nourrices auſſi auoient en ſinguliere recommandation de bailler le tetin des deux coſtez, ce que doiuent faire les nourrices : car i'en ay veu deuenir boſſues & contrefaiƈtes pour auoir donné le tetin d'vn ſeul coſté : la partie plus trauaillee s'affoibliſſant, & deuenant monſtrueuſe, & hors de ſon naturel. Mais, demanda quelqu'vn, ſi ces nourrices de Lacedemone berçoient point leurs nourriçons comme ſont les noſtres,

plufieurs eftimans que ce ne foit que couftume? il luy fut refpondu, que la douceur du mouuement feruoit d'exercice aux petits enfans, & excitoit la chaleur à la digeftion du laict, le faifant defcendre au fond de l'eftomac, & fi auec cela le bercer les endort, comme font les frottemens doux, & les chanfons: car par telles chofes l'ame fe retire doucement à foy, & au dedans, & les efprits animaux ceffent des autres actions, & s'affopiffent: lefquels, parce que nous fommes compofez de mouuemens naturels, & doux, & de certaine harmonie, s'efiouïffent & recreent de telles chofes, s'endormans facilement par cefte façon : moyennant qu'il n'y ait pas grande clarté où l'on berce l'enfant: le fommeil qui vient de bercer faifant vn mouuement & agitation des efprits & de la chaleur au dedans, & la clarté le feroit au dehors, & ainfi fe trouueroit vne contrarieté de mouuement, qui empefcheroit le dormir, & fi nuiroit à l'enfant. Apres qu'vn autre de la Seree euft dit, qu'il ne falloit plus enuoyer les petits enfans en Grece pour là eftre nourris, & qu'il fe trouuoit en ce temps force nourrices à caufe que d'vne mefchante chambriere on en faict bien vne bonne nourrice, il s'enquit s'il falloit peigner & frotter les petits enfans: auquel fut fatisfaict en cefte forte: Si les petits enfans ont la tefte groffe, ils doiuent moins eftre peignez & frottez que ceux qui l'ont petite: lefquels le doiuent eftre plus longuement, pour attirer la nourriture à la tefte, & l'engroffir. Sans fortir hors du propos des nourrices, & du laict, il fut demandé s'il eftoit poffible qu'vne fille vierge peuft auoir du laict. On refpond que

ceſte queſtion paradoxale n'eſtoit pas du iourd'huy, veu que Hypocrate l'a tenue, & qu'elle a eſté renouuellee par Cardan & Ioubert : leſquels enſemble diſent, qu'il ſe peut trouuer des filles ſi ſucculantes & abondantes en ſang, qu'iceluy regorgeant aux mamelles pourra eſtre conuerty en laict: à cauſe que les mammelles ont vne vertu lactifiante, qui blanchit le ſang qui y regorge. Pour ceſte raiſon donc il fut dit, qu'il pouuoit arriuer que la fille ſans auoir conceu ne enfanté, & ſans auoir compagnie d'homme, aura du laict, par la ſeule retention de ſes menſtrues, ſi le ſang ſe retire à ſes mamelles, pour la proprieté qui leur eſt donnee de conuertir le ſang en laict : que s'il eſtoit tiré & ſuccé, dureroit quelque temps, ſelon Ioubert. Mais il fut adiouſté, que cela n'arriuoit pas ſouuent : d'autant que les tetins communement ne font pas du laict, nonobſtant l'affluence du ſang, s'ils n'ont fraiſchement receu de la conception certaine qualité excitant la vertu lactifique. Et pour confirmer ce paradoxe, Cardan fut allegué, qui dit que non ſeulement la fille pouuoit auoir du laict, mais auoir cogneu vn homme à Genes, lequel auoit du laict en ſes mamelles : que ſi l'homme en peut auoir, à plus forte raiſon la fille ſans copulation charnelle en pourra pluſtoſt auoir : venant ce laict à la fille de l'affluence de matiere, & non pas pour quelque fin, comme il faict à la femme groſſe & nourrice. Il eſt vray, fut-il dit, qu'aucuns tiennent que ce qui vient és mamelles des filles & des hommes, n'eſt pas laict, mais vne humidité blanche : ce que les ſages-femmes de la Seree maintenoient fermement, ſouſtenant que les filles

ſans copulation charnelle ne pouuoient auoir du laiꝏ en leurs mamelles, mais ouy bien en leur peau, non plus que l'homme (qu'elles appelloient l'homme de Genes) en peuſt auſſi auoir. Vn franc-à-tripe lors va dire qu'il croyoit bien que les mamelles d'vne vierge pouuoient enfler, & auſſi celles des hommes, mais ſi on me vouloit faire à croire, diſoit-il, qu'il y euſt du laict dedans, ie croirois auſſi toſt auoir depucelé vne nourrice. Croiriez vous bien, va demander quelqu'vn, que les nourrices, eſtans loing de leurs enfans endormis, peuſſent ſentir à leurs mamelles quand ils crient, eſtans eſueillez? Ce que toutesfois i'ay veu aſſeurer à beaucoup de nourrices, qui diſoient ſentir à leur laict quand leurs enfans nourriciers crioient. Et croy que c'eſtoit à cauſe que par longue continuation de ſe laiſſer ſuccer, les mamelons de leurs tetins ont touſiours quelque enuie d'alaicter, y ſentans là du laict qui les chatouïlle & inuite à ce faire, voire qu'aucunes nourrices, arriuee qu'eſt l'heure ordinaire d'alaicter leurs enfans, ſentent leurs tetines s'enfler, & les veines tendues, & le laict iallir, d'où elles prenent argument que leurs enfans crient. Et à ce propos, diſoit-il, i'ay veu vne femme qui nourriſſant ſon fils, le faiſant coucher en vne autre chambre, ne le faiſoit apporter en ſa chambre, ſinon quand elle ſentoit à ſon laict que le petit garçon crioit par faute de nourriture, & non iamais autrement. Or il arriua, le mary eſtant allé aux champs, que ceſte nourrice preſſee de ſon laict, appelle le clerc de ſon mary, pour luy apporter ſon enfant, comme il auoit accouſtumé. Le clerc luy ayant donné ſon enfançon

entre ses bras, en lieu d'attendre que l'enfant euſt teté, ainſi qu'il faiſoit quand ſon maiſtre y eſtoit, il ſe couche tout bellement aupres de ſa maiſtreſſe. Laquelle faiſant bien la courroucee, va dire à ſon clerc : Vien ça, dy moy, meſchant garçon, comment as-tu prins la hardieſſe de te coucher aupres de moy, & d'entreprendre vne telle choſe? Ie t'aſſeure que ie le diray à ton maiſtre. Le clerc en tremblant luy va reſpondre, Madame, ſi vous voulez, ie m'oſteray bien d'icy, & me leueray, il n'y a pas encores grand mal. Sa maiſtreſſe luy va dire lors, ce n'eſt pas ce que ie vous dy : ie vous demande ſeulement & veux ſçauoir, qui vous a faict ſi hardy de vous venir coucher en mon lict. Le clerc ſe voulant leuer, luy reſpond, Madame, ie ſuis preſt de m'en aller, regardez ſi me voulez bailler le petit garçon. Mais ſa maiſtreſſe luy reſpondoit touſiours, ce n'eſt pas ce que ie vous dy, ne ce que ie vous demande. Si vous voulez ſçauoir, diſoit celuy qui faiſoit le conte, que ceſte nourrice vouloit dire, & ce qui en aduint, ie croy que le mary n'en ſçait rien : mais on le ſçauroit bien par ſon clerc & par la nourrice, s'ils en vouloient dire la verité : car à ce qu'on m'a dit depuis, quand le mary n'y eſt pas, elle faict bien ſouuent apporter ſon fils, encores qu'elle ne ſente point à ſon laict qu'il crie. On rioit, quand vn de la Seree va repliquer : comment eſt-il poſſible que la nourrice peuſt eſtre aduertie par ſon laict, qui ne ſe tire qu'à peine, que ſon fils crie, & qu'il demande à teter? Quelle ſympathie peut-il auoir entre le cry d'vn enfant, & la mamelle d'vne femme? Que ſi vous conſiderez de pres la nature des mamelles, vous

trouuerez que bien qu'elles soient pleines d'vberté & abondance telle que chacun sçait, non pourtant elles ne iettent de par soy le laict en la bouche, mais il y faut force pour succer : cela signifiant que nature nous refuse beaucoup de choses, lesquelles il faut auec art, industrie & diligence, mettre peine d'embellir, acquerir, enrichir, maintenir, & choses semblables. Et pource que nous sçauons, disoit-il, que le canal par lequel le laict a son issue est fort estroit, de sorte qu'à grand peine en sort-il à la fois vne goute, nous pouuons iuger que cela nous demonstre, que Nature ne donne point ses graces doublement à poignees, & à deux mains. Si est-ce, repliqua quelque autre, que s'il estoit vray que la nourrice peut cognoistre à son laict & à ses mamelles quand l'enfant crie, que i'estimerois beaucoup cela : parce que nous tenons que le trop crier des petits enfans leur faict aualler le boyau, comme on parle : combien qu'Aristote ait escrit, que le cry des petits enfans leur est profitable, parce qu'il donne accroissement, dilate la poictrine, & donne force aux membres interieurs. Et puis il raisonnoit ainsi : S'il est vray, comme on asseure, que la femme mariee sent bien le temps que son mary doit reuenir des champs, ou de quelque autre lieu, & qu'elle n'y est gueres surprinse, pourquoy est-ce que les nourrices ne sentiront à leur laict si les enfans crient ? Il luy fut dit, que les Romains ne s'asseuroient pas que leurs femmes peussent sentir leur venuë, parce que de peur de trouuer ce qu'ils ne cherchoient point, ils auoient accoustumé d'enuoyer tousiours quelqu'vn deuant, pour annoncer leur

arriuee, toutes les fois qu'ils retournoient de quelque voyage, & approchoient de leurs maifons. Ce n'eft pas cela, luy fut-il repliqué, qui les faifoit enuoyer vn de leurs feruiteurs deuant : mais c'eft à fin que leurs femmes ne penfaffent point que leurs maris les vouluffent furprendre, doutans de leur pudicité. Noftre nourrice, où eftoit la Seree, voyant qu'on fortoit du propos commencé, & de peur d'entrer plus auant en la pudicité des femmes, nous va demander, s'il y auoit point moyen de remedier aux mamelles pendantes, & que fur tout cela luy defplaifoit. On luy va dire qu'ouy, en faifant vn liniment auec le marc d'huile de lin, auec peu de gomme Arabic, tragacanth, maftic & camphre, ou ius de cichoree : ou en y appliquant couronne de lierre, ou lierre contus : ou des œufs de perdrix, en les changeans fouuent : ou en baffinant les mamelles d'vne eau diftilee de pignons fauuages. Synefe dit, adiouftoit-il encores, que les Lybiennes admiroient les petits tetins des femmes qui eftoient en leurs nauires, & deftachoient leurs collets pour les regarder par merueilles : à caufe, dit-il, que ces Lybiennes auoient le tetin fi grand, qu'elles bailloient à teter à leurs enfans par deffus les efpaules, fans eftre empefchees de faire autres affaires. Puis on va adioufter, que pour faire perdre le laict aux femmes, il ne falloit que faire vne couronne de lierre, & l'appliquer fur les mamelles, ou y mettre deffus des racines de la grande Chelidoine, cuites & pilees, ou faire fomentation auec oxicrat aceteux, ou appliquer cataplafme de farine de febues, ou emplaftre de rue, fauge, menthe, aluyne, fenoil, ou du fon cuit incorporé

auec huille de camamile: Pline approuuant le bafilic appliqué en liniment fur les mamelles, pour faire perdre le laict, & pour faire tarir vne nourrice. Que fi au contraire on vouloit remplir les mamelles, & faire venir le laict aux nourrices qui en ont faute, il fut dit qu'il ne falloit qu'vfer d'vne ptifanne qui fe faict auec racine de chardon de noftre Dame, autrement efpine blanche, chardon argentin, artichaut fauuage, & chardon afinin: le tout mis en poudre auec grein de fenoüil, & vn peu de poiure long. Il y a vn Efpagnol, fuft-il adioufté, qui affeure que le laict eft augmenté, fi on prend des ongles des pieds de deuant d'vne vache, & les faire brufler, puis mis en poudre les mettre en vin, ou autre liqueur, & faire boire à la nourrice: comme auffi le laiteron blanc, felon Pline, faict venir le laict aux nourrices, fi vous en faictes cuire le tige, & puis le faire manger: autant en faict le chou cuit & faupoudré de poiure long, mangé auec fon boüillon: autant en font le petit liferon, la couleuure, que les Latins appellent *vitis alba*, cuite auec du froument, & le laict de truye, & les œufs de perdrix. Noftre hofteffe de nourrice ayant bien remarqué ce qui auoit efté dit pour faire tarir les nourrices, va demander combien de temps on deuoit laiffer teter vn petit enfant. A qui il fut refpondu, qu'on trouuoit aux Machabees & és loix Romaines, que les Iuifs ne les Romains ne les feuroient & detrioient qu'ils n'euffent trois ans: mais qu'auiourd'huy le plus communement on feuroit les enfançons mafles à deux ans, & les filles vn peu pluftoft: à caufe qu'elles font plus humides. Il fe trouua pourtant vn de

la Seree, qui va fouftenir que les femelles deuoient autant teter que les mafles, nonobftant qu'elles foient plus humides qu'eux : pource que leur humidité eft naturelle, laquelle doit eftre conferuee par fon femblable, comme ce qui eft contre nature doit eftre corrigé par fon contraire. Laiffant là cefte queftion, on fe mit à dire que les enfans humides, foient fils ou filles, deuoient moins teter que les fecs : & que les enfans qui ont la fiebure hetique, & la toux, ont befoing de teter dauantage que les enfans qui ont la fieure d'humeurs corrompues, lefquels doiuent moins teter. Que fi communement on feure les enfans à deux ans, difoit vn de la Seree, c'eft qu'en ce temps le plus fouuent ils ont des dents : que fi pluftoft ils en auoient, on les pourroit auffi pluftoft ofter de nourrice, fi on voyoit qu'ils appetaffent & fe pleuffent à manger des viandes folides : que fi elles leur viennent à contre-cœur, ou qu'ils fuffent maladifs, encores qu'ils euffent les dents, ne faudroit pas fi toft les feurer. Ie ne fçay, repliqua vn de la Seree, combien tetoient les enfans du temps paffé, & fi on les laiffoit long temps apres auec leurs nourrices : parce que fainct Gregoire afferme qu'vn enfant aagé feulement de neuf ans engroffa fa nourrice : ce qui eft confirmé par fainct Hierofme d'vn autre qui n'auoit que dix ans. Les anciens, va adioufter quelqu'vn, faifoient fi grand cas quand ils oftoient leurs enfans d'entre les mains des nourrices, & trouuoient ce feurement & priuation de laict fi preiudiciable au petit enfant, fi elle n'eftoit faicte bien opportunément, & en fon temps, que pour cela ils celebroient de grands feftins, en confideration de ce

que leur enfant eſtoit priué de la nourriture du laiɑ̃. Surquoy vn meſſer Panthelon va dire à toute la compagnie : ie penſe que le maiſtre de ceans a doncques auiourd'huy ſeuré quelqu'vn de ſes enfans, car il nous a faiɑ̃ bonne chere à ſoupper, dont ie le remercie. Et en ce diſant, ſe departit comme auſſi firent tous ceux de l'aſſemblee.

Fin du ſecond Liure.

ET NVGÆ SERIA DVCVNT



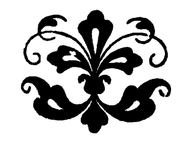
TROISIESME LIVRE

DES SEREES

DE GVILLAVME BOVCHET, SIEVR DE BROCOVRT.

Reueu & corrigé de nouueau par l'Autheur.

ET·NVGAE SERIA DVCVNT.



Se vendent

A PARIS,

CHEZ IEREMIE PERIER,

tenant ſa boutique ſur la petite montee du Palais.

M. DCVIII.

Auec priuilege de ſa Majeſté.



A MONSIEVR, MONSIEVR DE LA CLYELLE, CONSEILLER & Maiſtre d'Hoſtel ordinaire du Roy.

MONSIEVR, vous careſſez ordinairement de tant d'accueil ceux qui vous font part de leurs Oeuures, que vous en eſtes comme le Dieu tutelaire. C'eſt pourquoy apres auoir remué toutes ſortes d'aduis à part moy, i'ay prins la hardieſſe de vous dreſſer & addreſſer ce peu de lignes, où ie n'employeray point les traicts de Rhetorique pour vous perſuader aux effects dont elles vous recer-

chent. Ie diray feulement, qu'ayant recogneu l'intention du Sieur Bouchet, de vous dedier les derniers fruicts de fes labeurs, & Dieu l'ayant retiré à foy, ie fuis demeuré executeur de cefte fienne derniere volonté. Il m'eft impoffible de rediger par efcrit les dignes conceptions qu'il auoit fur ce fuiet ; mais en fuite de fon intention, ie diray franchement & fans hypocrifie, qu'il n'a peu faire election d'vn perfonnage plus propre à gerer & adminiftrer la tutelle de fes enfans (ainfi appelleray-ie fes Efcrits) qu'il a enfanté par les plus nobles functions de fon entendement. Il font maintenant defnuez par le decez de leur progeniteur de tout fecours humain, pour fe guarantir des poinctures acerees de la mal-veillance ; vous auez en main tous les moyens neceffaires à les maintenir enuers & contre tous par voftre bien-veillance. La garde-noble vous en eft iuftement deuë. Elle ne vous fera point debatuë ni conteftee, nul auffi ne la peut accepter que vous, à qui elle eft commife, & telle eftoit l'efperance du mourant. Voicy donc fon troifiefme qui s'offre & prefente pour eftre mis fous voftre tutelle & protection. Il efpere de la bonté d'efprit nee en vous, le mefme traictement qu'auez faict au fecond, qui vous fut dedié par le pere. Plus on garde les fleurs des beaux efprits, plus elles font recommandables. Ie ne vous recommanderay point celles-cy, puifque vous cognoiffez dés long temps celuy qui les a produictes, lequel fe recommandoit affez

de ſoy-meſme, comme ayant eſté le moins imparfaict (que ie ne die le plus parfaict) des hommes de ſa qualité & de ſon aage. Toutesfois, veu que toutes choſes ſont ſubiectes au controlle, i'oſe vous prier prendre leur defenſe en main, contre leurs controlleurs, ou pluſtoſt calomniateurs. La memoire du defunct vous y conuie ; ſes cendres meritent cet honneur, voſtre bon naturel vous porte à luy rendre office, voire n'en eſtant pas requis ; ſes merites & ſes vertus m'obligent à vous en requerir. Ayans tous deux demeuré quelques annees comme enſeuelis, ils reuiennent au iour, accompagnez de leur aiſné, qui requiert pareillement voſtre faueur luy eſtre communiquee. Et iaçoit que le pere luy ait laiſſé d'autres parrains (qui ſemblent eſtre quaſi perpetuels) ſi eſt-ce que la conſideration des deux poſterieurs vous reſoudra d'autant plus à la maintenuë du premier, qu'ils ne peuuent marcher l'vn ſans l'autre, ni meſme s'aſſeurer qu'à l'abry de voſtre gloire, & ſous le fanal de voſtre generale aſſiſtance, qui ne peut engendrer aucune enuie ni ialouſie. Or pour venir à mon particulier, i'aduouë ingenuément que ſi ceſte Epiſtre fuſt ſortie des mains du Sieur Bouchet, elle ſeroit d'vn ſtyle plus releué, & d'vne poliſſeure plus nette, où vous la trouuerez mal-ageancee & impolie : mais voſtre douceur couurira ma rudeſſe ; mon deuoir rendu & à vous & à la volonté de l'Autheur excuſera mes defectuoſitez, le luſtre & la ſplendeur de vos vertus conioinctes illuſtre-

ront & embelliront la terniſſure & laideur de mon diſcours. Que ſi i'ay le moindre ſentiment que les premices de mes vœux vous ayent pleu, vous me ferez vn autre Soleil qui eſchauffera mes eſprits à vous conſacrer toute ma vie le ſeruice que vous a voüé,

MONSIEVR,

Voſtre plus humble & plus
fidele ſeruiteur,

IEREMIE PERIER.

De Paris ce premier iour de
Nouembre, 1607.



A MONSIEVR DE BOVCHET, SIEVR DE BROCOVRT, SVR SES SEREES.

SONNET.

MON BOVCHET, *tes diſcours ſont autant de merueilles*
Qui captiuent nos cœurs d'vn rauiſſement doux,
Ils ſont tous pleins de laict, où Mercure ialoux
Trempe ſon caducé pour charmer nos oreilles.

De diferentes fleurs comme font les abeilles,
Tu façonnes ton miel, dont le gouſt plaiſt à tous,
Et ton ſçauoir, ça bas, eſt vnique entre nous
Comme eſt ton ame au Ciel vnique entre les belles.

Mais tes veilles d'honneur, & tes belles Serees,
Fuſſent des enuieux & des ans deuorees
Sans le ſupport heureux d'vn Soleil de ce temps,

D'vn docte la CLYELLE *aux vertus fauorable*
Qui rendant ton trauail contre les ans durable,
Te rend aimé des bons, & crainct des mediſans.

LA ROCHE DOSSEAV.



AV MESME.

BOVCHET *ie le dy ſans mentir,*
Vous faictes ſi haut retentir
Voſtre nom, par voſtre bien dire,
Que iuſtement on vous admire:

Car rien ne ſe voit de plus doux,
Plus docte ny plus agreable:
Ha! combien c'eſt choſe loüable
De faire bien au gré de tous.

Y.B.S.D.L.C.

TOMBEAV DE
MONSIEVR BOVCHET,
Sieur de Brocourt.

Il n'est rien qui nous puisse exempter du trespas,
BOVCHET *repose icy, toy passant ne croy pas*
Que pourtant il soit mort, il a durant sa vie
Dompté par sa vertu, & la mort & l'enuie.

Huict fois dix ans complets, en ce monde inconstant,
Sans peine, & sans douleur, il a vescu contant,
Puis iuste il a payé le tribut à nature,
Son ame est dans le Ciel, son corps en sepulture.

Docte, aux doctes escrits, son esprit exerça
Iusques au iour fatal, que le corps il laissa.
Son temps fut compassé, ses œuures mesurees,

Car finissant ses iours, il finit ses Serees.
PASSANT ARRESTE-TOY, PRIE DIEV QV'A SES OS
LA TERRE SOIT LEGERE, ETERNEL LE REPOS.

Y.B.S.D.L.C.

AVTRE.

Bien que lon ait compris en ſi petite eſpace,
BOVCHET *qui de la mort fut le triſte butin,*
Neantmoins ſes vertus, ſa valeur & ſa grace,
N'ont pour but limité que des ſiecles la fin.

M.R.D. RAGVENEAV.



SVR LA MORT DE

MONSIEVR BOVCHET,

Sieur de Brocourt.

De BROCOVRT *n'eſt point mort comme le monde penſe,*
Iamais le vertueux ne dort entre les morts:
Mais ſon eſprit laſſé du ſeiour de ſon corps,
Eſt allé viſiter le lieu de ſa naiſſance.

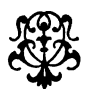
LA ROCHE DOSSEAV.



AVTRE.

Tu as vefcu au monde, où ta foy fut conftante,
Tu mefprifas le vice, & l'honneur fut ta loy,
Tu fus chery de tous, maintenant fans efmoy
Tu es au beau feiour où eftoit ton attente.

I. PERIER.





TROISIESME LIVRE

DES SEREES

de

GVILLAVME BOVCHET,

Sieur de Brocourt.



VINGTCINQVIESME SEREE.

Des gens de guerre.

Ie ne diray point qui fut l'occaſion qu'en ceſte Seree on ne parla que des gens de guerre, veu que du temps de nos ſeditions ciuiles (durant leſquelles ces Serees ont eſté faictes) il n'y auoit heure au iour qu'on n'entendiſt parler de leurs deportemens, & ſi n'y a gueres perſonne qui n'ait experimenté leur pillerie, qu'ils appellent, s'accommoder, & qui ne les haiſſe & deteſte, fors ceux qui ont participé à leurs larrecins & meſchancetez. Pourtant quelqu'vn n'a pas dit ſans raiſon, que *militia* & *malitia*, la militie & la malice, conuiennent quaſi

de nom, & qu'ils ont auſſi vne meſme definition : parce auſſi que par eſchange de l'vn, aiſément ſe faict l'autre : & qu'Ariſtote appelle les Grecs barbares, de ce qu'ils alloient armez : encores qu'il n'y ait choſe plus neceſſaire à l'entretien de noſtre vie que la guerre : toute choſe venant à ſe defreigler ſans ſon aide, parce qu'il ſe trouue touſiours des hommes qui ne veulent obeïr aux Loix que par force : & les ſtatuts ne pouuans rien faire contre telles gens, il fut neceſſaire que les armes accompagnaſſent les Loix. Car quelle force & authorité auroient les Loix, Statuts & Ordonnances, ſi l'on ne trouuoit qui les fiſt obſeruer ? Et qui le peut mieux faire que les hommes vaillans duits à manier les armes ? Certainement ſans eux les citoyens ne ſeroient pas aſſeurez en leurs propres maiſons, on ne pourroit defendre les confins des ſeigneuries, on ne repouſſeroit les iniures, l'on ne mettroit pas fin aux ſeditions, les vertus ne ſeroient pas maintenuës, la paix & le repos public conſerué, les voiſins ne craindroient de nous faire tort, de nous occuper nos biens, & faire violence à l'honneſteté. Et m'eſt aduis, veu toutes ces raiſons, que les Loix ſont faictes pour maintenir les vertus, & les armes pour la deffenſe d'icelles : car autrement elles s'en iroient en ruine, voire, comme diſoit Xenophon, la Iuſtice, les Loix & les ſubjets ſont ſous la tutelle & protection des armes. Et comme les Republiques, les Rois, & les villes, doiuent mettre toute diligence à conſeruer les gens de bien & pacifiques, elle deuoit eſtre redoublee en la militie, tel eſtant l'eſtat d'vn chacun, quelle eſt l'intention de celuy qui l'exerce : car en quel

homme doit eftre plus la crainte de Dieu, qu'en celuy qui fe foubmet tous les iours à perils infinis? En quel homme doit rechercher la patrie plus grande foy, qu'en celuy qui luy promet de mourir pour elle? En quel homme doit eftre l'amour de la paix, qu'en celuy qui peut eftre feulement offenfé de la guerre? Et ay toufiours trouué bonne la loy de Solon, qui vouloit que les enfans de celuy qui meurt en bataille, fuffent nourris du public : & la couftume d'vn païs, là où les femmes, qui perdent leurs maris en la guerre fe peuuent remarier, les autres non. Mais il eft aduenu que la medecine eft plus à craindre que la maladie, & comme dit quelqu'vn, *Noftre mal s'empoifonne du fecours qu'on luy donne :* les gens de guerre s'eftans fi mal gouuernez en la difcipline militaire, qu'on a mieux aimé laiffer les Republiques en leurs maladies, que tafcher à les guerir par les armes : Si bien que ceux qui maintenoient la paix, & la iuftice, repouffoient la violence & la tyrannie, & qui pour cela eftoient honnorez & refpectez de tout le peuple, font fi reculez de toute modeftie & bonté, que tout le monde a mieux aimé laiffer leurs maifons, leur païs, & tout leur bien, que les y attendre & rencontrer : qui eft caufe que le foldat en eft mal traicté, & ne trouuant rien que manger en vn lieu, eft contrainct de s'efcarter au loing pour trouuer des viures, & pour foy loger : & eftans ainfi feparés les vns des autres, font fubiects à eftre chargez par l'ennemy, ou par ceux du païs s'ils les trouuent demeurez apres leurs compagnons, & à plufieurs autres inconueniens : comme il arriua à vn foldat, qui eftant logé à l'efcart, trouua vn bon lict,

garny de couuerture, & de draps, se met dessus le lict, dedans les draps, & dessous la couuerture. Et là estant bien à son aise, & sans bruit, dort depuis le soir iusques au lendemain apres midy : soit qu'il eust esté de garde la nuict precedente, soit qu'il fust grand dormard, pour auoir les veines fort petites : soit que la froideur du cerueau luy causast vn si profond dormir : soit qu'il eust la teste grosse, contenant beaucoup de vapeurs : soit qu'il eust mangé d'vn lieure, qui prouoque le dormir, selon Caton : soit qu'il eust trauaillé, les esprits ayans besoin d'estre recreez. Or estant ce soldat ainsi endormy, il arriue en ceste maison vn Sergent, qui execute le lict où il estoit, & enueloppant dans la couuerture les draps, le soldat, & le lict, les garrote & charge dans vne charrette, conduisant le tout iusques au plus prochain marché, sans que le soldat en sentist iamais rien, & sans que le Sergent sceust que le soldat y fust. Estant le Sergent arriué où se tenoit le marché, il faict ses proclamations, reçoit les encheres, crie à pleine teste, le lict à cent sols, qui dit, qui dit, & ce pour la derniere fois. Soit que le cry du Sergent, ou le bruit de la foire interrompist le sommeil du soldat, ayant l'air, qui est renfermé en son oreille, esté meu & poussé par vn autre air venant du dehors : soit que l'heure de son resueil fust venuë, les vapeurs montees au cerueau, procedantes de la viande digeree en l'estomach, estans cuites, attenues, & consumees par la chaleur, qui se retire au dedans durant le dormir : soit que les femmes qui mettoient à l'enchere, en maniant le lict, fissent tourner le soldat d'vn costé sur l'autre, il se va resueiller sur les quatre

heures du foir, & fe defueloppant du lict, des draps, & de la couuerture, fort hors tout nud, fe iettant au beau milieu de la foire comme vne mouche fans tefte : & ayant fon piftolet bandé, commence à crier, goujat, apporte ma chemife. Les femmes qui vouloient achepter ce lict, & le remuoient, eurent fi grand peur, que depuis ne furent en leur bon fens : le Sergent n'a point faict fon profit dés ce temps-là, eftimant eftre vn efprit qui le vouloit punir d'auoir executé de pauures gens qui auoient tant de maux: les hommes n'eftans pas plus affeurez que les femmes, à caufe qu'ils ne pouuoient arrefter ces femmes, qui fuyoient qui çà, qui là, voyant ce foldat tout nud auec fon piftolet bandé & efmorché, n'en ayans iamais veu de tel qualibre. Bref comme fi c'euft efté vne tremeur Panique, tous ceux de la foire s'enfuirent, & arriuerent bien tard à leur logis, à caufe de la peur qui leur auoit entraué les pieds, & auffi qu'ils ne penfoient pas qu'il fut fi tard, ayant veu l'aiguille fur le midy. Ce pauure foldat fe trouuant ainfi tout nud, fans fçauoir qui l'auoit là apporté, & que tous ceux de la foire le fuyoient comme s'il euft efté gabeloux, penfoit eftre en vn autre monde, & eftre enchanté, que quelque forciere de Bodin, l'ayant graiffé, & luy ayant mis vn bafton entre les iambes, l'euft enleué en l'air, & laiffé là : eftant fi eftonné qu'il ne faifoit femblant de couurir ce qu'on ne pouuoit dire fa pauureté. Que fi on ne veut croire cefte hiftoire, qu'on ne laiffe à lire tout ce que i'ay peu recueillir de ce qui fut dit en cefte Seree des gens-darmes, & on verra bien de plus grands & eftranges cas. Et pour le vous donner à co-

gnoiſtre, dés l'entree de ceſte Seree, il ſe leua vn Franc-à-tripe, qui nous va conter le deportement d'vn Capitaine bien eſueillé, lequel n'eſtoit point endormy comme noſtre ſoldat. Et commença ainſi : Il y auoit ces iours paſſez en vne de mes meſtairies vn Capitaine, & des ſoldats, qui viuoient à diſcretion, ou pluſtoſt, pour mieux parler, ſans diſcretion, encores que le Capitaine fit touſiours mettre ſon hoſte aupres de luy à la table, l'inuitant à boire, & beuuant à luy plus ſouuent qu'il ne vouloit. Ce bon-homme, au lieu de luy faire bonne chere, demandoit au Capitaine, & à ſes ſoldats : Qu'au droiꝺ auez vous de manger ainſi noſtre bien ? Le Capitaine luy va reſpondre, Par droiꝺ de guerre, comme fit Bremus aux Romains, qui luy demandoient, *Quo iure hæc facitis?* quand il leur reſpondit, *Iure belli*. Ce Capitaine prenant plaiſir à la liberté de parler de ſon hoſte, luy va dire, Mon pere, ie vous prie de boire à moy. Le bon homme eſtant preſt à boire, le Capitaine luy va dire : mon hoſte, donnez vous garde de mettre ce bon vin en vn meſchant vaiſſeau. Et quoy? luy repliqua ce villageois, penſez vous que ie le vueille verſer au voſtre? Ce Capitaine ne s'en faiſant que rire, ne laiſſoit pourtant à mettre vne main au col de ce bon homme, & l'autre en ſa bourſe. En fin ils ne laiſſerent encores de boire l'vn à l'autre, & en beuuant & faiſant bonne chere, le Capitaine diſoit à ſon hoſte, dites, Maudite ſoit chicheté, lequel pour luy complaire, diſoit, maudit ſoit le dechiqueté. Vous ne dites pas bien, repliquoit le Capitaine, il faut dire, à tous les Diables chicheté. A tous les Diables le dechiqueté, diſoit touſ-

iours le bon homme. Le Capitaine ne s'en faifoit que rire, mais fon hofte n'en auoit nulle enuie : auffi que ce feroit vne grande folie de rire, & voir manger fon bien deuant foy. Celuy qui faifoit le conte, fut interrompu par vn de la Seree, lequel fouftenoit que dechiqueté eftoit venu d'vn nommé Chiquart, car on dit, Braue comme Chiquart, ou bien de chic à chic, c'eft à dire, de petit à petit, & dont eft venu chicanoux, qu'on prononçoit anciennement chiche-à-nous : car iamais ils ne veulent debourcer. Mais, adioufta-il, foit venu le mot dechiqueté d'où on voudra, fi eft-ce vne mauuaife chofe de decouper le drap, & les foyes, de telle forte qu'elles ne peuuent durer beaucoup, ny feruir qu'à vn maiftre : ce que les Turcs nous reprochent à bon droict, nous appellans enragez & forcenez, de gafter, comme en defpit de Dieu, les biens qu'il nous donne : & encores qu'ils ayent de la foye plus que nous, il eft deffendu fur la vie de la decouper. Celuy qui auoit commencé le conte, reprenant la parole, va dire que ce Capitaine trouua fon hofte fi à fon gré, qu'il parla ainfi à luy : Mon bon homme, ie vous veux bailler quelque chofe, à fin qu'ayez bonne fouuenance de moy. Le villageois luy refpond, Monfieur, ne me laiffez rien, car il m'en fouuiendra bien toute ma vie, & à mes enfans auec. Lors le Capitaine va dire à fes foldats, il veut que nous emportions tout, & que nous ne luy laiffions rien. Le bon homme repliqua, ie dy, rien du voftre. Lors vn de la Seree va deplorer le piteux eftat de la guerre de maintenant, & va dire que Barthelemy Giurgenitus, qui a demeuré ferf en Turquie treze ans, dit qu'eftant à la

guerre du Turc, contre les Perses, il vid decoler vn homme d'armes, & son seruiteur & son cheual, pource que le cheual s'estant deslié auoit entré dans le champ de quelqu'vn. Pour n'entrer plus auant en ces discours tragiques, on commença à conter comme s'estoit porté à la guerre vn homme de village estant deuenu soldat. Pour faire le recit de cest archer de Bagnolet, il fut dit, que du temps de Charles septiesme, les Francs-archers & Francs-taupins estoient esleus & choisis par les parroisses, pour seruir de soldats à la guerre, comme on faict auiourd'huy les pionniers. Ce que les François faisoient à l'imitation des Romains, qui estimoient le rustic plus propre à la guerre que le citadin : le villageois estant plus accoustumé à dormir sur la dure, au trauail, à endurer froid & chaut, faim & soif, que les nobles, & ceux des villes : estans les Romains si curieux à eslire & choisir leurs gens de guerre, que le Iurisconsulte estime ce mot *Miles*, estre dict comme qui diroit millesime : pour autant que de mille l'on en eslisoit vn : comme *Centesimus*, signifie l'vn de cent. Or pour acheuer comme nostre Franc-taupin s'estoit porté à la guerre, il fut adiousté, qu'estant bien habillé, & bien armé (car en ce temps là l'homme de pied auoit la salade, & le corcelet) les fabriqueurs de la parroisse luy demandant si son habillement estoit bien faict, & s'il ne le blessoit point, il respondit, Ie m'en rapporte à la parroisse : si les souliers ne le pressoient point, il s'en rapportoit aussi à la parroisse : si sa salade & son corcelet ne le serroient point par trop, il s'en remettoit tousiours à la parroisse, tant il estoit doux & paisible. Toutesfois

il ne trouuoit pas bon dequoy on le chargeoit de tant de harnois, difant qu'il eftoit affez hardy, & qu'il ne craignoit rien que les dangers. La parroiffe luy replique, nous ne t'auons pas armé comme fi tu auois peur, mais nous t'auons ainfi equippé affin que tu n'euffes point de peur. Parquoy les parroiffiens le voyant armé iufques au collet, & bien embaftonné, luy vont dire : Va hardiment à la guerre, n'ayes point de peur, il n'y a perfonne qui te fçeuft bleffer, battre, ne tuer. Le Franc-archer leur refpond, ils feroient bien mefchans de me faire mal, car ainfi que ie fuis, ie ne me fçaurois defendre ny aider en façon du monde. Ceft aduanturier ne laiffa pourtant à eftre receu à la monftre, & enuoyé auec les autres de là les Monts. Là où il ne fut pas long temps, qu'il ne fe defrobaft de fon regiment, ne demeurant en Italie que l'Efté. Eftant de retour, on luy demande pourquoy il s'en eftoit reuenu fi toft : Il dit, qu'il ne s'en eftoit pas fuy de peur des coups, ne fuy d'vne bataille ou efcarmouche, la crainte luy clouant & entrauant fi bien les pieds quand il faut iouer des coufteaux, qu'il luy eft impoffible de bouger d'vn lieu, & auffi qu'il auoit fouuent ouy dire d'où il venoit, qu'aux batailles & rencontres d'armes, plus d'hommes mouroient en fuyant qu'en combatant. Mais ce qui m'a fait fi toft reuenir, difoit ce Franc-archer de Bagnolet, c'eft que Meffieurs les Italiens ne m'ont faict manger tout l'Efté, que i'ay efté en Italie, finon des herbes, que fi i'y fuffe demeuré ceft hiuer ils m'euffent fait manger foing : ay-ie eu donc bonne raifon de m'en venir? leur difoit-il. On n'auoit pas acheué de rire, qu'on va dire que ce n'eftoit pas de

5.

maintenant que l'Italien mange force herbes, ſi nous en croyons le Comic qui dit, *Apponunt prata patinis.* Puis l'vn deux va demander, &c. dont eſtoit venu ce mot de Franc-taupin. Celuy qui auoit fait le conte reſpond, qu'à ſon aduis, ce mot de taupin venoit du mot Grec *Tapinos*, qui vaut autant à dire (comme on luy auoit dit) que *humilis* en Latin, parce, diſoit-il, que ces Francs-taupins eſtoient leuez du peuple le plus bas, c'eſt aſſauoir des ruſtiques & gens des champs, là où auiourd'huy on leue les gens de pied de toutes conditions & eſtats, qu'on appelloit n'a pas long temps Aduanturiers, *quaſi parati ad omnem euentum*, & Soldats maintenant, à la mode des Romains & Italiens, *quaſi ſolo dati*, ou ſelon aucuns, *quod ſolidum ſtipendium eis daretur.* Ces gens de pied, que nous appellons auiourd'huy Soldats, va dire vn autre, m'ont faict ſouuenir des Pionniers, que on leue des champs, qui furent leuez pour aſſieger vne ville, leſquels furent prins pour ſoldats, tant pour eſtre bien veſtus des couleurs de leur eſlection, que pour faire autant de mal qu'eux, iurant comme eux, & comme s'ils euſſent eſté gentils-hommes, appelloient les gens des champs, où ils paſſoient & logeoyent, vilains, pitaux, ruſtiques, pied-gris, & paiſans : meſmes les ſoldats du camp ne les pouuoyent diſcerner de eux, tant ils eſtoient desbordez en pilleries & blaſphemes. Parquoy eſtans marris les ſoldats dequoy l'vn eſtoit prins pour l'autre, & que les Pionniers iuroyent auſſi bien qu'eux, leur vont dire, Ne iurez plus mort-Dieu, ſang-Dieu, il n'appartient pas à vn vilain de iurer Dieu : iurez tant ſeulement, ſi vous voulez qu'on vous croye, ie

ne puiſſe iamais partir d'ici, ce qui aduint. Vous m'aués mis en memoire, va dire quelqu'vn, la reſponſe que fit en ceſt aſſiegement vn Capitaine à ceux qui ſe plaignoient à luy que ſes ſoldats les auoient deſtrouſſez: car ce Collonnel voyant que ceux qui ſe diſoient auoir eſté volez par ceux de ſon regiment, auoient encores leurs pourpoints & leurs chauſſes, par le corps Dieu, leur diſoit-il, ce ne ſont point mes gens, ie m'aſſeure que ſi c'eſtoient eux, ils ne vous euſſent laiſſé ny pourpoint ny chauſſes. Mais eſcoutez, aiouſta-il, qu'il arriua à ce capitaine lequel s'accommodant auſſi bien que ſes ſoldats, ſe laiſſa pourtant tromper en partageant vn butin d'vne ville prinſe d'aſſaut: ne prenant pour ſa part qu'vn priſonnier tout habillé de velours, auec force paſſemens d'or, & de boutons: car ce Capitaine penſant en retirer quelque bonne rançon, le traictoit magnifiquement, luy baillant touſiours le premier lieu de la table. Mais quand ce fut à ſe mettre à rançon, on trouua que ce n'eſtoit qu'vn couſturier & tailleur, qui n'auoit pas vaillant ſix blancs, oſtez les habillemens qu'il auoit ſur luy, deſquels, pour ſe ſauuer d'eſtre tué auec la populace, il s'eſtoit accouſtré, prenans les meilleurs veſtemens qui fuſſent en ſa boutique. Le Capitaine, apres l'auoir long temps nourry, deſpouille ce tailleur, & l'enuoye, & ne s'en falut gueres qu'il ne fuſt mal accouſtré, tant pour la moquerie des autres Capitaines ſes compagnons, que pour n'auoir rien gagné en ceſte prinſe. Vn de la Seree prenant la parolle leur va dire, Puis qu'auez ris du Capitaine, ie vous feray rire d'vn ſoldat. Durant les guerres ciuiles, commença-il à

conter, il y auoit vn Seigneur, qui faifoit fauter du haut de fon chafteau en bas ceux qu'il prenoit de faction contraire, s'ils n'auoyent moyen de paier leur rançon. Il arriua qu'vn foldat ia cogneu tomba entre fes mains, lequel n'auoit aucun moien de fe rachepter. Parquoy ce Seigneur le mene à la cime de fa tour luy difant, il faut que fautiez du haut en bas. Ce foldat comme affeuré, luy demande, Monfieur, faut-il que ie faute tout d'vn coup : le Seigneur luy refpond qu'ouy : tout d'vn faut, repliqua le foldat? Par-dieu, mon Capitaine, ie vous le donne en trois. L'affeurance du foldat, adioufta-il, & la rencontre en tel danger, & auffi que Dieu tient le cœur des hommes, ploya fi bien l'affection de ce tiran qu'il luy fauua la vie. Que fi ie ne l'auois veu, difoit-il, ie ne fçay fi ie pourrois croire qu'en vn tel danger vn homme, tant affeuré foit-il, peut auoir dit cela : la peur en fes affaires glaçant le fang, lequel glacé eftoupe fi bien les conduits par où nous refpirons, qu'en telle crainte nous demeurons muets, & infenfibles, & fans mouuements, voire mefme les plus refolus. Du depuis i'ay oui dire que il eftoit miferablement : car en la guerre & en hoftilité mefmes, il y a quelque borne que la nature a prefcrite & limitee pour les vainqueurs : outre & par deffus laquelle ce qui fe faict & commet, ne fe peut deformais couurir du nom de guerre, qui a de fon cofté, comme la paix, fes droits & couftumes. Parquoy és chofes, où l'on procede par violence, il doit encore y auoir lieu de quelque douceur, pitié, & humanité. Si nos gens de guerre, repliqua quelque autre, eftoient auffi affeurez que ce foldat,

vous ne verriez point tant de vanteries que font ces iarnignois, qui font trembler le falé iufques dans les celiers: puis quand ce vient à bailler le pain benift de la confrairie, font les premiers, non pas à fuir, ce difent-ils, mais à fe retirer. Et ne faut point que ceux-cy craignent, que leur trop grande audace leur face tirer le fang de la vene, comme il fe faifoit entre les Romains : ayans bien plus de befoin d'vfer & manger du Pauot comme font les Turcs, qui ont vne certaine opinion qu'ils en font plus furieux, vaillans & defefperez à la guerre, quand ils en ont pris : ce qui les faict expofer temerairement aux perils, ce dit Belon. Si eft ce, repliqua vn autre, que i'ay leu que ancienement on puniffoit les foldats qui auoient failly en leur tirant du fang des venes : dequoy on ne peut rendre raifon, finon que ceux qui commettent des fautes ne font pas fains, car des mauuaifes humeurs viennent les mauuaifes mœurs. Et feroit de befoing que nos gens de pied fuffent armez comme les Romains armoient leurs foldats, le plus pefamment qu'ils pouuoyent, pour les rendre plus fermes contre les ennemis, & que fentans leurs perfonnes ainfi chargees, ils ne s'attendiffent point de fe fauuer. Que pleuft à Dieu, difoit-il, que la loy *Trefantas* des Lacedemoniens, c'eft à dire de ceux qui auoient peur, euft lieu pour le iourd'huy, vous en verriez beaucoup fans dignitez, fans femmes, ayans des robbes de couleur rapiecees, la barbe feulement d'vn cofté, & auec tout cela fuiets à eftre frappez & outragez, fans s'ofer defendre ne reuanger. I'aymerois mieux, repliqua vn Drolle, que la loy de Charondas fuft practiquee, par la-

quelle les fuyards n'eftoyent que contraints de s'habiller en femmes : auffi qu'il fe trouue par efcrit de vaillans gens-d'armes auoir fuy : comme fit Catulus Luctatius, capitaine Romain, lequel voyant fuir fes foldats deuant les Cymbres, fans les pouuoir arrefter, fe mit entre les fuiards, & fit le couard, afin qu'ils femblaffent plus toft fuiure leur chef, que fuir l'ennemy, pour les fauuer de reproche : combien qu'il n'y ait pas beaucoup de perfonnes qui donnent leur honneur à autruy. Et fi eftime, adiouftoit noftre Drolle, plus le Conful Varron, qui s'enfuit, que Paul fon collegue, qui y mourut : & non autrement en iugea le Senat, & le peuple Romain, qui luy rendirent graces publiquement de ce qu'il n'auoit point defefperé de la Republique. Vn homme d'armes, qui eftoit en cefte Seree, voyant qu'on parloit de ceux qui fuient, va feulement dire, que les hommes d'armes François, qui fe doiuent tenir fermes, & comme en vn fort, ne deuoient s'accouftumer aux courfes & efcarmouches, là où il faut le plus fouuent fuir : car ils s'y font fi bien accouftumez, que là où il faut tenir bon, ils monftrent les talons. Les peuples nouuellement defcouuerts, que nous appellons Barbares & Sauuages, nous accufent de peur & de couardife, combien que nous nous difons les plus vaillans du monde : eftant chofe efmerueillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finiffent iamais que par meurtre & effufion de fang : car de crainte de mourir, de routes & d'esfroy, ils ne fçauent que c'eft. Et comme dit de Montaigne, Ie ne fuis pas marri fi nous remarquons l'horreur barbarefque, mais ouy bien dequoy iugeans

bien de leurs fautes, nous ſoyons ſi aueuglez és noſtres. Ces Barbares, que nous n'eſtimons rien, ne demandent à leurs priſonniers, autre rançon que la confeſſion & recognoiſſance d'eſtre vaincus : mais tant ils ſont hardis & vertueux qu'il ne s'en trouue pas vn, qui n'aime mieux la mort, que de relaſcher, ny par contenance ny par parolle, vn ſeul point de courage inuincible. D'auantage, diſoit-il, ce qui faict que les vieux portent plus aiſément le ieuſne que les ieunes : c'eſt qu'ils ont grand amas d'excremens pituiteux, où la chaleur naturelle agiſt, qui eſt cauſe qu'elle ne diſſipe pas tant d'humeur radicale, ne de la maſſe du corps. Par ces raiſons nous trouuons qu'és villes aſſiegees, où il y a famine, les ieunes meurent les premiers de faim. Combien de iours peut on viure ſans manger? demanda quelqu'vn. A qui il fut reſpondu, qu'il eſtoit impoſſible par nature que l'homme ſain peut viure plus de ſix iours ſans rien manger, tant ait il les pores eſtroits & tant ſoit-il abondant en groſſes humeurs & gluantes, quelque choſe qu'on en trouue par eſcrit. Car nous trouuons qu'vn eſtant condamné à mourir de faim, ne veſquit que ſix iours, & que le ſeptieſme on le trouua mort, ayant mangé de la chair d'vn de ſes bras. Que s'il y a quelqu'vn qui ait veſcu trente iours, ou d'auantage, ſans manger, comme aſſeurent Albert & Auicenne, cela vient du flegme ou de la melancholie, qui leur ſeruoient d'alimens & nourriture. Et ſi fut adiouſté que nous endurions plus toſt la faim que la ſoif : parce que la ſoif nous contriſte plus que la faim, prenans plus de plaiſir à boire, quand nous auons grand ſoif, qu'à

manger quand nous auons grand faim, l'humeur nous delectant plus, d'autant que la vie en eſt plus entretenue que de toute autre qualité : or ce qui nous contriſte le plus, c'eſt ce qui contrarie le plus à ce qui nous plaiſt. Soit la faim ou la ſoif, va dire vn de la Seree, qui face plus toſt rendre les villes, ſur toutes nations il n'en y a pas vne qui les ſupporte moins que le François, & ſe faſche plus de boire de l'eau & manger des rats que luy : ne ſe contentant pas de lard, de biſcuit, & de vinaigre, comme les anciens Romains. Encores trouuons nous dans les Commentaires de Ceſar, que de ſon temps les ſoldats Romains n'auoient pour toute munition que du bled ſans eſtre moulu, & vn peu de vinaigre, pour meſler auec leur eau : & les Atheniens ne portoyent à la guerre que des viures auſquels ne falloit point de feu : les autres ne portoyent que de l'ail : dont eſt venu le prouerbe Latin, *à fabis & alliis abſtinendum*, c'eſt à dire des magiſtrats, & de la guerre, n'y ayant pire nouuelle, que de predire & annoncer la guerre : les Grecs eſtant couſtumiers de dire à ceux qui apportoyent quelque mauuaiſe nouuelle, Eſt-ce la guerre que vous denoncez ? Parquoy, adiouſtoit-il, ne faut mettre le François où il eſt beſoin de combatre de monſtre de faim, n'y ayant au monde choſe plus miſerable, ce dit *Cicero ad Atticum*, comme l'ont bien monſtré les doctes Egyptiens en leurs ſacrees lettres, qui peignoyent vn aigle ayant le bec crochu, pour ſignifier vn homme qui meurt de la plus miſerable mort du monde, qui eſt la faim. Que ſi voulez renfermer vn François, baillez luy, pour le moins, vn pot de vin par iour, & deux liures

de pain, où ailleurs qu'à la guerre, trois le nourriſſent. Que ſi voulez renfermer des femmes auec des hommes, baillez leur plus à boire qu'aux hommes, & moins à manger: car on tient que les femmes ſont ordinairement plus alterees que les hommes, mais qu'elles mangent moins. Et pource, diſoit-il, que cela ſemblera eſtrange à pluſieurs, ie vous diray leurs raiſons. C'eſt que rien n'altere tant que le beaucoup, ſouuent, & vehement parler, que nous diſons babiller, dont les femmes ſe ſçauent fort bien eſcrimer: Et ſi ne laiſſent les femmes ſans parlamenter de s'alterer, mais c'eſt par trop filer: car en fillant & mouillant ſouuent le fil, elles eſpuiſent l'humidité aqueuſe, dont les glandules de la langue ſont arrouſees, & de ce deſechement vient la ſoif, & n'eſt ſans propos le commun dire, ma commere, quand ie file, ie boy tant. Et auſſi que la complexion cholerique ſouuent atteinte de ſoif eſt que ſi la femme ne l'eſt d'humeurs, elle le ſera de mœurs, & par accident, ayant touſiours quelque choſe à demeſler, & à ſe faſcher. Plus, nous auons dit que les femmes mangent moins que les hommes: or eſt il, que tant moins qu'on mange, plus on boit: teſmoins les femmes qui diſent, Quand ie ieuſne, ma commere, ie boy tant. Que ſi nous voulons renfermer, adiouſtoit-il, le ſoldat François, il faut renouueller la compoſition de *Alima* & *Adipſa*, qui oſtoit la faim, & la ſoif : ou bien luy bailler vne herbe que les Ameriquains (qui eſt vne partie du monde, nouuellement deſcouuerte, contenant plus de deux mille lieuës) nomment *Petum:* de laquelle ils prennent quatre ou cinq feuilles, qu'ils ſont deſſecher,

puis les enuelopent dans vne autre grande feuille d'arbre, en façon de cornet à efpice : cela fait, ils mettent le feu par le petit bout, & l'aprochent ainfi allumé dans leur bouche, & en tirent la fumee, qui les nourrit cinq ou fix iours fans manger aucune chofe : faifant cela principalement quand ils vont à la guerre, & que la neceffité les preffe. Que fi vous prenez de la *Nicotiane*, ou herbe à la Royne (qu'aucuns maintenant appellent *Petum*) & on n'y trouue cefte vertu, foyez affeuré que ces deux plantes n'ont rien de commun ny en fortune, ny en proprieté, auec le vray *Petum* des Ameriquains, non plus que l'Augoumoife, qu'on vante eftre le vray *Petum*. Pline auffi dit, adiouftoit-il encores, que les Scythes, pauure peuple, prenoyent en la bouche vne herbe nommee *Hippicen*, que les Latins nomment auffi *Spartania*, autres *Scithyca*, portant le nom des Scythes qui l'inuenterent premierement, qui faifoit qu'ils ne fentoient point la faim douze iours tous entiers apres qu'ils l'auoyent prinfe : & que mefmes leurs cheuaux ayans mangé de cefte herbe, enduroyent long temps la faim & la foif. Les Scythes auffi, dit Aule-Gelle, par le rapport d'Enafiftrate, pour endurer la faim, fe ferroyent le ventre & l'eftomach auec de grandes bandes : parce que ne laiffant gueres de vuide, la faim tourmente moins : laquelle vient, felon Eriftratus, des fibres du ventricule & des inteftins, quand ils demeurent vuides. Parquoy nous voyons couftumierement que ceux qui ont de grandes obftructions és parties vifcerales & inteftines, n'ont pas grand appetit. Mais ie craindrois, repliqua incontinent vne feffe-tonduë, que cefte ligature

me prouoquaſt à laſciuité : car on tient que ceux qui ſe ſerrent fort, ſont plus incitez & enclins à luxure : dont il en y a qui defendent aux filles & femmes de ſe ſerrer ſi fort, pour ne ſentir les aiguillons de la chair, & auſſi pour euiter d'eſtre boſſues & contrefaites : mais ie vous diray, adiouſta-il, Venus eſt mal aggreable à ceux qui endurent grand faim. Que ſi ceux du iourd'huy, qui ne ſe ſerrent point, & ne contraignent point leur panſe, le font pour ceſte occaſion, i'approuue leur maniere de ſe habiller auec leur cotton. Aucuns ont dit, diſoit il encores, comme Turnebus, que le fromage de iument pouuoit nourrir dix ou douze iours, ſans manger autre choſe : mais ils ne diſent rien de nouueau, car les Scythes la plus part du temps ne viuent d'autre choſe. Les autres aſſeurent que pour ſe paſſer long temps ſans manger, qu'il n'y a rien meilleur que de boire *oleum violaceum*, meſlé auec vn peu de greſſe, ou de l'huile d'amandres, ou bien manger du beurre. Autres afferment que le papier maſché eſtanche la ſoif, auſſi bien que de tenir des boules de fer en la bouche, comme il ſe trouue en l'hiſtoire des Portugais. Et ſi ie n'en puis trouuer de fer, repliqua vn des noſtres, Prenez en de merde, luy reſpond Franc-à-tripe. Celui qui auoit eſté affiné, ne laiſſa en riant à dire qu'il auoit experimenté, eſtant à la guerre, que ce que dit Pline du Pouliot eſtoit vray, & qu'il engardoit d'auoir ſoif auſſi bien que les graines de Halinus ſauuage, tenues ſoubs la langue : & qu'ayant enduré la faim, il s'eſtoit bien trouué puis apres de ne manger gueres, & d'vſer de bouillons de vieilles poulailles bien conſumees, & laiſt de cheures, &

autres chofes propres pour eflargir les boyaux retraicts. Vn de la Seree, encores qu'il excerçaft le meftier de la guerre, ne laiffa à faire vn conte d'vn de fes compagnons d'armes, lequel eftoit forty d'vne ville affiegee. Et le commença ainfi. Vn homme d'armes de noftre compagnie, ayant efté renfermé en vne ville affiegee, & pour cela luy femblant que tout le monde luy eftoit tenu, en paffant par vne ville fit quelque exces, penfant encores eftre à la guerre, dont il fut recherché iufques à fon hoftellerie : où ne le trouuant point, ou print fon cheual fans s'amufer à prendre la felle. Mon compagnon de gend'arme, fafché au poffible de fon cheual, menace toute la ville, iure qu'ils s'en repentiront, & qu'il fçauoit bien qu'il feroit. Par l'aduis de la ville, fon cheual luy eft rendu : les plus aduifez de la ville difans qu'il venoit d'vne ville qui auoit enduré le fiege long temps, où il auoit enduré la faim, & qu'il ne falloit iamais irriter telles gens, la faim ayant augmenté la cholere. En rendant le cheual à mon compagnon d'armes, ceux de la ville luy demandent : Et bien Monfieur, que euffiez vous faict, fi on ne vous euft rendu voftre cheual ? Que i'euffe fait, mort-Dieu? va-il refpondre, i'euffe vendu la felle. Lors ceux de la ville cogneurent bien qu'il n'eftoit pas fi grand diable qu'il eftoit noir. Auffi l'hofte, adioufta celuy qui faifoit le conte, m'auoit conté que ce fendant eftant logé en fon logis, vn iour fe voulant coucher auoit demandé vn couure-chef, & voyant que les chambrieres faifoient les longues, il s'eftoit fi bien prins à iurer & maugreer, que tous ceux du logis ne s'ofoient trouuer deuant luy. A vne fois il difoit qu'il

mettroit le feu au logis, qu'il eftoit gentil-homme de bonne part, & bien apparenté, que ce n'eftoit pas à luy à qui on fe deuoit iouër : que fi on le voyoit mal en ordre, qu'il venoit d'vn fiege, & qu'il auroit bien cinq & fix paires d'habillemens s'il vouloit, & qu'il ne tenoit qu'à l'argent qu'il ne les euft. En ce courroux, perfonne n'ofoit prendre la hardieffe de luy prefenter vn couure-chef, fçachant que de l'homme courroucé fe faut efcarter pour vn temps, & de l'ennemy pour toufiours. A la fin, fon hofteffe print la hardieffe, apres luy auoir baillé vn couure-chef, de luy demander, Et bien, monfieur, qu'euffiez vous fait, fi on ne vous euft apporté vn couure-chef? Que i'euffe faict, fang-Dieu ! va-il refpondre à l'heure : ie me fuffe coeffé de ma chemife. Lors, fon hofteffe, qui le cognoiffoit, en s'excufant, luy va dire, Et vrayement, monfieur, ie ne me fuis pas auancee de vous porter vn couure-chef, car i'ay veu que ne portiez rien en voftre tefte. Ie n'y ay auffi iamais rien porté, refpondit-il, finon depuis que ie fuis marié. L'hofteffe, en fe riant, luy va dire que fon mary en eftoit ainfi. Ce conte finy, vn habille homme de la Seree, repetant ce qui auoit efté dit que la cholere eftoit augmentee par la faim, en va rendre la raifon : difant que de la faim & de la foif la chaleur en eft augmentee : laquelle ne trouuant point où elle agiffe, la nature & l'humidité deffaillants, ne faut pas trouuer eftrange fi les fens fe trouuans alienez, & les efprits diffipez, les perfonnes font rendues non feulement farouches, mais ayants vne efpece de rage : auffi qu'on dit, Il enrage de faim. Dont ne fe faut efmerueiller fi ceux qui endurent faim,

font des chofes prodigieufes & cruelles en l'extremité de la famine, là où au parauant ils n'euffent ofé penfer. On dit, adiouftoit-il, que les François eftans affiegez par les Cimbres & Theutons, preffez de faim, fubftanterent leurs vies des corps de ceux qui pour raifon de l'age eftoient inutiles à porter les armes. Et fans reculer arriere iufques aux calamitez de Ierufalem, au mois de Iuillet mil cinq cents feptante & trois il aduint à Sanxerre, que les affiegez, reduits à l'extremité, & contraints de manger cuirs, parchemins, & autres immondices, que vne petite fille de l'aage d'enuiron trois ans, eftant morte de faim à vn pauure habitant de la ville, vne vieille, qui feruoit luy & fa femme, leur confeilla de s'aider de leur infortune : & de fait en mangerent les entrailles, la faim contraignant la mere de remettre en fon ventre l'enfant qui n'en faifoit gueres que de fortir. Mais ayans mis la tefte à cuire dans le pot, cela eftant defcouuert par les foldats, ils furent bruflez. Les Allemans eftans affiegez par les Turcs, & ayans faute de viures, & principalement d'eau, ils tuerent des cheuaux & auec leur fang meflé auec vn peu de farine, ils remedioient à la foif & à la faim. Ceux de Crotte affiegez par Mettellus, fe trouuerent en telle neceffité de breuuage, qu'ils fe feruirent de l'vrine de leurs cheuaux. Mefme le cheual preffé de faim mangera fon maiftre : comme nous trouuons qu'vn cheual renfermé auec Limone, par la fentence de fon pere Hyppomene de grande faim mangea fa fille. Auenzrat dit que la famine fut fi grande en fon païs, qu'on des-enterroit les corps morts, afin de fuccer la moëlle des os defgarnis de

mufcles & de chaïr, & de fe paiftre de leurs charougnes: de forte qu'on fut contraint de mettre des gardes aux fepulchres. Apres qu'on eut conté les effects de la faim, quelqu'vn reprenant ce qu'auoit dit le gentil-homme lequel eftant defpourueu de biens de nature, & de fortune, les recherchoit en fes anciens & predeceffeurs, s'en moquoit, allegant ces vers :

Qui genus laudat fuum : aliena laudat.

Et fi difoit que Homere, quand il veut recommander vn bon gendarme, il mettoit l'antiquité de la nobleffe toute la derniere, & apres toutes les autres loüanges de celuy qu'il veut louer: la vraye nobleffe s'acquerant en viuant, & non pas en naiffant : & comme dict Euripide :

D'eftre de noble fang, c'eft vn tiltre honorable :
Et la nobleffe en croift en ceux qui ont femblable
Vertu que leurs ayeulx.

Et apres luy le Seigneur de Pybrac :

Ce n'eft pas peu naiffant d'vn tige illuftre,
Eftre efclairé par fes anteceffeurs :
Mais c'eft bien plus luire à fes fucceffeurs,
Que des ayeulx feulement prendre luftre.

Puys que vous moquez, repliqua vn autre, de ceux qui

ne font nobles que de race, que direz vous de ceux qui fe font ennoblir ? Il luy fut refpondu, ce que i'ay leu, il n'y a pas long temps :

Tu dis que tu es gentil-homme
Par la faueur du parchemin :
Si vn rat le trouue en chemin,
Que feras-tu ? comme vn autre homme.

Mais, demanda quelqu'vn, puis que nous voyons ceux qui ne font que babiller & caufer de leur nobleffe, & ceux qui fe vantent & menaffent, eftre plus poltrons & couards, que ceux qui ne difent mot, les babillards defendans leur caufe par la langue, ne pouuans faire autre chofe, les paroles eftans vaines où l'effect auec l'œuure fe manifeftent : qui eft caufe de la hardieffe d'aucuns, & de la timidité des autres ? Il luy fut refpondu, que les animaux qui ont le cœur grand, lafche & mol, font fort craintifs, poureux, timides & couards : & le prouua par les cerfs, lieures & afnes, & autres beftes timides, qui ont le cœur fort grand, ayant efgard à la proportion des autres membres du dedans : or eft-il que la chaleur n'eft pas fi grande en vne grande efpace qu'en vne petite, vn mefme feu efchauffant plus vne petite chambre qu'vne grande : ce n'eft donc pas de merueille fi ces beftes timides, n'ayans pas grande chaleur au cœur, ont le fang froid : la hardieffe venant de la chaleur du fang. Au contraire, des animaux qui ont le cœur petit, efpoix, dur & ferré, comme le lion, & le chien, lefquels font courageux, à caufe que la

chaleur fe garde mieux & n'eft pas fi debile en vn petit lieu qu'en vn autre grand: l'homme tant plus qu'il eft chauld, tant plus ayant de hardieffe: toutesfois contre la commune, qui dit d'vn homme hardy & courageux, Il a grand cœur: car c'eft tout le contraire. Ainfi voit on ceux qui ne craignent rien, & font affeurez, auoir la voix haute & grefle, à caufe de l'extreme chaleur qui eft en eux. Mais d'où vient, repliqua quelqu'vn, fi la chaleur caufe la hardieffe, que i'ay veu de braues foldats & hardis qui trembloient quand ce venoit à ioüer des couteaux, la chaleur fe retirant au dedans, & delaiffant les membres exterieurs froids, femblans le Franc-archer de Bagnolet, qui trembloit de hardieffe? Il fut refpondu, que combien que la Loy *Trefentas* ait efté ainfi dicte, comme eftant faicte contre ceux qui tremblent, qu'il ne s'enfuiuoit pas qu'on ne trouuaft des perfonnes vaillantes & hardies, qui tremblent & muent de couleur, encores qu'elles n'ayent nulle peur, & foient des plus courageufes. Cela fe faifant, difoient-ils, de ce que leur corps n'eft pas efchauffé d'vne mefme chaleur quand ce vient aux diftributions manuelles, & que par l'impetuofité de la chaleur bouillante, qui les furprend, il fe fait vn mouuement inegal en toutes les parties de leur corps, qui caufe ce tremblement tumultueux par trop grande abondance d'efprits & de fang: dont aduient que ceux ci, en vn bon affaire, fe frappent de leurs mains, à fin qu'ils foient efchauffez en tous leurs membres d'vne mefme chaleur, qui fera ceffer ce tremblement à l'imitation du Lyon, qui fe bat de fa queuë, pour s'efchauffer

& entrer en cholere. Ie croy, va dire vn maiſtre és Arts, & en toute archipedenterie, qui eſtoit en ceſte Seree, que ie n'aurois pas ſi grand peur, & ne tremblerois pas tant, ſi ie me battois moy-meſme, que ſi d'autres me frappoient : mais ie me doute bien, diſoit-il, que tous mes battemens ne m'empeſcheroient d'auoir peur, & de trembler s'il me falloit deffendre ou aſſaillir : veu que toutes les ſentinelles corps de garde patroüilles, rondes, qu'on m'a faict faire durant les troubles, ne m'ont ſceu rendre plus hardy, & ſi n'ont peu m'engarder de trembler, ſeulement quand il falloit demander à vn fallot, ou à vne. lanterne, Qui va là? Ma grand' mere auſſi m'a ſouuent dict, que quand ie vins au monde, il ſe fit vn tremblement de terre, meſme qu'à l'heure que ie naſqui il tonna bien fort, & qu'elle auoit ouy dire autresfois à mon grand pere, ſon mary, qui eſtoit maiſtre és Arts comme moy, que ceux qui naiſſent l'annee que la terre tremble, ou le iour qu'il tonne, ſont naturellement craintifs & timides. Et auſſi que ce grand pere, regardant mes bras cours, me diſoit que ie ſerois fort coüard & poureux : la longueur & grandeur des bras eſtant ſigne de chaleur, comme les courts de froideur, & que de la chaleur procede la hardieſſe, & de la froideur la crainte. Et ay bien cogneu depuis, que mon grand pere diſoit vray: & ceux qui faiſoient la ſentinelle auec moy, ſentirent bien vne nuict, qu'on nous bailla vn faux alarme, que i'eſtois des plus timides : comme auſſi fit la ronde vne autre fois, laquelle monta en vne tour, où i'eſtois en ſentinelle, qui me vouloit tuer, parce qu'en paſſant, & appellant ſentinelle, ie

n'auois rien refpondu, & difoit que ie dormois. Ie luy dy, que ie ne luy auois veritablement rien dit, pour ce que ie n'auois pas nom, fentinelle : mais qu'on m'appelloit maiftre Iean. Et n'euffe iamais penfé, fans cela, difoit noftre maiftre és Arts, que la peur feruift d'apothicaire, & de clyftere, & ne voulois pas croire la recepte que praćtiquoit Meffire Pantolfe de la Caffine, Sienois, quand il eftoit conftipé, ne que les armoiries de France mifes és priuez des Anglois leur feruiffent de quelque chofe. Mais maintenant ie fçay par experience, que les fymptomes & accidens de la peur feruent de faire ouurir le guichet du ferrail, auquel à temps la matiere fecale eft retenuë : à caufe que la chaleur naturelle qui eft en nous, & quafi comme noftre vie, fuyant ce qui luy eft contraire, & qu'elle craint, venant du dehors, fe retirant au dedans, vient à efmouuoir & fondre noftre ventre & la veffie : & auffi que la peur faifant retourner le fang & la chaleur au cœur, & au dedans, faićt que la vertu retentiue du ventre perd fa force. Que fi le fiege de la ville où i'eftois renfermé, adiouftoit noftre maiftre Iean, euft duré plus long temps, i'auois deliberé de porter des chauffes à la martingalle, ou à pont leuis. Quand noftre maiftre aux Arts s'apperceut qu'on fe mocquoit de luy, il va dire : Encores que cela ne foit aduenu, & que ie ne foys des plus hardis, ie ne m'en eftime pas moins, ayant leu en mon Ariftote, que la prudence confifte en froideur, & le courage & vaillance en chaleur, pourquoy i'ayme mieux, difoit-il, eftre *prudens miles*, que *Gallicus miles*, qui eft à dire *temerarius:* & ces deux qualitez eftans contraires & re-

pugnantes, il eſt impoſſible qu'vn homme ſoit courageux & prudent.

Quelqu'vn de la Seree, eſtant bon François, demanda à noſtre maiſtre és Arts : appellez-vous temerité ſe mettre en bien combatant és perils de la guerre auec vn cœur inuincible ? Penſez-vous deshonnorer les François, quand vous les nommez, *Gallicus miles?* veu qu'on dit que & gaillard & gaillardiſe viennent à *Gallica audacia*, & que ceux ſont appellez gaillards, qui courageuſement entreprennent quelque choſe, tant auentureuſe ſoit elle ? Pourtant, repliqua maiſtre Iean, Ceſar dit qu'il ne deſiroit moins en l'homme de guerre la ſageſſe, la modeſtie, & l'obeïſſance, que la prouëſſe & grandeur de courage : & Polybe le confirmant eſcrit ainſi : Les Romains ne deſirent pas tant la hardieſſe, ne le contemnement de la mort en leurs Capitaines,comme la conduite, conſtance, & bon conſeil. Et Valere dit, adiouſtoit-il, que Clearque, Capitaine Lacedemonien, ſouloit à tous propos ramenteuoir à ſes ſoldats, qu'il fait que l'homme de guerre craigniſt plus ſon Capitaine que l'ennemy, & que le Cleandre du Sieur de Preſſac dit auſſi que n'auoir pas apprehenſion du danger, n'eſt pas eſtre vaillant, dautant qu'eſtre vaillant eſt propre à l'homme, & le non auoir d'apprehenſion tient de la beſte. Dauantage, diſoit-il encores, la vaillance n'eſtant autre choſe que le meſpris des dangers, celuy ne les meſpriſe qui ne les conçoit pas. Et de faict, ceux qui courent au danger, ſans ſe l'eſtre repreſenté, dés auſſi toſt qu'ils ſe trouuent, tant ſoit peu,engagez, deſcouurent clairement le peu d'aſſeurance qu'ils y apportent, en ce

qu'ils en retournent pluftoft qu'ils n'y font allez. Là où pour bien faire, au commencement il faut iuger du peril, puis refoudre d'acheuer l'entreprinfe ou la vie : Thucydide difant que l'ignorance faict les hardis, & la confideration les craintifs : la hardieffe eftant entre la crainte & la temerité : car ceux qui craignent tout, font coüards, & ceux qui ne craignent rien, font temeraires. Vn Franc-à-tripe va dire à noftre maiftre és Arts, que fans auoir efgard à tout cela, il l'empefcheroit d'auoir peur, & fi le garentiroit de tous dangers belliques, qui peuuent furuenir au corps : ou luy baillant la chemife de neceffité, qu'on a accouftumé veftir quand on va à la guerre, laquelle eft faicte de lin filé la nuict de Noel par des filles chaftes, au nom du diable : ou bien luy donneroit vn breuet tout plein de lettres fignees & efcrites par les Preftres de Turquie, qu'on nomme *Talafmans*, qui appellent ces lettres *Haymachy :* ce breuet preferuant celuy qui le porte à la guerre, d'eftre bleffé, ne par couteau, ne par flefche, ne par harquebuze, ne par autre bouche à feu : ou bien luy feroit prefent d'vne pierre qui s'appelle *Alectoria*, qui fe trouue au ventre du coq : laquelle portee fur foy, faict que celuy qui la porte fera toufiours victorieux : à cefte caufe le coq eft l'oifeau de Mars, & par lettres hierogliphyques le coq fignifie la vaillance : parquoy les Sybarites effeminez defendoient de tenir le coq en leur ville : ou bien l'armeroit d'vn corfelet & morion qui feroient à l'efpreuue de toutes armes offenfiues : car il en y a qui confacrent des armes vfans de force croix, force noms de Dieu prins des Hebrieux, auec force

prieres & exorcifmes. Et de faiȼt, difoit-il, pour vous monftrer que ce n'eft pas du iourd'huy que telle magie s'exerce, nous trouuons qu'au temps de nos peres François, toutes telles forges & trempes d'armes faiȼtes par confecration, eftoient reputees inuentions du diable, & eftoient defenduës à ceux qui entroient en camp clos, & mefmes ils iuroient au prealable, auant que combatre, que les armes qu'ils portoient n'eftoient forgees par les arts de l'ennemy, ne par inuocations d'efprits malins: celuy qui demandoit le combat requerant le Conneftable que fur ce il fift iurer le defendeur. Ou bien pour n'auoir point de mal, il luy apprendroit à dire vn mot, lequel eftant diȼt tout haut, fi vous combatez contre les Sauromates, ils ne vous feront nul mal, ce mot eft *Zirin:* ou bien pour n'auoir point de peur, & pour eftre refolu, il faut faire ce que firent les Numantins : lefquels voulans faire vne faillie pour combatre, fe remplirent de viandes, comme ayans faiȼt le feftin de leurs funerailles & fi fe faoulerent de chair demy cruë, & d'vn certain breuuage faiȼt de froment : que ceux du païs appellent *Cælia.* Puis noftre Franc-à-tripe, s'addreffant encores à noftre maiftre Iean, luy va dire, nonobftant que la peur du faux alarme, & de celuy qui faifoit la ronde, vous ayent mis bien pres de la mort, fi s'en trouue-il de plus craintifs que vous, car pour moins i'en ay veu mourir : à caufe qu'en ces peurs, les efprits nous voulans aider, s'affemblent tous au cœur comme à la fortereffe de noftre vie, à fin que le cœur ne deffaille en ce grand peril : & pour ce que ces efprits y vont fans ordre, & tumultuairement,

& auec grande foulle, ils nous peuuent ſuffoquer par ceſte trop grande haſtiueté, dont s'enſuit la mort. Le maiſtre és Arts lors luy reſpond, qu'il s'esbahyſſoit ſi on meurt de peur, comment il eſtoit en vie, veu qu'il ne ſçauoit homme au monde plus poltron & timide que luy : que s'il s'en trouuoit vn plus coüard, il ſe pendroit. Il luy fut repliqué par le meſme Franc-à-tripe, va donc te pendre, car tu es plus hardy que moy, qui n'aurois pas le courage de me tuer & pendre. Ce maiſtre és Arts va encores demander, comme luy eſtoit venu ce flux de ventre : veu qu'vn mois auant ceſte alarme il n'auoit gueres mangé, & ſi ne pouuoit manger à cauſe de la peur : que ſi tous euſſent eſté de ma complexion, diſoit-il, la ville n'euſt pas eſté de long temps affamee. On luy repliqua, que les poltrons & coüards gardiens de places imprenables, les font prenables, & que pour garder bien qu'il y faudroit mettre de plus vaillans gens & honneſtes que luy : & qu'il eſtoit ſi vilain qu'on le receuroit bien en l'adminiſtration de quelques Republiques, où il faut eſtre vilain, pour le moins, de trois lignees, & qu'on trouuoit eſtrange dequoy il eſtoit encores ſi poltron, & qu'il deuoit eſtre venu vaillant, ayant eſté en ce ſiege auec des plus courageux de toute la France: ſe faiſant beaucoup de choſes eſmerueillables par vne certaine ſimilitude & frequentation : à cauſe que celuy qui hantera le hardy, le ſera, s'il hante le coüard, il le ſera. Lors noſtre maiſtre Iean va tres-bien repliquer, que les vices qui ſont naturels ou en l'eſprit, ou au corps, ne ſe peuuent du tout effacer par aucune induſtrie, ce qui eſt né auec nous pouuant

bien eſtre adoucy & corrigé par art, mais non du tout ſurmonté & arraché. Parquoy ie penſe, diſoit noſtre maiſtre és Arts, que pour laſcheté de cœur vn ſoldat ne doit eſtre puny de mort : ayant vne grande difference entre les fautes qui viennent de noſtre nature, & celles qui procedent de noſtre malice : de maniere que pluſieurs ont penſé qu'on ne ſe pouuoit prendre à nous, que de ce que nous faiſons contre noſtre conſcience : & ſur ceſte reigle aucuns ont fondé, ce dit de Montagne, leur opinion de ne punir par mort les heretiques. Et quand i'euſſe eſté le plus hardy du monde, diſoit il, ie n'euſſe iamais ſuiuy les armes, la condition de la guerre eſtant tres-deſraiſonnable, là où chacun veut auoir l'honneur de ce qui eſt bien faict, & vn ſeul eſt chargé des fautes. Vn de la Seree qui eſtoit dans la ville aſſiegee auec noſtre maiſtre és Arts, nous va conter vn plaiſant conter de luy, & deuant luy. Vn iour, commença-il à dire, on parloit qu'il deuoit venir des Reiſtres & Lanſquenets, & que s'ils eſtoient venus, qu'on feroit bien leuer le ſiege : mais qu'ils ne pouuoient eſtre icy de deux mois. Noſtre Maiſtre Iean, icy preſent, bien ioyeux, va dire à des Capitaines, Meſſieurs, il ne faudroit que les faire venir tous en poſte, ils ſeroient en huict iours dans le pays, preſts à combatre. Ceux de la Seree ayans ris auſſi bien que le maiſtre des Arts, quelqu'vn reprenant les premiers propos, va parler ainſi, Ie croy qu'il faut long temps auoir practiqué les armes auant qu'eſtre aſſeuré ſoldat & bon Capitaine : les Romains tenans ceux pour nouices qui n'auoient eſté à la guerre que huict ans : auiourd'huy s'ils ont

feulement efté vn mois, ils vous rompront la tefte de leurs vaillantifes, lefquelles on ne peut pas toufiours endurer : comme il arriua à vn foldat à la douzaine, qui fe vantoit d'auoir entré des premiers à S. Lo, & à Quarantan, qu'il n'y auoit homme qui peuplaft mieux les cemetieres que luy, ne qui fift plus gaigner les Chirurgiens. Vn foldat accort eftant fafché de fon babil, & de fes vanteries, luy va dire : Puis que tu es fi bon foldat, comme tu dis, mets le nez à mon cul, & crie ville gaignee. Ce babillard faifant femblant d'entrer en cholere, va dire à celuy qui fe mocquoit de fa vaillantife : Si tu me fafche, ie t'accouftreray fi bien qu'il ne te faudra Medecin ne Barbier. Ie le croy bien, luy replique ce foldat : car tu ne me feras point de mal, tu es trop bon. Ce Trafonefque luy va dire qu'il le feroit auffi aifément qu'il aualeroit vn verre de vin, mais qu'il craignoit qu'il ne fuft pas confeffé : & par là on cogneuft bien, difoit celuy qui auoit commencé le conte, que les paroles eftoient femelles, & les effects mafles, & pourtant fi l'euffiez-vous prins pour vn vaillant homme, tant il iuroit entrant en cholere : mais ie ne m'arrefteray iamais à ces Picorcholes, qui fe cholerent pour peu de chofe : car, comme dit Seneque, l'ire & la cholere ne rendent point l'homme de guerre, ni autre, plus hardy : la vertu fe contentant d'elle mefme, fans auoir befoing d'vn vice, qui eft la cholere. Et me fouuient, adiouftoit il encores, auoir entendu d'vn vieil foldat, qu'vn fien compagnon de guerre, arriuant au logis, caffoit les bouteilles à vin-aigre & faifoit mille infolences : du rapport defquelles fon Capitaine affauanté, le gardoit pour

combler le foſſé à quelque raiſonnable brefche. L'heure qu'il attendoit venuë, voulant faire marcher ſon homme à la premiere poincte d'vn aſſaut, qui ſe donnoit à Vezelay, il le trouua tout autre qu'il n'eſtoit, mangeant le cul des poulles ſur le bon-homme : car tremblant de hardieſſe, pria ſon Capitaine auoir pitié de luy, diſant pour toute raiſon qu'il eſtoit ſi chaud & temeraire, qu'il ſe feroit tuer incontinent, ſi on l'enuoyoit en lieu ſi dangereux. Vn autre pour ſoulager ceſtuy-cy qui en auoit aſſez conté, luy va dire, Ie vous prie mettez mon ſoldat auec le voſtre : lequel faiſant bien le quant à moy en vne querelle, & voyant que ſa partie aduerſe s'en venoit à luy, ſe renferma en vn logis, ſon ennemy luy criant, forts poltron, forts ſi tu es homme de bien : le ſoldat renfermé mettant le nez à la feneſtre, luy demande, Et ſi i'y allois que me ferois tu ? Que ie te ferois? repliqua celuy qui vouloit rompre la porte, ie t'aſſeure que ie te couperois la gorge. Le ſoldat renfermé lors luy va dire, Pardieu ie n'y vois donc pas. Et quand il luy diſoit, Tu n'as donc point enuie de te battre? il reſpondoit que non, & qu'il s'aimoit trop. Que ſi ces deux ſoldats, adiouſta-il encores, euſſent eſté entre les pauures Scythes, on les euſt bien empeſché de communiquer à leurs ceremonies : eſtant deffendu à celuy qui n'auoit tué perſonne en guerre, d'entrer en leurs temples, & moins leur euſt eſté permis de faire vn ſacrifice, que les Grecs appeloient *Hecatomphonia*, lequel n'eſtoit permis qu'à ceux qui auoient tué cent hommes en guerre. Et ne ſembloient pas ces deux ſoldats, le Lacedemonien, qui auoit ſon honneur en ſi

grande recommandation, que estant tombé en terre, il pria son ennemy de le tuer par le deuant, honteux de mourir estant blessé par le derriere, à fin que les siens n'eussent point de deshonneur le voyant mort : l'homme genereux estimant plus l'honneur vniuersel des siens, & de sa race, que sa vie particuliere. Le Seigneur de Montagne à ce propos a laissé par escrit, que le Capitaine Bayard estant blessé d'vne harquebusade, & contrainct de se retirer de la meslee, commanda à vn sien gentil-homme de le coucher au pied d'vn arbre, mais que ce fust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemy : à fin qu'on ne pensast qu'il eust tourné le dos à l'ennemy. Que si ces gens là auoient soucy de l'estime qu'on auroit d'eux apres leur mort, quel soucy pensez vous qu'ils eussent de leur honneur estans en vie? Ce qui leur ostoit toute exaction & pillerie allans à la guerre, car tant plus qu'ils estoient gens de bien, tant plus on les estimoit vaillans & hardis, l'homme de guerre mauuais & meschant, & auec cela vaillant & courageux, estant à comparer à vn mauuais chien, qui faict bien la guerre aux loups, & toutesfois estrangle les brebis : ceux qui font profession des armes doiuent estre semblables aux bons chiens de garde, qui sont mauuais contre ceux qui viennent du dehors pour mal faire, & au contraire, doux à ceux qui sont au dedans. Vous voudriez donc, luy fut-il repliqué, que les gens de guerre fussent comme le gentil-homme, lequel estant à la guerre ne frappoit l'ennemy que du plat de son espee, dont estant reprins, il disoit qu'il auoit peur de le tuer, le voulant prendre tout vif : comme faisoient les Gladiateurs, que les Ro-

mains nommoient *Retiarios*. Et voicy le nom & l'epitaphe de ce bon homme de guerre : Cy gist Froisin, soldat, homme de bien, qui ne tira iamais espee, & ne blessa personne, n'entrant iamais en cholere, & si ne pilloit point ses subiects. Son espee donc, repliqua vne fesse-tondue, deuoit auoir bien du laict, n'estant pas souuent tiree : & ie croy qu'il ne pilloit point ses subiects, n'en ayant point. Que s'il eust esté Lacedemonien, il n'eust point eu d'epitaphe, ne d'inscription sur son tombeau : estant defendu par la Loy de Lycure de n'escrire sur vn tombeau, si celuy là n'estoit mort en guerre. Les Cariens ayans esté les premiers inuenteurs de faire mettre armoiries & signes en leurs escus & pauois, esquels quelques vns escriuoient leur nom : à fin qu'on peust recognoistre ceux qui auoient bien faict en guerre : les Atheniens aussi ayans vne place à Athenes, où estoient enterrez ceux qui estoient morts en guerre, dicte *Piquile*, pour la varieté des histoires y depinctes Estant reçeu de tout temps non seulement d'estendre le soing que nous auons de nous au delà ceste vie, mais encores de croire que bien souuent les faueurs celestes nous accompagnent au tombeau, & continuent à nos reliques. Et si anciennement il n'y auoit que les vaillans qui peussent porter leurs boucliers peints : car ceux qui n'estoient point experimentez à la guerre, & n'auoient faict quelque acte vertueux, portoient leurs rondaches toutes blanches sans peinture : *vnde est, Parmáque inglorius alba, id est, non picta*. Et ainsi les armoiries se doiuent seulement attribuer à ceux qui ont faict quelques beaux faicts d'armes seulement. Le Decameron dit :

Nous fommes nais tous efgaux, & auec efgale vertu: mais ceux qui furent plus vertueux, furent appellez nobles, le refte demeurant non noble. Et Diodore dit que beaucoup de nations, & entre autres les doctes Egyptiens, n'eftoient point plus nobles les vns que les autres : & n'eftoit permis à leurs funerailles de louër leurs parents & predeceffeurs. Ie n'eftime pas moins, adioufta-il, ceft homme de guerre, pour n'auoir tué perfonne : car peut eftre qu'il n'a iamais combatu que contre des gens qui ne fe deffendoient point : eftant figne de poltronife quand on ne s'addreffe qu'aux foibles & timides, imitans les vilaines mouches, qui ne piquent iamais que les bœufs maigres, chetifs, & defcharnez, & non le Lyon, qui affaut pluftoft les hommes que les femmes, & iamais les petits enfans que par famine : Pline ayant efcrit qu'il auoit ouy dire à vne femme de Getulie, qu'elle auoit appaifé la fureur de plufieurs Lyons, fe difant femme fugitiue & debile : en fuppliant le maiftre, & le plus noble des animaux, d'auoir pitié d'elle, & qu'elle eftoit vne proie indigne de la nobleffe de ceft animal : ce Lyon mignardant les petis chiens & fe iouant auec eux, & deuorant les grands. Et à ce propos, difoit il, ie vous conteray vn braue acte d'vn gentil-homme, lequel fe monftra genereux en vne querelle qu'il eut contre vn fien compagnon d'armes : car fon aduerfe partie eftant tombee en combatant, ne la voulut offenfer, mais au contraire, luy va dire, leue toy: ie t'affeure que ie ne te feray aucun mal tant que tu feras à terre. Celuy qui eftoit tombé, fe fiant en fa promeffe, ne voulut iamais bouger de couché, tant

que ſon ennemy fut là, quelque aſſeurance qu'on luy peut faire de ne l'offenſer couché ne debout. Il me ſemble, commença à dire vn des plus aduiſez de noſtre Seree, que les Romains, exemplaires de tout bien, n'euſſent pas faict ce que firent les Hennuiers à vne pauure femme, comme recite Froiſſard, qui eſcrit que le fils du Comte de Haynaut s'en alla à grand force pour conquerir la Friſe : mais quand ſes gens voulurent prendre terre, l'armee de ceux du pays vint à l'encontre, ſortant vne femme veſtue de bleu, qui s'aduança ſeule pour empeſcher la deſcente de l'armee du Conte de Haynaut, & eſtant à vn ieꝏ de fleſche pres de Hennuiers, leur tourna le dos, & leuant ſes draps, ſa robbe, & ſa chemiſe, leur monſtra ſon derriere, en criant, prenez là voſtre bien venuë, Meſſieurs. Et dit Froiſſard que les Hennuiers, qui eſtoient aux nauires, tirerent apres elle fleſches & viretons, qui l'enferrerent par ſon derriere de plus de cinq cens fleſches, iuſques à la mort. Ce conte acheué, ceux de la Seree entrerent en debat lequel eſtoit plus eſtimé à la guerre, ou bien aſſaillir, ou bien ſe deffendre, ſe trouuant vne grande contrarieté en cela entre les Romains & les Grecs : les Romains eſtimans plus le bras droict que le gauche, l'eſpee que le bouclier, l'aſſaillir que le deffendre : au contraire des Grecs, qui auoient plus d'eſperance à la main gauche qu'à la droicte, faiſans plus d'eſtime de leurs boucliers que de leurs eſpees : eſtant deffendu par leurs Loix à ceux qui auoient perdu leurs boucliers à la guerre, de ſe trouuer en leurs temples & ſacrifices. Parquoy Archilon fut banny de Lacedemone, pour auoir

escrit qu'il valoit mieux laisser son bouclier que la vie. Il fut dit qu'vne femme de Lacedemone disoit à son fils, en l'armant : ton pere t'a tousiours conserué ce bouclier, aduise de le garder aussi, ou de mourir : & les Latins ont dit qu'elle disoit à son fils, *aut cum hoc, aut in hoc redi :* les Grecs voulans dire que lon doit penser premier à se deffendre que d'assaillir. Et c'est pourquoy Homere descrit tousiours les plus vaillans & hardis, les mieux armez. Aussi qu'Epaminondas, à demy mort, demanda si l'ennemy luy auoit point osté son bouclier en tombant, & quand on le luy eust apporté, le va baiser en mourant, comme compagnon de ses labeurs & de sa gloire : par cela voulant rendre tesmoignage, ce dit messire Francisque Lotin, que les braues & genereux actes par luy faicts aux affaires des guerres Thebaines, auoient esté par luy entreprins, pour soustenir la paix, & conseruer la Thebaine liberté, & non pour faire aucune offense : demonstrans les Grecs, que l'honneur deu aux vaillans hommes, deuoit estre plus tost donné aux deffendans qu'aux assaillans, encores que celuy qui assaut, face demonstration d'estre plus hardy que celuy qui deffend : & aussi pour donner à cognoistre qu'il faut viure en paix, & quand ores on seroit forcé de combatre, il faut que ce soit pour deffendre, non pour offendre. A ceste cause les Romains, encores qu'ils estimassent plus le bras droict que le gauche, auoient de coustume toutesfois de mettre l'anneau militaire à la main gauche, & non à la droite, qui auoit manié l'espee : pource que la main gauche estoit celle qui auoit porté le bouclier auec

lequel l'homme ſe deffend, ſans en faire offenſe à perſonne, les gens de guerre ne deuans pas tant s'ayder de l'eſpee, qu'ils ne ſe ſeruent auſſi du bouclier, principalement ſi c'eſt vn chef de guerre, ou capitaine, qui doit mourir vieil, combien qu'en vn beſoin il ne ſe doiue eſpargner : mais auec ſa vertu & hardieſſe, qui eſt fort recommandee à vn Capitaine & gendarme, n'aura pas tant d'eſgard à l'honneur, qu'il ne ſe ſoucie de ſauuer ſa vie, comme fit le ſoldat, qui eſtant bleſſé & tout plein de playes & de ſang, pour auoir bien combatu, & qu'on luy crioit qu'il s'allaſt, ainſi ſanglant comme il eſtoit, monſtrer au chef d'armee, leur reſpond, mais plus toſt au chirurgien, ayant ſa ſanté en auſſi grande recommandation, que l'honneur de la cheualerie qu'il euſt peu auoir. Et qu'il eſtoit meilleur de faire les cheualiers apres quelque acte vertueux que les faire auant la bataille. Les autres diſoient que les cheualiers ſe deuoient pluſtoſt faire auant la bataille, pour l'opinion qu'on a qu'ils en feront meilleur deuoir, comme fut paſſé cheualier par Baiard le grand Roy François, auant qu'entrer en bataille en la iournee de Marignan : qui eſt contre ce qu'on demande, Le Roy eſt il Cheualier. Qu'on doiue donner l'ordre de Cheualerie auant le combat, cela eſt confirmé par l'ancienne practique : car les François & Anglois eſtans vn iour rangez en bataille, paſſa deuant le camp François vn Lieure, dont ſe fit grande huee par le derriere de l'armee, penſant que ce fuſt commencement de la bataille, dont aucuns lors demanderent cheualerie : mais les deux armees ne faiſans rien, furent appellez Cheualiers du Lieure. Mais,

demanda vn de la Seree à celuy qui auoit acheué ce conte, N'aduint il rien du depuis de ſiniſtre & mauuais aux François, veu que le Lieure eſt touſiours prins pour vn mauuais preſage, comme il aduint à Amurat par vn Lieure qui vint mourir à ſes pieds, cependant qu'il prenoit plaiſir de voir ſauter en l'eau (eſtant en lieu haut) des Grecs atachez l'vn auec l'autre deux à deux? Que le lieure ſoit de mauuais preſage, c'eſt parce qu'il eſt Hermaphrodite, ſelon aucuns, & qu'il muë de ſexe tous les ans : & s'il eſt ceſte annee maſle, l'autre il ſera femelle. Perſonne ne reſpondant à ceſte demande, vn de la Seree va dire, Ie vous prie ne parlons plus de la guerre, à fin qu'on ne nous reproche en parler comme clercs d'armes, & que ne ſoyons mocquez comme fut vn Philoſophe, lequel en Epheſe preſchoit le deuoir d'vn grand Capitaine, & comme la guerre ſe deuoit faire : car Hannibal l'ayant eſcouté, dit auoir veu beaucoup d'hommes vieux qui reſuoient, & ne ſçauoient qu'ils diſoient, mais que ceſtuy les paſſoit en toute folie parlant ſi aſſeurément, & en maiſtre, d'vn meſtier duquel il n'auoit l'experience ny l'vſage, & où il n'entendoit rien. Toute la Seree eſtoit muette, de peur de tomber en la moquerie du Philoſophe Epheſien, quand quelqu'vn va demander pourquoy les anciens defendoient qu'on n'euſt à ſemer ne cultiuer la menthe durant la guerre. Il luy fut reſpondu que la menthe rend les perſonnes molles & laſches, & ſi diſſoult la ſemence : parquoy on defendoit aux gens de guerre, & à ceux qui vouloient viure chaſtement, de flairer ny manger de la menthe : encores qu'il me ſemble qu'on

deuoit pluftoft defendre les femmes en temps de guerre, lefquelles rendent bien plus les hommes vains & imbeciles, que la menthe. On luy repliqua, qu'il fe trouue de bons & vaillans genfdarmes, qui n'ont laiffé à eftre fuiets aux femmes, & qui en ont mené à la guerre : Mefmes les Romains menoient par fois les leurs aux lieux où ils alloient faire la guerre, principalement quand il eftoit queftion d'y faire vn long fejour, la chaleur qui rend les hommes hardis, les rendans auffi luxurieux, l'vn & l'autre procedant de chaleur : car nous voyons les nations les plus belliqueufes eftre enclines aux femmes, & les aimer. Ce que les Poëtes ont baillé à entendre, quand ils ont marié Mars auec Venus. Et eft ce que dit Ariftote, rendant la raifon pourquoy les Lacedemoniens fe laiffoient gouuerner à leurs femmes : parce que les hommes guerriers & hardis font retenus volontiers fous le ioug d'amour. Auffi trouue t'on qu'vn Capitaine Athenien, nommé Iphicrates, difoit que le bon foldat deuoit eftre amoureux, auaricieux & voluptueux tout enfemble, à fin, dit-il, qu'il ne craigne point de fe hazarder aux perils, pour auoir dequoy fournir à fes cupiditez. Que fi le François eftoit auffi auaricieux qu'il eft amoureux & voluptueux, ce feroit le meilleur foldat du monde, & s'il faut iuger le bon gendarme par ces qualitez, l'Efpagnol fera en danger de l'emporter, eftant fans comparaifon plus auaricieux que le François. Nous trouuons, adiouftoit-il, que les Carthaginois fe feruans des habitans des ifles Beleares, qui font auiourd'huy nommees Maiorca & Minorca, ne leur bailloient pour leur folde & falaire,

que des femmes & du vin. Et pour monſtrer que les ſoldats ſont addonnez aux femmes, cela eſt ſignifié des Lacedemoniens, ayans mis en leur ville Venus armee, l'vn n'eſtant ſans l'autre. Il fut repliqué, que les Lacedemoniens n'auoient pourtrait Venus armee, pour monſtrer les ſoldats eſtre ſubjects aux femmes, mais que les Lacedemoniens en la guerre contre les Meſſeiens, pour n'oſter leur cuiraſſe de deſſus leur dos, auoyent eu à faire à leurs femmes tous armez, dont furent engendrez les Partheniens. Et fut adiouſté, que pour monſtrer les femmes n'auoir rien de commun auec la vaillantiſe, qu'on trouuoit que les hommes ſacrifians à Venus, ſe veſtoient en femmes, & les femmes en hommes, comme voulans demonſtrer que quiconque s'adonne par trop au ſeruice de Venus, s'effemine. Que ſi les femmes ont ſerui à la guerre, ce n'eſt pas par leur frequentation, mais pluſtoſt par leur perſuaſion : comme il ſe trouue en Tacite, qui raconte que quelques batailles deſia bien esbranlees & preſtes à tourner le dos, ont eſté remiſes ſus par les femmes, moyennant leurs prieres, lors que repreſentans à leurs maris le ſein tout nud, leur monſtroient au doigt la ſeruitude, laquelle pour l'amour d'elles leur deuoit eſtre encore plus intolerable. Vous direz ce que voudrez, repliqua vn de la Seree, du mariage de Mars & Venus, ſi eſt-ce que ſi i'auois à leuer des gens de guerre, ie ne prendrois pas des effeminez & fillerets : mais ie choiſirois bien pluſtoſt des gens rudes & ruſtiques, des Nomades & Paſtres, des Bandoliers & Montagnarts, que i'eſtime ſur tout les plus puiſſans & hardis, & qui endurent

mieux la peine. Ceux qui habitent l'Arabie, difoit-il, l'ont bien monſtré, leſquels n'ont peu encores eſtre vaincus par les Turcs leurs voiſins, combien qu'ils ayent ſurmonté vne grande partie du monde eſloignee d'eux. Et c'eſt pourquoy Tite-Liue louë plus la ſterilité d'vne contree, que la fertilité, pour y auoir de bons ſoldats : diſant que les hommes d'vn païs gras & fertile, ſont ordinairement poltrons & coüards : mais qu'au contraire la ſterilité & pauureté d'vn païs, rend les hommes ſobres par neceſſité, & conſequemment ſoigneux, vaillans, vigilans, & induſtrieux : comme eſtoient les Atheniens, ſituez en lieu fort infertile, & comme ſont auiourd'huy les Suyſſes, principalement ceux qui habitent és hautes montagnes de Iuta, dictes de ſainct Claude, de ſaincte Brigide, & ſainct Godar : qui ſont plus vaillans que leurs voiſins, qu'on appelle Valeſiens, à cauſe qu'ils habitent és valees, n'eſtans ſi hardis que les autres Suyſſes qui demeurent aux montagnes, car des regions molles viennent hommes mols, parce que ce n'eſt le propre, de meſme terre porter fruicts delectables, & hommes vaillans à la guerre. Euripide appelle la Thrace le domicile de Mars, qui eſt vn païs fort aſpre & ſterile, & dit qu'ils ſont ſi vaillans que quand il tonne, ils tirent leurs fleſches contre le Ciel, & menacent Iupiter, ne cognoiſſans autre Dieu que Mars. Ie ne prendrois pas auſſi pour bons ſoldats, adiouſtoit-il, ceux qui habitent les parties d'Orient, eſtans preſque tous timides & laſches, & enclins de telle ſorte aux plaiſirs charnels, que peu eſchappent qui n'en ſoient infectez, mais ouy bien ceux des parties Septentrionales

lefquels naiffans en païs froid, font plus forts, & mefprifans les dangers & plaifirs, combien que plufieurs tiennent qu'ils ont faict leurs conqueftes plus par multitude que par vertu & hardieffe. Qu'il ne faille admettre à la guerre, difoit-il, les gens coüards & timides, Homere l'enfeigne, quand il dit, que le Roy Agamemnon difpenfa vn riche coüard d'aller en guerre pour vne bonne iument qu'il luy donna. En quoy il eut bonne raifon, pource que l'homme timide nuit beaucoup, & fert de peu non feulement en guerre, mais en toute bonne & vertueufe action. Langeay nous apprend, va repliquer vn autre, les fignes pour cognoiftre les plus idoines à la guerre, c'eft qu'ils ayent les yeux vifs & efueillez, la tefte droicte, l'eftomach efleué, les efpaules larges, les bras longs, les doigts forts, le ventre petit, les cuyffes groffes, les iambes grefles, & les pieds fecs, pource que l'homme ainfi taillé ne peut faillir d'eftre agile & fort, qui font deux qualitez grandement requifes en tout bon foldat. Auffi Caton le vieux difoit, les bons & vaillans foldats eftre ceux qui en marchant ne branflent point les bras. On demanda puis apres deux queftions: la premiere, pourquoy il ne fe trouuoit plus vne infinité de peuple laiffant leur païs, & cherchant nouuelle habitation, comme au temps paffé. Il n'y fut point refpondu au moins auec bonnes raifons. La feconde eftoit, dont venoit cefte grande abondance d'hommes, qui vient des païs froids, pluftoft que des regions chaudes. Il fut refpondu, que c'eftoit à caufe que l'air n'eft gueres corrompu au païs froid, la corruption de l'air frequente és païs chauds, caufant diminution de la chaleur natu-

relle, & ainsi accelerant la mort. Et si fut adiousté que ceux qui habitent la partie Septentrionale n'estoient gens hardis, mais de gros & lourd entendement : ce qui les faict hardis, est l'abondance de sang & d'esprits, desquels vient la hardiesse : mais la grande humidité qui fait les grands corps, hebete l'esprit. Il est au contraire de ceux qui habitent le Midy, pource qu'ils ont peu de sang, à cause de la chaleur du Soleil, qui asseiche les veines, & consomme les esprits, tellement qu'ils sont couards, & bien peu hardis : mais ils ont bon entendement, par leur chaleur naturelle, laquelle bouillant fait l'entendement aigu & leger. Ie vous prie, va dire vn de la Seree, que ie vous conte ce que i'ay leu en Osorius de la guerre des Occidentaux contre les Meridionaux, & si cela feroit peur au peuple Septentrional. Il dit qu'vn peuple des terres neufues fit leuer le siege aux Portugais, pour auoir mis des ruches à miel sur les murailles, & puis y auoir mis le feu. Tacite aussi raconte qu'il y a vne nation qui se fait craindre par art & saison, en portant des escus noirs, & ayant les corps teints de mesme, & pour les batailles choisissent les plus noires nuits, apportant vn estonnement par la façon & crainte d'vne telle armee mortuaire : de maniere qu'il ne se trouue aucun qui puisse endurer la veuë d'vn si nouueau & infernal appareil, estant certain que les yeux sont les premiers vaincus en tous combats. Ie vous laisse à penser, disoit-il, si ces Montagnards & Septentrionaux, & mesmes la plus-part des gens de guerre de nostre Europe, ne voudroient pas sçauoir si ces Farfadets, Leuures, Larues, Genies, Manes, Lutins, sont aussi

diables qu'ils ſe monſtrent noirs, & s'ils auroient auſſi grand peur du banquet de Domitian, comme eurent ceux qui y furent conuiez, ainſi que nous trouuons en Dion hiſtorien. Vn meſſer Panthalon voyant qu'il y auoit long temps qu'on n'auoit ris, contre la couſtume des Serees, ſe met à parler ainſi. Vous ſçauez bien, Meſſieurs, que durant les troubles, il n'y auoit rien qui fut plus recommandé aux gens de guerre, que s'accommoder, ſi bien qu'on ne le peut oublier durant la paix, tant la couſtume eſt vn cruel tyran, & auſſi que les gens de guerre ſont touſiours ſouffreteux, leurs deniers & richeſſes venans comme il plaiſt à Dieu, & s'en allans comme il plaiſt au Diable. Tout ira au diable tant que vous voudrez, va repliquer ſon Zany, mais ſi en payerons-nous touſiours la voiture. Panthalon reprenant où il auoit finy, qu'il eſtoit mal-aiſé de laiſſer vne couſtume, nous va conter qu'en vne de nos paix, il ſe trouua vn gouuerneur de ville, lequel voyant entrer vn gentil-homme d'aſſez bonne façon en la ville, où il commandoit, fort bien monté, il le voulut faire priſonnier, à fin de s'accommoder de ſon cheual : luy diſant qu'il eſtoit de la religion pretenduë. Ce gentil-homme bien esbahy, va demander à ce gouuerneur, Comment, Monſieur, auons-nous pas la paix ? Le gouuerneur luy reſpond, ie croy qu'ouy, & les calices auſſi. Ceſtuy ſçachant que vouloit dire cela, pique ſon cheual, & s'oſte de là. Lors ce gouuerneur enuoye de ſes ſoldats apres luy, leur commandant expreſſément de luy amener le cheual, ſans offenſer ſon maiſtre. Ils ſe mettent hors en deuoir de luy oſter ſon cheual de force & iurent

qu'ils l'auront. Le maiftre du cheual maugree encores plus qu'eux, qu'ils auront pluftoft fa vie que fon cheual, les argolets reiurent qu'ils auront fa vie & fon cheual. Mais le maiftre du cheual en iurant fe defend fi bien d'eux, qu'ils n'eurent ne l'vn ne l'autre. Parquoy les foldats de ce gouuerneur font commandement à ce gentil-homme Huguenot de venir parler à leur Capitaine, & que luy, ne les foldats, ne vouloient point de mal aux Huguenots, & qu'ils ne vouloient que leur bien. Ce gentil-homme n'en voulant rien faire,ils retournent comme ils eftoyent allez : & voyant ce gouuerneur que fes gens n'amenoient point le cheual, il les tance bien fort, les appellans chelmes & poltrons. Et lors vn foldat va dire à ce gouuerneur : mort-dieu, mon Capitaine, qu'euffions-nous fait? Pourquoy luy euffions-nous ofté fon cheual : Il n'eft point Huguenot, il iure & maugree encores plus fort que nous? Vne Feffe-tonduë, pour fermer cefte Seree, & n'entrer plus auant en ces contes tragiques, va dire qu'il ne s'efmerueilloit fi les gens de guerre eftoient mauuais & fubiects à la pince, veu qu'il auoit remarqué qu'auiourd'huy les foldats n'appelloient celuy qui leur commande, mon Capitaine, mais mon Cayntene: & que cela le faifoit penfer qu'ils veulent dire que ce nom eft venu de Cain, qui fut le premier Capitaine qui fuiuit la guerre, felon que trouuons en Iofephe. Auffi, adiouftoit-il, ceux qui fuiuent la guerre font fi desbordez, tenant cela de leur premier Capitaine, que les femmes & filles ne font point plus affeurees que les autres, pour le moins celles qui ont le bruit de fe faire feruir à couuert. Et fi me voulez efcouter, ie vous en feray vn plaifant

conte. Vous fçauez tous, difoit-il, que plufieurs ont efté contraints, pour fe fauuer, de fe mettre auec les trouppes, fans auoir iamais penfé à frapper perfonne, ne à eftre frappé, perfonne ne pouuant efchapper de leurs mains : car au Gibelin vous ferez Guelphe, au Guelphe Gibelin. Or vn matin, fuiuant noftre enfeigne, nous arriuafmes en vne bourgade, & de loing nous entendifmes vn ieune garçon qui crioit à pleine tefte : Ma mere, ma mere, fuyez-vous en, voicy les gens-darmes qui prenent & emmeinent toutes les putains : & fa mere luy refpondoit, Va vilain, fuis-ie putain? Le fils qui aimoit fa mere, lui repliquoit : A toutes aduentures, ma mere, fuyez-vous en. Cefte femme pourtant, qui en auoit bien veu d'autres, tirant vn peu fur l'aage, ne bougea de fa maifon, difant par apres qu'ils n'eftoient pas fi mefchans qu'on les faifoit, & pour le moins qu'ils auoient cela de bon, qu'ils ne mefprifoient & ne reiettoient point la vieilleffe. Mais ces foldats ayant de mal-heur trouué la fille de cefte femme cachee, penfant qu'elle fuft du meftier de fa mere, la preffoient fort de fon honneur. Ce que voiant fa mere, fe mettant à genoux, les prie qu'ils luy facent tant qu'ils voudront, & qu'ils laiffent fa fille. Celuy qui auoit faict le conte, ayant laiffé rire ceux qui en auoient enuie, pourfuiuant va dire. Le camp eftant rompu, quatre ou cinq foldats en fe retirant trouuerent vn homme qui auoit deux ou trois cheuaux (on dit que c'eftoit vn Medecin) à qui ils demanderent la paffade, & affeurerent ce Monfieur qu'ils en auoient bien affaire. Le Medecin leur va dire, qu'il falloit prier Dieu & que Dieu leur aideroit : Or

bien donc, dirent les ſoldats, mettez pied à terre, & prions Dieu tous enſemble : à fin qu'il nous aide à tous. Eſtans deſcendus, ils prient tous Dieu de leur aider. La priere acheuee, vn des ſoldats va dire : Or regardons à qui Dieu a le plus aidé, Et ne trouuant en la bourſe des ſeruiteurs de ce Medecin gueres d'argent, le leur laiſſe, comme il feit à ſes compagnons, diſant que Dieu ne leur auoit gueres aidé : mais apres auoir viſité ce Medecin, & trouuant que Dieu luy auoit plus aidé qu'à tous les autres, va departir ceſt argent à tous également, diſant que puis qu'ils auoient prié tous enſemble, qu'il falloit que Dieu aidaſt autant à l'vn qu'à l'autre. Ie ne veux oublier, adiouſta-il encores, de ce que me diſt ce Phiſicien Medecin, que ie rencontray vn iour ou deux apres ceſte practique de communité, pource qu'il n'eſt pas hors du propos de la Seree, lequel m'aſſeura que ſi on frotte le bout de l'arquebuſe d'vn oignon, & la corde de l'arc, ou de l'arbaleſte, à l'endroit où ſe poſe la fleche, auec du lard, que iamais le plomb ny la fleche n'iront droit. Et combien que ie ſçache, diſoit-il, que tout cela ſerue autant qu'vn miroir à vn aueugle, ſi ne laiſſeray-ie à l'eſſayer à la premiere commodité. Le recit du Medecin & des Soldats donna quelque apprehenſion à ceux de la Seree, (à qui Dieu n'auoit aidé ny eſgalement garny les bourſes à l'vn comme à l'autre) de trouuer en leur chemin de tels practiqueurs & de communité : qui fut cauſe qu'au parauant qu'il feiſt plus tard, ils ſe retirerent en leurs maiſons, apres auoir prié Dieu, non pas de leur aider d'argent, comme les ſoldats, mais leur enuoyer la paix, & la

continuer, & qu'ils peussent dire ce que les Lacedemoniens & Atheniens souloient dire en leurs festins & assemblees, cependant qu'ils entretinrent entre eux vne bonne & longue paix :

Soyent vos lances tortillonnees
De grandes toiles d'araignees.

Et comme dit Virgile :

Ne soyez si enclins à ces guerres cruelles,
Ne vous accoustumez aux ciuiles querelles :
Contre vostre patrie, & contre ses boyaux,
Gardez vous de tourner le fil de vos couteaux.

Et à fin de ne retourner plus en nos guerres ciuiles, il fut dit que toutes les choses passees se deuoient oublier, sans iamais en parler, Plutarque ayant dit qu'au temps passé, on ne fourbissoit & on ne visitoit point les despouilles, à fin que la memoire & la souuenance des guerres & dissensions se rouliast & deperist quant & elles: entre les Grecs, ceux estans blasmez qui commencerent à sortir & esleuer des trophees de pierre dure : Seruius sur Virgile, disant que les Anciens ont peint le Dieu Ianus à deux visages, pour nous donner à entendre que des qu'on va à la guerre, il faut penser à la paix.



VINGT-SIXIESME SEREE.

Des perſonnes groſſes & graſſes.

IE me trouuay à ce ſouper & à ceſte Seree, ſans toutesfois y auoir eſté inuité & ſans crainte d'eſtre appellé mouſche, ou voiſin Miconien, comme on nomme ceux qui vont aux banquets ſans eſtre conuiez, à cauſe que nous practiquions ce que dit Socrate au Sympoſe, qu'à la table des gens ſçauans & vertueux, les doctes & gens de bien y ſont touſiours les bien venus, encores qu'ils n'ayent eſté inuitez. Que ſi on me replique que ie ne ſuis de ceux là, ſi eſt ce qu'on m'auoit appris vn vers Grec de Homere, que l'ayant dit en me mettant à table, i'eſtois le fort Bien receu, & n'apprins iamais choſe qui m'ait plus ſeruy. Le vers de Homere veut dire (à ce qu'on m'a dit) *Viri boni non vocati, ad bonorum conuiuia accedunt*. Si on replique encores, qu'il en peut arriuer vn inconuenient, de ce que poſſible il n'y aura pas aſſez de viures pour tous : Ie reſponds,

que ſi les perſonnes qui aſſiſtent à ce banquet ſont honneſtes, il y en aura aſſez pour tous, s'ils ſont autres, il n'y en aura que trop. Et puis ſi on ne ſe trouue bien à la table, & à vn feſtin, il eſt permis, ſans offenſer perſonne, de ſe leuer, & de s'en aller, eſtant vne ſotte ſuperſtition de penſer que laiſſer la table auant que la nappe ſoit oſtee, porte mal-heur, comme ont eſtimé les Anciens, auſſi bien comme anciennement on trouuoit qu'eſtre treize à table eſtoit vn mauuais augure, & qu'vn des treize ne verroit point le bout de l'an, ce qui dure encores auiourd'huy, meſmes entre les plus grands qui font aſſeoir vn de leurs ſeruiteurs, eſtant bien meilleur d'en oſter vn de ces treize. Outre que les doctes & vertueux eſtoient bien venus en nos Serees & ſoupers, nous auions encore cela de bon, que ceux qui y eſtoient conuiez ne ſe faiſoient attendre, eſtant vne choſe faſcheuſe, & qui ſent trop l'homme qui veut faire du grand, que de ſe faire attendre, & venir long temps apres les autres. A ce propos, nous liſons que les Anciens, qui n'auoient point de maquereaux horologes, quand ils conuioient quelqu'vn à ſouper, leur diſoient à quelle ombre du Soleil il falloit ſe trouuer, & ſi ils n'en diſoient rien, ceux qu'on inuitoit leur demandoient à quelle ligne il falloit venir, à fin de ne venir auant le temps, ayant en cela incommodité pour ceux qui appreſtent le feſtin, ny auſſi apres l'heure, de peur de faire attendre, & celuy qui le conuie, & les conuiez, qui communement attendent les inuitez, comme auſſi fait celui qui fait le feſtin : car ce ſeroit fait en Prince à celui qui donne le banquet, de n'attendre les conuiez :

les Anciens ayans esté si curieux en ces choses, qu'ils ont estimé vn grand vice de venir en vn festin long temps apres les autres, car nous trouuons que Policharmus rendant aux Atheniens raison de sa vie, se vante de ne s'estre iamais faict attendre là où il a esté inuité, estant vne reigle fort commune en toutes assemblees, qu'il touche aux moindres de se trouuer tousiours les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieux deu au plus apparent de se faire attendre. Mais encores que tout cela fust practiqué entre nous, si ne peust on faire qu'vn des conuiez ne defaillist : toutesfois estant tard, on ne laissa à se mettre à table, sans aucune ceremonie, comme c'estoit vne de nos bonnes coustumes. Ainsi que nous estions aux prises, & que chacun commençoit à manger, ie fus tout esbahy que le maistre de la maison va dire tout haut, Godemar, & lors chacun cessa de manger, demeurans tous comme statues. Qui fut estonné ce fut moy, car ie pensois à vne fois que cela se fist pource que i'estois là venu sans estre conuié, à l'autre, ie disois que c'estoit à cause que ie tenois la place des niais. A la fin, ie dis en moy-mesmes, voyant que ce seul mot de Godemar les auoit rendu immobiles, & que ce qui estoit sur la table se gastoit, sans que personne y touchast, que Godemar estoit vn mot de Magie & Sorcelerie, lequel estant prononcé on se trouuoit si bien enchanté qu'on ne pouuoit manger ne boire. Nostre hoste me voyant plus esbahy que les autres, qui sçauoient bien que vouloit dire Godemar, me va dire que celuy qu'on auoit tant attendu venoit, & qu'à ceste cause, à fin qu'il trouuast à

manger, & dequoy fouper, il auoit faict Godemare. Ce dernier venu ayant prins place, fans que perfonne bougeaft de la fienne, & le Godemare eftant leué, chacun fe prend à ce qu'il aimoit, & à manger comme ils auoient fait à l'entree de table. Et me fouuient que ce dernier venu fut fafché quand il veit que perfonne ne mangeoit pour l'attendre, & de peur de les faire attendre dauantage, il refufa l'eau qu'on luy prefenta pour lauer fes mains, en difant, Ie me fuis laué des le matin, penfant tout incontinent que ie ferois laué, me mettre à table, comme on faifoit aux Saturnales. En foupant, ie prie noftre hofte, qui eftoit aupres de moy, ou bien i'eftois aupres de luy, de m'efclercir dont venoit ce mot de faire Godemare. Lequel me refpond auoir leu en l'hiftoire de Bourgongne le nom de l'vn de leurs Roys, qui auoit nom Godemar, & que ce Roy Godemar fut affailly & furprins en la ville d'Autun par Clotaire : & qu'on n'auoit iamais fceu à la verité s'il fut là tué, ou s'il efchappa, Gaguin affeurant qu'il fe fauua, homme vaillant & hardy entre les François mefmes, qui le craignoient fi fort qu'en pillant & faccageant la ville d'Autun, où il fut furprins, au premier bruit ouy, & Godemar nommé, chacun laiffoit à piller, & tous fufpens preftoyent l'oreille, fans ofer rien prendre ne attenter. De façon, me difoit noftre hofte, que par longueur de temps, chofe fi ferieufe eft paffee en ieu, mefmement à la table : où fi quelqu'vn dit Godemar, & face Godemare, tous les autres qui font à table fe deportent de manger & de boire, iufques à ce que le Godemare foit leué, & eftant ofté, chacun eft mis en

liberté d'acheuer fon repas : le Haro de Normandie eftant de mefme inuention : car quand deux s'entre-battent & on crie Haro, s'ils font puis apres quelque force, le Haro eftant crié, c'eft affez pour leur faire perdre la vie, eftant Haro autant à dire comme qui diroit, ha Raoul, où eftes vous? pour la grande iuftice que ce Duc faifoit. M'aiant acheué de conter dont venoit faire Godemare, ce dernier venu s'excufe à ceux de la compagnie d'eftre arriué apres l'heure, remerciant noftre hofte de ce qu'en fa faueur il auoit fait Godemare, & s'accufant foy-mefmes, va mettre en auant qu'il feroit bon de faire payer l'amende à celuy qui par cy apres, eftant inuité, viendroit le dernier au conuy, non point de punition corporelle, difoit-il, comme faifoient les François à celuy qui fe trouuoit le dernier en leurs affemblees publiques, mais de quelque amende pecuniaire, applicable à la bucolique, & au mafquaret. Il fut repliqué à cela, que ce n'eftoit pas la raifon que celuy qui venoit apres les autres fuft taxé, mais qu'il faudroit pluftoft mulcter les premiers venus au foupper, comme les plus friands, & courans vifte-ment à la fouppe, ayant grand peur de ne trouuer rien, lefquels font femblables aux parafites, qui ne fon-gent qu'à l'ombre folaire pour le moins de dix pieds, tant ils ont grand peur de faillir au banquet. Il fut refpondu tout le contraire, & que le dernier venu eftoit bien plus fuiet à fa bouche, que celuy qui vient des premiers, le dernier venu ayant des affaires qui le retardoient, oubliant tout ne laiffe pour cela à y venir, & eftant tard, il s'auance & court plus à la fouppe, que

celuy qui vient le premier, lequel ne laiſſant point ſes affaires, y vient à loiſir : ayant ceſt aduantage le premier venu, de ſe mettre à table où bon luy ſemblera, d'autant qu'il s'obſeruoit en nos Serees & feſtins, que chacun prenoit ſa place à la table, ſans ceremonie, & ſans attendre le *nomenclator* des Latins, ne ſon roolle : n'y ayant rien en nos banquets qui oſtaſt plus la confuſion & deſordre, que ce bon ordre : l'amy qui nous bailloit à ſoupper, receuant tous les amis eſgallement, & les faiſant tous pareils, ſi ce n'eſtoit qu'vn Sophiſte ſe voulant mettre aupres d'vn autre : car le maiſtre du feſtin n'enduroit iamais deux Sophiſtes ſe mettre à table l'vn contre l'autre, à l'imitation des anciens. Toutesfois, encores que le maiſtre de la maiſon n'euſt point l'ennuy de bailler les places aux conuiez ſelon leurs qualitez, il ne laiſſoit pourtant à reſpecter les eſtrangers ſur tout, les gens vieux, maladifs, & mal-aiſez, & les femmes groſſes, qu'on mettoit en la place la plus commode, comme noſtre hoſte fit en ceſte Seree à l'endroit d'vne femme enceinte, à laquelle on eut eſgard, ainſi qu'entendrez, l'ayant ſceu, vous iugerez la cauſe pour laquelle on parla en ceſte Seree des perſonnes groſſes & graſſes, deſquelles eſtoit noſtre hoſte. Or ſçachez que dés le commencement du ſoupper noſtre hoſte aduiſa qu'vne femme groſſe n'eſtoit gueres à ſon aiſe aſſiſe à la table, qui eſtoit trop haute, parquoy commanda à vn de ſes gens d'apporter vn tabouret, pour mettre ſous les pieds de ceſte femme groſſe, noſtre hoſte eſtimant la moitié du repas eſtre aſſis bien à table à ſon aiſe. Ce ſeruiteur faiſant du bon valet, & comme le ſeruiteur

du diable, qui fait plus qu'on ne luy commande, apporte deux tabourets, & en met l'vn fous les pieds de fon maiftre, & l'autre fous les pieds de la femme enceinte. Son maiftre lors luy dit, ce n'eft pas pour moy, c'eft pour cefte femme groffe que ie demande vn tabouret. Pardonnez moy, va dire fon feruiteur, vous en auez plus de befoing qu'elle n'a, car vous auez le ventre plus grand. La femme groffe alors fe print tant à rire, que nous auions grand peúr, encores plus noftre hofte, que de force de rire la chaleur eftant augmentee, ne dilataft tous les conduits, & defferraft tous les cotyledons. Les tables leuees felon ce qu'en dit Sulpicius, qui ne veut pas qu'on laiffe les tables, ains qu'on les leue, on ne parla que des perfonnes groffes & graffes. Le premier qui en parla, difoit que les perfonnes chargees de graiffe & fort groffes eftoient gens de bien, monftrans à tout le monde bon vifage, aimans à rire & faire bonne chere, conuertiffans tout ce qu'ils mangent en fang, qui eft la vraye pafture de ioyeufeté, tefmoing le Roy Loys onziefme, lequel feftoya les Anglois à Amiens, à l'aide de ie ne fçay combien de gros hommes choifis, qui beuuoient foubs la porte, feftoyans les eftrangers, & leurs tenans table ronde & ouuerte à toutes fins, en leur portant fort bon vifage. Que les gras foient bonnes gens, cela eft confirmé par vn Conful de village, lequel eftant delegué par ceux du bourg pour aller choifir vn bon prefcheur, homme de bien, & fçauant, luy qui eftoit boucher, monftra que les gras, à fon aduis, eftoient les meilleurs & plus doctes, comme i'ay trouué en vn petit liure :

Vn boucher Conſul de village
Fut enuoyé loing pour cercher
Vn preſcheur, docte perſonnage,
Qui vient en Careſme preſcher :
On en fit de luy approcher
Demy douzaine, en vn conuent,
Le plus gras fut prins du boucher
Cuidant qu'il fuſt le plus ſçauant.

L'autre qui parla des perſonnes groſſes & graſſes, en dict encores plus de bien, ſouſtenant telles gens eſtre ſans aucune auarice & enuie, n'ayans point vne choſe en la bouche, & l'autre au cœur, comme ont les maigres, aſſeichez, bazanez, & melancholiques : Eraſme appellant en ſes Chiliades vn homme de bien *Quadratus homo.* Ce que Ceſar donna bien à entendre, diſoit ceſtuy-cy, quand il dit qu'il ne craignoit point ni Antoine, ni Dolabella, leſquels eſtoient gros & gras, mais ouy bien Caſſe & Brute, maigres & deſnuez de chair & graiſſe : à ceſte cauſe les Gordiens eſliſoient pour leur Roy, le plus gros & le plus gras qui ſe pouuoit trouuer entr'eux, iugeans par le dehors ce qui peut eſtre dedans. Lors quelqu'vn de la Seree va demander, Ne ſeroit-ce point la cauſe pour laquelle les Allemans & Suyſſes, comme autresfois les Scythes & Thraces, ſont appellez pour la garde des Rois & Princes ? Non que ces Princes ſe deſient de la fidelité de leurs ſubjects, non plus que de leur force & hardieſſe : mais parce qu'ils voyent qu'en ceſte groſſe & grande maſſe de chair, il n'y a pas beaucoup de malice & de fineſſe, n'ayant pas grand eſprit

pour conduire vne mefchanceté & trahifon, à caufe que la groffeur du corps diminuë & opprime beaucoup l'efprit des perfonnes groffes & graffes, les Philofophes ayans efcrit, que *pinguis venter non generat fenfum tenuem*, & auffi qu'Ariftote dit, qu'il y a moins de chair en la tefte de l'homme (où toute la force du iugement & de la raifon eft) que en la tefte de tous les autres animaux, faifant proportion geometrique de l'vne à l'autre : tout cela eftant confirmé par Pline, qui dit que les gens gras font de lourd efprit, mais auffi qu'ils font plus apperts & moins fimulez que les chiches-faces, & chie-froidure de mingrelins & affechez de malice. Vn Franc-à-tripe alors nous va faire fouuenir de la mort d'vn de fes voifins, des plus gras & caillez de fa ruë, & auffi le meilleur & plus ioyeux, qui feruoit beaucoup à toute noftre ville à enfeigner liberalement où eftoit le bon vin, & où il faifoit feur, parquoy eftant regretté de tous les gens de bien, ils furent contraincts de dire que l'horologe ne leur eftoit pas fi neceffaire que ceft homme de bien, qui leur enfeignoit où demeuroit ceft homme qu'ils cerchoient, fans que perfonne y fuft trompé. Parquoy il fut honoré d'vn Epitaphe fort gaillard : mais il ne me fouuient que des deux derniers verfets, où il y a :

Marris en furent fes voifins,
Car il enfeignoit les bons vins.

Vn Medecin qui eftoit en cefte Seree, au lieu que nous penfions qu'il deuft rendre raifon pourquoy les per-

fonnes groffes & graffes fe plaifent plus à eftre fouldats & gens-darmes qu'à commander, & eftre grands feigneurs, eftans fideles & fans fard, va commencer à difcourir dont venoit la graiffe des gens gras : en difant qu'elle eftoit faite de la plus groffe partie onctueufe du fang, comme de caufe materielle, & que l'efficiente eftoit la froideur, qui cailloit cefte onctuofité de fang, eftant fortie hors des vafes. Vn Phyficien, lequel auffi eftoit en cefte Seree, luy va demander, dont vient donc qu'au cœur, là où eft le principal de noftre chaleur, il s'engendre de la graiffe ? Noftre Medecin luy va refpondre, que cela fe faifoit par la froideur de l'air que nous attirons pour rafraifchir les efprits vitaux qui font en nous, & pour moderer la chaleur de noftre cœur. Lors noftre Phificien luy repliqua, Ie vous prie ne vous couurir d'vn fac mouillé, de peur de vous morfondre, & refpondre à ce que dit Monfieur Ioubert contre Galien, & contre toute voftre efchole de Medecine, que la graiffe ne vient pas de froid, ou par faute de chaleur : mais que pluftoft c'eft la chaleur qui fepare la portion aëree & huileufe du fang, & la mouue & tranfporte çà & là en forme d'vne groffe & efpoiffe vapeur, iufques à tant qu'elle s'arrefte & efpoiffiffe en la denfité des membranes, & non pas que de leur froideur elle fe concree & forme en graiffe, les parties fpermatiques ayans beaucoup plus de chaleur que les fanguines, ce dit Monfieur Ioubert, contre la commune. Le Medecin demeurant court, cela n'eftant point en fon *Vade mecum*, & n'ayant iamais veu recepte où il entraft de telles drogues & marchandifes, en lieu de refpondre, il va

dire qu'il ne falloit pas ſi aiſément reprendre les Anciens, & vne commune opinion ſouſtenuë par gens doctes & ſçauans. Ce que bailla, diſoit-il, à cognoiſtre Ciceron, qui aima beaucoup mieux qu'on miſt au temple de Pompee, Tert. Conſul, ou I. I. I. Conſul, que Tertium Conſul, de peur de condamner toute l'antiquité, & beaucoup des plus doctes de Rome, qui auoient touſiours dict Tertio Conſul. Noſtre Medecin penſant honneſtement ſe retirer, fut interrogé s'il ſçauoit point que c'eſtoit que *gladiatoria ſagina :* mais il demanda terme pour en venir, & iuſques à ce qu'il euſt veu Lipſius en ſes Saturnales. Il y auoit en ceſte Seree des femmes qui s'endormoient, ne prenans point de plaiſir à ces diſputes, n'y entendans rien, parquoy on fut contraint, pour les eſueiller, de mettre en auant des vieux contes de la Cigoigne, qui parloient des groſſes & graſſes perſonnes, leſquels feront nouueaux, pour le moins, à ceux qui ne les ſçauent : car qui eſt celuy qui ſçache tout ? M'amie, commence à dire quelqu'vn, il y auoit vne fois vn moyne bien gros & gras, y eſtans ſubjets à cauſe qu'ils viuent oiſeux : ie croy bien, m'amie, que quand il alloit par la ville, les femmes eſtans touſiours apres luy, demandoient à ce fratre : Et bien beau-pere, quand accoucherez-vous ? Et il leur reſpondoit, Quand i'auray trouué vne ſage femme. Or il arriua, adiouſtoit-il, que ce meſme ventre omnipotent ſe met à piſſer en belle ruë : mais parce qu'à cauſe de ſon ventre il n'approchoit gueres de la muraille, il monſtroit tout ce qu'il portoit, & auſſi que ne voyant point ſon cas, il penſoit que perſonne ne l'euſt

ſceu voir. Les femmes le voyant ainſi piſſer, ne ſe pouuoient tenir de rire, & de luy dire, vous ſerez tantoſt où vous voulez aller, car vous auez prins le plus court. L'autre luy diſoit, Beau-pere, puisque vous auez, & tenez du menu, ie vous prie me bailler le change d'vn eſcu. Ce gros ventru ſe doutant bien qui les faiſoit ainſi rire, ſe tournant vers ces femmes, leur va dire, recommandez-moy bien à luy, il y a deſia long temps que ie ne le vy, que le grand diable qui vous fait rire, vous puiſſe entrer dedans le corps. Mais entre ces femmes qui regardoient piſſer ce beau-pere il s'en trouua vne moins folle que les autres, qui luy va dire, Hé ! Monſieur, cachez voſtre pauureté. Et de vray elle ne mentoit point : car ces gens gros & gras en ſont bien pauures. Celuy qui auoit faict ce conte, voulant rendre la raiſon pourquoy les perſonnes groſſes & graſſes ſont mal emmanchees, fut empeſché par les Dames qui eſtoient en ceſte Seree, qui iurerent leur grand ſerment de s'en aller, ſi on parloit d'autre choſe : ſe contentant de dire, que ſuiuant le racourciſſement ou allongiſſement du nombril, le membre tant de l'homme que de la femme deuient long ou court. Lors vne femme de la Seree, ſage & bien apprinſe, faiſant ſemblant de n'auoir rien ouy, & reuenant à ce beau-pere, qui piſſoit en belle ruë, va dire que cela n'eſtoit point honneſte ne beau de piſſer par les ruës, & que les Turcs le trouuoient ſcandaleux, & en eſtoient honteux, ſi de force il leur arriuoit, & que meſmes les Romains, exemplaires de toutes bonnes choſes, auoient certains lieux, où il y auoit des vaiſſeaux és carrefours des rues, pour y ap-

prester à pisser aux passants, sans estre veus, là où ils deslachoient à couuert comme les pistoles de Brunsuich. Et si ceste femme nous apprint, que pour refaire, & r'accoustrer ces vaisseaux, Vespasian mit vne dace & vn tribut sur Rome, non pas, disoit-elle, comme plusieurs ont dit, que ce fust sur l'vrine. Vne Fesse-tonduë s'addressant à ceste femme, luy va dire, qu'il y auoit des femmes aussi grosses & grasses que des hommes, & qui aiment aussi bien à rire, & à dire le mot, & respondre aussi gaillardement qu'ils sçauroient faire. Qu'il soit ainsi, disoit-il, escoutez, qu'il n'y a pas long temps que ie rencontray vne femme si grasse, & si pleine, que ie ne me peux contenir, voyant qu'elle me portoit si bon visage, de luy demander, combien il y auoit qu'elle n'auoit veu son noc, me doutant bien que ie ne serois pas sans responſe, ces personnes fraisches & caillees estant raillards & iouialles. Ceste femme se doutant bien que ie voulois rire, me va dire :. Par mon ame, Monsieur mon amy, il y a plus de six ans que ie ne l'ay veu : Ie vous prie, luy dis-ie, quand vous le verrez, de me recommander bien à luy. Ouy, en bonne foy, me respondit-elle, ie ne feray faute à vous y recommander, & à son voisin par le marché. On m'a dit depuis, adioustoit-il encores, qu'elle estoit mariee à vn homme assez vieux, & aussi gras qu'elle, & que tous les iours, sans consideration quelconque, il disoit à sa femme, que leur clerc estoit bon à aller sur la mer, estant bien enuitaillé. Il luy disoit si souuent qu'elle eut vn iour enuie d'en sçauoir la verité, pensant que son mary fust allé aux champs : mais se doutant de sa femme qui le

preffoit fi fort d'y aller, il fe cacha en fa maifon, où il veid que fa femme força le clerc de luy monftrer fon aiguille, qui eftoit fur le midy, ce qu'il fit, à la condition que fa maiftreffe luy monftreroit fon quadran. Le clerc va lors dire à madame : Ie vous prie que les facions baifer l'vn l'autre. Le mary qui s'eftoit caché, ayant veu & ouy tout cela, en fortant va dire, c'eft affez de fe voir, fans faire autre approche. Ayant chaffé fon clerc, & fa femme eftant affeuree de ce que fon mary luy auoit tant de fois dit fans aucune raifon, on ne laiffa à dire, que ce maiftre, encores qu'il fuft gros & gras, ne laiffoit à auoir vn beau membre, mais que fon clerc le portoit. Le maiftre de la maifon qui eftoit des plus gras, & pour cefte caufe on le nommoit l'enfant caillé, va demander à fon Medecin Rondibilis, auffi gras & caillé que luy, s'il y auoit point moien de le pouuoir amaigrir, tant parce que les femmes n'aiment gueres ces ventrus, comme n'eftans gueres aptes à la generation, pour auoir le membre petit, & par faute d'efprits & de femence, Ariftote difant que tout animal qui eft fort gras a peu de femence, que pour eftre plus fubjects à maladies que les autres, car n'ayans ces perfonnes graffes gueres de fang, elles font plus moleftees & de chaleur & de froideur, que ceux qui font maigres : & par confequant de moindre vie, mefmes qu'on les voit mourir fubitement dés leur ieuneffe, à caufe que ces graffets & douïllets ont les arteres tellement eftroictes & refferrees par la graiffe, que l'air & l'efprit n'y peuuent librement paffer, dont il aduient que la chaleur naturelle, n'ayant aucune refrigeration de l'air,

7..

par force s'auortit & efteint. Rondibilis baillant bon courage à noftre hofte luy refpond, qu'il eftoit bien plus facile d'amaigrir vn corps gras, que d'en engreffer vn maigre, moyennant que ce corps foit maigre de chaleur & ficcité naturelle, parce que nous pouuons facilement ofter quelque chofe à nature, eftant bien plus difficile d'y adioufter, & fi faut beaucoup plus de temps à humecter qu'à deffecher. Alors vn de la Seree demanda à Rondibilis s'il voudroit entreprendre d'ofter la graiffe à noftre hofte, veu que la graiffe n'a aucun fentiment en quelque animal que ce foit, n'ayant ny veines ny arteres. Le Medecin fe prenant à rire, va dire qu'il n'entreprendroit pas vne telle chofe, mais qu'il luy diroit bien pourquoy il eftoit plus gras au ventre qu'en autre part du corps, à caufe que le ventre eft plus voifin de l'eftomac où fe fait la digeftion. Si eft-ce, fut-il repliqué, que nous trouuons qu'vn Lucius Apronius, ayant vn fils fi gras qu'il ne pouuoit bouger d'vn lieu, tant eftoit pefant de graiffe, luy fit defcharger le corps, & luy fit feulement laiffer la graiffe qui luy eftoit neceffaire pour viure. Rondibilis n'en voulant rien croire, va s'addreffer à noftre hofte, qu'on appelloit l'enfant caillé, & luy va dire, puis qu' eftes marié, il eft bon qu'ayez fouuent affaire à voftre femme, n'y ayant chofe qui deffeche & amegriffe plus que cela, que fi elle eft maigre encores mieux, car elle attirera toute voftre graiffe, tout au contraire de la perdris qui s'engraiffe à couurir la femelle. Et me doute bien, difoit-il encores à noftre hofte, que fi voftre femme veut dire verité, elle dira que fi vous l'euffiez voulu croire,

vous ne fuſſiez pas la moitié ſi gras que vous eſtes, & luy conſeille, ſi elle vous aime, & voſtre ſanté, de mettre peine que par ce moyen vous puiſſiez laiſſer de voſtre graiſſe, n'eſtant pas la premiere recepte que i'ay baillee aux femmes qui auoient leurs maris outrez de greſſe, qu'elles ont bien retenue, & fait praƈtiquer à leurs maris, aumoins celles qui les aimoient bien fort, diſans à leurs maris, ſçauez vous pas bien que le Medecin a dit? Penſes vous, diſent elles à leurs maris, qu'on vous conſeille cela pour noſtre plaiſir? nous nous ſoucions bien d'vne ſi belle beſongne. Si vous ne voulez nous croire,vous vous en trouuerez mal, & nous auſſi : car vous deuiendrez ſi gras & replets, que la graiſſe vous eſtouſera, & Dieu ſçait, diſent elles à leurs maris en pleurant, ſi ie viuray long temps apres vous ! Noſtre hoſte toutefois, à qui on parloit, ſe defendoit de l'ordonnance de Solon, qui n'oblige le mary d'aller veoir ſa femme que trois fois le mois. Ceſte ſçauante femme qui s'eſtoit meſlee de reprendre ceux qui tombent de l'eau en la ruë deuant tout le monde, va repliquer au maiſtre de la maiſon qui s'excuſoit par la Loy de Solon, qu'elle ne s'entendoit pour la volupté, & qu'on n'en ſçauroit donner de reigle : mais qu'il vouloit que trois fois le mois on renouuelaſt l'alliance des nopces par les propos que l'on s'entretient en telle careſſe & viſitation, ainſi comme les villes renouuellent par interualles de temps les alliances qu'elles ont les vnes auec les autres. Celuy où eſtoit la Seree ne pouuant rien repliquer à cela, va dire haut & clair qu'on ne luy en parlaſt plus, & que s'il deuoit creuer de graiſſe, il ne ſçauroit le faire dauantage. Ron-

dibilis continuant son premier propos, va dire qu'il falloit marier les enfans gras & caillez bien ieunes, si l'on auoit peur qu'ils deuinssent trop gros, l'embrassement des femmes les rendans maigres, & aussi que le foucy, qui le plus souuent est compagnon de mariage, desseche le corps, & empesche le dormir, le veiller corrompant la nature du corps par froideur & siccité, & si engendre la cholere qui desseche fort. Et sur tout de peur d'engraisser, il se faut garder de dormir la grasse matinee : car il n'y a rien qui nourrisse plus la graisse à cause que le dormir fauorit plus la seconde coction (qui est generatiue du sang, duquel prouient la graisse, qui se fait au matin) que la premiere, qui se fait au soir, combien que s'aller coucher sur sa viande, & la digerer en dormant, engraisse fort. Il faut aussi, disoit nostre Medecin, que ceux qui ont peur d'engraisser mangent des viandes où ils ne prennent pas grand appetit : car ce qu'on mange sans goust, ne nourrissant gueres, desseche : comme aussi faict ce qu'on mange qui engendre gros sang, & tout ce qui est chaud & sec, toutes ces viandes dessechans les humeurs, si on endure tant que l'on pourra la soif, car les choses grasses & douces, esquelles on prend plaisir, & boire souuent, engraissent bien fort. Aucuns ont dit, adioustoit-il, que le fourmage vieil & salé emmaigrissoit la personne, aussi bien que les fueilles de fresne, si elles sont broiees & prinses en vin. Les autres ont asseuré que tout ce qui est laxatif & prouoque les vrines, estant chaud & sec, desseche grandement, rendans les gras, maigres, aussi bien que la medecine laxatiue souuent repetee, qui diminuë la digef-

tion. Il en y a, difoit-il encores, qui afferment qu'il n'y a rien plus fouuerain pour empefcher la graiffe, que l'exercice fait en trauail, & au Soleil, & en temps chaud, ayant grand faim & grand foif, le corps fe deffechant par la grande exhalation des efprits : ce que faict l'huile de noix, fi on s'en frotte auec des linges qui auront recueilli la rofee : car cela reftraindra & refferrera le trop de charnure & corpulence : comme auffi il peut eftre que prendre tous les iours chemife blanche amaigrift bien fort. Ceux de la Seree alors fe prindrent à rire de noftre Medecin, lequel fuiuant Epicurus, auoit toufiours fon, on dit, fon, il peut eftre, fans rien affeurer. Ce qui fut caufe qu'il parla autrement & prenant Cardan pour garent, va dire qu'il auoit laiffé par efcrit, qu'vn Roy d'Efpagne eftant fi gras qu'il fe fafchoit de viure, appella vn medecin Africain, lequel le guerit auec la femence de *lingua canis* comme il luy femble. Et puis alleguant Ioubert, il mit en auant que le ris augmentoit la graiffe, & que ceux qui craignent de deuenir trop replets fe doiuent garder de rire, tant qu'ils pourront, le ris dilatant les pores, & efchaufant le corps, rarefie toute fa maffe, & par cela le fang eftant attenué & fondu, il eft aifement refolu en groffe vapeur, dont vient la graiffe : & auffi que le ris exceffif eft plus dommageable aux gras qu'aux maigres, à caufe qu'il fait degaft & diffipation d'efprits, defquels les gras ont petite prouifion, & ainfi facilement la chaleur naturelle & les efprits peuuent eftre fuffoquez & eftoufez par vne compreffion & furcharge. Mais demanda noftre hofte, qui eftoit *ampliffimus vir*, quand i'auray faict vne partie

de ces receptes (car ie ne fçaurois dauantage practiquer celle qui dit qu'il eft bon d'auoir fouuent affaire à ma femme) & que par icelles ie deuienne maigre, y aura-il point en moy mutation d'humeur & de complexion ? Au lieu que i'aime à me tenir ioyeux & dehet, & que ie prens le meilleur ieu que ie me puis donner, deuiendray-ie point chagrin, facheux, auaricieux & melancholique ? Au lieu que les compagnies me font viure, mourray-ie point tout feul en les fuiant ? Que fi l'efprit & temparature fe muë auec le corps, mes complexions fe changeans à leur contraire, i'aime mieux demeurer ainfi que ie fuis, & faire bonne vie & courte, que de languir & viure long temps. Et qu'on fe mocque, tant qu'on voudra de moy & de ma pance, ie me tiendray tant que ie pourray gaillard & ioyeux, n'y ayant rien qui tant excite la chaleur naturelle, ne qui tant tempere les efprits & les purifie, ne qui tant corrobore la vertu, que la ioye. Ce n'eft pas de maintenant, repliqua quelqu'vn, qu'on fe raille des perfonnes groffes & graffes, car nous trouuons, & cela eft affez commun, qu'il fe prefenta au tribunal des harangues vn fort gros & gras homme, pour perfuader aux Atheniens la paix & concorde entre eux : mais quand ils virent ce gros bouffare, & trompette du iugement, en chaire, ils fe prindrent tant à rire qu'il ne pouuoit eftre efcouté. Prenant fon argument de ce de quoy ils rioyent, il commença à leurs dire. I'ay chez nous ma femme, qui eft encores plus groffe & graffe que moy, fi vous l'auiez veuë, il y auroit bien à rire d'auantage, mais ie vous dirai, quand elle & moy fommes d'accord, & en bonne

paix, nous nous rangeons bien en mesme lit, que si nous sommes en noise & debat, nous ne pouuons nous ranger & demeurer en vne mesme maison : les Atheniens entendirent bien ce que ce gros homme vouloit dire, & iugerent de luy que la graisse ne luy auoit aucunement suffoqué son esprit. Vn de la Seree va dire que les gens gras estoient communement ioyeux, prenans en bonne part ce qu'on dit d'eux, estans auec cela raillards, moqueurs, & gaudisseurs, si on s'adresse à eux, ne pouuans gueres faire autre chose. Qu'il soit ainsi, disoit-il, regardez le Courtisan, la replique d'vn gros homme, auquel on dit estant à cheual, en entrant en vne ville, vous faites au contraire de tous les autres, vous portez vostre malle par le deuant, quand il leur respond, on fait ainsi en la terre des larrons. Notez aussi la response que fit le confesseur du Roy Loys douziesme à vn Legat, lequel voyant ce confesseur s'endormir, va dire au Roy, Sire, regardez comme vostre pourceau prend ses aises. Le confesseur, encores qu'il fust bien gras, ne dormoit pas si ferme qu'il ne repliquast, I'aime mieux estre pourceau qu'asne. Quelque autre de la Seree assez gras, prenant la parolle, & defendant son party, disoit qu'estre gras de bonne sorte denotoit la vie assez longue, pour autant que nature n'engendroit point la graisse sinon apres qu'elle auoit restauré & nourry les autres membres, n'estant la graisse que vne superfluité de son propre nourrissement, & aussi que les gens maigres sont facilement offensez par le chaud & par le froid, leurs membres n'estans gueres couuerts contre les iniures externes, que s'il se

trouue des perſonnes graſſes & pleines qui craignent le froid (combien que toute greſſe ſoit chaude) cela procede de ce que les membres externes ſont bien eſloignez de la chaleur du dedans, à cauſe de l'eſpeſſeur de ce gros corps : & encore, adiouſtoit-il, que les gros & gras ſoient plus ſuiets aux cauſes & maladies internes que les maigres, comme aux fieures, aux oppilations, aux defluxions, catharres & apoſthemes, à cauſe des conduits qui ſont oppilez & eſtoupez, toutefois, encores fait-il beaucoup mieux voir vne chair graſſe & fraiſche, qu'vne deſcharnee, aumoins ce dit vn grand maraut de gueux, qui eſt en ceſte ville quaſi tout nud, lequel aime mieux tout manger & boire, & ſe tenir frais & caillé, & en bon point, que de ſe veſtir, que ſi on le reprend de cela, il reſpond, puis que Dieu veut que ie monſtre ainſi le cul & les feſſes, i'aime mieux qu'on les voye graſſes & refaiɛtes, que maigres & affechees. Vne feſſe-tondue de peur de s'endormir nous va aſſeurer d'auoir veu vn homme ſi gras que iamais on ne le peut faire entrer en la priſon par la porte, toutefois il ne fut pas ſi peſant qu'il ne s'oſtaſt du chemin, cependant qu'on diſputoit s'il falloit demolir deux ou trois portes de la priſon pour le faire entrer : & comme ceſtuy-cy, adiouſtoit-il, ne pouuoit entrer en la priſon par les portes, i'en ay veu vn autre qui y eſtoit bien entré, mais eſtant là dedans priſonnier, eſtoit deuenu ſi gros & ſi gras, qu'on ne le ſceut iamais faire ſortir de la priſon par la porte où il eſtoit entré. Et combien que les priſonniers n'ayent point la peine & le ſoucy de fermer les portes, on ne les fermoit point à ceſtuy-cy, ſa

prifon demeurant iour & nuiꝭ ouuerte : la difpute eftant grande, luy eftant eflargy, aux defpens de qui on rompроit les portes pour le faire fortir. Dans les hiftoires prodigieufes, il fe trouue vn grand Tyran, lequel deuint fi gros & monftrueux qu'il n'ofoit fe manifefter au peuple, de peur d'eftre moqué : & demeurant ainfi reclus, il enfla fi bien de graiffe qu'il eftoit contraint iour & nuict fe faire appliquer des fangfues fur les membres, pour luy tirer l'humeur qui le rendoit fi gras, autrement il euft eftoufé. Galien efcrit le femblable d'vn Nichomachus Smyrnien, lequel deuint fi gras, qu'il ne fe pouuoit remuer. On dit auffi que Maximin Empereur fut fi chargé de cuifine, qu'il euft bien fait tourner vn moulin à vent de force de fouffler, & qu'il auoit couftumierement deux hommes deuant luy pour luy porter le ventre, & deuindrent auec le temps fes membres fi chargez de graiffe, que les bracelets de fa femme luy feruoient d'anneaux à fes doigts. I'ay vn mien voifin, va dire vn Drolle, qu'on nomme l'enfant caillé, lequel comme on luy reprochoit vn iour qu'il eftoit trop gras, va refpondre, que feroit-ce donc fi ie couchois tout feul? Mais il luy fut repliqué, tu ne ferois pas fi gras, car tu mourrois de faim, d'autant qu'il auoit efpoufé vne vieille femme qui le nourriffoit & l'entretenoit ainfi en bon poinct, à cefte caufe quand ceft enfant caillé fe maria, on ne difoit point, vn tel s'eft marié, mais on difoit, il s'eft mis à nourrice. Si eft-ce, luy fut-il repliqué, que les vielles femmes & feiches ne s'adreffent gueres à ces grands ventres, qui font flacques & mols, & pleins de vents, ce qui me fait esbahir de ce que les

hommes qui veulent apparoiftre gaillards, & fe veulent marier, embourrent leur ventre de cinq ou fix liures de coton, veu que les femmes n'aiment pas ces groffes pances, & que nous monftrons par nos veftemens que nous ne fommes ny bons foldats de Mars ne de Venus, defaillant en nous tous les fignes qu'on cerche pour eftre propres à ces guerres. Et fi auec cela, nous fommes defceints, & fans ceinture, & d'ancienneté ceux qui n'eftoient point ceinturez eftoient reputez mols, lafches & coüards, & ceux qui eftoient bien ferrez & ceints, eftoient eftimez courageux & gens de guerre, la ceinture eftant prife pour la force & vertu, parce que celuy qui eft ceint, eft mieux appoinct & libre pour faire quelque chofe, que le defceint. Regardez, ie vous prie, adiouftoit-il, combien nous fommes variables & inconftans, veu qu'au vieux temps des Gaulois, leurs Magiftrats auoient vne ceinture, que fi elle ne pouuoit ceinturer quelqu'vn, celuy-la eftoit deietté & mefprifé de tous. Et Cefar dit en fes Commentaires, que les Gaulois portoient les accouftremens vnis & preffez fur le corps, rapportans la proportion & beauté des membres au contraire des Allemans, qui portoient leurs habillemens amples & larges. Et maintenant c'eft toute la grace d'eftre bien ventru, tant foyons-nous ieunes. Encores s'il y auoit quelque commodité en s'habillant en cefte forte, ie le trouuerois bon, mais ie ne fçay comme l'Efté ils peuuent durer, eftans enuelopez entre du coton, qu'ils ne foient cuits & fuffoquez par trop grande chaleur. Que fi nous regardons comme les Grecs fe gouuernoient, les Lacedemoniens haiffoient

tant ces groffes bedaines, qu'ils firent des loix contre ceux qui auoient le corps trop gros & gras, car il falloit que ceux qu'on appelloit *Ephebi*, c'eft à dire adolefcens, fe monftraffent tous nuds deuant les Ephores, que fi on les trouuoit par trop bonne chere & oyfiueté trop chargez de graiffe, on les puniffoit, auffi bien que faifoient les Romains, lefquels priuoient de cheual l'homme d'armes trop gras. Vn autre de la Seree, s'accordant auec ceftuy-cy, commença à dire : Ie me fuis fouuent esbahy comme la plus grand' part des François, & des plus nobles, & des plus riches, & des pauures, a peu endurer & porter fi grand charge & embourrement fur leurs ventres, & qu'ils ne fe foient pluftoft enbaftez & embourrez par le derriere & fur l'efchine, comme font les autres beftes, que fi toutes les beftes, & tous les afnes portoient charges, ie m'affeure qu'il n'y auroit perfonne d'entre-eux qui ne s'embourraft bien pluftoft le dos, que le ventre, ou bien il y en auroit à qui l'efchine feroit bien efcorchee. Et me femble, difoit-il encores, que les femmes en cela ont efté mieux aduifees que les hommes, lefquelles ont mieux aimé auoir vn gros derriere qu'vn gros deuant, & s'embourrer le cul que le ventre. Eft-ce point, demanda vn Franc-à-tripe, que les femmes ayant froid en cefte partie, à caufe du vent de bife, qui le plus fouuent fouffle-là ? Et encores que ce gros cul empefche les femmes qui le portent fi eft-ce que quand elles veulent, elles le laiffent, & le prennent, & en ay veu plufieurs qui difoient, apportez moy mon cul, i'ay laiffé mon cul à la maifon, & me fuis tant aduancee que ie fuis icy venue fans mon cul.

Mais, repliqua vn Drolle, ſi les femmes pouuoient laiſſer leur cul naturel auſſi bien que l'artificiel, ie les trouuerois bien plus à mon gré honneſtes & gentiles, encores qu'elles penſent le gros cul eſtre plus beau que le plat, & ie croy que c'eſt pour ce qu'on dit, c'eſt vn cul de meſnage, il y a à boire & à manger, & qu'elles penſent que tant plus leur cul ſera gros & ample, qu'il y aura plus à manger & à boire là. I'ay veu des femmes, repliqua Meſſer Panthalon, qui eſtoient ſi feſſuës, que vous n'euſſiez ſceu dire ſi elles auoient deux culs ou non, ſi vous n'euſſiez mis voſtre nez dedans, & lors il euſt eſté aiſé à ſentir que pour le moins, tant minces ſoient-elles, qu'elles en ont vn, & que c'eſt autant que ſi elles en auoient vn cent. Vn des plus aduiſez de la Seree, va dire, Ne voulons-nous point monſtrer par ces embourremens de ventre, que portent les hommes, & par ces penaillons de reueſche, dequoy les femmes groſſiſſent leur cul, mettans vn cul dans vn autre (où il n'y en auroit que trop d'vn) qu'il n'y a point de malice ne de fineſſe en nous, non plus qu'és perſonnes qui ſont groſſes & graſſes, leſquelles communément ne ſont doubles ne diſſimulees, ne malicieuſes & meſchantes? Ie n'en ſçay rien, reſpondit quelqu'vn, mais ie ſçay bien que nos preſcheurs ne trouuent pas bon ceſt accouſtrement de cul, & qu'à ce dernier Careſme vn predicateur reprenant, & à bon droit, la ſuperfluité, laſciueté & puantiſe des gros culs des femmes, leur diſoit: Mes Dames, vous ſçauez qu'il n'y a que deux chemins où il faut tous aller, l'vn eſt large qui eſt celuy de damnation & d'enfer, l'autre eſt eſtroit, qui eſt celuy de ſal-

uation, & de Paradis, auquel vous ne ſçauriez paſſer, à cauſe qu'auez le cul trop gros. Parquoy, ie vous conſeille, diſoit ce preſcheur aux femmes, laiſſer vos gros culs, car ne pouuans paſſer par le ſentier & chemin eſtroit, donnez-vous garde d'aller par le grand & large chemin, qui eſt de perdition. Puis leur diſoit, vos gros culs ainſi enflez, ſemblent aux paniers des chaſſes-marees, & prouiſeurs, qui ſont brauement couuerts de couuertures de liuree, mais par le deſſoubs vous n'y trouuerez que de vieilles rayes puantes, de la maigre ou de la ſeche, ſentant bien fort ſa maree. Mais eſtant tard, & qu'on ne pouuoit en matiere de gros culs donner ſentence qui rien valluſt, la Seree ſus cela ſe departit, apres qu'vne Dame d'icelle eut retiré des vers qu'elle auoit appris des œuures d'vn de nos modernes, & ce pour reſpondre à ceux qui veulent reformer les habits des femmes & des filles, auec leurs gros culs, diſant qu'en matiere d'habits, on eſtimera touſiours ſot & lourdau celuy qui ne s'accouſtre à la mode qui court.

Hommes ingrats, vn iour le temps ſera
Que voſtre orgueil ſa recompenſe aura,
Et qui voudra bien peſer voſtre affaire
Voſtre conſeil à vous meſme eſt contraire :
Si nous taſchons nous veſtir proprement,
Et à nos corps donner quelque ornement,
Eſt ce pour nous que prenons ceſte peine
Afin qu'à nous le plaiſir en reuienne ?
Certes nenny c'eſt pour vous plaire mieux,
Et ſeulement pour contenter vos yeux.

Diminuans doncques en ceste sorte
Les beaux atours que nostre sexe porte,
Pour seulement rendre l'homme contant,
Vostre plaisir diminuë d'autant.
Voila comment le meschant, quand il pense
Nuire à autruy, luy-mesme il s'offense,
Tombant luy-mesme au fossé qu'il a fait,
Et reuangeant luy-mesme son forfait.



VINGT-SEPTIESME SEREE.

Des Barbiers, & du mal de dents.

CESTE Seree fut faicte en la maison d'vn de nostre compagnie qui nous auoit conuié à soupper, pour solenniser sa Natiuité, laquelle estoit à ce iour là, comme c'estoit entre nous la coustume. Or il arriua que celuy qui faisoit la feste auoit ce soir grand mal aux dents, comme nous voyons qu'à chasque bout de champ, il y a le plus souuent trois lieux de torse, & de mal-aisé, que si vne fortune nous rit, l'autre nous menace, comme a bien escrit Plaute, disant :

— Ita Dijs placitum
Voluptati vt mæror comes consequatur.

Dont l'on pourroit bien à bon droit dire cecy, qui est aux Tragedies :

Plusieurs cas y a de fortune
Ce dont n'as esperance aucune,
C'est ce que les Dieux font souuent :
Mais ce qu'on pense estre à la veuë,
Et dont l'esperance est conceuë,
Se met à fin bien rarement.

Au commencement de ce festin natal, on ne se faisoit que rire du mal de nostre hoste, & luy disoit-on que si les dents luy faisoient mal, que ce deuoient estre les nostres, qui officioient si bien & non pas les siennes. Mais voyant que durant le soupper, il ne pouuoit manger, & nous faire bonne chere, comme il auoit de bonne coustume, & sçauoit bien faire, chacun le commença à plaindre, & à ordonner des remedes, tout le monde estant Medecin au mal des dents, ainsi que l'esprouua Gonelle bouffon du Duc de Ferrare. Aucuns ordonnoient des receptes pour les auoir practiquees en eux mesmes, les autres, plus heureux, pour les auoir ouy dire, ou les auoir leuës és liures, les vns & les autres plaignans tant nostre hoste, qu'ils dirent que Pline auoit escrit qu'vn homme s'estoit ietté par vne fenestre en bas, pour la rage des dents. Vn Drolle, qui à mon aduis n'auoit iamais eu mal aux dents luy bailla vne vieille & commune recepte, C'est, dit-il à nostre hoste, qu'il faut par l'espace de neuf iours dire tous les matins vn *Pater noster*, & vn *Aue Maria*, & chacun de ces iours bailler vne aumosne à vn pauure, selon vostre puissance & faculté, & au bout des neuf iours, disoit-il à nostre malade des dents, vous ferez le signe de la

croix ſur la doubleure du ſayon ou caſaque de ce pauure, en baiſant ceſte doubleure par trois fois. Et ſi ſon ſaye, repliqua noſtre hoſte, n'eſt point doublé ou qu'il n'en ait point, où le baiſeray-ie? Baiſéz-le au cul, luy reſpond le Drolle. Tous ceux de la Seree ſe prenans à rire ſe leuerent de table. Les tables leuees, pour ſoulager noſtre hoſte de ſon mal, qui rioit encores de ce qu'on l'auoit affiné, on ſe print à parler du mal des dents & des Barbiers qui les arrachent. D'entree de ieu, quelqu'vn va conter, pour eſiouïr noſtre hoſte, & le faire penſer à autre choſe qu'à ſon mal, qu'vn iour eſtant en la boutique d'vn Barbier il vid arriuer vn homme des champs, qui pria le ſeruiteur de luy arracher vne dent, qui le faiſoit courir les champs, le priant de le traicter doucement. Le Barbier mentant comme vn arracheur de dents, luy promet de l'arracher ſans aucun mal, mais il arriua que ceſt apprentif au lieu de luy arracher vne dent, il luy en oſte trois, auec vn inſtrument qu'on nomme Polican. Ce pauure homme voyant qu'on luy auoit arraché trois dents en lieu d'vne, deux deſquelles ne luy auoient iamais faict de mal, n'eſtans point gaſtees, ſe plaint fort, en appellant ce Barbier bourreau, qu'il n'entendoit point ſon eſtat, qu'il s'en plaindroit à ſon maiſtre, & en auroit la raiſon par Iuſtice. Ce compagnon de boutique, cognoiſſant ſa faute, luy va dire, taiſez-vous de par tous les grands diables, ſi mon maiſtre vous entend, il vous fera payer l'arracheure de trois dents. Le maiſtre ſe doubtant bien du fait, ayant ouï ce bruit, vient à la boutique, demandant que c'eſtoit, ce pauure edenté luy va dire, c'eſt voſtre ſeruiteur qui

m'a arraché vne dent. Quoy vne dent, repliqua le maiftre, ay-ie pas ouy parler de trois? Non, Monfieur, refpond le villageois, il ne m'en a arraché qu'vne, tenez voilà ce qu'il vous faut. Noftre hofte ne laiffa à rire auffi bien que les autres, & nous afferma que ce conte luy auoit allegé fon mal, les efprits qui donnent le fentiment eftans diuertis ailleurs, priant celuy qui auoit acheué fon conte de continuer, ce qu'il fit en cefte forte. Ce maiftre Chirurgien accompagnant cefte gentileffe d'vne autre, & ayant vne femme qui luy pefoit fur les efpaules, il fut contraint, comme eftant le dernier maiftre, d'alle à l'hofpital des peftiferez, ce qu'il accorda, à la condition que fa femme iroit à la fanité auec luy, pour le traicter fi d'auenture il tomboit malade: Il fut ordonné que fa femme iroit auec luy encores qu'elle remonftraft que fon mary n'en vouloit que la depefche, & qu'il mettoit fa vie en danger pour la faire mourir. Ce qui arriua, car tantoft apres elle mourut de la contagion : Le mary voyant qu'il auoit perdu ce qu'il vouloit perdre, fit tant enuers Meffieurs de la ville, qu'il en fut mis vn autre en fon lieu, & ainfi fe mit à fon aife affez honneftement : toutesfois ce Barbier ne peut euiter le mauuais bruit que luy donna tout le peuple, car communément il aduient, ce dit Plutarque, que les fautes que l'on commet contre les femmes, font plus diuulguées parmy le monde, que celles que font les femmes. Ce barbier mefme, acheua-il de dire, en fut puny, mais non pas comme il meritoit, car fe trouuant en vne foire, il rencontra vn homme, qui luy dict: Vois-tu pas bien celuy-là qui dort la bouche ouuerte, appuyé

fur fon fac, c'eft vn mien parent qui enrage du mal des dents, arrache luy cefte groffe que tu vois entre les autres, tien voila vn tiers d'efcu, affeure-toy que quand il fera efueillé, qu'il t'en payera bien, prens cela par aduance. Ce barbier prenant l'argent, luy arrache cefte dent dextrement. Le bon homme fentant la douleur par la perte de fa dent fe met fi bien à le battre, qu'il eut ce que les Barbiers demandent, playes & boffes, nonobftant que ceft arracheur de dents luy dict, qu'il luy auoit arraché cefte dent par le commandement d'vn fien parent, & qu'il crioit ainfi, à fin de ne le payer point d'vn chef-d'œuure qu'il auoit fait, de luy auoir arraché vne dent en dormant. Depuis on m'a dit que ce Drolle vouloit mal à ce dormeur, & au Barbier, & qu'il s'eftoit vangé en vn coup & de l'vn & de l'autre. Ces contes acheuez, quelque autre commença à dire, On dit en commun prouerbe, Il ment comme vn arracheur de dents, or les chirurgiens & barbiers communément les arrachent, ils font donc grands menteurs, or adiouftez qu'ils font auffi grands caufeurs & babillards, le babil & le mentir s'entre-fuiuans, comme le Roy Archelaus nous a enfeigné, reprenant le babil d'vn barbier, qui luy demanda, Sire, Comment voulez-vous que ie vous face la barbe? quand il luy refpondit, Sans dire mot. Et n'eft fans occafion, ce dit Plutarque, que les Barbiers font ordinairement grands babillards & caufeurs, pource que couftumierement les fait-neans d'vne ville, & les plus grands caufeurs fe trouuent & fe viennent affeoir aux boutiques des Barbiers, & de cefte accouftumance de les ouyr caqueter, ils apprennent à

trop parler, ce que pourrés entendre par vne hiſtoire de Plutarque. Vn Barbier, dit-il, lequel auoit ſon ouuroir de barberie ſur le port de Pire, en la ville d'Athenes, entendit de là par vn Eſclaue qui s'en eſtoit fuy, la deconfiture des Atheniens en Sicile, lors ce Barbier prenant ſa courſe s'en vint à la ville apporter ceſte desfaite. Soudain le peuple eſtant eſtonné, commanda qu'on ſceuſt qui auoit ſemé ce bruit, le Barbier fut amené, qui ne peuſt dire le nom de qui il auoit entendu ceſte nouuelle : Le peuple ſe mutine, & commence à crier, qu'il ait la gehenne, qu'on le torture, il a menty, il a controuué cecy, qu'on apporte vne roue, là où il fut iuſque au ſoir que le bourreau le vint delier, & encores ce Barbier ne ſe peuſt tenir de demander à celuy qui le detachoit, comme leur Capitaine Nicias auoit eſté tué ; tant ce vice de parler par accouſtumance deuient incorrigible. Et la raiſon que baille Plutarque pourquoy ce Barbier fut mis ſur la rouë eſt, que tout ainſi que ceux qui prenent medecine, haiſſent puis apres les gobelets où ils les ont beuës, auſſi ceux qui apportent mauuaiſes nouuelles, ſont couſtumierement mal voulus de ceux à qui ils les apportent. Voyez, repliqua vn de la Seree, par ce conte de Plutarque, que les premieres nouuelles ne ſont gueres vaines, & n'eſt ſans propos ce qu'on dit, *vox populi, vox Dei :* ce qui eſt confirmé par ces deux vers.

Iamais en vain publique renommee
Ne ſe trouua auoir eſté ſemee.

Il y auoit en cefte Seree vn Medecin, lequel n'eftant point chiche de fes drogues, laiffant les Barbiers, & retournant au mal des dents, va dire que pour bien guerir ce mal, & en ofter la caufe, il falloit fçauoir fi la fluxion eftoit chaude ou froide : l'vn & l'autre eftant la caufe du mal. Que fi la fluxion, difoit-il, eft chaude, venant fouuent du cerueau, elle fera vn tumeur à la racine de la dent, & fi la douleur fera fort aigue, le lieu fera rouge, l'eau froide mife en bouche federa la douleur, dautant *contraria contrarijs curantur*. Au contraire fi la fluxion eft froide elle ne fera point de tumeur, la douleur ne fera pas forte, les chofes chaudes qu'on y appliquera, feront ceffer la douleur. Ayant cogneu, difoit noftre Medecin, par ces chofes, l'humeur qui peche, & fa qualité, il faut diuerfifier les remedes, en quoy tout le peuple qui eft medecin pour les dents, & mefmes mes compagnons, faillent ordinairement, ne baillant qu'vn remede tant pour la fluxion chaude que pour la froide. C'eft vn grand cas, repliqua quelqu'vn, qu'encores que les dents feules refiftent au feu, & ne fe bruflent auec le refte du corps quand on le brufle, que neantmoins vne fimple diftilation de rheume ou de caterre les confume, & pourrit ! On m'a dit autrefois pourtant que les Indiens nouuellement defcouuerts, auoient vne certaine drogue pour conferuer leurs dents, & les empefcher de pourriture & corrofion, & d'y auoir aucun mal, laquelle ils font de coquilles d'huiftres, de celles qui produifent les perles, qu'ils font brufler, mais auffi, difoit-il, les dents leur deuiennent auffi noires que charbon, & fi ces barbares, entre autres les Cumanois,

font grande gloire d'auoir leurs dents noires, comme nous faifons de les auoir bien blanches, appellans femmes & effeminez ceux qui les ont blanches, & beftes ceux qui ont de la barbe. Pleuft à Dieu, va repliquer noftre hofte, fçauoir cefte compofition, à la peine d'auoir les dents auffi noires que les Mores les ont blanches, & qu'on en euft pluftoft apporté de ce païs là, parauant incogneu, ce bon remede, & de bonnes receptes, pour les maladies de noftre Europe, que d'autres maladies de quoy on n'auoit iamais ouy parler par de ça, qui toutefois leur font communes. Et poffible, va dire vn autre de la Seree à noftre hofte, que la recepte des Indiens que demandez, eft celle que met Pline, quand il dit que la cendre faićte des efcailles des huytres fait blanchir & nettoyer les dents, eftans frottees de cefte cendre calcinee : mais ie me doubte bien, adiouftoit-il, que la recepte de Pline ne fait que blanchir les dents, & que celle des Sauuages, que vous fouhaitez, guerit le mal, en empefchant la caufe du mal, & defendant les dents de toute mauuaife fluxion. Ie me fierois plus, repliqua noftre hofte, en la compofition des Negres & des Indiens, qu'aux billets & paroles Diaboliques qu'on baille auiourd'huy contre le mal des dents, où il y a efcrit, Galbes, galbat, galdes, galdat : & qu'en ce fot dićtum & breuet qu'on pend au col, où fe trouue efcrit, *Strigiles, falcéfque dentate, dentium dolorem perfanate*, encores que Auger Ferrier en face vn grand cas : & qu'en ces parolles prononcees durant la Meffe, qui font *os non comminuetis ex eo*, & qu'en l'application d'Apollonius, qui dit que le mal des dents eft guery, fi on fca-

rifie les genciues auec la dent d'vn homme qui aura esté tué. Vne fesse-tondue, à propos des oraisons & des mots qui font guerir le mal des dents, nous va conter vne gaillarde histoire d'vne nouuelle mariee, qui ne laissa d'auoir mal aux dents le soir & la nuict de ses nopces, encores qu'on die en commun prouerbe, rage de cul passe le mal des dents, si grand mal, dy-ie, que ceste pauure mariee perdoit toute patience, mesme alors qu'elle fust couchee le soir de ses nopces auec son mary, lequel se voulant aprocher d'elle, & se iouër, elle le pria d'attendre vn peu iusques à ce qu'elle eust dit quelques certains mots, & quelques oraisons qu'elle auoit accoustumé de dire toutes les fois que le mal des dents luy prenoit, & que les ayant dictes, son mal la laissoit incontinent : ayant apprins ces breborions de sa grand mere, fort subiecte, aussi bien qu'elle, à la rage des dents. Son mary ne luy voulant reffuser ceste premiere requeste, la laisse dire ces audinos : mais cependant qu'elle les disoit, le marié qui auoit esté de la feste, s'endort. La mariee qui n'estoit point endormie, tant pour la rage des dents que du cul, ayant acheué sa vernedé, & estant allegee de son mal, va dire à son mary, Michau, i'ay dit, Michau, i'ay fait. Voyant la mariee que Michau ne faisoit rien, & qu'il ne s'approchoit point d'elle comme il auoit faict d'entree, en le poussant va crier encores plus haut, Michau, i'ay fait, Michau, i'ay dit, Michau, mon amy, i'ay acheué : mais il dormoit si fort, & auoit si bien bridé les puces que ceste pauure mariee ne le peut iamais resueiller, les sentinelles ayant rapporté que Michau ne s'esueilla qu'au

matin, combien que sa femme toute la nuit n'eust fait autre chose que le pousser, & luy crier, Michau, i'ay fait, Michau, i'ay dit, & si ceste mariee confessa le lendemain à ceux qui auoient fait la sentinelle, & à ceux qui les auoient leuez, & à la ronde, qui en se raillant luy disoient, Michau, o l'est fait, Michau, o l'est dit, qu'elle auoit enduré plus de mal ceste nuict, que les dents ne luy en firent iamais. Nostre hoste se sentant vn peu allegé par l'esmotion de rire de ce Michau i'ay fait, nous va demander si les dents & les os auoient sentiment, & si c'est bien parlé quand on dit, les dents me font mal. Les vns soutenoient l'opinion de Galien, qui dit que les dents n'ont point de sentiment quand à la partie qui est d'os, mais ouy bien quant à leur racine où est le nerf sensitif. Les autres tenoient, auec Auicenne, & selon les Physiciens, que les os, encores qu'ils n'ayent nul nerf, ne sont pas sans sentiment du chaud & du froid, d'autant, disoient-ils, que les esprits qui penetrent par les pores des os, & des dents, peuuent bailler sentiment. Et à ce propos vn habile homme de la Seree va demander à nostre Medecin, pourquoy c'estoit que les dents, qui sont plus solides que la chair, sentent plus tost le froid que la chair, qui est rare, veu que ce qui est rare deuoit plus tost estre offensé, que ce qui est solide. Où pource que le Medecin & le Physicien ce sont deux en ce temps, & ne deuoient estre qu'vn, comme au temps passé, nostre Medecin pensant eschapper, se met sur les distinguo, mais parce qu'ils n'estoient à propos, le Physicien fut contraint de faire le prestre Martin, & de se respondre luy-mesme, disant, les dents sont plus

offenfees du froid que la chair,parce qu'elles font enracinees dans les conduits & pores, qui font fi petits qu'il n'y peut auoir là grande chaleur, laquelle eftant petite, eft facilement furmontee par la froideur, qui caufe la douleur, au contraire la chair fent pluftoft la chaleur que la froidure, & en eft pluftoft offenfee, parce que la chair confiftant en vn temperament mediocre, a plus de chaleur que de froideur, qui eft caufe qu'elle n'eft point fi toft offenfee de la froideur que la dent, laquelle a plus de froideur que de chaleur. Noftre hofte interrompant cefte difficulté, va dire qu'il ne fe foucioit point fi le froid faifoit plus de mal aux dents qu'à la chair, mais feulement il les prioit de le guerir, ou pour le moins de faire ceffer la douleur. Le Medecin va refpondre, qu'il n'approuuoit point les receptes communes qui font anodines, ne faifans qu'appaifer la douleur, mais qu'il vaudroit beaucoup mieux en ofter la caufe, eftant bien meilleur de monter fur la maifon pour empefcher de pleuuoir dans le logis, & rabiller la goutiere, que fe contenter de mettre vn vaiffeau deffoubs. Puis noftre Medecin ayant regardé au mal de noftre hofte, le va affeurer que le mal qu'il enduroit ne venoit point d'vne grande fluxion, mais d'vn humeur acre & pourry qui luy rongeoit les dents : parquoy il luy confeille, à fin d'euiter cefte erofion, que tous les matins il prene fur la langue du fel, & quand il fera fondu, qu'il en frotte fes dents, ou qu'il fe laue tous les moys vne fois ou deux de vin ou de vin-aigre, efquels ait bouilly des racines de thithimale, paffees & coulees en vn linge. Or parce que tout le monde eft medecin au mal de dents, comme il

a eſté dit cy deſſus, & confirmé par Gonelle bouffon du Duc de Ferrare, chacun ſe met à vouloir ordonner des receptes, les vns pour le mal des dents, les autres, pour complaire aux femmes, pour les auoir blanches, belles, & ſans corroſion, n'ayant rien qui enlaidiſſe plus que d'auoir les dents gaſtees & noires. Le premier qui commença à ordonner des receptes, nous va aſſeurer qu'il n'y auoit rien plus ſouuerain au mal des dents, que de prendre vne gouſſe d'ail vn peu cuite ſoubs la cendre, & l'appliquer ſus la dent, & dans l'oreille, la plus chaude qu'on pourra endurer. Que ſi cela n'y fait rien, mettez ſur l'artere du temple au deſſus du mal, vne emplaſtre faite de poixreſine, meſlee auec de la poudre d'alun, & noix de galle, la portant la nuit & le iour. Le ſecond, approchant de la recepte du premier, va dire que trois teſtes d'aulx broyez en vin-aigre, allegeoient la rage des dents, comme auſſi faiſoit leur decoction faite en eau, en s'en lauant la bouche. Le tiers nous donnoit tous aux diables, & non pas luy, que ſi on dechauſſoit les dents auec la racine de panais, ou ſe lauant la bouche du ius tiré de la racine d'aſperge, ou prendre des capres cuites en vin-aigre, ou maſcher ſa racine, ou mettre en la bouche du ius tiré de *lapathum* ſauuage cuit en vinaigre, qu'on ſe trouueroit allegé du mal des dents, autant en fait la graine iaune deſſechee des roſes, ſi on en frotte les dents, & le laict du figuier ſauuage appliqué auec de la laine ſur la dent, ou dedans, & ſa racine bouillie en vin. Le quart Medecin n'eſtant pas ſi ſage que le precedent, ſe donnoit à tous les diables ſi le dedans de la galle maſché ne gueriſſoit

le mal des dents, l'ayant effayé auffi bien que la decoction de feuilles de tamaris, & celle de la racine de ronce, en s'en lauant les dents, & la racine de iufquiame mafchee auec du vin-aigre, & celle du plantain, & de fes fueilles, la mafchant, ou fe lauant la bouche de leur decoction, apres l'auoir fait bouillir en vin aigre. Le quart medecin des dents vouloit gager que la racine de veruaine mafchee, ou bien la mettant bouillir en vin, ou en fe lauant la bouche de cefte decoction, infailliblement appaifoit & fedoit la douleur tant poignante fuft-elle, les racines de quinte-fueille cuites en vin, ou vin-aigre, iufques à la confomption de la tierce partie, en faifant autant fi on les laue d'eau falee auant que les mettre au feu, tenant longuement cefte decoction en la bouche, ou bien fe frotter les dents de cendres de quinte-fueille bruflee. Le quint medecin affeure, apres Pline, que la poudre de coloquinte, meflee auec fel & aluyne gueriffoit le mal des dents, & que fon jus attiedy auec vin-aigre, affermoit les dents qui branflent, la racine de bouillon cuite en vin ou vn laue-dent de hyffope, & de jus de pencedanum, auec de l'opium, faifant auffi ceffer toute douleur des dents. Le fixiefme, attribuant toutes les guerifons à vne latente & occulte faculté des fimples, maintenoit qu'il n'y auoit rien plus fouuerain pour cefte rage, que la racine du muguet blanc, bouillie en vin-aigre, coupee en rouëlles, fe lauant la bouche de cefte decoction tiede : & qu'autant en faifoit la racine de l'efclaire, broyee en vin-aigre, & tenuë en la bouche, & l'ellebore noir mis en la dent creufe, ou bien prendre la racine de l'arrefteboeuf, dite des Grecs *Anonis*, cuite en eau &

vin-aigre, s'en lauant la bouche. Le feptiefme medecin de Rondibilis va dire en loüant fes remedes, que fi on frotte les dents quelque temps de fang de tortuë, qu'on n'y aura iamais mal non plus que fi vous prenez de la vieille tounine bien lauee, puis broyee, & s'en frotter les dents : mefmes difoit, que fi de tous poiffons falez, vous en prenez les areftes & efpines, & que les faciez brufler & calciner, en vous en frottant la dent, on en fera totalement guery : auffi bien que fi appliquez fus la dent toutes fortes de bitumes ou des feuilles de laictues de cheures, qui font laictues ameres, broiees en vin-aigre, s'en lauant la bouche deux fois le mois. Le huictiefme va dire que fa grand' mere gueriffoit tout le monde auec de la poudre de coloquinte, meflee auec fel & aluine, ou bien en prenant la racine de molue qui ne iette qu'vne tige, & en fcarifier la dent, & confeilloit de fe lauer fouuent la bouche de vin-aigre, & tous les matins prendre vn grain de fel, pour empefcher toute erofion & putrefaction : que fi les dents vous font mal, pour feder la douleur, il faut lauer fa bouche de nitre & de vin, y adiouftant vn peu de poiure. Noftre Medecin reiettant tous les remedes qui ne font qu'anodins, nous va dire que le plus fouuerain, pour empefcher que le mal ne retournaft, eftoit de faire arracher la dent, & que cela fe feroit fans douleur fi vous mettez au pertuis de la dent creufe de la cendre des vers de terre calcinez. Franc-à-tripe lors nous va conter qu'il y auoit vn marefchal en fon païs, qui arrachoit les dents fans vous toucher ne faire force, mefme que le patient fe l'arrachera luy-mefme. Il prenoit, difoit-il, vn filet, qu'il

mettoit en deux ou trois doubles, & en lioit la dent, & l'autre bout il l'attachoit à fon enclume, puis il mettoit en fa forge vn fer, & toutes les fois qu'il faifoit foufler fes foufflets, ce marechal difoit gamara. Quand ce fer fut bien chaud, & tout ardant, il le tire de la forge, puis va dire au patient, qui eftoit attaché à l'enclume par fa dent, ouure la bouche bien grande, & faifant femblant de luy mettre ce fer ardant en la bouche, Dieu fçait s'il fe fit prier à s'ofter de là, & s'arracher luy-mefme la dent, le marefchal luy criant, Difois-ie pas bien que vous arracheriez voftre mefchante dent de vous-mefme? Ce forgeron en vfoit autrement pour luy, car fe voulant arracher vne dent, qui luy faifoit mal, il bandoit fon arbalefte, & attachoit à la corde de l'arbalefte vn filet bien fort, qu'il lioit par l'autre bout à fa dent, puis debandoit fon arbalefte, & fi difoit que cela fe faifoit fi fubtilement qu'il n'enduroit nul mal. Quand on eut vn peu ry, les Dames qui eftoient en cefte Seree, prierent ces medecins de dents de leur donner des remedes pour auoir les dents belles & blanches. Le premier va dire qu'il falloit auoir vn *dentifricium* (qui fe nomme ainfi en Latin) de miel meflé auec du charbon de vigne, qui n'aura iamais porté de raifins, fi mieux on ne veut prendre la cendre de corne de bœuf, l'vn & l'autre rendans les dents blanches & polies, foit en vous en frottant les dents ou en vous lauant la bouche. Vn autre affeura auoir approuué qu'il n'y auoit rien meilleur pour blanchir les dents, que fe les frotter auec de la cendre du talon d'vn pied de bœuf, auec myrrhe; les os d'vn onglon

de pourceau en faifans autant, combien qu'aucuns preferent à tout cela les cendres d'orge bruflé, incorporees en miel, auec vn peu de fel, ce qui fert auffi à faire bonne haleine. Apres ces deux, le tiers ne reiettant pas du tout ces remedes, mais eftimant beaucoup les fiens, pour les auoir apprins du Medecin d'vne grand' Princeffe, va dire, qu'il n'y auoit rien plus fouuerain, ne qui gafte moins les dents, ne qui les blanchiffe mieux & nettoye, que la cendre des coques d'œufs calcinee en oftant la pellicule de dedans, autant en faifant la cendre de nitre calciné, & la poudre d'yuoire. Que fi nous auions, difoit-il, la compofition d'vn onguent, que les Anciens appelloient *Odonftimma*, il n'en faudroit point cercher d'autre, mais en fon lieu nous pouuons vfer d'vn onguent qu'on appelloit *Omphacium*, lequel entretient les dents en leur blancheur, fi on le tient en la bouche, eftant auffi fort bon pour affermir les genciues & les dents tremblantes, fi ordinairement on fe cure les dents apres le repas auec du bois de lentifque, ou du myrrhe, & de tout autre bois aftringent. Sur tout il defendoit les reforts, comme gaftans fort les dents, que fi on en veut manger, il faut apres en auoir mangé, vfer de poudre d'yuoire. Que fi vous auez les dents agacees (adiouftoit-il) que les Latins appellent *dentium ftuporem*, & les Grecs, ainfi qu'on m'a dict, *Ernodiam*, il ne faut que manger du creffon. Ceux de la Seree s'ennuyans de tant de remedes, & fi longs, fentans plus fon Medecin, & fa medecine, que toute autre chofe, ne l'ofoient dire, à caufe que noftre hofte, qui ne demandoit que guerifon, difoit qu'il eftoit bon fçauoir

diuers remedes, dautant qu'vne recepte en pourra guerir vn, qui ne guerira pas l'autre, à cause des complexions & humeurs qui sont diuerses. Sur la fin de ces receptes, quelqu'vn va dire qu'il n'y auoit rien plus dangereux pour les dents, que manger souuent du laict, car le laict, disoit-il, rend les genciues si humides que les dents en sont plus subjectes à erosion & putrefaction. Que si on aime le laict, il faut se nettoyer & lauer la bouche, apres qu'on en aura mangé, auec du vin pur, & encores sera meilleur, si on mesle vn peu de miel parmy le vin, mesmes on dit que le laict d'anesse est fort bon si on s'en laue les dents, & qu'on les frotte puis apres auec beurre & miel meslez ensemble. Est-ce point le laict, luy demanda vn autre, que tetent les petits enfans, qui leur cause si grand mal quand les dents leur percent? Non, va dire nostre Medecin, c'est vne matiere aiguë & chaude qui vient deuant que la dent sorte, & aussi la solution de continuité, qui cause la douleur aux petits enfans quand les dents leur viennent à percer, à ceste cause nous voyons que les enfans ne sont pas si malades des dents en hyuer qu'en Esté, parce qu'en hyuer la matiere n'est pas si aiguë qu'en esté, & bien souuent si les dents viennent l'Esté aux enfançons, ils sont en danger de leur vie. Les femmes de la Serẹe lors vont prier le Medecin de leur donner quelques remedes pour empescher le tourment que ce percement de dents donne à ces petits innocens. Lequel leur va conseiller de faire la recepte commune, c'est de leur frotter les genciues auec ceruelle de lieure ou de connils, combien que

Pline le ace auec ceruelle de mouton. Vn Drolle lors va promettre à ces femmes vn remede affeuré, & experimenté, & fur fa vie l'affermoit, lequel garantiffoit les petits enfans du mal de dents & de la teigne. Les femmes le prierent à ioinctes mains, voyant qu'il en iuroit, de leur enfeigner cefte recepte. Mes Dames, commença-il à dire, fi vous voulez que vos enfans foient exempts du mal des dents, & de la teigne, incontinent qu'ils feront nais, prenez les, & les paffez dans le pertuis de la roüe où paffe l'effueil de la charrette. Ces bonnes femmes, y allans à la bonne foy vont luy repliquer, Et comment, ils n'y fçauroient entrer ? Alors ce bon compagnon, fe prenant à rire : Que diable voftre cas eft donc large. C'eft bien, difoit-il, contre aucuns qui vous appellent auares & refferrees, mais à ce que ie voy, vous eftes bien liberales & larges. Noftre hofte apres auoir ris, nous affeura que fon mal eftoit allegé de la moitié. Et pour nous le monftrer,va defcouurir que ceux qui naiffent auec les dents, font heureux, comme il s'en eft trouué : mais plus heureux, difoit-il, ceux qui n'en ont point du tout, à caufe de la rage que font les dents à plufieurs : car encores que vous ayez des dents dés voftre naiffance, auffi les perdrez-vous bien toft, d'autant que nature faifant quelque chofe pluftoft qu'il ne faut, & auec plus de matiere, fur la fin elle n'a rien que fournir pour entretenir ce qu'elle a trop auancé. Comme ceux qui naiffent auec les dents, repliqua vn de la Seree, font mieux fortunez que les autres, fi nous croyons les anciens & l'experience, le contraire eft des filles qui naiffent endentees, lef-

quelles portent vn tres mauuais prefage, auffi bien que celles qui viennent au monde auec du poil au deffus de leur cas, comme m'a affeuré vn gentil-homme, qui dit auoir veu & tenu vne fille, laquelle au fortir du ventre de fa mere auoit fa motte tertree & chargee de poil. Qui fait, demanda vn autre, qu'on a toufiours obferué que les enfans nais durant la pefte, ont deux dents moins que les autres, & fi font plus debiles? Le Medecin eftant hors de fon Catholicon, laiffa parler le Phificien, qui va refpondre par vne autre interrogation, en demandant, ne feroit-ce point à caufe de la debilité des produifans, procedee d'humeurs ardantes, qui regnent en temps de pefte, & ont confumé l'humidité radicale, dont vient que les enfans nais en temps de pefte ont deux dents moins, & font debiles? Et de là vient qu'on tient auec Ariftote, que ceux qui n'ont gueres de dents, & les ont claires, les doigts fort longs, la couleur plombine, & ont plufieurs lignes en la main, qui font interrompuës, ne viuent pas longuement. Ce qui eft confirmé, quand aux dents, de ce que nous voyons que les beftes tant plus elles ont de dents, tant plus eft longue leur vie, parce qu'elles abondent en humeur radicale. Et de là vient auffi, que les hommes viuent plus que les femmes, dautant qu'ils ont deux dents dauantage, pour auoir plus d'humeur radicale, & plus de fang & de chaleur, & auffi que les hommes qui ont trente deux dents viuent plus que ceux qui en ont moins. Pline auffi dit, adiouftoit-il, que les femmes qui ont les dents œilleres de deffus doubles du cofté droict, que ce leur eft figne de bonne fortune, ainfi

qu'apparut en Agripina, que ſi elles ſont doubles du coſté gauche, c'eſt preſage d'infortune. Ie ſuis content, repliqua quelqu'vn, de croire cela pour vous faire plaiſir, mais ie ne puis croire ce que dit voſtre meſme autheur, que les mirouërs ſe terniſſent de la veuë des dents d'aucuns hommes, les pigeonneaux ſans plume en mourans auſſi. Ie croy de ma part, va dire noſtre Medecin, que quand on dit que ceux qui ont les dents claires ne viuent gueres, que c'eſt parce que ceux qui maſchent mal, ſont mauuaiſe digeſtion, la premiere digeſtion ſe faiſant en mangeant, & auſſi que ceux qui ont les dents clair ſemees, ſont de debile complexion, meſmes en leur generation, que s'ils euſſent eſté de bonne & forte diſpoſition, ils n'euſſent pas eu les dents ainſi claires. Monſieur de Montagne dict que on a veu de ſon temps à Conſtantinople vn homme qui auoit les dents ſi bonnes & fortes, lequel ſeulement des dents bridoit & harnachoit ſon cheual. Encores que les dents, fut-il repliqué, ſeruent à la digeſtion des viandes, ſi en ay-ie veu qui ſe les faiſoient arracher, encores qu'elles fuſſent bonnes : les vns pour auoir la voix plus molle, graſſe, & mignarde, les autres pour les arranger en meilleur ordre, les autres pour ioüer mieux de la flute. Ie ne ſçay, repliqua vn de la Seree, pourquoy il en y a qui ſe font arracher les dents, veu que le ſon de la voix ſe rompt par les dents, comme le ſon de l'inſtrument par les cordes, car les dents ſont les cordes, & la langue eſt le plectre ou archet auec lequel ſe rompt le ſoufflement & la voix qui ſort dehors, & s'en forme la parole. I'ay veu auſſi vne ieune Dame, qui ſe fit arra-

cher vne dent, ou parce qu'elle eſtoit gaſtee, ou mal-ſituee, puis s'en fit remettre vne autre, qu'elle fit arracher à vne ſienne Damoiſelle, laquelle reprit, & ſeruit comme les autres, eſtant vne grande beauté à vne femme que d'auoir les dents luiſantes, tout ainſi que l'yuoire d'Homere freſchement coupé, & que les vnes ne ſurpaſſent point les autres en largeſſe, ni en hauteur, ſans cheuaucher les vnes ſur les autres, les dents ayans eſgalité par tout, meſme couleur, meſme grandeur, & meſme rang. Vn de la Seree va dire qu'il croyoit bien qu'vne femme, pour eſtre belle, ſe pourroit faire arracher vne dent, veu qu'vne Dame de Paris ſe fit eſcorcher pour ſeulement en acquerir le teint plus frais d'vne nouuelle peau. Mais demanda vn autre, comme eſt-il poſſible que les dents nous durent tant, eſtans ſi ſouuent froiſſees l'vne contre l'autre? Il faut bien dire, luy fut-il reſpondu, que les dents ne ſont pas faictes de meſme matiere que les os, & qu'encores qu'elles ſoient de matiere plus dure, ſi eſt-ce qu'il faut confeſſer neceſſairement que la matiere dont elles ſont faictes croiſt touſiours,ce que ne faict la matiere des autres os, autrement par le frequent maſcher elles ſeroient conuerties en rien, & auec le temps il n'en demeureroit rien, mais les dents eſtans engendrees de l'humeur motif, qui croiſt de iour en iour, cela faict qu'elles reuiennent, & non pas les autres os, leſquels ſont engendrez & faicts d'humeur naturelle au ventre de la mere. Ainſi les dents reçoiuent accroiſſement ſans ceſſe, pour ſuppleer à leur charge, qui eſt maſcher la viande. Vray eſt qu'ils ſemblent demeurer en meſme eſtat, mais

l'accroift fuit le decroift d'iceux par le moyen de la chaleur & nourriture continuelle qu'iceux reçoiuent. Croiffent les dents, va repliquer vn Drolle, ou ne croiffent point, fe corrompent ou non, i'en ay affez pour manger tout mon bien, mais que Dieu me garde celles que i'ay. On demanda à noftre hofte s'il fentoit toufiours douleur aux dents. Ayant refpondu que fa douleur en partie eftoit ceffee. Lors quelqu'vn luy va dire, qu'il luy confeilloit, pour eftre du tout guery, d'aller chez le barbier qu'il fçauoit, & qu'il luy feroit faire telle diete qu'il ne craindroit aucune fluxion : & qu'il n'y auoit pas long temps que ce barbier auoit fait faire telle diete à vn de fes pigeonniers, que de faim il auoit mangé fes emplaftres, & de foif il auoit beu fes vrines, l'eftomach vuide appetant & demandant la nourriture du dehors, & qu'on le rempliffe. Noftre hofte luy refpond que iamais il n'auoit eu la grande verolle, mais bien qu'on l'auoit accouftré comme vn homme qui l'auoit, m'en reftant ceft aduantage, difoit-il, que i'ay vn Almanach perpetuel, qui me durera toute ma vie, mais que ie foie bon mefnager, qui me fert, & à tous ceux de la rue pour fçauoir quand il fait bon faire la leffiue. Là deffus on fe mit à difputer fi l'argent vif faifoit dommage au corps, comme plufieurs en ont eu opinion. Ce qu'ont affermé les Medecins imperits, qui le deffendoient aux riches & grands Seigneurs, & le confeilloient aux pauures. Et pour conclufion, il fuft arrefté que la fubftance de l'argent vif n'entroit point au corps, mais feulement fa qualité & action : pource qu'aux emplaftres on le trouue en la mefme quantité à

la fin de l'operation, que quand il a efté premierement appliqué, auffi qu'il n'a nul venin, plufieurs en ayans auallé fans aucune lefion : comme en l'iliaque paffion beaucoup en vfent, fans eftre offenfez, fa ponderofité deftournant l'inteftin, qui eft entortillé, en pouffant la matiere fecale en bas, l'argent vif eftant chaud par fes operations, car il incife, attenuë, penetre, & refoult, & outre tout cela,par vne vertu occulte,il eft du tout contraire au venin de la groffe verolle,quelque chofe qu'on en ait voulu dire : Dieu tout bon en donnant des maladies aux hommes, que le plus fouuent eux mefmes fe pourchaffent, produit auffi des remedes neceffaires à leur fanté & conferuation. Le Phyficien prenant la parole va dire : puis que c'eft vn venin caufé de l'influence du ciel, n'y a pas encores long temps, il me femble, qu'il prendra fin : auffi veoit on qu'auec le temps ce venin s'adoucift, tant à caufe des remedes, qu'à caufe de l'influence du ciel & de l'air : tellement que cefte maladie fe perdra auec les annees, comme fit la mentagre, luy reffemblant, qui affligea Rome du regne de Tybere, & la lychene qui foubs Claude, molefta toute l'Europe : fi en appaifant l'ire de Dieu (qui a enuoyé cefte maladie pour punition) nous corrigeons nos paillardifes & mefchancetez. Vne Feffe-tonduë, pour faire oublier le mal de noftre hofte, commença à nous conter vn plaifant conte d'vn pigeon fuyart, qui eftoit n'y a pas long temps au colombier d'vn fien voifin de barbier. Ce pigeon dedié au feruice de Venus, eftant en ce colombier tenu fort chaudement, il arriua qu'vn de ces matins il entendit qu'en la ruë on crioit, à mes

beaux chouls gelez, qui dit, qui en veut, à mes bons chouls gelez. Luy tout esbahy va dire, ie ne fçay en quel pays demeurent ces gens qui vendent des chouls gelez, ne là où ils croiffent, & où ils fe cueillent : fi ne fu-ie iamais en pays ne lieu où il fift fi grand chaud qu'il fait icy. Ce foldat aduantureux fe faifant penfer honneftement de ce coup de fauconneau, difoit à ceux qui eftoient de fa chambree, Ie feray bien mentir celle qui eft caufe dequoy ie fuis icy : car onques puis ie ne l'ay veuë qu'elle me difoit que ie la laifferois là apres m'auoir fait plaifir, & qu'il ne me fouuiendroit point d'elle, mais ie vous affeure que ie ne l'oublieray iamais, & qu'il m'en fouuient bien, & m'en fouuiendra toute ma vie. On n'auoit pas acheué de rire, quand quelqu'vn fe mit à conter qu'vn Gentil-homme auant que fe vouloir mettre en penfion en ce pigeonnier, affembla les plus fameux Aduocats de Poictiers, pour faire vne confultation, leur propofant vn doubte, affauoir mon fi la verolle l'auoit prins, ou s'il l'auoit prinfe, y faifant grande difficulté : car, leur difoit-il, fi ie l'ay prinfe, ie la laifferay quand ie voudray : fi elle m'a prins, ie ne fçay quand elle me laiffera. Les Aduocats voyans la moquerie, fortent hors, encores qu'on les vouluft payer s'ils euffent dit leur aduis. Noftre hofte fe print fi fort à rire de ces contes qu'il ne parla plus de faire arracher fa dent, & auffi que noftre Phyficien luy auoit dit, qu'encor que la dent fuft arrachee, qu'il ne laifferoit d'auoir mal en cefte partie. Qu'il foit ainfi, difoit-il, vous trouuerez des perfonnes à qui on a coupé vn membre, qui diront fentir mal à la partie qu'il n'ont

point : car ils fe plaindront d'auoir mal au talon ou à la cheuille, encores qu'ils n'ayent point de iambes. Le Medecin, auec ceux de la Seree, ne pouuans comprendre cela, prierent le Phyficien d'en dire quelque raifon. Qui va parler ainfi, comme n'en eftant pas affeuré. Eft-ce point que le patient par imagination, & regrettant le membre qui luy a efté coupé, penfe toufiours à iceluy, eftant la vraye douleur en ce qui refte du membre, ou par froideur, ou chaleur, ou tenfion ? Ou bien, adiouftoit-il, feroit-ce point l'efprit fenfitif, lequel difcourant par les nerfs reprefente le fentiment des parties retranchees, aufquelles il fouloit influer ou s'eftendre ? Et ores qu'il n'y puiffe paruenir, il fait vne reflexion à l'endroit du retranchement, comme en vn mirouër : & là fe fait certaine reprefentation des parties retranchees, aufquelles on attribue la douleur, le fens commun alors s'accordant auec l'imagination de la chofe qu'on a perdue, l'opinion faifant certitude & affeurance de ce qu'ils ont imaginé. Seroit-ce point plus-toft, difoit il encores, que fi on plaint le pouce qu'on a perdu, qu'on ait veritablement la douleur au bout coupé des mufcles, des nerfs, ou ligaments fenfibles, qui fouloyent paruenir à la particule du membre que l'on plaint? Ce qui fit fortir le Phyficien vn peu hors de la Seree, fuft noftre hofte, qui ne pouuoit comprendre de plaindre vn membre qu'on n'a point. Parquoy en fe remettans en leur premier fentier, vn de la Seree va commancer ainfi : Nous eftions vn iour en la boutique d'vn barbier, & ne craindray point à le confeffer, encores que ce foit le lieu où les perfonnes plus abiects

ſe trouuent pour deuiſer, comme les plus honneſtes, vertueux, & doctes chez les Imprimeurs & Libraires. Eſtans en ceſte boutique (Theophraſte appellant les boutiques des barbiers, banquets ſans vin) voicy arriuer vn Franc-à-tripe, qui ſe fait penſer vne meſchante main de gorre qu'il auoit. Or parce que tous le cognoiſſions, on ne ſe peuſt tenir de rire & moquer de ſa vilaine main, tant elle eſtoit crouſte-leuee & vlceree. Ce chiragre nous voyant rire & moquer de ſa main, la monſtrant encores d'auantage, va dire, vous riez de ceſte main? Ie vay gager au plus hardy, qu'il en y a en la compagnie vne autre plus meſchante, plus cicatricee, & gangrenee que n'eſt ceſte cy. Vn de la troupe va gager que non, & ie gardois les gages. Lors chacun de nous monſtre ſes mains, ſans comparaiſon plus belles, nettes & ſaines que celle qu'il auoit fait penſer, & monſtree à tous. Ainſi tous iugerent que ce Franc-à-tripe auoit perdu, ne ſe trouuant point en ceſte compagnie vne main plus vilaine que la ſienne, quand en exhibant ſon autre main va dire, ceſte cy eſt elle pas plus gaſtée, & meſchante que l'autre que ie vous ay monſtré premierement? Il fut lors aſſez long temps diſputé qui auoit gaigné : car celuy qui auoit gagé qu'on ne trouuerroit point de ſi vilaine main en toute ceſte troupe,diſoit qu'il s'entendoit d'vne autre main que des ſiennes. Le Franc-à-tripe au contraire repliquoit, que la main qu'il auoit monſtré la derniere n'eſtoit pas celle qu'il auoit monſtré la premiere; & qu'on auoit penſé, & que c'eſtoient deux mains, l'vne droicte, l'autre gauche, & que la main droicte n'eſtoit pas la gauche.

Ie ne ſçay, adiouſtoit celuy qui auoit fait le conte, qu'il en ſera dit, cependant ie garderay les gages, & ne m'en deferay pas ſi aiſement. Vn de la Seree, en repliquant, va dire, Si i'eſtois en quelque Republique bien policee, la gageure feroit appliquee aux pauures, ou au public, à cauſe que les Romains reiettoient toutes gageures, qu'ils appelloient *ludere in pecuniam*, ſi elles n'eſtoient faites, ou pour la courſe, ou pour ſaulter, ou pour luiter, ou à qui ietteroit mieux le dard. Mais cependant, ie vous prie, diſoit-il à celuy qui gardoit les gages, de ne iuger de ce different, iuſques à ce que ie vous aye faict vn autre conte, qui arriua en la meſme boutique, chez le meſme barbier, où il y a auſſi de la difficulté : puis auec ceux de la Seree, iugez du tout, encor que ce ſoit le ventre plein : car i'ay trouué en la Ciuile conuerſation que le prouerbe ancien dit, que le meilleur conſeil ſort & procede du ventre qui eſt plein, nonobſtant que l'eſprit de l'homme ſoit plus prompt & deliure, & plus eſleué à faire quelque choſe ſpirituelle, où il faut de l'entendement, quand le corps eſt à ieun, que quand il eſt remply. Et là vous trouuerez les deux eſtre veritables, c'eſt à ſçauoir l'eſprit eſtre plus prompt & à deliure lors que le corps eſt vuide, & le conſeil meilleur apres le repas, s'il vient de perſonnes iuſtes, equitables, & remplies de vertu. Pource, dit la Ciuile conuerſation, qu'eſtans à ieun, & voulans faire quelque mal, nous y procedons auec plus de malice, mais apres le repas auſſi s'appeſantit la ſubtilité de noſtre eſprit, & s'appaiſe en partie la volonté de mal faire eſtans plus ioyeux ayans prins noſtre re-

pas, & refpondans plus gracieufement à ceux qui parlent à nous. Caton Vtique le confirmant, quand il dit, que Cefar alla eftant fobre à la ruine de l'eftat de la Rep. Rom. entendant par ces mots, que iamais vn homme faoul n'euft efté fi cruel & inhumain, que de faire ceft' entreprife. Ne differez donc, va il dire à ceux de la Seree, encores qu'ayez le ventre plein, de decider ces deux doubtes. Vous auez ouï le premier, efcoutez le fecond. I'eftois vn de ces iours, commença il a dire, en la boutique de ce maiftre barbier, où il arriua vn homme d'affez bonne façon, pour faire fa barbe, ou pour la deffaire, lequel vous voudrez. Elle n'eftoit que demy faicte, que voicy arriuer vn chicaneur auec fes fergens, & fes records, qui luy mettent la main fur le collet, pour le mener loger au logis des gents de pied, là où lon n'a point la peine de fermer les portes. Celuy qui faifoit fa barbe, fe voyant furprins, il demande à ce chicaneur (qui eftoit fa partie) s'il luy vouloit bailler quelque terme: lequel luy repliqua, quel terme voulez vous? Le debteur luy refpond, ie ne demande que vne lieuë de terme. Les Sergens voyans qu'il vouloit rire, le vouloient enleuer de la boutique, n'euft efté que ce debteur obligé à fecoudet pria fon crediteur de luy bailler terme de payer, iufques à ce qu'il euft acheué de faire rafer toute fa barbe, qui n'eftoit qu'à demy coupee. Ce qui luy fut accordé par monfieur le chiquaneur, qui fortant de la boutique l'attend auec fes fupofts, iufques à ce qu'il ait acheué de faire fa barbe. Ce debteur lors prie fon barbier de laiffer ainfi fa barbe à demy rafee, & le paie comme

ſi elle euſt eſté toute faicte & abbatue : le barbier penſant qu'il ne faiſoit ſa barbe que d'vn coſté, à fin de n'auoir occaſion de ſortir dehors, & par ce moyen eſtudier, comme faiſoit Demoſthene. Ceſtuy n'ayant de la barbe que d'vn coſté, & à demi faite, ſort en la ruë : le peuple ſe met tout au tour de luy, comme par vne grande nouueauté, le voiant ainſi bigarré par le viſage. Le chiquaneur & les ſergents le voulant prendre, & mener en mariee, il ſe deffend fort & ferme, & dit à ſa partie, qu'elle luy a baillé reſpit de paier iuſque à ce que ſa barbe fuſt acheuee de faire, & qu'elle ne l'eſtoit pas, & qu'il n'y en auoit encores que la moitié de faite : en nous appellant tous à teſmoings ſi ſon aduerſe partie ne l'auoit pas ainſi promis. Le peuple là aſſemblé, qui n'aime la chiquanerie, ne les chiquaneurs, s'oppoſe à ſa capture, & à force de gorrettes, & de coups orbes, font laſcher la prinſe à ces preneurs, leur baillans des nopces de Baſché, tellement que le ſergent, la partie, & les chiquaneurs furent bien battus en la preſence de leurs records : proteſtans toutesfois de la force qu'on faiſoit à la Iuſtice, & de tous leurs deſpens, dommages & intereſt ſoufferts & à ſouffrir, le tout en adherant, & les prenans à partie en leur propre & priué nom, comme d'atentat, & intimation au cas appartenant. Et de fait, adiouſtoit celui qui faiſoit ce conte, il en fut fait information, & me ſouuient qu'vn des records eſtant ouy en iugement de ceſte force & batterie, diſoit au Iuge, Monſieur, ie ne receu iamais vn ſi beau ſouflet à mon gré, que celuy que me bailla vn de ceux qui nous empeſcherent de mettre en priſon

celuy qui n'auoit la barbe que d'vn cofté. Vous me faites fouuenir, va dire quelqu'autre, en parlant de ceftuy-cy qui n'auoit la barbe que d'vn cofté, de plufieurs nations qui ont fait vn grand cas des barbes, comme les Indiens qui celebroient vne fefte le iour que leur Roy faifoit faire fa barbe. Nous trouuons efcrit que les Anciens par ignominie faifoient razer les cheueux & la barbe à ceux à qui ils vouloient mal ou qui les auoient offenfez, comme fit Hamon aux meffagers de Dauid. Les Argiens ayans efté vaincus par les Lacedemoniens, fe firent tous raire, comme fit Varro apres la bataille perdue contre Hannibal. C'eft donc à dire, repliqua vn de la Seree, que dé ce temps là les Romains portoient la barbe longue, mais ie ne fçay qui la leur roignoit : car ils n'eurent à Rome de barbiers que quatre cens cinquante quatre ans apres qu'elle fut edifiee, & fi ne fçay, quand ils eurent des barbiers, pourquoy la Loy des douze tables defend aux femmes de faire la barbe aux hommes auec des rafoirs, fi nous adiouftons foy au traducteur de Pline, non plus que ie ne fçay pas la raifon des elections de iours, & pourquoi il fait meilleur couper fes cheueux, faire fa barbe, & rongner fes ongles en vn temps qu'à l'autre, ce qu'a obferué l'Empereur Tybere, qui ne faifoit iamais faire ou defaire les cheueux, ny la barbe, que la Lune ne fuft en conionction auec le Soleil : auffi que Marcus Varro difoit, que pour garder de tomber les cheueux, qu'il les falloit toufiours couper apres la pleine Lune : & de là les faifeurs d'Almanachs ont remarqué en leurs Diaires les iours aufquels il fait bon fe faire tondre, de

faire ſa barbe, & rongner les ongles, la plus-part n'y touchant qu'à ces iours-là. Meſmes i'en ay veu de ſi ſuperſtitieux, qu'ils n'euſſent iamais rongné leurs ongles à iour de foire, ou de marché, & ſi faiſoient grande conſcience de parler quand ils ſe rongnoient les ongles, ou quand on leur rongnoit, commençans touſiours par vne grande obſeruation à ſe les rongner au premier doigt, laiſſant le poulce le dernier, ce qu'ils diſoient auoir apprins des anciens par vne certaine caballe, que s'ils euſſent faict autrement, ils auoient en opinion que cela leur euſt apporté quelque malheur. Et auſſi, adiouſtoit-il, i'en ay veu pluſieurs qui adiouſtoient foy à vn vers ancien, qui eſt ſans autheur, & ſe gouuernoient ſelon iceluy, ce vers nous apprenant à quel iour il faut faire ſa barbe, couper ſes cheueux, & rongner ſes ongles. Monſieur de l'Eſcale contre ce vers, où il y a :

Vngues Mercurio, barbam Ioue, Cypride crines,

Et le reprenant, a mis en ſes Scholies ſur Auſonne ces huict vers :

Mercurius furti probat vngues ſemper acutos,
Articuliſque aciem non ſinit imminui.
Barba Ioui, crines Veneri decor : ergo neceſſe eſt
Vt nollent demi quo ſibi vterque placet.
Mauors imberbes, & caluos Luna adamaſti.
Non prohibent comi tum caput atq ; genas.
Sol & Saturnus nihil obſtant vnguibus : ergo
Non placitum Diuis, tolle monoſtichium.

Lors s'efleuant vne Feffe-tonduë, va dire, Il s'en va tard, & feroit meshuy temps de nous retirer, mais ie vous prie auant que partir d'icy, d'ouïr ce qu'a efcrit S. Auguftin des cheueux, puis ie vous feray vn conte de la barbe. S. Auguftin, commança-il à dire, nous affeure auoir veu vn homme, lequel fans remuer la tefte, & fans y toucher des mains, foufleuoit tous fes cheueux, & les iettoit fur fa face, puis les releuoit & retournoit derriere fon chef. Voila pour vous efmerueiller, & voicy pour vous refueiller, & faire rire. La couftume a efté, difoit-il, de porter les barbes toutes rafes, ce qui a duré vn long temps. Et lors que les plus gaillards commencerent à vouloir porter la barbe longue, & contreuenir à cefte couftume, commandemens furent faits à cry public à toutes perfonnes de faire raire leurs barbes. Sur quoy fut prefenté requefte par vn bon Drolle, tendant à fin qu'on luy interpretaft de quelle barbe s'entendoit le cry, & que vouloit dire le criard, parce qu'en fe voulant raire vne autre barbe que celle du menton, il s'eftoit bleffé iufques au fang. Il faut bien, adioufta-il, qu'il y ait en la barbe quelque dignité & myftere, puis qu'aucuns la permettent, les autres la defendent, auffi que i'ay leu en Antoine Ientrinfon, Anglois, en fa defcription nouuelle de Mofcouie & Tartarie, que les Medes & les Perfans, encores qu'ils foient Mahumetans auffi bien que les Turcs & Tartares, ne laiffent à fe faire la guerre les vns contre les autres, tant à caufe de leurs ceremonies diuerfes & differentes, que principalement parce que les Medes & Perfans ne veulent pas fe faire rafer la mouftache,

comme font les Tartares & les Turcs. Qui ne ſçait, va dire quelqu'vn, qu'il n'y a pas long temps que les grands cheueux eſtoient l'ancienne marque de beauté & de nobleſſe, meſme eſtant defendu aux roturiers de porter les cheueux longs? Toutesfois depuis on s'eſt moqué des grands cheueux. Ce qui arriua de ce que le grand Roy François ſe fit tondre pour guerir vne playe qu'il auoit en la teſte, & ſoudain tout le peuple fut tondu, tant nous ſommes imitateurs de ce que font nos Princes.



VINGT-HVICTIESME SEREE.

Des Peintres & Peintures.

IL ſe trouuoit en nos Serees vn de noſtre ville, lequel encores qu'il fuſt hoſte n'auoit laiſſé à eſtudier & hanter les gens ſçauans, outre ce qu'il eſtoit gaillard & ioyeux, aimant compagnies recreatiues & facetieuſes : & ne faut s'esbahir de ce qu'aux plaiſantes aſſemblees, qui ſe font pour recreation, & pour s'esbaudir, & reſtaurer des trauaux & ennuis paſſez, on fuit les perſonnes faſcheuſes, rioteuſes & difficiles, & qu'on s'accompagne d'hommes gaillards, eſueillez, rians, & pleins de gayeté, pource que l'eſprit de tout homme eſt grandement recreé, oyant & voyant choſe plaiſante & aggreable à l'oreille & à l'œil, à raiſon qu'il y a bien grande difference entre l'aſſemblee & conuerſation qui ſe faict pour le plaiſir, & celle qui eſt faicte pour traicter & capituler affaires d'importance. Que ſi quelqu'vn, comme dit Promethee à Mercure dans Lucian, reiettoit

les ioyeufetez des banquets, à fçauoir la tromperie, les brocards, les moqueries & rifees, feulement refteroit l'yurongnerie, la gourmandife, le filence, triftefſes, abfurditez, & chofes qui ne conuiennent en aucune maniere aux repas. Parquoi ne faut s'efmerueiller fi nous allions fouuent foupper chez ceft hofte, qui eftoit fort recreatif, & de bonne compagnie. Or vn iour d'Hyuer eftans entrez en fa falle pour foupper, & nous approchans du feu, nous voyons au manteau de la cheminee vne femme en peinture, bien belle, & bien elabouree, qui fembloit dire, Ma chambriere eft par le derriere, laquelle eft plus belle fans comparaifon que moy. Vn des noftres ne faillit pas incontinent d'aller regarder dans la cheminee, & fans crainte du feu, va voir fi la chambriere eftoit plus belle que la maiftreffe, y ayant bien regardé, fe print à rire, & nous va afſeurer que la maiftreffe difoit vray. La plus-part de nous voulans voir ce qui en eftoit. Au lieu de cefte belle feruante, on trouua efcrit en groffe lettre : Sotart, tu brufles tes chauffes. Auffi à la verité, c'eftoient bien de grands badins de penfer voir en vn lieu fi fumeux vne belle peinture. Il eft vray que i'y fus comme les autres, mais c'eftoit pour n'eftre veu mefprifer noftre hofte, à qui fon inuention plaifoit. De là, on print occafion de parler des peintures, & des peintres, & de la pourtraicture, apres auoir ry de ces fotars, mais non pas beaucoup, parce que celuy qui auoit fait cefte pourtraiture & peinture eftoit decedé il n'y auoit pas long temps, lequel viuant nous tenoit bonne compagnie en nos Serees, homme aimable & fingulier en beaucoup de chofes, en-

cores qu'il ne beuſt que de l'eau. Et dirai, ſans mentir, qu'il entendoit fort bien le blaſon des armoiries, l'ayant veu reprendre les peintres du Roy, & les peintres de l'ordre, és armoiries d'Eſpagne, lors que le Roy Henry tenoit ſon ordre de S. Michel à Poictiers. Ce peintre auoit cela de bon, qu'il ne flattoit point les hommes en ſa peinture, ne les pourtrayant plus beaux qu'ils n'eſtoient, car il ſe trouue des perſonnes qui prennent plaiſir d'eſtre flatees & deceuës, meſme en la peinture, aimans les peintres leſquels les ont peints vn peu plus beaux qu'ils ne ſont, & ſi en y a beaucoup qui commandent à tels ouuriers qu'ils oſtent quelque deformité de leur face, ou grandeur & petiteſſe de leurs nez, deſirans qu'on adiouſte quelque choſe à leur beauté, ou qu'on les face grands s'ils ſont petits. Ce qui n'eſt pas meſmes permis aux vainqueurs des Olympiades, auſquels eſt defendu de faire dreſſer des ſtatuës plus grands que leurs corps ne ſont, car en ces ieux, il y a des commiſſaires qui ont charge & ſoin de recercher qu'il n'y ait aucun qui temerairement excede la verité, & procurent que la ſtatuë, qui eſt erigee à l'honneur du vainqueur, ſoit exactement correſpondante à l'hiſtoire du combat de chacun luteur, & à la meſure de ſon corps. Parquoy il faut regarder que nous ne prenions occaſion de mentir en la meſure, & en la beauté, & en la proportion des membres, de peur que puis apres les Surintendans & Preuoſts renuerſent noſtre ſtatuë. Pour vous monſtrer que ce peintre eſtoit accort & d'eſprit, deux de ſes rencontres vous en aſſeureront. La premiere eſt d'vne religieuſe & deuotieuſe fille, laquelle ayant deuotion à vn

Sainct, commanda à ce peintre de luy faire vn tableau, où il y eust vn S. Ierosme, deuant lequel elle seroit à genoux, les mains iointes, comme vierge & pucelle. Le pourtrait acheué, il fut apporté à ceste ieune fille, lequel elle trouua bien faict estant là bien representee au vif, hors mis qu'elle trouua ceste fille pucelle, qui estoit au tableau, & qui la deuoit representer, trop petite, & qu'elle estoit plus grande que l'effigie qui la representoit dans la peinture. Le peintre lors va dire à ceste deuote fille, que puis qu'elle vouloit qu'il representast deuant ce Sainct vne vierge & pucelle qu'on n'en trouuoit point en ce temps, qui ne fust bien petite & aussi ieune, & en l'aage & grandeur qu'il l'auoit pourtraite, que s'il eust fait ceste fille plus grande, & de mesme grandeur que elle estoit, & de mesme aage, on n'eust iamais pensé qu'elle eust esté vierge & pucelle, comme elle vouloit estre representée. Ce qui contenta ceste deuotieuse fille, qui recompensa le peintre de son labeur. Ceux de la Seree eussent ris dauantage, n'eust esté la souuenance de la mort de celuy qui auoit fait la peinture, & la rencontre, qu'il fallut pourtant encores renouueller, pour conter qu'vn autrefois il peignit les armoiries, d'vn vilain nouuellement annobly, où il y a tousiours à mettre & à oster, car on dit que les armoiries d'vn vilain, sont faites à plaisir. Si bien qu'en peignant ces armoiries, ce vilain, pour qui elles estoient, ne se contentant iamais, le peintre fut contraint de luy dire, Ie ne suis iamais plus empesché que quant ie fay les armoiries d'vn vilain, il y a tousiours à redire. Vne Fesse-tondue, pour nous oster la memoire de ce peintre, qu'vn chacun regretoit,

nous va conter qu'il auoit veu iouër la paſſion à Saulmur, où il y a encore quelque reſte de theatre ancien, & qu'entre autres choſes fort ſingulieres qu'il auoit remarquees en ces ieux, c'eſtoit que le Paradis eſtoit ſi beau, à cauſe de l'excellence de la peinture, que celuy qui l'auoit faict, ſe vantant de ſon ouurage, diſoit à tous ceux qui admiroient ce Paradis, voilà bien le plus beau Paradis que vous viſtes iamais ne que vous verrez. Puis nous va conter comme ce bon peintre auoit amené là deux de ſes enfans, qui n'eſtoient gueres beaux, & ſi eſtoient fort petits, floüets & minces, & que quelqu'vn luy ayant demandé pourquoy il les faiſoit ſi laids, & ſi chetifs, veu qu'il auoit faict en ce Paradis de ſi beaux images, & belles creatures, qu'il auoit reſpondu, Ie fay mes images de beau iour, & mes enfans de nuit, s'ils ſont maigres & chetifs, auſſi ſuis ie ſeul à les faire. Ie ne ſçay, va dire quelqu'vn, ſi les peintres anciens & ſtatuaires faiſoient leurs ouurages de iour ou de nuit, ou s'ils les fabriquoient ſans aide, mais il me ſemble, à ce qui en reſte, qu'ils trauailloient bien lourdement, eſtans leurs ſtatuës & peintures plus grandes & groſſes, que le naturel, ſans garder les proportions du corps, car il ſe trouue que les ſtatuaires & ſculpteurs d'Egypte, eſtoient ſi adextres à meſurer vn corps humain, que par vne dimention certaine, encore qu'ils fuſſent en diuers lieux, ils formoient les membres d'vne ſtatuë de diuerſes pierres, & chacun faiſoit le ſien, ſans communiquer les vns auec les autres, & puis les mettoient enſemble, & eſtoit choſe ſi bien faicte, qu'il ſembloit qu'elle fuſt toute d'vne piece, & d'vn ſeul ouurier. Il fut repliqué,

que les anciens ne faifoient ces ftatuës & pourtraitures ainfi à l'auenture, ou par ignorance, ou par negligence, mais auec raifon. Que fi les peintres, fculpteurs & ftatuaires du vieux temps ont faict les hommes plus grands & gros en ce temps-là, que nous ne fommes maintenant, & qu'on ne les peint pour le iourd'huy, c'eft parce que ils eftoient plus grands & puiffans que nous ne fommes maintenant, dautant, difoit-il, que de temps en temps, & d'aage en aage nos corps diminuent. Ce qui eft tout clair, fi nous faifons comparaifon des offemens de nos majeurs, que nous trouuons tous les iours, & tirons de terre, aux noftres, & à ceux de ce temps, fe faifant la diminution de nos corps, de la chaleur bruflante, qui confomme & deffeiche l'affluence de noftre femence. Vn autre rendant vne autre raifon, difoit qu'anciennement on reprefentoit les perfonnes grandes, non que elles fuffent telles, mais pour monftrer qu'elles auoient fait quelque grand cas plus que les autres : à fin que cefte pourtraicture grande denotaft que ceux qui ont merité quelque loüange & honneur deuoient exceder en grandeur tous les autres. Ainfi les Anciens, pour denoter à l'aduenir leurs Republiques auoir efté bien grandes, baftiffoient de grands Coloffes, qui eftoient ftatues de demefuree hauteur, dreffees par eux en l'honneur de leurs Dieux. Et auffi faifoient cela, pour demonftrer que leurs Dieux eftoient grands, comme à Rhodes ils baftirent vn Coloffe du Soleil, fi grand & fuperbe, & de tel artifice, qu'il fut renommé entre les fept merueilles du monde. Voila pourquoy, difoit-il, les Romains, fuiuant les Grecs pluftoft que les

Egyptiens, faifoient leurs peintures, ftàtues, portraits, images, idoles, & femblances, grandes, felon qu'ils eftimoient que leurs faits fuffent grands, & felon qu'ils auoient merité de la Rep. De là eft venu, adiouftoit-il, ce que difoit Ciceron de fon frere Quintus, le voyant portrait, en la prouince qu'il auoit gouuernee, feulement iufques à la ceinture, Mon frere n'eftant que demy, eft plus grand que tout entier : eftant Quint. de petite ftature. Vn autre parlant pour l'antiquité, difoit fi nous voyons les images & ftatues des Anciens fi grandes & longues, que c'eftoit comme il auoit leu en Bodin, que nos predeceffeurs ont eftimé les vifages plus longs, les plus beaux, & qu'à cefte caufe les fages-femmes de ce temps là, reduifoient les vifages des enfans recentement nais, à la plus grande longueur qu'ils pouuoient, comme les Perfes faifoient du nez. Or ayant le vifage ainfi long, il falloit que les autres membres fuffent proportionnez à leur vifage long, non pas qu'ils les euffent naturellement fi longs. Ie ne croy pas, va repliquer vne ioyeufe femme de la Seree, qu'on puiffe ainfi allonger les membres des petits enfans qui ne font que de naiftre, car fi cela fe pouuoit faire, les femmes du iourd'huy allongeroient bien pluftoft quelque autre chofe, & n'euffent pas laiffé les membres comme ils font. Encores que toute la compagnie fe print à rire, auffi bien que cefte gaillarde dame, fi eft-ce que le propos fe continua, quelqu'vn commançant à dire, I'ai veu d'autres peintures & ftatues fort deliees & longuettes, ie ne fçay à quelle fin veu que les perfonnes du temps paffé, non plus que de ceftuy-cy, n'eftoient pas ainfi longues & minces. Il

luy fut refpondu, que les Anciens ne faifoient pas fans raifon les images longuettes & grefles, n'ayans gueres de corps, mais que c'eftoit pour demonftrer que la Diuinité n'eftoit point vne chofe corporelle & qu'à cefte caufe les Egyptiens (qui de tout temps ont eu en grande recommandation vne Diuinité) ont fabriqué leurs ftatues & images non groffes & amples, ayans bien peu de corps, voulans demonftrer par là, que la Diuinité eft vne chofe fpirituelle, & non point materielle ne corporelle. Vn de la Seree fe meflant parmy cefte difpute, nous va dire, qu'il falloit regarder de quel païs ont efté les artifans, qui ont peint les images & ftatues, & quels peuples ils ont voulu peindre & contre-faire, auant que les reprendre des proportions, que nous penfons auoir efté mal gardees & obferuees, eftant vne chofe certaine que le vifage des hommes fe varie, & que la grandeur & petiteffe des autres membres eft diuerfe felon la fituation dont ils font, & la region qu'ils habitent : auffi bien que nous voyons les beftes d'vn païs differentes de celles d'vne autre contree, encores qu'elles foient de mefme efpece. Et feroit vn mauuais ouurier, difoit-il, qui feroit le vifage des hommes de païs loingtain, de mefme groffeur, grandeur & largeur que ceux de noftre Europe. Car fi les peintres & ftatuaires veulent bien reprefenter & pourtraire vn habitant d'Afie, il faut luy faire la tefte longue, comme ils l'ont, non pas naturellement, mais artificielement, pource qu'ils eftiment cela beau, & eftre figne de bon efprit, comme aux Perfans le nez aquilin. A cefte caufe les Grecs appelloient ces gens là *Macrocephaly*, comme on m'a fait à croire. Que fi

les bons ouuriers veulent contrefaire vn Indien, ils ne doiuent garder les proportions communes des autres peuples : ayans ceux-cy le visage plus long, & la face plus platte naturellement : que s'ils veulent representer vn More, il faudroit de mesme le faire plus camus qu'vn de ce païs, & plus noir, ayant les leures grosses, & les dents plus blanches, auec les cheueux frizez & recoquillez. Que si vous estiez, adioustoit-il encores, en la terre des Negres, vous verriez qu'ils peignent ordinairement les personnes qu'ils veulent representer les plus belles, les plus camuses & noires qu'il leur est possible : comme nous les pourtraions blanches, sans estre camuses. Pour ceste raison, les Mores font & peignent leurs Anges noirs, comme ils sont, disans qu'ils s'apparoissent à eux tousiours noirs, & font les diables blancs comme nous sommes, & disent qu'ils se monstrent & apparoissent à eux tousiours blancs, contre Monsieur Bodin qui dit en sa Demonomanie, que les diables sont noirs : car les diables apparoissent blancs aux noirs, & se presentent à nous, qui sommes blancs, tous noirs : & celuy seroit mauuais peintre & sculpteur, qui representeroit vn Ange Ethyopien blanc & vn diable Ethyopien noir. Que quand monsieur Bodin dit que Leon d'Afrique escrit, que les sorciers & Magiciens de son païs inuoquent les demons blancs, ie croy qu'il veut dire qu'ils appellent les mauuais demons, les diables, parce que les Affriquains les peignent blancs, comme nous les representons noirs. Et ne s'ensuit pas que les Affriquains n'appellent les diables en leur Magie & Nigromance, aussi bien que les Enchanteurs de pardeça, encores qu'on die qu'ils n'vsent

que de la Magie blanche, & qu'il n'y a que la noire deffendue, dautant qu'ils nomment ceste Magie blanche, non pas qu'elle soit permise & bonne, mais parce que ceux de qui ils s'aident sont blancs : toute Magie, soit blanche ou noire, estant contre Dieu, & pleine d'impieté. Mais pourquoy, demanda vn de la Seree, est-ce, que les peintres font les diables, soient noirs, soient blancs, si horribles & contrefaits ? Seroit-ce point, luy fut-il respondu, qu'ils ont perdu ceste beauté, qui fit monter Lucibel en si grand orgueil ? Puis fut demandé, reuenant à la grandeur des images, pourquoy és voultes des Eglises l'on trouuoit assis en vne chaire vn homme en peinture si grand & si gros, que ceux qui entrent és Eglises ont peur qu'il se leue debout, pouuant en se redressant ruiner toute la voute. Il fut dit que cela n'estoit point ainsi pourtraict sans cause, les peintres & les imagers s'accommodans tousiours au simple peuple : comme pour monstrer sans legende, que Sainct Sebastien a esté martyrizé auec des fleches, & que celuy qui en est lardé par tout le corps, est S. Sebastien, il est peint ayant des traicts par tout son corps : & en y a beaucoup qui ne cognoissent pas vn Sainct, sinon aux marques que les peintres & statuaires leur donnent. Vn Franc-à-tripe voiant qu'on auoit esté long temps sans rire, toutesfois sans sortir hors du propos de la Seree, nous va conter vne histoire d'vn peintre & de la peinture. I'ay cogneu vn peintre, commença-il à dire, lequel ayant peur qu'on luy aydast à faire ses images visues, s'en voulant aller aux champs pour faire quelque besongne entreprise, se doubtant de sa femme, & qu'vn

autre ouurier vint befongner à fon haftelier luy va peindre fur le ventre vn afne, luy difant, ie cognoiftray bien fi tu fais la folle, & fi on frotte fon lard contre le tien : car fi vous ioüés à ce ieu, ie trouueray toute la peinture effacee & barbouillee, & congnoiftray bien fi vn autre y a mis la main, tant excellent ouurier & parfaict maiftre puiffe-il eftre. Ce peintre, qui s'affeuroit qu'on n'euft fçeu refaire ceft afne qu'il ne l'euft cogneu, s'en eftant allé, vn autre pria la femme de ce peintre, de le laiffer befongner à fon haftelier, & l'affeuroit que fon mary ne befongnoit pas fi bien que luy. Elle luy refpond, puis qu'il eftoit fi bon ouurier, qu'elle le voudroit bien : mais, luy difoit elle, mon mary auant que s'en aller m'a faict, peint, & portrait vn afne fur le ventre, qui s'effaceroit, encores qu'il foit à huile, & par là il congnoiftroit que nous aurions ioüé à ventre contre ventre : car il eft fi excellent en fon art, qu'on ne fçauroit imiter fon ouurage qu'il ne le congnoiffe. Ne te foucie, va repliquer ceftuy qui difoit en fçauoir autant que le mary, monftre moy ton ventre, & que ie voye ce maiftre afne : ie m'affeure, lors que ton mary deura reuenir, de t'en faire vn auffi bien faict, & auffi au naturel, & fi femblable au fien, qu'il penfera que ce fera celuy mefme. Ayant veu l'afne, il euft fi grand'enuie de monter deffus, & cheuaucher l'afne, qu'il ne regarda pas s'il eftoit bafté ou non. Parquoy, eftant l'afne tout effacé & barbouillé, & le mary eftant preft à reuenir, quand il fut queftion de refaire l'afne qu'ils auoient depeinturé, en lieu qu'il n'eftoit point bafté, ce bon maiftre fans y fonger va bafter & fangler celuy-là qu'il luy

fit, en mesme lieu où estoit l'autre : la femme le trouuant si bien fait, & si semblable à l'asne de son mary, qu'elle s'asseuroit que son mary n'y cognoistroit rien. Lequel estant reuenu, voulut sçauoir, auant toutes choses, si l'asne estoit en son entier, auec sa peinture : mais voyant qu'il auoit vn bast, & qu'il estoit sanglé, il va dire tout haut, A tous les diables l'asne, & celuy qui l'a basté, & voila dont est venu le prouerbe François, A tous les diables l'asne, & qui me l'a basté auiourd'huy. Ce conte acheué, quelqu'vn va demander vne chose, à quoy possible beaucoup n'ont pas pensé : c'est pourquoy il y a à l'entour des excellents ouurages, & bien elabourez tableaux, des chainettes. Il fut respondu, que quand ces bons maistres vouloient monstrer vne piece estre parfaite & exquise, & là où il ne falloit plus mettre la main, qu'ils mettoient à l'entour de ces diuins ouurages, des chainettes & liens, pour donner à entendre aux plus spirituels, que ce tableau estoit faict de tel artifice & industrie, que s'il n'estoit retenu & enchainé, il pourroit s'en aller : comme s'ils eussent voulu empescher ceux qui estoient auiez en ce tableau de bouger de là. Ce que faisoient aussi, adioustoient ils, les Atheniens, au simulacre de victoire, & si la peignoient, encores qu'elle fust enchainee, sans aisles, craignans qu'elle s'en volast aux autres, & ils la vouloient retenir pour eux, mesme les Tyriens, estant leur ville assiegee, enchainerent les images de leurs Dieux, de peur qu'ils s'en allassent. I'ay veu, va dire quelqu'vn, vne fois en ma vie vn tableau où il y auoit, comme vous dictes, des liens & chainons à l'entour de la peinture, là où il me semble

qu'il n'en failloit point, d'autant que dans ce tableau il y auoit vne femme qui fe mouroit, dont on ne deuoit craindre qu'elle s'en allaft, non plus que fon fils, à qui elle donnoit du laict de fa poictrine. Ce tableau, difoit-il, eftoit fi bien faict qu'il reprefentoit vn enfant prenant la mammelle de fa mere, laquelle fembloit mourir d'vn coup d'efpee qu'elle auoit receu en la tetine, que ce petit enfant fucçoit, mais vous euffiez dit que cefte mere fembloit fentir & craindre que fon enfant ne fucçaft fon fang, quand fon laict fe mouroit auec elle, vous affeurant que ceux qui virent ce tableau, auec moy, furent fi efmeus de pitié, que pour rien du monde ils n'euffent voulu le retenir en leurs maifons, tant cefte peinture attriftoit ceux qui la regardoient, encores qu'il n'y euft au monde vne telle piece, & quand on me la donneroit, difoit-il, i'ofterois ces liens & chainettes qui femblent les retenir, à fin que cefte mere, qui femble auoir vn peu de vie, emportant fon fils s'enfuift de deuant mes yeux, tant i'auois grande pitié & de l'vn & de l'autre. Et ne faut, adiouftoit-il, trouuer ce tableau eftrange, veu qu'en Syracufe il y auoit vn tableau, où eftoit peint vn boiteux, qui fembloit auoir fi grand mal aux iambes, que tous ceux qui le regardoient fembloient endurer partie de fon mal. I'ay veu auffi, va dire vn autre, vn tableau de Medee tuë-enfant, non moins elabouré, ayant des liens à l'entour, qui eftoit fi bien faict, qu'il fembloit que Medee (combien qu'elle fuft bien furieufe de tuer fes propres enfans) craigniſt de les occire, & qu'elle ne les tuoit qu'à regret, & comme forcee : fon vifage femblant enfurié & pitoyable tout enfemble. Et y auoit deffoubs

ce tableau ces quatre vers, que i'ay laiſſé Latins, parce qu'on ne les ſçauroit ſi bien mettre en François :

Quod natos feritura ferox Medea, moratur,
Præſtitit hoc magis dextera Timonachi.
Tardat amor facinus, ſtrictum dolor incitat enſem,
Vult, non vult, natos perdere & ipſa ſuos.

Et au deſſoubs des vers Latins, il y en auoit quatre François, de meſme ſubjeċt :

Voicy la face de Medee
De deux paſſions agitee,
On le cognoiſt bien à ſes yeux,
L'vn eſt doux, l'autre furieux.

Et moy, diſoit vn autre, i'ay veu Venus ſi au vif endormie, qu'vn chacun craignoit de la reſueiller, auſſi le peintre auoit mis au pied du tableau :

Puis qu'endormie icy, Apelle,
Tu m'as faicte, ie dormiray :
Ou autrement ie ſortiray
De ton tableau, ſi l'on m'eſueille.

Ce n'eſt rien de voſtre Medee, repliqua vn de la Seree, ny de voſtre Venus endormie, au prix d'vn Dauphin, qui portoit Arion, eſtant ce Dauphin ſi bien faict qu'on pouuoit iuger qu'il prenoit plaiſir au ſon de l'inſtrument d'Arion, & qu'à regret ce Dauphin arriuoit au port de

Grece, & qu'il euſt voulu eſtre plus loing du riuage, pour iouïr plus long temps de ceſte harmonie, ce tableau ayant appendu ces quatre vers de du Bartas :

Le Dauphin deſcouurant le bord tant ſouhaité,
Se tourmente à part ſoy de s'eſtre tant haſté,
Et pour plus longuement humer ceſte harmonie
Voudroit cent fois plus loin ſçauoir ſa Laconie.

I'ay vn tableau en ma maiſon, nous va dire quelqu'autre, qui eſt ſi bien pourtrait, que i'y ay fait mettre des liens tout à l'entour, de peur qu'vn homme qui eſt dedans s'en allaſt, & laiſſaſt le tableau vuide, combien que ceſt homme eſt ſi bleſſé qu'on le void tirer à la mort, mais eſt faict auec tel artifice, qu'on y peut remarquer combien de ſouffle il y a encores au corps, & le temps qu'il a à viure. Ces diuins tableaux, repliqua vn de la Seree, ſont faits ou de la main de maiſtre Simon, qui fit la pourtraicture de Madame Laure, que Petrarque portoit par tout où il alloit, ou bien de la main de celuy que enuoya le ſeigneur de Rimino en Arezo pour peindre Petrarque, ou bien de celle de meſſer Raphaël d'Vrbin, qui a peint le banquet des Dieux, ou de la main de Michel l'Ange, qui s'eſt rendu admirable en la peinture de ſon iugement, ou de celle d'André de la Montagne, qui eſt ſi excellent en ſa Triomphe. Ma raiſon eſt, adiouſta-il, parce que ces tableaux & beaux ouurages, que vous auez nommez cy deſſus, ne peuuent eſtre faits du pinceau de Polignot, lequel peignit gratuitement le Portique d'Athenes, dit Pœcile, où les

Stoïques demeuroient tout le iour, ne de Paufanias, qui reprefenta fon amie Glicera bouquetiere, fi bien attifee de guirlandes & chappeaux de fleurs, que l'art combatoit auec la nature, ne de celuy de Protogenes, lequel peignit la figure de Ialyfus, où il fut fept ans deffus, ne d'Apelles, qui fit vn tableau où eftoit peinte Venus fortant de la mer, lequel fut mis par Octauian au temple de Iules Cefar, & eftant gafté, en vn endroit, il ne fe trouua iamais homme qui euft l'hardieffe d'y mettre la main pour le racouftrer : encores moins d'acheuer le pourtraict d'vne autre Venus par luy commencé, & non acheué, defefperans de le rendre conforme à fon commencement, ne du pinceau de Timanthe, qui peignit Iphigenie prefte à facrifier, rendant les affiftans & regardans fi triftes & troublez, qu'on ne l'ofoit regarder, & qui fit auffi la pourtraicture d'Agamemnon la tefte enuelopee en fon manteau, fa main ne pouuant fuffifamment reprefenter la defolation paternelle, ne de celuy de Zeufe, qui prefenta vn tableau, où eftoient deux raifins, qui trompoient les oifeaux, ne de la boutique de Parrhafe, lequel trompa auec fon rideau, le mefme ouurier qui auoit trompé les oifeaux, ne de la main d'Ephranor, qui peignit le vifage de Paris, auquel en vn temps, & tout à la fois, il apparoiffoit iuge des Deeffes, amant d'Heleine, & meurtrier d'Achille. Ie dy donc, adioufta-il, que ces beaux tableaux qu'on a nommez cy deffus par excellence, ne peuuent eftre du pinceau ne de la main de ces diuins peintres, dautant qu'il y a long temps que leurs tableaux font gaftez, pourris, & vermolus. Vn de la Seree repliquant, va dire : Et

pourquoy les tableaux de ces grands maiſtres ne pourroient auoir duré iuſques en ce temps, eſtans ſi curieuſement gardez, à cauſe de leur excellence, de l'eau, du feu, de l'air & du vent? Nous trouuons les Pyramides d'Egypte eſtre encores preſques en leur entier, combien qu'il y ait trois mil ans qu'elles ont eſté faictes. Et puis on dit que le buis, le cedre, l'ebene, l'if, le geneure, dequoy eſtoient faicts ces tableaux n'enuieilliſſent iamais, & n'eſtre ſubjects à quelconque pourriture ne vermoliſſure, les arbres amers n'eſtans iamais mangez de vers, comme le cypres, ni ceux qui ſont durs, comme le buis, & ſur tout on eſtime le cypres pour ſa duree,ne ſentant iamais la vieilleſſe. A ceſte cauſe Platon dit que les Loix s'engrauoient en tables de cypres. Et que les peintres apprennent, adiouſtoit-il, que tous ces bois ſe doiuent coupper, pour durer à iamais, lors qu'ils ſont en ſeue, & qu'ils commencent à ietter, quand on veut vſer de leur rond, ſans les fendre ou eſquarrer, les autres bois qu'on eſquarre, ſe doiuent couper entre Decembre & Feurier, quand le vent fueillu commence à regner. Et qui perpetuë encores plus, diſoit-il, les matieres dont on fait les tableaux, les ſtatuës, & autres choſes, c'eſt vne eſpece de bitumen, que ſi vous en frottez quelque choſe que ce ſoit, le feu, ne l'eau, ne la vermoliſſure, ne la roüille, ne la ſçauroient iamais empirer, gaſter ne conſommer. Et de faict, il y en a beaucoup qui diſent qu'on trouue encores des armes des Amaſones, gardees par ce bitume, & auſſi que de noſtre temps on a trouué aux ruines de Rome vne ſtatuë d'artifice tant accomply, qu'il eſt eſtimé diuin par les excellens ſculpteurs. Et

ne doute-on point que cefte ftatuë ne foit de Praxitelle, parce que nous lifons en Paufanias, & és harangues de Ciceron, & en Pline, que Praxitelle fit trois ftatuës de Cupidon, & celle qui s'eft trouuee, le reprefente dormant en vn berceau doré, fur vne peau de Lion, nud, auec l'arc & la trouffe au cofté, vn peu charnu, en l'aage de dixhuict mois. Noftre Meffer Panthalon, ayant noté ce qu'on auoit dit, commença à nous dire, Vous auez mis Michel l'Ange entre les meilleurs peintres des modernes, comme à la verité il eft, toutesfois fi l'ay-ie veu reprendre en vne fienne image & pourtraicture de la Vierge Marie, qui eftoit au Vatican, tenant fon fils mort entre fes bras, parce qu'elle eft là trop ieune, l'aage qu'elle femble auoir ne refpondant aux ans de fon fils. Ne vous amufez pas en fi petites chofes, repliqua quelqu'vn, veu que nous trouuons que tous les peintres ont bien pourtraict les eftoiles à cinq rayons & poinctes, encores qu'elles foient rondes, que s'ils les ont peintes ainfi pour demonftrer leur brillante lueur, fi eft ce que la plus grand part des eftoilles ne brillent & n'eftincelent pas. Et attendu la fuffifance des anciens peintres, ie ne croy pas qu'ils ayent peint le Pelican auec vn bec aigu, comme font ceux de ce temps, parce qu'il l'a mouffe & plat, ce que monftre fon nom, qui eft Grec, & qui fignifie vne ache & doloire, comme on m'a dit. Toutesfois, adiouta-il, ce n'eft pas du iourd'huy qu'on dit :

Toufiours egal pouuoir & hardieffe ont heu
Le poëte & le peintre, en ce qu'ils ont voulu.

Encores qu'on ait mis en ces deux vers, va dire vn de la Seree, & le poëte & le peintre enfemble, caufe que Simonides dit la pourtraiture eftre vne poëfie muette, & la poëfie vne peinture parlante, fi eft-ce que l'vn a bien eu toufiours plus de fçauoir que l'autre, car on ne fçauroit nier que les peintres de ce temps ne reffemblent la monnoye rongnee, eftans fans lettres. Ce qu'on peut cognoiftre lifant ce qu'ils mettent fur les fepulchres, & aux pieds des tableaux, les tableaux mefmes eftans fi mal faicts, qu'on ne recognoift point ceux qu'on a voulu pourtraire au vif, comme s'eft voulu ioüer quelqu'vn par deux quadrins :

Quand le peintre eut faict ce tableau,
Pour recognoiftre ta figure,
Il deuoit en vn efcriteau
Mettre, que c'eftoit ta peinture.

Si le peintre n'euft pas efcrit
Que c'eftoit icy ta peinture,
Affeure toy que l'on euft dict
Que c'eftoit vne autre figure.

Ie me doubte bien, repliqua vn autre, que les anciens peintres & ftatuaires ont efté plus fçauans en leur art, que ceux de noftre temps, mais non pas tous: & y en auoit d'ignares, car nous trouuons qu'Alexandre n'a fouffert que fon image fuft iettee en bronze par autre, que par Lifippe, tiree auec le pinceau d'autre que d'Appelles, grauee en marbre & burinee d'autre que de Pirgotele.

Que ſi à l'imitation d'Alexandre, dit Equicola, d'Alueto, Amour n'euſt eſté depeint que par bons maiſtres, qui euſſent enſuiuy les doctes, on ne luy verroit pas le bandeau deuant les yeux. Qu'il ne ſoit point aueugle, dit Equicola, on le ſçait de ce qu'en la proclamation, & cry de Venus, au poëme de Moſcus, où elle propoſe loyer à celuy qui trouueroit Cupidon perdu, en deſcriuant ſon fils, il n'eſt faict aucune mention qu'il ſoit aueugle, & le prouerbe porte auſſi, qu'Amour naiſt de voir, & ſi Platon & Aphrodiſee ne luy donnent aucun bandeau, & ne le font nullement aueugle. Que ſi Virgile, dit Equicola, & Catule appellent Amour aueugle, ils entendent caché & ſecret, & que l'amour aueugle le iugement, & non point que Cupidon ſoit priué de la veuë. Que s'il euſt eſté aueugle, tous ces anciens, & bons peintres, & tous les excellens ſtatuaires ne l'euſſent pas oublié : car ils ne laiſſoient rien à exprimer tant petit fut-il : Car Lyſippus faiſant la ſtatuë d'Alexandre, n'oublia point à luy tourner la face vers le ciel, comme il auoit accouſtumé de regarder tournant vn petit le col, dont il fit ſon profit, y mettant ces quatrè vers :

Ce bronze eſtant d'Alexandre l'image
Iettant à mont les yeux & le viſage,
A Iupiter ſemble dire : Pour toy
Retiens le ciel, car la terre eſt pour moy.

I'ay veu, va dire vn autre, vne ſtatuë antique de bronze, d'vn enfant, qui eſtoit ſi bien fait, que vous euſſiez dit qu'il s'oſtoit vne eſpine du pied, & faiſoit pitié à ceux

qui le regardoient, parquoy le peintre auoit mis au pied de ceſt enfant :

Si ceſt enfant te faict pitié
A cauſe de ſa triſte mine,
Helas ! oſté luy ceſte eſpine,
Qui le pique dans le pied,
Et apres il t'en rendra grace
Auec vne riante face.

Vous trouuerez, adiouſtoit-il, qu'vn Publius peintre, peignit ſi bien ſa chate, que Martial dit :

Aut vtramque putabis eſſe veram,
Aut vtramque putabis eſſe pictam.

Dequel artifice, repliqua vn de la Seree, eſtoit faicte la vache de Miron, qui trompoit & les hommes & les beſtes, encores qu'elle ne fuſt que d'airain, ſi approchante du naturel, que les thaureaux couroient contre pour l'aſſaillir ? Ce qui n'a pas eſté oublié, ne des Grecs, ne des Latins, ne des François, comme vous trouuerrez en Ronſard, & ailleurs, & ne ſçay par cœur que ces quatre vers :

Vn tan, en voyant la figure
De ceſte vache, fut mocqué :
Ie n'ay iamais (dit-il) picqué
Vache qui euſt la peau ſi dure.

On faifoit, va adioufter quelqu'vn, comme i'ay apprins de Henry Eftienne, fi grande eftime des ouurages antiques, & principalement de ceux des peintres & fculpteurs, que quand on parloit d'vn tableau ou d'vne ftatuë d'ouurage antique, on entendoit d'vn ouurage exquis & par confequent qu'on tenoit fort cher, & qui eftoit de grand prix, fi bien qu'on dit *Nihil antiquius habui*, c'eft à dire, ie n'ai eu rien en plus grande recommandation, & plus cher : Voulans dire que les chofes antiques font mieux faites que celles de ce temps, & auffi on void qu'on les cherche, & qu'on les achepte bien cheres, & pource qu'elles font antiques, on les nomme antiquailles : & dit-on, Il a de belles & cheres antiquailles. Apres que chacun fe fut efforcé de loüer les beaux ouurages de la peinture, & de l'art ftatuaire, on fe met à dire l'honnefteté & pudicité des peintres & des fculpteurs, vn de la compagnie commençant ainfi : Nous trouuons que les peintres, qui s'entendent aux blafons & peintures d'armoiries, en les blafonnans ne diront iamais vne parole diffoluë. Car s'ils veulent dire, porte du fynople à vn Lion d'argent, fans membre & tefticules, diront ainfi, porte de fynople à vn Lion d'argent, fans vilennie. Auffi trouuons-nous, difoit-il, que Martia, fille de Varro, excellente en l'art de peinture, fut fi pudique & honteufe que elle ne voulut iamais peindre homme ne femme nuds, de peur que l'ouurage demeuraft imparfaict, auffi que la plus part des peintures & ftatuës des Romains eftoient veftuës, pour ne monftrer les parties honteufes, fignifians toufiours quelque myftere, comme celles des

Grecs eftoient toutes nuës. Ce qui eft confirmé par Aphrodifee, qui efcrit qu'anciennement les images, peintures, & ftatuës des Dieux, des Rois, & des Graces, furent fouuent faites nuës, pour demonftrer que la puiffance d'iceux eft ouuerte & manifefte à chacun, eftans nuds & non couuerts de dol & fraude. Que s'ils ont peint Venus toute nuë, & faict fa ftatuë fans robbe, ce n'eft pour inciter & prouoquer à lafciueté ceux qui la regarderont, ny pour fignifier que le plaifir de Venus s'augmente entre ceux qui font nuds : mais c'eft pour nous enfeigner que l'effect de la luxure n'eft iamais celé ne caché. Si faut il bien, repliqua vn de la Seree, que Zeuzis, ce bon peintre, euft peinct & pourtraict la vieille toute nuë, qui le fit fi enormement efclater de rire, que l'exercice de la ratelle luy tollit toute refpiration, & fubitement mourut, pour auoir regardé la pourtraicture de cefte vieille, que luy mefme auoit faite, ce dit M. Verrius Flaccus : car eftant couuerte, ie ne voy rien qui le deuft faire mourir de trop rire : mais ce bon ouurier apres l'auoir acheuee, la voyant nuë & vieille, il y trouua la mort par le derriere, auffi bien qu'Acteon voyant la Deeffe chafferefle nuë fe baigner en vne fontaine. Et puis, dites que les peintres & fculpteurs font fi honneftes ? veu que nous trouuons qu'vn Pyericus, excellent peintre, au contraire de Martia, ne fe plaifoit qu'à peindre les parties les plus fales & cachees, & fur tout, les parties cafuelles des femmes : & à cefte caufe on l'appella *Rhyparographus*. Et fi n'y a pas long temps, adioufta-il, que vn bon peintre entreprit de peindre au vif le cul d'vne tres belle damoifelle, mais iamais il n'en

peuſt venir à bout, ny à ſon honneur : & pour toute excuſe va dire à la damoiſelle, luy rendant ſes arres, qu'il ne pouuoit faire au vif ce qui eſtoit mort. Celuy qui ſouſtenoit les peintres, va repliquer qu'il ne croyoit point qu'on peuſt trouuer de bons peintres & ſtatuaires, qui vouluſſent mettre en euidence & veuë les parties que nature a cachees : & auſſi que les peintures laſciues corrompent l'eſprit & les yeux. De quoy fait clair teſmoignage ceſte Venus Gnidienne, ouurage de Praxitelle, defloree, & la ſtatue de Fortune, laquelle comme eſcrit Elian, fut ſi ardemment aimee par vn ieune Athenien, qu'il mourut aupres d'elle, pour ne l'auoir peu auoir par argent. Ie vous prie, repliqua quelqu'vn, que ie vous diſe des quatrains qui ont eſté faits de ceſte Venus Gnidienne, parce que ie les trouue bien faits, monſtrans l'excellence de celuy qui l'a fabriquee : voicy ce qu'ils en ont dit & exprimé en pluſieurs ſortes :

Venus dit, voyant ce pourtraict,
Qui la repreſente ſi belle :
Pour faire vn tableau ſi parfaict
En quel lieu me vit Praxitelle?

Puiſque perſonne ne m'a veu,
Pourquoy me fais-tu ceſt outrage,
D'aſſeurer que quelqu'vn ait peu
Bien repreſenter mon image?

Anchiſe, Adonis, & Paris
M'ont veuë nuë, mais Praxitelle,

Iamais nuë tu ne me veis,
Comment m'as tu graué ſi belle ?

Il faut croire que Praxitelle
Iadis ce marbre figuroit
Selon quelqu'vne qu'il aimoit,
Car ie ſuis mille fois plus belle.

Venus voyant ceſte Venus,
Dit d'admiration rauie,
Le peuple ne me priroit plus,
Si ceſte Venus auoit vie.

Venus dit, ayant aperceu
Venus ſur l'autel de Gnidie,
Imageur, dy moy, ie te prie,
En quel endroit tu m'auois veu.

Quand Iunon & Minerue virent
Ceſte belle image, elles dirent:
A grand tort nous auons repris
Le iugement que fit Paris.

Celuy qui parloit pour les peintres & ſtatuaires, en reprenant ce qu'on auoit dit de leur honneſteté, parla pour eux ainſi : Encores qu'il ſe ſoit trouué quelques vns qui ayent pourtraict des choſes deshonneſtes, comme on dit que Chereqhanes contre[illegible] laſcifs & impudiques embraſſemens d'hommes & de femmes : ce n'eſt

pas qu'on loüe le fait en foy, & ce dequoy on faict la prefentation, mais on admire l'artifice de celuy qui l'a peu fi ingenieufement reprefenter : comme quand nous voyons vn Singe, ou la face de Therfites, bien peints, nous y prenons plaifir, & loüons à merueilles, non comme chofe belle de foy, mais comme bien contrefaite apres le naturel. Vous en direz ce que vous voudrez, repliqua vn autre, fi eft-ce que ceux qui prennent plaifir à peindre ces parties honteufes, ou à les voir, monftrent leur naturel. Et comme pour iuger de la honte & friandife des viandes, le plus apte eft celuy qui les aime le plus. On dit auffi, adioufta-il, que quand Androcydes le peintre peignit le goulphe de Scylla & Charibdis, qu'il ne fit rien de fi bien fait que les poiffons d'alentour, lefquels il auoit fait auec plus d'affection, & mieux au vif & naturel que tout le demeurant, pource qu'il en eftoit friand. Comme pourrez-vous fauuer Zeuzis d'impudicité, & qu'il n'aimaft les femmes ? Nous trouuons, difoit-il, que ce Zeuzis voulant faire vn tableau, impetra des Agrigentins de voir leurs femmes nuës, & que de toutes il en choifit cinq, qui luy fembloient les plus belles, & les mieux formees de tous membres, & tirant de chacune d'elles la partie qui luy fembloit la plus belle, il en forma cefte excellente peinture, de laquelle il fe contenta en telle forte, qu'il mit deffous, Il fera plus facile à celuy qui verra cecy d'en auoir enuie, que de l'imiter. Celuy qui parloit pour les peintres va dire qu'il n'en croyoit rien, parce que les Grecques de cefte ville là n'eftoient point fi deshontees & barbares, fuffent elles publiques, de

ſe laiſſer voir nues aux hommes : d'autant, comme dit Gyges en Herodote, que la femme ayant deſpouillé ſa chemiſe, ſe deueſt pareillement de honte & modeſtie : & S. Cyprian eſcrit que l'honneur du corps & la vergongne ſont mis enſemble auec la couuerture de la robbe, trouuant mauuais aux femmes de ſe deſpouiller nues entrans dans les bains & eſtuues. A ce propos, adiouſtoit-il, Balde dit, que la crainte de la honte, bien prouuee, ſuffit à faire reſcinder vn contract, iaçoit qu'il n'y ayt crainte de mort ou de tourment : comme ſi quelqu'vn deſpouilloit vne femme, la menaçant de la ietter dehors toute nue. Meſmes, pour monſtrer que Zeuzis ne fit point ce beau pourtrait ſur les femmes Agrigentines, nous trouuons en Plutarque, que les vierges Miliſiennes, qui par vne folie ſe pendoient & eſtrangloyent, furent retirees de ſe tuer, par vn Edict, par lequel il fut dit, que ſi pas vne d'entre elles ſe pendoit plus, qu'elle ſeroit deſpouillee toute nuë, & portee ainſi au beau millieu de la place, pour eſtre veuë de tout le monde : les filles prenans de cela vne ſi grande frayeur que l'humeur qui cauſoit en elles l'enuie de mourir, ceſſa tout à coup, craignans plus le deshonneur & l'infamie, que la mort & la douleur, ne pouuans ces filles ſupporter vne imagination de villennie & honte, qu'elles ne deuoient encores receuoir ſinon apres eſtre mortes. Et auſſi il eſt eſcrit que Lais, combien qu'elle fuſt courtiſanne, ne ſe laiſſoit point voir toute nuë, diſant Athenee, qu'elle eſtoit doüee d'vne beauté ſi parfaicte, que les excellents peintres venoient expres la voir à Corinthe, pour contretirer ſeulement

& prendre vn patron & deſſein de ſon viſage, de ſes tetins, & eſtomach. Et de ceſte Lais, les Corinthiens s'eſtimoient en porter beaucoup de gloire, & en eſtre grandement honorez, laiſſans par eſcrit qu'elle eſtoit nee en leur pays. Celuy qui aimoit les peintres, adiouſtoit qu'il ne s'esbahiſſoit pas ſi les peintres ont eſté ſi honneſtes, veu que ce loüable exercice de pourtraiture a eſté ſi recommandé des anciens, qu'il n'y auoit que les nobles qui le peuſſent exercer. Que ſi quelques vns s'y addonnoyent ſans auoir ce tiltre de nobleſſe, cela leur ſaiſoit obtenir ce priuilege d'eſtre mis au rang des gentils-hommes : eſtant permis aux Grecs de mettre la peinture au nombre des arts liberaux, & defendue par Edict public aux ſeruiteurs & eſclaues. La peinture, meſmes de noſtre temps, a eſté en ſi grande eſtime, qu'il ne s'en fallut gueres que le Pape Leon, qui crea pour vn coup trente Cardinaux, ne fit, auec les autres, Raphael d'Vrbin Cardinal, peintre excellent, l'an 1517. Et pour monſtrer l'excellence de la peinture, diſoit-il, les bons peintres ne prenoient point de diſciples à moindre prix que de ſix cens eſcus, & ſi Zeuzis eſtimoit tant ceſt art, qu'il aymoit mieux bailler pour rien ſes tableaux, que d'en prendre petits prix, diſant qu'ils ne ſe pouuoient achepter à prix quelconque. Ce que monſtra bien le peintre de monſieur Paſquier, qui ne voulut iamais le peindre ſans mains, pour demonſtrer qu'on ne ſçauroit trop donner pour tels ouurages, & que s'il eut peint monſieur Paſquier ſans mains, qu'il eſtoit en grand danger de n'en pouuoir iamais rien auoir. Quant à la nobleſſe des peintres, adiouſtoit-il,

elle eſt aſſez approuuee en ce que ſi ceux qui peignent les vitreaux, & font des figures, ont mangé des aulx ou des oignons (qui eſt la viande du bas peuple) la peinture ne tiendra nullement ſur le verre, non plus que s'ils encençoient, & euſſent le nez ou l'haleine puante, cela n'eſtant pas plus eſtrange, que ce que l'on tient pour tout aſſeuré, qui eſt : que l'aimant frotté d'vn ail perd ſa vertu, & que ſi les mariniers ont mangé des aulx, que cela empeſche d'obſeruer la route de leur nauigation. Pline a tant eſtimé la pourtraiture, va dire vn de la Seree, pour confirmer ce qui auoit eſté dit, qu'il a laiſſé par eſcrit, qu'Appelle auoit cela de ſingulier de faire ſes pourtraits ſi pres du naturel, qu'vn certain Phyſiognomiſte, & diſeur de bonne fortune, iugeoit au vray de la vie & de la mort, de la ſanté ou maladie, de la pauureté & richeſſe, tant du paſſé que de l'aduenir, de pluſieurs qu'il auoit veu peints de la main d'Appelles. Quand ceſtuy-cy vit qu'on rioit de ce qu'il auoit dit, va dire qu'il auoit apprins d'Ariſtote que quand on veut faire à croire aux hommes vne choſe vraye, qui leur ſemble incroyable, qu'il en faut mettre en auant vne autre, laquelle ſemblablement au parauant qu'on euſt eu certain aduis de la verité, ſembloit incroyable, & neantmoins depuis auoit eſté trouuee veritable. Et ayant veu les aduis de Lotin, recita qu'vn Athenien, ayant dit au Conſeil d'Athenes, que les Loix auoient beſoin de Loix, fut incontinent moqué, & que ceſt Athenien auoit repliqué à ceſte riſee : Auant que vous euſſiez ſçeu & cogneu par experience, que le poiſſon de la mer en le cuiſant demande plus de ſel que celuy d'eau douce : & que les oliues,

defquelles on fait l'huile, ont befoin de ce mefme huile, pour eftre au gouft plus aggreables, vous en fuffiez auffi bien moquez: Neantmoins, fachant ores qu'ainfi eft, vous ne vous en esbahiffez ne moquez. Vn de la Seree, voyant que ceftuy-cy entroit quafi en cholere, en loüant l'excellence de la peinture, nous va conter que plufieurs grands feigneurs ont efté fi excellens en la peinture qu'ils en ont prins le furnom, comme Fabius, qui fut appellé Fabius Pictor, & Iean d'Augio, fils de Rainero, Roy de Prouence, depeignit toute vne fale de fa main, que Iules Cefar auoit achepté des tableaux faicts par Ariftide quarante mille efcus, & que le Roy Candaules acheta de Bularchus, au prix de l'or, vn tableau de moyenne grandeur, & que Demetrius ayant prins Rhodes, ne voulut permettre qu'elle fuft bruflee, pour fauuer vn tableau de Protogene, où Ialefius eftoit peint, & qu'Aratus fut empefché par vn de fes amis de brufler vn tableau exquis d'Appelle, où eftoit reprefenté Ariftrate, parce qu'il auoit efté tyran, combien qu'il aimaft fort la peinture, toutesfois il haïffoit tant les tyrans qu'il fut en deliberation de le faire brufler: n'euft efté que ceft amy, pleurant ce bel ouurage, luy euft dit, qu'il falloit faire la guerre aux tyrans, & non pas à leurs images. Nous trouuons auffi en Lucian, adioufta-il, que Etion bon peintre, porta aux Olympies vn tableau, ayant en iceluy dépeint les nopces de Roxane & Alexandre, de forte que Proxenis (lequel les Grecs auoient lors conftitué pour Preuoft des ieux) fe delectant à l'excellence de l'art, print Etion pour fon gendre. Puis nous va

conter la ruze d'vne Courtifanne, qu'aimoit Praxitelles, pour fçauoir lequel de fes tableaux eftoit le plus exquis & le meilleur, ce qu'il difoit auoir leu en Crinitus. Praxiteles, commença-il à dire, eftant amoureux de Phrymé, luy bailla l'vn de fes tableaux, à fon chois. Cefte femme prie fon amy de Praxitelles de luy bailler la meilleure piece, de tant qu'il l'aymoit. Ce qu'il ne voulut faire. Que faict-elle ? Elle fufcite quelqu'vn qui va dire à ce peintre, que le feu eftoit prins à fa boutique. Lors Praxitelles, efmeu de ce meffage, luy demande, fi fon Cupidon eftoit fauué. Et par cefte fineffe elle fceuft bien lequel tableau eftoit le meilleur, & le plus elabouré. Vn Drolle va lors repliquer, puis que les peintures & les peintres font en fi grand' eftime, pourquoy eft ce qu'on ne met les tableaux, & ces beaux ouurages, és fales où les Magiftrats & Iuges rendent la Iuftice, tout deuant les yeux des Prefidents, Lieutenans & Confeillers, pour les auertir d'auoir Dieu, & la Iuftice en recommandation ? Il fut refpondu qu'on mettoit ces peintures derriere le dos des Iuges, & non par le deuant, à fin qu'ils ne fuffent rauis par ces pourtraits, & que les peintures ne vinfent à defrober l'efprit des Magiftrats, en s'amufant à les contempler, & fuffent par-là empefchez d'entendre le different des parties, & ce par l'inftitution de Lycurgus, qui defendit expreffément qu'on n'euft à mettre aucune image ou peinture aux lieux qui eftoient deftinez à rendre Iuftice, de peur que les Iuges fuffent diuertis ailleurs. Par là, difoit noftre Drolle, vous fçauez bien pourquoy nos Iuges n'ont Dieu deuant les yeux, ni fes Saincts, mais par le

derriere. Sur la fin de la Seree, vn d'icelle nous va conter qu'on mist au marché le tableau d'vn vieillard, qui se soustenoit d'vn baston, si bien faict, que quand on demanda à vn rustique, qui le regardoit, combien il estimoit ce vieillard, & s'il ne le voudroit pas bien auoir en sa maison, lequel respondit qu'il n'en voudroit point de tel en vie, encores qu'on luy donnast pour rien: semblant le marguillier d'vne parroisse, qui se facha d'vn imager, qui luy auoit faict vn Sainct en vie pour sa parroisse, ce fabriqueur pensant que cest' image fust en vie, tant estoit fait au vif, toutesfois se reprenant, va dire au peintre que c'estoit tout vn, car si les parroissiens, luy disoit-il, l'aiment mieux mort, il ne faudra que le tuer. Vn plus grand Seigneur que ce villageois, mais non pas plus aduisé, commanda vn tableau à vn peintre, lui disant, peignez moi auec vne belle contenance, & me faictes lire tout haut en vn liure que i'aurai en main & me mettez en vn coing du tableau, à fin qu'on ne me voye point, & que ie voye tout le monde. Et celuy qui auoit conté ces contes, voulant acheuer la Seree, nous va encores conter l'excellence d'Appelles, qui auoit cela de bon sur Protogenes, qu'il se sçauoit bien oster de dessus sa besongne, & Protogenes n'en pouuoit bouger: qui est vn mot fort considerable, ce dit Pline, pour monstrer que la trop grande diligence & curiosité nuit quelquefois : combien toutesfois, disoit-il, que nous trouuons que Phidias fit bien, quand premierement il mit l'image de Iupiter en la ruë, pour le faire voir aux Heliens : & estant caché derriere la porte de sa boutique, escoutoit ce qu'vn chacun des regardans

y loüeroit ou reprendroit : cependant qu'vn reprenoit possible le nez, comme qui estoit plus gros que de raison, l'autre le visage, pour estre trop long, & quelqu'autre reprenoit ou tournoit à vice quelqu'autre chose. Puis apres cela, quand les regardans s'en estoient allez, Phidias s'enfermant au dedans, corrigeoit & racoustroit le tableau & l'image à l'opinion & iugement du peuple, n'estimant pas qu'il fallut mespriser le conseil d'vn grand nombre : mais il s'estoit persuadé, que necessairement plusieurs verroient tousiours mieux que non pas vn seul, encore qu'il n'ignoroit pas qu'il ne fut Phidias soy-mesme. Il adiousta que Pline auoit escrit que Turpilius seul s'estoit trouué peignant de la main gauche. Puis nous va dire, qu'il ne sçauoit pourquoi les derniers ouurages des artisans, encores qu'ils soient imparfaicts, principalement és peintures & statuës, sont en plus grand estime que ceux qui sont paracheuez. A qui il fut respondu, que si les ouurages imparfaicts sont commencez par de bons peintres, qu'ils sont plus estimez que les pourtraits parfaicts des peintres grossiers, demeurans ces beaux tableaux imparfaicts, à cause de l'excellence de ce qui est commencé & parce Ciceron dit, que P. Rutilius auoit ouy dire à Pænetius qu'il ne s'estoit point trouué de peintre qui osast paracheuer le pourtraict qu'Appelles auoit commencé de Venus, la beauté de sa bouche ostant toute esperance aux autres peintres, d'y pouuoir faire respondre toutes les autres parties qui n'estoient pas faites ni commencees. Lors vn de la Seree des plus endormis, va dire, Ie suis d'auis, que suiuant ceste methode,

nous laiſſions nos diſcours en l'eſtat qu'ils ſont, ſans autrement les acheuer, à fin qu'on les trouue meilleurs, car peut eſtre qu'en y adiouſtant nous gaſterions tout.



VINGT-NEVFIESME SEREE.

Des Mores, des Negres, & des Noirs.

En toute ceste Seree on ne parla que des Noirs, que nous appellons Mores & les autres Negres, dautant qu'vn de la compagnie nous conta ce qu'il auoit veu ce mesme iour, & ce qui s'estoit passé entre vn More & des gens des champs, lesquels rencontrans ce More par la ruë, du temps que le Roy estoit à Poictiers, s'estoient arrestez tout court deuant ce Noir, s'esmerueillans de ce qu'ils n'auoient iamais veu, tellement que quelque part qu'allast ce Negre, ils le suiuoient, ne se pouuans saouler de le regarder, tant il leur estoit estrange. L'vn de ces villageois à vne fois disoit, qu'il falloit bien que cest homme noir fust mareschal, ou bien ferrurier, puis se reprenant, asseuroit qu'il estoit bien plustost faiseur de poudre à canon, ou crieur de noir à noircir, ou teinturier, ou bien charbonnier. Son compagnon vouloit gager que c'estoit vn

ramonneur de cheminee du païs d'Auuergne, ou bien que c'eftoit quelqu'vn qui auoit ioüé à fainct Cofme ie te viens adorer. Vn autre villageois, lequel eftoit d'auprés de fainct Maixant, tenoit pour certain que c'eftoit encores vn diable de la diablerie de fon païs (car monfieur Bodin dit que les diables font noirs) qui auoient fi bien accouftré le beau pere Secretain, pour n'auoir pas voulu prefter vne chappe du Conuent à celui qui ioüoit Dieu le pere à la paffion de fainct Maizant, à qui les entrepreneurs, en faifant la monftre, auoient dit, ô que vous iouerez bien, meffieurs les diables. Il fe trouua auec ces ruftiques quelqu'vn, lequel ayant voyagé, leur difoit, fe moquant de eux, que l'homme qu'ils admiroient tant, auoit paffé fous l'Equateur, & que pour en faire fouuenir, (pource que c'eft le plus grand & perilleux nauiguage que l'on fçauroit iamais faire) les mariniers l'auoient ainfi noircy, comme ils ont de couftume. Vn de ces champeftres va dire à ce More, barboüillé, il eft temps que tu faces la leffiue, car tu n'as rien de blanc. Ce villageois voyant que ce More ne fonnoit mot, va dire à fes compagnons, il faut bien que ce foit quelque porteur de mafquarade & de moumon, qui s'eft ainfi noircy & chaforré, puis qu'il ne parle point. Ce More, qui entendoit autant le Poicteuin que le François, fe fafchant d'eftre ainfi regardé & fuiuy de cefte bande ruftique, les reculoit le plus qu'il pouuoit d'aupres de luy, ce nonobftant le plus hardy d'entr'eux ne laiffa à s'approcher de peu à peu de ce More, & en le frappant fur l'efpaule, luy va demander en fon Poicteuin : dy moy, petit, és tu nafquu itau? Le More lors

entrant en cholere (comme ils le font tous) ſe vint ſi bien à cholerer, que celuy qui nous faiſoit le conte nous dit qu'il euſt ſans luy outragé ces pauures gens. Tous ceux de la Seree trouuerent ſi bonne ceſte interrogation, es tu naſquu itau? qu'il n'y euſt celuy lequel n'excuſaſt la ſimplicité & curioſité de ces pauures Poicteuins, quelqu'vn des plus aduiſez de la ville s'y trompans auſſi bien qu'eux, penſant que ce fuſt quelque Abolomeni des Grecs, qui ſe barboüilloient de ſuye. La riſee de ce conte ceſſa par la diſpute de deux de la Seree, leſquels commencerent à s'attaquer, pour ſçauoir la raiſon de ce que les Mores, encores qu'ils ſoient en vn autre païs que le leur, ne laiſſent à engendrer des enfans noirs, & ſemblables à eux. Celuy qui attribuoit la cauſe des Mores à la chaleur, & au Soleil, pluſtoſt qu'à leur ſemence, le prouuoit ainſi. Le Soleil noircit vn homme & blanchit le linge, l'aptitude de la matiere eſtant cauſe de cecy : or les matieres de noſtre corps eſchauffees, diſoit-il, font noircir le cuir, & la peau : dont il aduient que les Negres, tant à cauſe de la chaleur du Soleil, où ils ſe tiennent, que par la diſpoſition chaleureuſe de leur corps, font & engendrent les enfans noirs, dautant que la ſemence de leur generation eſt chaude en eux, eſtant auſſi la matrice des femmes Mores tres-chaude, & ſeiche, & qui eſt cauſe que la ſemence conceuë en eux, eſtant digeree par vne violente conception, le ſang du fruict qui eſt formé deuient aduſte & bruſlé, l'humide ſubtil eſtant mis hors, & lors ce ſang bruſlé teint leur chair, qui rend auſſi leur peau noiraſtre, ayant meſme raiſon de la chaleur du Soleil à la chaleur du feu, pour

noircir vne perſonne. Plus, pour prouuer que le Soleil & ſa chaleur font les Mores ainſi noirs, & non pas la ſemence, il diſoit encores, ſi les Negres, Mores, & Ethyopiens muent & changent d'air & de pays, leurs enfans auec le temps muent & changent de couleur, & deuiennent blancs en Europe, où la chaleur n'eſt pas tant vehemente. Celuy qui tenoit le contraire, repliquoit que la ſemence faiſoit en cela beaucoup plus que le Soleil & la chaleur, & que ſa diſpoſition faiſoit les Mores, parce, diſoit-il, que les Noirs qui habitent en ce pays d'Europe, où le Soleil n'eſt point ardant, font & engendrent auſſi bien des Mores comme eux, & quelque part qu'ils habitent, ils ſont touſiours noirs, eux & leurs enfans, & au contraire, les blancs font les enfans blancs, nonobſtant qu'ils demeurent en Ethyopie : encores que les Mores euſſent vne femme blanche, & demeuraſſent icy, & les blancs euſſent vne More demeurans en Ethyopie. Si eſt-ce, repliqua vn tiers, que nature a voulu qu'il y euſt deux ſemences en la generation de l'homme, leſquelles meſlees la plus puiſſante formaſt, & l'autre ſeruiſt d'entretenement & nourriture. Ce qui appert eſtre veritable, de ce que l'homme noir engroſſant vne femme blanche, ou vn homme blanc vne femme noire, la creature tiendra de l'vn & de l'autre, & ſera de couleur brune : ou bien elle ſera de deux couleurs, comme il ſe trouue en Lucian, que le fils de Lagus preſenta aux Egyptiens en plein theatre vn homme de deux couleurs, ſi que la moitié de ſon corps également diuiſee, eſtoit parfaictement noire, & l'autre blanche outre meſure. Parquoy, adiouſtoit-il, encores que la ſemence ia

difpofee y puiffe beaucoup (non pas qu'elle foit noire, comme dit Herodote) fi eft-ce que la femence reçoit fes dernieres impreffions par l'ardeur du Soleil, receuans ceux qui font au Soleil grande alteration de leur couleur, qui faict que nous voyons les peuples eftre plus noirs,ou moins, felon qu'ils font pres des grandes ardeurs, ou plus loing. Celuy qui fembleroit que la difpofition de la femence faifoit les Negres & les Mores, & non pas l'ardeur du Soleil, va repliquer ainfi. Si la chaleur du Soleil faifoit les Mores, ceux qui demeurent foubs l'Equateur, là où le Soleil eft pres d'eux, & directement fur leur tefte, l'ayant pour leur Zenith, deuroient donc eftre plus noirs que ceux qui habitent foubs le Tropique, où eft l'Ethyopie : toutesfois qu'en Ethyopie foient les vrais Mores, ceux qui demeurent foubs l'Equateur n'eftans que bazannez. Son aduerfaire luy va refpondre, que la chaleur eftoit plus grande en Ethyopie, qui eft foubs le Tropique, qu'elle n'eft pas foubs l'Equateur, combien qu'ils foient pres du Soleil, parce, difoit-il, que fous l'Equateur où les rayons font perpendiculaires, le Zodiac eft droict, & non oblique, qui fait que le Soleil defcend pluftoft deffoubs leurs pieds, le Soleil n'y faifant pas tant de demeure, le païs n'y eft pas fi chaud, dont vient que ceux qui y habitent ne font que bazannez. Au contraire, difoit-il, foubs le Tropique, où font les vrais Mores, le Soleil y faict plus de demeure, à caufe de la tortuofité & obliquité, & par ce les iours d'efté y font plus longs, le Soleil ne defcendant pas fi toft, ce qui faict que la chaleur y eft plus grande, & par confequent les habitans y font plus noirs : & ceux-là font les vrais Mo-

res. Et auſſi que le Soleil nous eſchauffe plus par la reflexion de ſes rais, que non pas par ſon approchement : car quand le Soleil eſt eſleué au Cancre, qui eſt le ſigne plus eſloigné de nous, ſes rais qui ſont dardez nous eſchauffent plus viuement, renforcez par la reflexion, que quand il eſt au Capricorne, encores qu'il ſoit plus pres de nous. Diodore eſcriuant qu'en Egypte, aux fins des Troglodytes, le Soleil y eſt ſi chaud ſur le midy, qu'ils font cuire les viandes, les mettans auec de l'eau en vn pot, ſans autre feu. Si cela eſt vray, fut-il repliqué, que là où eſt la grande chaleur (ſoit par la prochaineté du Soleil, ou par ſa reflexion, ou pour le temps qu'il demeure ſur nous) les gens y ſoient plus noirs, pourquoy eſt-ce que en la ſeule Affrique on trouue des Mores, que nous appellons Ethyopiens, veu qu'il y a des autres terres & regions auſſi chaudes qu'eſt Affrique ? On ſe regardoit l'vn l'autre, quand quelqu'vn va dire, que cela procedoit de la ſeule qualité & condition de la terre, & ſelon qu'elle eſt plaine, ſeiche, montueuſe ou craſſe, & ſelon les vents qui y regnent, ſe faiſoient les Mores, les habitans du mont Megeza en Affrique eſtans blancs, & ceux de la plaine petits. A ceſte cauſe, diſoit-il, dautant que la Lybie eſt vne terre toute vnie & plaine, ſans montagnes, areneuſe, & ſans eaux, elle conçoit & retient vne grande chaleur, qui eſchauffe merueilleuſement l'air à l'entour, & faict que la complexion des hommes, qui y habitent, eſt tellement muee, qu'ils ſont les perſonnes noires, que nous appellons Ethyopiens, Mores, Negres, & Noirs. Lors vn de la Seree va dire, que la plus part de ce qui auoit eſté dit de la

caufe des Mores, luy fembloit vne vraye chiquanerie, & comme dit l'adage, c'eſt percer vn grain de millet d'vn tairiere : parquoy, l'opinion de Theuet luy femblant plus fincere & veritable, fouſtenoit auec luy, que ce n'eſtoit ne la femence ne la chaleur qui faifoit les enfans noirs en Ethiopie, mais que c'eſtoit le fang chault & aduſte qui caufoit la noirciffeure. Quelqu'vn contrariant à ceſte propofition, va repliquer. Si eſt-ce que fi la chaleur de ceſte terre Lybique peut caufer la frizure & crefpeleure de ces Mores, ayans le poil ridé & replié par vne ficcité & chaleur efficiente, pourquoy donc ne pourra la chaleur noircir? Et ne fert de rien à dire que la frizure des cheueux vient de la tortuofité des pores : car tant plus que l'exhalation qui fait le poil eſt fumeufe, de tant plus le poil fera recoquillé & crefpé par chaleur & ficcité, ce qui eſt terreſtre & humide voulant defcendre & s'abbaiffer, & ce qui eſt chault & fec voulant monter : & pource que les Mores n'ont pas grande humidité, le poil deffeché par la chaleur fe retire aifément, comme il fe retireroit par le feu, la crefpeleure des cheueux n'eſtant qu'vne conuulfion & retirement à faute d'humeur, qui fe faiɛ̃t par la chaleur de l'air qui nous enuironne. Et cela fe preuue de ce que les cheueux crefpés & frizez font plus durs que ceux qui font droiɛ̃ts, les chofes feches eſtans dures. De là vient, que ceux qui abondent en humeur, ou demeurent en vn air humide, n'ont point les cheueux crepeluz, mais ouy bien ceux qui habitent és regions chaudes, comme les Ethiopiens pour autant que leur cerueau, & l'air qui les enuironne, font chauts. Ceſte

chaleur fait auffi, adioufta-il encores, que les Mores font fort camus, & diriez qu'on leur a coupé le nez fur le billot : cela procedant de la grande chaleur, qui ne permet pas que les os & les cartilages croiffent beaucoup, comme venans d'vne matiere inutile & vacante : les petis enfans le confirment bien, lefquels eftans chauds, font camus, ayans en leur ieuneffe le nez fort court. Et fi faut noter que les Mores, & tous ceux qui font camus, font choleres : & qu'au contraire, les grands nez font plus patiens & prudents, & qu'en la Bible quand on dit que quelqu'vn a grand nez, les interpretes tournent patient : ce qui demonftre qu'en la Phyfionomie y a quelque diuination de complexion. Ie m'esbahy, repliqua quelque autre, que nos mignons qui trauaillent tant à fe frizer, ne mettent auffi peine à fe rendre camus comme font les Mores, & à prendre leur teinct & couleur, pourtant qu'entre les Mores, la camuferie, la couleur noire, & auoir les cheueux recoquillez & frifez, leur eft autant d'eftime & de beauté, que noftre grand nez, noftre couleur blanche, & nos cheueux longs. Qu'il foit ainfi, difoit il, les Ethiopiens peignent leurs Anges noirs, camus, & ayans leur cheuelure crefpee comme ils font, & non pas blancs, auec le nez affez grand, & les cheueux longs & vnis, comme nous peignons nos Anges, tout ainfi que nous fommes, & que nous penfons ceux eftre beaux entre nous qui ont tout cela, principalement la France ne trouue pas beau d'eftre camus, car au lieu que les Ameriquains font confifter la beauté de leurs enfans à eftre bien camus, au contraire nous trouuons nos enfans plus

beaux ayans vn peu le nez long, & comme les sages-femmes de leur pays escrasent & enfoncent le nez de leurs petits enfans auec le poulce, tout aussi tost qu'ils sont nais, comme on faict en France, aux petits chiens, nos mattrones à l'opposite, tirent le nez à la naissance de leurs enfans, l'allongeant de peur qu'ils soient camus, & de peur qu'ils ressemblent aux Mores du nez, Plutarque disant que celuy qui a le nez Aquilin, est Royal, & celuy qui a le nez court, gentil, plaisant & aggreable. Mais qui faict, demanda quelqu'vn, que les Ethiopiens ont les leures grosses? A qui il fut respondu, que cela procedoit de la chaleur, aussi bien que leur camuserie, à cause de l'air d'Affrique, qui est extremement chaud : lequel par resolution de la portion la plus subtile, espoissit les humeurs attirees en l'extremité de leurs leures, la mesme chaleur causant aussi aux Mores, Ethiopiens & Abissins leurs pieds gauches, & iambes ennelees, comme la chaleur peut gauchir le bois, elle peut aussi difformer & corrompre le corps des animaux aussi bien qu'elle faict le poil de la teste, la grande chaleur bruslant la substance des membres, & les faisant griller, comme le feu faict le cuir, par mesme raison les Egyptiens estans fort podagreux, aians les articles & pieds fort enflez, combien qu'aucuns disent cela venir de ce que le pied du Taureau, signe celeste, fort de leur region, s'estendant sur l'Ethiopie, parquoy en leurs lettres hieroglyphiques, par le pied de bœuf, ils signifioient l'homme podagre, parce que le beuf y est fort subiect. Et non seulement, fut il adiousté, ceste chaleur agist au corps, mais, qui est bien plus, elle gouuerne

les actions, dautant que nous voyons tous ceux qui habitent vn païs trop chaud, ou trop froid, eftre barbares, & auoir leurs humeurs brutales & leur regard hideux, la bonne temperature de l'air profitant & feruant non feulement és corps des hommes, mais auffi aux actions de l'efprit & de l'ame : Ariftote affermant les trauaillez de chaleur ou de froidure eftre Barbares, d'autant, dit-il, que la bonne temperature de l'air rend les mœurs & entendemens meilleurs, & auffi que la nouriture des Egyptiens faict beaucoup à les rendre barbares : car Solin dit qu'ils fe nourriffoient de locuftes, ce qui eft confirmé par Sainct Hierofme, fi le mot Grec ne fignifie pas auffi bien autre chofe que des fauterelles. Ie penfe, repliqua vn autre, qu'il faudroit beaucoup d'annees aux Mores & Negres, encores qu'ils habitaffent en noftre region, pour leur faire perdre leur barbarie & brutalité, & muer leur complexion en la noftre, auffi bien qu'à changer leur couleur, tant la force de la femence humaine eft grande, quand elle a receu en foy quelque qualité bien enracinee : la vertu de la generation ayant fi grande puiffance, qu'apres beaucoup de generations diuerfes elle peut retourner, tellement que vous verrez, adiouftoit-il, que d'vn Æthiopien demeurant en Europe, & ayant vne femme blanche, que poffible il n'en viendra point vn More, mais que de fa fille, qui fera blanche, encores qu'elle foit mariee auec vn blanc, il en pourra venir vn Negre : comme lon dit de Niceus Poëte Grec, lequel apres trois generations nafquit tout noir, parce que fon aieule s'eftoit accouplee à vn Ethiopien : & comme

nous trouuons qu'vne femme blanche de l'Europe, ayant enfanté vn More de fon mary qui eftoit blanc, fuft accufee par luy d'auoir eu à faire à vn Negre : mais à la fin il fe trouua qu'elle eftoit en la quatriefme lignee defcendue d'vn More : Et auffi nous trouuons que Hippocrates fauua vne Princeffe accufee d'adultere, par ce qu'elle auoit enfanté vn enfant noir comme vn Ethiopien, à caufe du pourtraict d'vn More femblable à l'enfant, lequel couftumierement eftoit attaché à fon lict. Poffible, va repliquer vne Feffe-tondue, que cefte femme blanche, qui accoucha d'vn Noir, eftoit Sorciere, & que quelque diable, auffi noir pour le moins qu'vn More l'auoit engroffee : car monfieur Bodin tient que les Sorcieres peuuent conceuoir d'vn diable, & qu'elles difent que les Diables ont leur femence froide & noire, comme Herodote affeure que les Ethiopiens l'ont auffi noire, & pource il dit qu'ils font leurs enfans noirs. Il fut repliqué, qu'il eftoit mal aifé à croire, encores que Bodin l'ait dit, que les diables puiffent auoir à faire à vne femme Sorciere, & que fi cela auoit lieu, qu'il y auroit bien de la diablerie par les champs, combien qu'il femble que Lactance Firmian ait creu que les demons eftoient capables de generation, mefmes qu'ils auoient engendré, Agrippe & Cardan femblans auoir fuiuy cefte opinion. Laiffant là ces diables pour tant qu'ils valent, quelqu'vn commença à faire vn conte d'vne femme qui fe fit engroffer à vn More, pour fçauoir s'il eftoit meilleur mafle que fon mary, qui eftoit blanc. Les fages-femmes eftant bien empefchees pour fauuer l'honneur de l'accouchee, le mary ne s'en

pouuant contenter, l'appaiferent en luy demandant; Auez vous pas fouuent mon bon compere, prié Dieu qu'il vous donnaft vn hoir mafle? eft-il pas vray? Le mary ne le pouuant nier, & confeffant qu'ouy : on luy repliqua, qu'il auoit ce qu'il demandoit & que c'eftoit vn hoir mafle que fa femme luy auoit faict, & en deuoit plus toft remercier Dieu, qui l'auoit exaucé, que de s'en facher. Le mary lors fatisfait & content prend ce petit More entre fes bras, & le mignardant & le baifant l'appelloit fon petit Moriquaut, fon petit noir mafle, de fi bonne grace que l'accouchee & les matrones ne fe pouuoient tenir de rire. Ceftuy qui auoit recité ce conte, & cefte farce, voyant qu'on ne rioit point, va dire à ceux de la Seree, riez fi vous voulez, ie ne fuis badin ny fariné, & fi ne laifferay à vous demander comment vous pourriez tirer au blanc contre vn More. Ceux de la Seree fans rire encores, luy vont refpondre qu'on ne pouuoit tirer au blanc où il n'y auoit que du noir. Il va lors repliquer, que pour tirer au blanc contre vn More, qu'il ne faudroit que luy mettre vne coque au cul. Quelqu'vn alors ne fe pouuant tenir de rire, luy va demander, pourquoy c'eftoit que les Mores ont pour le moins les dents blanches, & tout le refte fi noir, mefmes les ongles, qui deuoient refifter à la chaleur auffi bien que les dents. Il va refpondre que les Mores auoient les dents blanches à caufe de leur fermeté, qui refifte à la chaleur du Soleil, là où la peau n'eftant point dure, elle fe fait noire, & par confequent les ongles, qui viennent de la peau. On demanda auffi qui caufoit la timidité aux Mores. On va dire, que la chaleur

ardante qui eſt en leur region, les bruſle de telle ſorte que la chaleur interne ſe diſſipe aiſément, trouuant les conduits ouuerts par la chaleur externe : tellement que le dedans demeure ſi froid que les Ethyopiens ont touſiours eſté trouuez craintifs : au contraire des Septentrionaux, qui ſe trouuent hardis & vaillans par la froidure de l'air, qui referre leur chaleur interne au dedans, dont ils ſont rendus courageux : combien qu'aucuns Aſtrologues, fut-il dit, rapportent la timidité des Meridionaux & Mores à Saturne, lequel domine en leur contree, comme ils ſont l'ardeur belliqueuſe des Septentrionaux à la Planette de Mars, ſur leſquels elle a grande puiſſance. Que la chaleur du Soleil bruſle les Ethyopiens, fut-il adiouſté, il appert par ce que dit Aſclepiades, qu'ils vieilliſſent bien toſt, & dés l'aage de trente ans, & qu'en Angleterre, qui eſt vn païs froid, les hommes y vieilliſſent iuſques à ſix vingts ans, le froid faiſant contenir au dedans la chaleur naturelle, & leurs corps eſtans plus ſerrez ils viuent plus long temps, au contraire des Ethyopiens, qui ont les corps plus rares, parce qu'ils ſont laſches par la chaleur du Soleil. Il fut auſſi recité, que la grande chaleur faiſoit que les Mores, & ceux qui habitent és pays chauds, auoient le teſt & crane fort deur, auec peu de ſutures, & que ceux qui demeuroient és regions froides l'auoient plus mol, parquoy la bleſſure faicte au crane qui eſt mol, eſt plus dangereuſe que la playe & contuſion du teſt qui eſt dur, à cauſe qu'il faut plus de temps à pourrir & alterer le teſt dur que le mol, & par le teſt dur & mol, furent recognues les teſtes des Egyptiens d'entre celles

des Perfans, ayans efté & des vns & des autres tuez en vne bataille, ce dit Herodote. Ce ne fera hors de propos, va dire vn de la Seree, fi en parlant des Mores, ie vous enfeigne comme ils chaftrent & feccent leur beftail, qui pourra poffible feruir à noftre pays. C'eft que quand ils veulent chaftrer leurs animaux, ils ne font que leur couper les venes qui font fous les temples, lefquelles eftans couppees, il ne peut defcendre aucune humeur de leur cerueau, & par ce moyen toute generation eft retranchee. Et me fuis fouuent esbahy, difoit-il, que cefte practique n'en eft venuë iufques à nous, veu les accidens qui arriuent de nos chaftrures. Quelqu'autre va demander, fi la rencontre d'vn More eft vne chofe malheureufe, & fi elle fignifie quelque malencontre, comme il aduint à Brutus, & à Seuere l'Empereur, Ælien Spartian difant en la vie de Seuerus, que la rencontre d'vn homme laid preiugea la mort à ceft Empereur. Il fut refpondu que beaucoup de chofes fe difent fans raifon, qui ne font pas veritables, cela pouuant arriuer à deux ou à trois, qui n'aduiendra pas à cent, n'y ayant rien de certain, là où l'on ne peut donner de raifon : mais, ie vous prie, difoit-il, quelle raifon fçauroit-on donner de ce qu'on dit que c'eft vn bon-heur de trouuer en premiere rencontre vne belle femme, & vn mauuais, d'en trouuer vne laide? La rencontre d'vn More, va refpondre quelqu'vn, denote malheur pour ce que plufieurs de ce païs deuiennent fecs & ethiques pour toucher feulement à la fueur d'vn More, & difent qu'il en peut autant aduenir à fa rencontre. Mais repliqua vn de la Seree,

qui sont les vrais Mores, de qui la rencontre & la sueur nous menace de quelque sinistre euenement? Car disoit-il, nous appellons Mores tout homme qui est noir, comme les Ethyopiens, & les Indiens de la Zone chaude, & autres terres nouuellement trouuees, ores que les Mores de la Moritanie ne soient communément gueres plus bruns que les Espagnols qui sont leurs voisins, separez d'eux seulement par vne mer, qui n'a pas trois lieuës de large, tel endroit y a, & si abusons auiourd'huy, adioustoit-il, de ce mot de More, car les anciens Latins appelloient iadis *Africa*, ce que nous appellons maintenant Barbarie, & la partie de ceste Barbarie, où est le coing que faict la mer Mediterranee auec l'Ocean, s'appelloit *Mauritania*, & l'homme de ce païs-là *Maurus*. On va demander à cestuy qui auoit tant demandé, si on n'appelloit pas vn homme barbare, lequel n'a point d'esprit, qui est inciuil, & qui n'a nulle vertu & honnesteté, de ce que ceux de Barbarie sont totalement priuez de toutes ciuilitez & gracieusetez, & pleins de tous vices & cruautez. Quand cestuy-cy eut confessé qu'ouy, & que tous ceux qui habitent les païs trop chauds ont leurs mœurs brutales, aussi bien que ceux qui demeurent en vne region trop froide, la temperature de l'air seruant autant à l'esprit qu'au corps, il luy va demander, si ceux-là que nous appellons Barbares, ne pourront pas auec le temps laisser leur Barbarie & se ciuiliser comme nous le pensons estre, estant maintenant leur païs peuplé & frequenté, qui ne deuoit plus à ceste cause estre appellé Barbarie, ne eux Barbares, le mot barbar en leur lan-

gue ne fignifiant que defert. Ie ne demande pas cela, adiouftoit-il, fans raifon : car le temps peut amender ou empirer vne nation, comme il fait les metaux, les Romains ayans appellé beaucoup de peuples Barbares, qui auiourd'huy font plus vertueux, honneftes, accords, & ciuilifez, qu'ils n'eftoient de leur temps, ceft aage icy produifant les efprits plus excellens & meilleurs qu'il n'a faict par le paffé : Et non feulement, difoit-il encores, la nourriture & les couftumes ont puiffance de changer le naturel de quelques particuliers, mais auffi de tout vn peuple, comme l'hiftoire nous le faict voir de la plus part des nations du monde, mefmement des peuples d'Allemaigne, qui n'auoient du temps de Tacite, ni loix, ni religion, ni fcience, ni forme de Republique, & maintenant ils ne cedent à autres quelconques en bonne inftitution de toutes chofes, combien que du temps de Cefar les Germains, gens robuftes & belliqueux, viuoient feulement de laict, fromage, & chair, ne fçachans que c'eftoit ni de bled, ni de vin, ni de labourer, ni de femer, & à cefte heure, il n'y a pas vne nation qui les furpaffe en toutes ces chofes. Vn de la Seree aprés tout ce difcours, va dire, Ie croy vne chofe quant à moy, que l'excellence des vertus, & la grandeur des efprits, a efté toufiours vne, & de mefme forte dans le contenu de ce monde, & que leur femence a efté mife icy quant & les hommes, & que le temps ne produit point d'autres efprits & d'autres vertus, que celles qui font veuës aux hommes de tout temps, & que le temps ne les empire ni amende, mais bien qu'il peut faire qu'elles paffent d'vn lieu en l'autre, & qu'vne

nation qui aura efté par le paffé inciuile, fauuage & barbare, peu à peu puiffe changer fa ftupidité, & barbarie, en ciuilité, prudence, & dexterité : Le temps inftruifant & informant particulierement l'efprit & la raifon d'vn chacun, & tranfportant les grandes vertus de païs en païs. A quoy rien ne fut repliqué par ceux de la Seree, mais tous l'ayans approuué s'en allerent en cefte opinion.



TRENTIESME SEREE.

Des Pauures & des Mendians.

CESTE Seree ne fut pas ſi ioyeuſe que la precedente, à cauſe qu'aucuns d'icelle, vn iour d'Hyuer qu'il faiſoit fort grand froid, en venans ſoupper, auoient trouué vn pauure malade, quaſi tout nud, couché de ſon long ſus vn perron de boutique, ce qui les auoit eſmeus à ſi grande pitié que durant le ſoupper, & encores aprés, ils s'eſtoient monſtrez plus triſtes que de couſtume : combien qu'ils luy euſſent aſſez largement diſtribué de leurs biens, & mis ordre à ſon coucher, ſçachens bien que ce n'eſt pas aſſez de bailler le viure aux indigens, mais qu'ils les faut veſtir & loger. Et m'esbahis que le Magiſtrat ne contrainct les riches, meſmement les gens d'Egliſe, de leur bailler leurs neceſſitez : les Canons diſans que le bien d'Egliſe ſe doit mettre en trois parties, la premiere pour les pauures, la ſeconde pour les paſteurs, la tierce pour entretenir les

baſtimens de leurs Egliſes, des hoſpitaux & de leurs maiſons. Les gens d'Egliſe ſe deuans contenter du peu ; comme ſont les quatre Patriarches de l'Orient, auſquels obeyſſent tous les Chreſtiens du Leuant, qui n'ont que chacun deux cens ducats par an, encores qu'ils ayent de grandes charges. Car au Patriarche de Conſtantinoble obeit toute la Grece, Macedoine, la Thrace, Epire, & tous ceux qui ſont ſubiects à ceſt Empire, voire les Moſcouites. Le ſecond Patriarche, qui demeure au Caire, a ſoubs luy l'Egypte & Arabie. Le tiers commande ſur la Iudee, Damas, Barut & Tripoli, & tient ſon ſiege en Ieruſalem. Le quatrieſme demeure en Antioche, & a puiſſance ſur les Grecs de la Sirie. Si bien que la richeſſe des Egliſes Occidentales eſt ſi mal diſpenſee, eu eſgard à l'Egliſe primitiue, & aux grands biens de maintenant qu'on ne peut oſter de la bouche la plus grand'part :

Au temps paſſé en l'aage d'or,
Croſſe de bois, Eueſque d'or :
En ce temps ſont autres les loix,
Croſſe d'or, Eueſque de bois.

Les Iuifs encores qu'ils ſoient bannis de leurs païs, paures & eſpandus par tout le monde, menans vne vie miſerable, ſi ne laiſſent ils à s'aider l'vn l'autre, ſi bien qu'à peine trouuerez vous vn Iuif qui mendie. Les Goths, peuple barbare, auoient accouſtumé de bruſler le logis de celuy qui ne vouloit loger les pauures eſtrangers, eſtimans celuy iuſtement eſtre priué de ſa maiſon,

qui la denie aux autres. Ceux qui ont eſté en Turquie, ſçauent bien que nous deurions mourir de honte, & rougir autant de fois que nous voyons de pauures endurer & la faim, & le froid, giſans toute la nuiſt & tout l'Hyuer ſur le paué, ſi mal veſtus qu'ils ſont, d'autant qu'il n'y a nulle comparaiſon entre noſtre charité & leur pieté, ſi nous regardons à l'inſtitution de leurs hoſpitaux, & aumoſneries, à l'ordre qui y eſt obſerué, & au traictement que reçoiuent là les pauures, ſoient Chreſtiens ou Iuifs, ſoient riches ou pauures, tous y ſont receus, meſmes que les Seigneurs, Bachats, & Ambaſſadeurs, s'y logent, à cauſe que vous y eſtes logez comme en vn Palais, & ſi les riches prennent leur portion auſſi bien que les pauures : les paſſants pouuans y ſejourner trois iours & nourris & hebergez. De Montagne recite que deux Sauuages furent amenez au Roy Charles neufieſme, & qu'ils auoient apperceu qu'il y auoit parmy nous des hommes pleins, gorgez & bien ſaouls de toutes ſortes de commodité, & que les autres eſtoient mendians à leurs portes, deſcharnez de faim & de pauureté, & trouuoient eſtrange comme ces pauures neceſſiteux pouuoient ſouffrir vne telle iniuſtice, qu'ils ne prinſent les riches à la gorge,ou miſſent le feu à leurs maiſons. Ils ſont ſi pitoyables que leur compaſſion & humanité ne s'eſtend pas ſeulement entr'eux, mais auſſi ils ont commiſeration des beſtes brutes, acheptans des oiſeaux renfermez dans des cages, auſquels ils donnent liberté pour l'honneur de Dieu, comme ils baillent du pain aux chiens qui n'ont point de maiſtres. Ce que confirme de Montagne, diſant n'y auoir pas long temps

qu'il se trouua vn Turc à Venise (la ville la plus riche de la Chrestienté) lequel rachepta tous les oiseaux de leurs cajots, leur baillant liberté pour l'amour de Dieu, & de la pitié que luy faisoient ces pauures prisonniers parlans & chantans, les Turcs ayans des aumosnes & hospitaux pour les bestes. Nous deuons, selon de Montagne, vn general deuoir non aux bestes seulement, mais aux arbres mesmes & aux plantes, & comme il dit, nous deuons la iustice aux hommes, & la grace & benignité aux autres creatures, qui en peuuent estre capables, y ayant quelque commerce entre elles & nous, & quelque obligation mutuelle. On lit aussi que Pythagore estoit si pitoyable, que son humanité s'estendoit iusques aux bestes brutes : en priant les oiseleurs, apres auoir prins des oiseaux, de les laisser aller, & quand il se rencontroit entre les pescheurs, il acheptoit les traits de leurs rets, & faisoit par apres reietter tous les poissons dedans la mer. La plus grande iniure qu'vn Athenien eust peu dire à son voisin & citoyen, estoit de luy reprocher, que iamais il n'estoit entré dans le temple de Misericorde, auquel personne n'entroit s'il n'estoit benin & secourable, encores estoit ce par permission du Senat, qui iugeoit s'il estoit tel. Entre les Romains il y auoit vne loy gardee inuiolablement, que nul n'eust osé faire feste en public, s'il n'auoit pourueu auparauant à tous les pauures de son quartier & voisinage. Mesme les Sorciers & Sorcieres confessent que celuy qui est aumosnier & misericordieux, ne peut estre offencé de leurs sortileges, encores que d'ailleurs il soit vicieux. Monsieur Bodin dit, que si vn Sorcier demande l'au-

mofne à vn qui a le moyen de la donner, & il foit refufé, celuy qui n'aura rien baillé à ce pauure Sorcier, fera en danger d'eftre charmé, moyennant que celuy à qui on demande l'aumofne ignore que celuy qu'il efconduit foit forcier. Et fi eftoit auffi pour nous inciter à eftre aumofniers & charitables aux pauures, que la fainćte Efcriture dit, Donnez iuftice, en lieu que nous difons, Donnez l'aumofne, comme eftant l'vne des chofes qui iuftifie plus le mefchant. Et auffi ce que nous donnons aux pauures, s'appelle des Grecs (comme on dit) *Eleemofyna*, c'eft à dire, mifericorde, *Agape*, qui eft à dire charité & dilection, encores auiourd'huy les pauures nous prient de leur faire charité. Voicy qu'vn grand en dit aux grands?

A l'indigent monftre toy fecourable
Luy faifant part de tes biens à foifon:
Car Dieu benit & accroift la maifon
Qui a pitié du pauure miferable.

Las! que te fert tant d'or dedans la bourfe,
Au cabinet maint riche veftement:
Dans les greniers tant d'orge & de froment,
Et de bon vin en ta caue vne fource?

Si cependant le pauure nud friffonne
Deuant ton huys, & languiffant de faim,
Pour tout en fin n'a qu'vn morceau de pain
Ou s'en reua fans que rien on luy donne,

Has tu, cruel, le cœur de telle ſorte
De meſpriſer le pauure infortuné,
Qui, comme toy, eſt en ce monde né,
Et, comme toy, de Dieu l'image porte?

Et à fin que les pauures de Grece fuſſent bien toſt ſecourus, ſans les faire attendre tout vn iour à vne porte, comme le plus ſouuent nous faiſons, ils portoient des cloches allans par les rues, dont eſtoient appellez *Mithagiotæ*, & tout incontinent on leur enuoyoit l'aumoſne, tant ils craignoient ce que diſoit Vliſſe dans Homere, eſtant en habit de pauure, *Dij ſunt mendicorum vindices*. Et combien que par l'Euangile, & par Homere, la plus grande demeure des pauures, & où ils eſtoient le plus, c'eſtoit à l'entree des portes : ſi trouuons nous des nations, entre autres les Celtes, qui ont eſté ſi miſericordieuſes & pitoyables, qu'ils ne fermoient iamais la porte aux pauures, & ſi leur permettoyent d'entrer iuſques à la table des conuiues, & là ils demandoient de chacun l'aumoſne, & l'ayant receue, ils retournoient aux portes dont ils eſtoient venus. Et à ce propos Nicolas dit en ſon traicté des mœurs des Gentils, que les Egyptiens n'eurent iamais de portes à leurs logis, & nous qui nous diſons Chreſtiens, la premiere choſe que nous commandons à nos ſeruiteurs, c'eſt de ne laiſſer approcher de nous pas vn pauure, mais de les chaſſer. Et dit auſſi le meſme autheur, qu'anciennement il n'y auoit point d'hoſtelleries, parquoy les hoſtes ſe donnoient des preſens, & pour ſe recognoiſtre ſe bailloient des marques coupees

en deux, qui ſè rapportoient comme nos tailles, & telle marque s'appelloit *hoſpitalis teſſera*, & en Grec *Zenia*, (ainſi qu'on m'a faiꝛ à croire) comme qui diroit *hoſpitalitatem*, l'hoſpitalité tenuë par les anciens en grande reuerence, & eſtimee ſainꝛe & inuiolable, ne plus ne moins que la foy. Ceſte pitoyable rencontre de ce pauure fut cauſe qu'vn de la Seree, voyant la compagnie plus triſte que de couſtume, mit en doubte, ſi la pitié & miſericorde auoit lieu en l'homme ſage : car, diſoit-il, pitié & compaſſion eſt vne maladie de l'ame & de l'eſprit, de la miſere d'autruy, eſmouuant les pitoyables. Or les Stoïciens tiennent que l'homme ſage n'eſt iamais eſmeu ne troublé en ſon eſprit pour quelque choſe qu'il voye, ou qui luy arriue : comment donc, diſoit il, ſeroit eſmeu & faſché l'homme ſage du mal d'autruy, puis que du ſien meſme il ne s'en paſſionne nullement? Parquoy il concluoit, ſelon les Stoyciens, qui tiennent que ces eſmotions viennent de noſtre vouloir, qu'en l'homme ſage ne pouuoit tomber pitié & compaſſion, d'autant, adiouſtoit-il, que qui eſt prudent & ſage eſt conſtant, qui eſt conſtant il n'eſt point troublé, qui n'eſt point troublé il eſt ſans triſteſſe. Et par ce à bonne raiſon Socrate a reprins Homere, qui feint Achilles, fils d'vne Deeſſe, eſleué & inſtruiꝛ par le ſage Chiron, ſe ietter par terre, & de telle ſorte ſe lamenter, qu'vne chetiue femme ne pourroit faire vn plus grand dueil. Thales auſſi à bon droit blaſma Solon, vn des Sages de Grece, pour s'eſtre monſtré trop deſeſperé & contriſté de la mort feinte de ſon fils, que Thales luy auoit dit eſtre mort, pour eſprouuer la

constance de Solon, qu'on penfoit eftre des plus fages & vertueux : cela nous demonftrant qu'en ces chofes, les fages font les plus fols, & les plus tourmentez de paffions & trifteffes. Il s'en trouua vn autre de contraire opinion, tenant fort & ferme que les fages n'eftoient hors de paffion non plus que les autres : & approuuant l'opinion des Paripatetiques, qui difent que les affections & efmotions procedent de noftre nature, tenoit qu'entre le vice & la vertu il y auoit des chofes neutres & moyennes, comme la mifericorde & la pitié par lefquelles l'homme fage peut eftre efmeu, troublé & paffionné. Les Platoniciens & Peripateticiens, difoit-il, n'oftent pas les affections, & ne deffendent pas la ioye, ou la commiferation, mais temperent, & les ioyes & les miferes : là où les Stoyciens reprouuent toutes les affections, & approuuent leur *apathie*, c'eft à dire n'eftre point efmeu, rendans les hommes ftupides & infenfibles, ne fentans rien de l'homme, ce que reprent fainct Auguftin, & fainct Hierofme : les Stoyciens voulans, ce difent-ils, ofter ce qui eft de nature & naift auec nous, & qui n'eft pas volontaire : n'entendans pas qu'en oftans les vices des hommes, ils oftent auffi la vertu. Puis ce Peripateticien s'addreffant à celuy qui fouftenoit que l'homme fage n'eftoit iamais efmeu ne paffionné plus à vne fois qu'à l'autre, luy va demander, s'il voudroit maintenir que ceux qui auoient trouué ce pauure malade fur le paué, qui les auoit efmeuz a pitié, ne fuffent pas fages. Car ie fouftiens, difoit-il, & eft vray, que la pitié & compaffion peut efmouuoir les fages, non pas comme les femmes, qui de commife-

ration & pitié se mettent incontinent à crier & pleurer, & qui se passionnent là où il ne faudroit pas, & là où l'homme sage & prudent ne seroit en rien troublé ne esmeu. Et mesmes nous voyons que la misericorde causee & poussee de l'imagination de voir souffrir autruy, faict bien souuent plus esmouuoir & changer la personne qui l'imagine, tant sage soit elle, que le patient, ainsi que l'on cognoist en ceux qui se pasment plus tost en voyant saigner ou penser vne playe, que le patient mesme. Il fut soustenu par l'aduerse partie, qui estoit de l'opinion de Langius contre Lippsius, que pitié estoit vne maladie & vn vice d'vn esprit petit & chetif, succombant à la veuë du mal d'autruy ; non pas, disoit-il, que ne soyons flechis & esmeus à la douleur & mal d'autruy, mais pour aider, non pour se douloir, permettant bien la misericorde, & non pas la commiseration, appellant misericorde vne inclination d'esprit, pour soulager la pauureté ou la douleur d'autruy, & ce misericordieux, encores qu'il ne pleure point & ne soit esmeu, il confortera le miserable à son pouuoir, & l'aidera liberalement & fera plus benignement qu'il ne dira, & baillera plus tost les mains que les paroles au necessiteux & tombé : ioinct que la pitié nous est tant naturelle, que celuy qui n'a pitié de ceux qu'il voit en aduersité, ne se souuient point qu'il est homme, & par consequent subiect à toutes infirmitez humaines, desquelles aucun ne se peut dire exempt. Si est-ce, luy fut-il repliqué, que le pleurer de pitié n'est point à blasmer, & qu'il y auoit vn vieux dictum Grec, qui disoit, que les gens de bien & vertueux estoient prompts & subiects

aux larmes, & pleuroient facilement : les larmes naiſſantes aux yeux par la douleur du cœur, car par la douleur ſe ſerrans les pores, & comprimants l'humeur qui y eſt enclos, il aduient que ceſt humeur s'eſcoule dehors par les yeux. Mais ie vous diray, adiouſta-il, ceux qui ont pitié des pauures, pleurant ou ne pleurant pas, meritent d'eſtre appellez pitoyables, & ne leur peut-on donner vn plus beau nom, non plus qu'à ceux de Catane, leſquels ayans ſauué leurs peres & meres du feu, ne peurent eſtre honorez de plus grand honneur de leurs citoyens, que de les nommer les pitoyables, eſtant vn grand reconfort aux affligez, de trouuer aucuns qui ayent compaſſion de leur mal. Quelqu'vn de la Seree s'interpoſant en ceſte diſpute, va dire qu'il auoit veu des pauures ſi bien haranguer, & faiſans ſi bien les calamiteux & miſerables, qu'il ne ſçauoit ſi graue Stoïcien, qui n'euſt par eux eſté incité à pitié & compaſſion, & ne leur euſt eſlargy de ſes biens, encores qu'il n'euſt eu que cela, la neceſſité leur ayant enſeigné à vſer de ces artifices, & apprins ceſte Rhetorique, nous eſtans ſi peu charitables, ſi auaricieux, ſi ſubiects à nos biens, ſi peu craignans & aymans Dieu, & gardans ſes commandemens, qu'encores ne peuuent ces pauures miſerables, en monſtrans leurs vlceres & playes, arracher vn pauure double rouge de nos mains : eſtans contraints, tant eſtropiez, cadauereux, chancreux & desfigurez qu'ils ſoient, ſe trouuer aux Egliſes, à fin que la ſainteté du lieu incite & eſguillonne ceux qui les voyent, à donner l'aumoſne, comme la reuerence du temple admoneſtoit les Platoniciens & Stoyciens de ne

faire & dire aucune chofe, qui ne fuft vertueufe & digne du lieu où ils eftoient, & pour cefte caufe ne bougeoient gueres du paruis ou portique du temple. Là où au temps paffé, on n'euft pas enduré les pauures, ainfi tombans en pieces fe prefenter en public, y ayans des perfonnes deputees pour leur fubuenir. Que s'ils demandoient, c'eftoit affez de dire, il me faudroit bien du pain, i'aurois bien befoin d'vne robbe. Tertulian dit, nous baillons plus d'aumofnes, & defpendons plus à bailler par les rues aux pauures, que vous ne dependez en vos maifons : monftrant par là la charité des premiers Chreftiens. Mais auiourd'huy la charité eft morte fans heritier, la pitié eft paffee de cefte vie fans faire teftament. Si cela auoit lieu, repliqua vn autre, veu le fiecle où nous fommes, & la malice des hommes pauures, tout le monde fe diroit pauure, à fin de viure fans trauailler, à fon aife, & fans foucy. Car encores que la charité foit bien refroidie, & que chacun s'excufe fur les guerres ciuiles, fi ne laiffe-il de fe trouuer des perfonnes faines & valides, qui mangent & defrobent le bien des malades & des pauures. Et fi faut bien aduifer en cuidant fe comporter charitablement enuers les indigens, de donner nourriture à la pareffe de plufieurs faineans, qui fe confians aux aumofnes, ne veulent rien faire, lefquels outre ce qu'ils delaiffent leur meftier, ils priuent encores les vrais pauures des fubuentions qu'on leur feroit plus aduantageufes. Mais pour efmouuoir le peuple à plus grande pitié, difoit-il, deuinez que ces gueux & calins font? Ils contrefont les malades de fainct Iean, ayans la bou-

che pleine d'efcume : ce qu'ils font facilement en machant la racine d'herbe à foulon, ou feront les demoniacles fe faifans manoter : vous les iugerez hydropiques, fe faifans fouffler au cul : ils ne feront iamais fans vne iambe gangrenee, eftiomenee, fphacellee, fiftuleufe, chancreufe, qu'ils nomment vne iambe de Dieu, accouftrans ainfi cefte iambe auec vne ratte de bœuf pofee deffus, remplie de fang & de laict. S'ils n'ont vne iambe, adiouftoit-il, ils auront vn bras de pendu, lequel ils monftreront pour le leur, fi bien que ceux qui ne le verront le fentiront. S'ils ne peuuent rien gaigner eftans en vie, ils contreferont le mort, par ce qu'il y a des perfonnes qui ont plus de pitié des morts que des viuants. Ce que i'apperçeu vne fois paffant en vn chemin car en allant ie trouuay deux malotrus qui demandoient l'aumofne aux paffans, au retour, l'vn des deux eftoit eftendu fur la terre, qui faifoit fi bien le mort que tous les paffans y furent trompez : & fon compaignon eftoit aupres de luy, qui amaffoit les aumofnes pour le faire enterrer, ce difoit-il. A cefte caufe, plufieurs ont voulu dire que les pauures ont efté appellez des Latins *Mendici, à mentiendo*, à caufe qu'ils mentent. Encores que ces gueux nous abufent, repliqua quelqu'vn, fi ne faut-il pas laiffer pour leur impofture, d'aider à ceux qui en ont befoin, de peur que les bons n'endurent pour les mauuais, n'eftant pas raifon que la faute de peu foit chaftiee par la peine de tous & faut laiffer au Magiftrat à defcouurir & punir les affrontemens de ces beliftres & maraux. Que s'ils eftoient, difoit-il, auffi bien agencez comme i'en vis accouftrer vn, n'y a

pas long temps, ils craindroient à ſe moquer de Dieu & du monde, ce gueux de l'hoſtiere confeſſant auoir faict l'hydropique plus de vingt ans, allant auec ſa ſuitte de ville en ville, interrogé comme il ſe faiſoit ainſi enfler, il reſpondit que tous les matins ſes compagnons, qui auoient part à la queſte, luy ſoufloient au cul, & l'enfloient tout ainſi qu'on faict vne veſſie de porceau, puis luy eſtouppoient le fondement auec des eſtouppes poiſſees & gommees, & qu'au ſoir eſtans retirez, luy desbouchoient ſon bourdonneau, & que toute la nuict, il ne faiſoit autre choſe que ſouffler, cependant que ces compagnons de cagnardiers iouoient des doigts, & que les autres amaſſoient des broutilles, tous ſe ſentans de la queſte, & de ce qu'il auoit amaſſé. Le maiſtre de la maiſon bien aiſe de ce qu'on commençoit à oublier le triſte rencontre qu'on auoit faict en venant ſouper chez luy, nous va conter que ce iour meſme il auoit trouué vn gueux, qui luy demanda l'aumoſne, lequel faiſoit ſi bien le rompu, l'eſtropiat, le boiteux, & le manchot, & contournant les bras & les iambes de tel artifice & induſtrie, qu'il penſa le prendre pour vn autre, encores que deux ou trois iours deuant l'euſt veu diſpos & droict : & nous contoit qu'ayant enuiſagé ce pauure, il luy diſoit, & mon amy, pourquoy vas tu ainſi? pourquoy reuire tu ainſi les bras? quelle conuulſion t'a prins? pourquoy prens-tu tant de peine? T'ay-ie pas veu, n'y a pas long temps, t'ayder auſſi bien de tes membres comme ie fay des miens? Et que ce gueux, ne le pouuant nier, luy auoit reſpondu, helas! monſieur, puis que vous voyez que ie trauaille tant à aller ainſi, &

contourner mes bras, tant plus deuez vous eftre incité à me donner quelque chofe, & auoir pitié de moy, veu la peine que ie prens. Lors ie ne me peu tenir de rire, & de luy mettre de l'argent en fa main, qu'il ferra bien auec fa conuulfion. Vn de la Seree venant à reprendre noftre hofte, luy va dire qu'il ne falloit pas bailler l'aumofne aux valides, qui ont le corps fain & difpos pour trauailler, & qu'en leur baillant on les entretient en leurs impoftures & mefchancetez, & que en leur donnant ainfi aifément, cela les accoquine, car celuy qui facilement impetre, fe rend plus hardy à demander. Ce n'eft pas la premiere fois, va refpondre le maiftre de la maifon, que i'ay efté reprins de bailler où il ne falloit pas, car il me fouuient qu'vn de mes voifins me tanfa de ce que durant le cher temps, i'auois baillé l'aumofne à vne ieune fille, encore qu'elle euft la poche & le bafton, me difant, qu'as-tu affaire de bailler rien à cefte grand' fille ? Ie t'affeure qu'elle befongneroit mieux que toy ne que moy. Ne fçachant s'il vouloit rire, ou quoy, ie luy refponds, i'aimerois mieux bailler à deux ou trois valides, encores qu'ils n'en euffent nul befoing que d'en laiffer vn qui en auroit neceffité, pour le moins, difoit-il, ie ne refuferay iamais pauure qui me demandera du pain, tel qui foit : car celuy n'eft pas homme qui denie du pain à l'homme : que fi on trouue du pain à terre, en le baifant on le releue, parquoy les Grecs fouuent l'appellent *facer panis :* & le vieux prouerbe Grec parlant des calins, & de ceux qui mendient fans befoing commande pour le moins de leur bailler du pain, & pour toutes autres viandes, des

coups de poing, à fin de leur faire laiſſer ceſte façon de viure ſans trauailler, & de les empeſcher de manger le pain des impotens & malades, qui ne peuuent gaigner leur vie. Mais ie ne voudrois pas faire, adiouſta noſtre hoſte, comme fit vn Cardinal, lequel en voulant chaſſer les valides d'vn hoſpital, en chaſſa auſſi les malades & impotens & voicy comme il s'y porta. A Verfeil il y a vn fort bel hoſpital, & de grand reuenu, duquel l'œconome & diſpenſateur eſtoit vn Cardinal, fort faſché de n'en receuoir pas grand profit, à cauſe de la multitude des pauures là hoſpitalez, penſez, & nourris. Ce Cardinal pour remedier à cela, faict habiller vn ſien ſeruiteur en Medecin, l'enuoyant à ceſte Aumoſnerie pour viſiter les malades, faiſant ſemblant de les vouloir guerir, bien inſtruict de ſon maiſtre de ce qu'il deuoit faire. Les ayant veus & viſités, il leur va dire, qu'il y auoit bien moyen de les guerir tous, moyennant qu'vn d'entr'eux fuſt roſty tout vif, & que de la greſſe qu'il rendoit les autres fuſſent oingts & engreſſez par deux ou trois matins, & que ſur ſa vie ils ſeroient tous remis en bonne ſanté & diſpoſition. Puis auec grand ferment il leur promet de retourner le lendemain, & que celuy là ſur qui arriueroit le ſort, ſeroit routy tout vif, & qu'ainſi auoit eſté ordonné par le Magiſtrat, & par tous ceux de la ville. Ce fut aſſez dit, il n'eſtoit quaſi pas hors de ceſte Maiſon-Dieu, que tous les habitans d'icelle, vont ſonger comme ils pourroient ſortir, non ſeulement hors de l'aumoſnerie, mais auſſi de la ville, tant ils auoient grand peur, les vns de guerir & eſtre contraints de trauailler, les autres crai-

gnans que le fort tombaſt ſur eux. Que voulez-vous plus ? Ie vous aſſeure que le lendemain que le Medecin retourna à l'hoſpital, il n'en trouua pas vn & ſi en y auoit beaucoup qui eſtoient alitez, & n'auoient bougé du lict il y auoit plus d'vn an, eſtans deſſechez comme momies, ne reſtans dans leurs corps que des os enfilez enſemble. Si me voulez eſcouter, va dire vn autre, ie vous feray quaſi vn meſme conte. Il y auoit en vne ville, commença-il à dire, ſi grand nombre de pauures malades, qu'on ne les pouuoit nourrir & entretenir, & ſi craignoit on bien fort qu'ils ne miſſent la peſte en ce lieu-là. Le Conſeil de la ville aſſemblé, faict amener deuant eux tous les malades & impotens, & les faict viſiter par leurs Medecins & Chirurgiens, leſquels dirent à ces pauures malades que iamais ne gueriroient s'ils ne changeoient d'air, & que l'air de ceſte ville n'eſtoit pas bon, mais tout contraire à leur ſanté, leur remonſtrant qu'il y auoit des maladies qui ne ſe gueriſſent iamais en vn païs, ou bien en vn autre, comme à Rome on ne peut guerir du mal de iambe, & à Naples du mal de teſte. Parquoy fut ordonné, pour leur grand bien, qu'ils ſortiroient de la ville, pour iouïr d'vn meilleur air, & plus ſain. Mais le bon fut d'vn de la ville, lequel ſçachant qu'vn des malades, à qui on faiſoit changer d'air, auoit des eſcus couſus en ſa robbe (tellement petacee & deſchiree qu'on l'euſt prins pour vn preſtre de Proſerpine) s'offre de luy bailler vne robbe toute neufue, ſoubs ombre de pitié & d'aumoſne, à fin d'empoigner ceſte vieille robbe, qu'il diſoit vouloir vn peu faire rabiller, pour la bailler à vn autre. Ce

pauure prie le Magiſtrat de n'eſtre point contrainct de prendre ceſte robbe neufue, & laiſſer la ſienne, qu'il y auoit d'autres pauures qui en auoient plus grand beſoing que luy, qu'il auoit moyen d'auoir vne autre robbe, parce qu'on luy auoit dit qu'il y auoit vn Cordelier qui vouloit laiſſer ſon habit, qu'il eſtoit ſi foible que les couſtures d'vne robbe neufue luy feroient mal. Ce bon aumoſnier aſſeuroit le Màgiſtrat que ce pauure ne vouloit prendre vn bon habit, à fin de gaigner plus d'argent, & eſmouuoir d'autant plus le peuple à luy donner, le voyant endurer ſi grand froid en ce meſchant habillement. La ville ne ſçachant où tendoit la charité de ce citoyen, eſtoit bien empeſchee, encores qu'vn de la ville pour la deciſion de ceſte cauſe euſt mis en auant ce qui ſe trouue en Xenophon, qui eſt aſſez commun. C'eſt, qu'Aſtiages demanda vn iour à Cyrus conte de ſa derniere leçon, lequel reſpond qu'il y auoit vn grand garçon en leur eſcole, qui auoit vn petit ſaye, qu'il donna à vn de ſes compagnons de plus petite taille que luy, & luy oſta ſon ſaye, qui eſtoit plus grand que le ſien. Mon precepteur, diſoit Cyrus, m'ayant faict iuge de ce different, ie iugeay que l'vn & l'autre ſembloit mieux eſtre accommodé en ce point. Surquoy mon maiſtre me remonſtra auoir mal iugé, car i'auois conſideré la bien-ſeance, & non pas la iuſtice, à laquelle premierement falloit auoir eſgard. Laiſſant ce propos indecis, par ce qu'on ne voit gueres les pauures refuſer vne choſe qui leur eſt neceſſaire, on ſe va mettre à dire que les pauures encores qu'ils trouuent à manger & à boire, endurent beaucoup par la vermine qui les

mange, pour ne muer point d'habillemens, quelqu'vn de la Seree nous contant que ces calins ne laiffent pour eftre tous coufus de pouils de rire & de fe moquer, comme fit vn ces iours paffez, lequel mettant la main à fon collet va dire,

O mon Dieu que ie fuis heureux,
Penfant prendre vn pouil, i'en prens deux.

Ie vous prie, va dire meffer Panthalon, de croire que fi voulez bailler du linge à ces pauures, qu'il n'y a rien meilleur que de leur faire des chemifes qui foient de lin, pour les garentir de cefte vermine de pouils. Voyant qu'on ne le vouloit pas croire, il va dire que Pline affeuroit que le lin n'engendroit point de pouils, & qu'il ne parloit iamais *fine Plinio, Plutarcho, Platone, & Varrone*, ne faifant iamais la ronde que fur leur mot de guet. Dy tu pas, luy repliqua vne feffe-tondue, que tu ne dis rien fi n'as le pot & le verre au nez? Lors il va refpondre, qu'il ne faifoit pas comme De Montagne, qui dit qu'il n'allegue point le plus fouuent fes autheurs où il prend ce qu'il dit, afin que fes repreneurs s'efchaudent, & que le penfans reprendre, ils reprenent Platon, ou Ariftote, ou quelque autre bon Autheur. Mais quand à moy, difoit-il, ie ne veux point que perfonne s'efchaude, & auffi ie ne veux point me bruller s'il m'eft poffible, & fuis bien content qu'on ne fe prenne à moy de ce que ie mets en auant, parquoy ie nomme toufiours mes autheurs, à fin que s'il y a de la faute en ce qu'ils ont efcrit, qu'on s'adreffe à eux, &

non pas à moy, qui ne les recite qu'aprés eux. Retournans à la misere des pauures, quelqu'vn de la Seree commença à dire, ie m'esbahis comme les pauures, mesmes les plus miserables & cadauereux, craignent tant à mourir, veu le mal qu'ils endurent, là où pour sortir hors de toutes miseres, ils deuroient plustost souhaitter la mort que la vie, & comme dit vn Poëte, celuy là n'est iamais miserable, qui ne craint point de mourir, & comme dit vn autre, la mort est le repos des maux, & la fin des trauaux, ioinct l'esperance asseuree que doiuent auoir les pauures d'estre bien heureux apres leur mort, s'ils prennent leurs afflictions & leur pauureté en patience, & toutesfois ils ont aussi grand peur de mourir que les plus riches, & bien fortunez. Voila de belles remonstrances, fut-il repliqué, que plusieurs aiment mieux faire aux pauures persecutez de tant de pauuretez, que leur donner vn double rouge. Mais, disoit-il, ils ne sçauent pas qu'il n'y a chose tant pesante que la pauureté, & qu'il est bien plus aisé de la louër que de l'endurer, & qu'en matiere d'aumosne, il faut fermer la bouche, & ouurir la bourse, chacun excusant bien, ce dit Seneque, & plaignant celuy qui est appauury sans qu'il y ait de sa faute, mais nul ne luy donne secours. Toutesfois, adioustoit-il, la crainte que ie voy qu'ont ces pauures miserables de mourir, m'asseure qu'ils n'ont pas tant de mal comme l'on pourroit penser, combien qu'ils deussent plustost souhaiter de mourir que de viure, les dieux n'ayans rien donné de meilleur aux hommes que la vie brefue, si nous regardons à ce qui est escrit dans

les Poëtes, qu'Agamedes & Triphonius aprés auoir edifié le temple de Pithus Apollo, ils luy firent oraifon que fon plaifir fuft de leur donner la meilleure chofe qui puiffe aduenir à l'homme. Leur oraifon finie, la mort les faifit en s'endormant. Et comme dit vn Poëte :

O que les Dieux ont donné diuers cours,
Cours miferable, aux habitans du monde:
Car foient leurs iours longs moyens ou fort courts,
Rien que mifere en leur vie il n'abonde.

Et ailleurs,

Quiconque foit en ce monde venu,
Ou raifonnable, ou brutal animal,
Deuant qu'il foit à fa fin paruenu:
Il eft certain qu'il n'aura rien que mal.

Dict en outre ce mefme Poëte de l'Eftat d'Amphiaraus.

Extreme amour luy portoit Iupiter,
Et Appollo l'aimoit autant ou plus :
Que firent-ils, pour vers luy s'acquiter
De ceft amour? ils firent au furplus
(Et de ce bien, l'homme eft fouuent forclus)
Qu'en ces bas lieux brefue fut fa demeure.
Et par cela fans doubte ie conclus,
Que nul n'eft bien, iufques à ce qu'il meure:

En vn autre lieu il dit auſſi :

Pleurer peut bien celuy qui vient à naiſtre,
Veu que touſiours en miſere il doit eſtre.

Homere apelle auſſi en toutes occaſions les hommes miſerables, lequel imité de Menandre, dit, qu'il ſuffit pour nom de malheur, d'eſtre homme. Le meſme Homere en vn autre lieu, dit ainſi : Entre tous les animaux terreſtres, aquatiques & volatiles, il n'en y a point de ſi miſerable que l'homme. Menandre dit que la douleur & la vie ſont parents. Plaute dit qu'il eſt beaucoup meilleur d'auoir veſcu que de viure. Silenus & Pline, auec le prouerbe Latin, & beaucoup des anciens diſent que c'eſt vn grand bien de ne naiſtre point. Que les pauures, adiouſtoit-il encores, n'ayent pas tant de mal que nous eſtimons, & plus que les autres : l'experience nous apprend que nous nous perdons d'impatience, les maux ayans leur vie, & leurs bornes, il leur faut donner paſſage, & s'arreſtans moins chez ceux qui les laiſſent faire, laiſſons faire à nature, elle entend mieux ſes affaires que nous. Mais vn tel en mourut, ſi ferez-vous bien vous, ſinon de ce mal, d'vn autre, & combien d'autres qui auoient trois Medecins à leur coſté. Il faut ſouffrir doucement les loix de noſtre condition, nous ſommes pour affoiblir, pour mourir, pour eſtre malades en deſpit de toute medecine. C'eſt la premiere leçon que les Mexicans font à leurs enfans : Enfant, diſent-ils, le ſaluant au partir du ventre des meres, tu es venu au monde pour endurer, endure, ſouffre, &

tais-toy. Et puis c'eſt iniuſtice de ſe douloir qu'il ſoit aduenu à quelqu'vn ce que peut aduenir à chacun, il faut apprendre à ſouffrir ce qu'on ne peut euiter.

Premierement, le pauure tant miſerable ſoit-il, eſt ſemblable la moitié du temps au riche, c'eſt quand il dort, car ne le riche, ne le pauure, quand ils dorment, ne font rien : or ſans action il n'y a felicité ne miſere. Secondement, le malheur n'eſt pas touſiours à la porte des pauures & miſerables : car comme dit quelqu'vn,

Il n'eſt malheur, douleur, ne mal ſi ferme,
Qui quelque iour ne prenne ſin & terme.

Que ſi la douleur eſt grande, diſoit Epicure, elle ſera brefue, ſi elle eſt longue elle ne ſera pas grande. Plus les pauures ne pouuans mourir de faim, la poiſon ne leur paut nuire, pource qu'ils mangent l'oignon & l'eſchalote auant le repas, d'auantage, les pauures ne ſont point ſubjects à vne infinité de maladies, (qui tourmentent les riches) pour les dietes qu'ils font ſans ordonnance de Medecin. Et ne s'eſt-il pas trouué, adiouſta-il encores, des perſonnes qui ont eſtably leur ſouuerain bien à viure ſans gloire, & incogneus, à eſtre pauures, à deſpriſer les richeſſes, à aller par le monde de maiſon en mâiſon cherchans du pain, à aller deſchauſſez & nuds, à dormir dans des tonneaux, à ſe chaufer au Soleil, eſtimans choſe indifferente d'auoir du bien ou de n'en auoir point ? Soyez aſſeurez, diſoit-il, qu'il y a des incommoditez auſſi bien en richeſſe qu'en pauureté, & que tout endroit a ſon enuers, & qu'on faict

autant de mal d'arracher le poil à celuy qui a beaucoup de cheueux, comme on faict à vn qui n'en à gueres. Plus, ce qui aide aux pauures à porter le mal, c'est que beaucoup d'entr'eux ont accoustumé dés leur ieunesse à estre souffreteux, & auoir du mal, & celuy est bien heureux, disoit Denis l'ancien, qui a apprins dés sa ieunesse à estre malheureux, & souffreteux, & qui a prins naissance entre la pauureté, & est esleué entre les miseres. Les miseres de ce monde estans comme le feu, qui, lors qu'il est plus ardent, affine d'auantage l'or qui brusle, ainsi tandis que l'homme endure plus de miseres, d'autant plus il se fait parfaict. Mais, par ce que ie voy bien, adioustoit-il, que personne ne m'en croira, & encores moins voudra essayer la pauureté, si est-ce que les pauures auront plus grande delectation que non pas les riches, si d'auenture il leur arriue quelque bien, la volupté & delectation estans en quelque sens & tout sens est auec mutation, & la mutation est en choses contraires, or la mutation est ou du mal en bien, & ceci est la ioye, ou du bien en mal, & cecy est la tristesse, doncques pour faire la volupté & delectation, il est necessaire que le mal soit proposé, & tant plus le mal est grand, tant plus le plaisir sera grand venant apres le mal. Mesmes en la tristesse il y a quelque allege de plaisir, les peintres aussi tiennent que les mouuemens & plis de visage, qui seruent aux pleurs, seruent aussi au rire, l'extremité du rire aussi se meslant aux larmes. Pensez-vous, disoit-il encore, le plaisir qu'ont eu les pauures qui sont deuenus riches durant nos guerres ciuiles, & quelle tristesse ont enduré les riches estans

deuenus pauures? Quelqu'autre de la Seree va repliquer, que les pauures n'eftoient pas fi miferables qu'on les faifoit, par ce, difoit-il, qu'ils ne craignent point à fe marier, & à faire force enfans: ce qu'ils ne feroient pas s'ils penfoient que leurs enfans fuffent fi mal-heureux qu'on eftime les pauures. Vous ne fçauez, fut-il repliqué, pourquoy les pauures font fi hardis à fe marier, & ne fe foucient d'auoir & de faire beaucoup d'enfans? C'eft qu'ils fçauent bien qu'ils ne les nourriront pas, & pour remedier à cela, il y a vn païs où le nombre d'enfans eft prefcript felon les facultez. Nous trouuons en Herodote, qu'il n'eftoit permis aux perfonnages de petite qualité de fe marier, & que par les loix eftablies par Solon aux Atheniens, eftoit prefcript la forme de mariages, au menu peuple de volonté, & aux nobles, & autres tenans rang en la Republique, de neceffité. Auffi que c'eft vne grande folie de fe marier avant qu'auoir fongé le moyen de nourrir & entretenir fes enfans & fa famille : car nous trouuons dans Genefe, que Dieu ne bailla point de femme à Adam, iufques à ce qu'il euft impofé le nom à toutes les beftes, & mifes en fa poffeffion. Vne chofe, difoit-il, reconforte les pauures & miferables, c'eft qu'il n'y a fi infortuné, ne fi maladif & impotent, qui n'en trouue vn plus mal-heureux, plus pauure, plus perfecuté de mal que luy, tellement qu'il fe repute heureux auprés de ceux cy, ne fçachant pas ceux qui fe contriftent tant de leurs fortunes, & fe penfent des plus mal heureux, le mal des autres. Et n'y a rien qui plus foulage les affligez, que penfer au mal d'autruy, eftant vn grand reconfort aux

chofes triftes, de confiderer les infortunes des autres : & comme difoit Democrite, Si tu veux euiter la trifteffe de ta mifere, contemple la vie des affligez, & par la comparaifon d'icelle auec la tienne, tu verras auoir occafion de t'eftimer bien-heureux, & comme dit le gentil Alamanni.

Deux vrais conforts s'offrent aux mal-heureux,
L'vn du paffé auoir la fouuenance :
L'autre eft, de voir plus grande la fouffrance
D'autre, qui foit plus qu'iceux fouffreteux.

Et cela a efté caufe, difoit-il, qu'aucuns ont voulu dire, que fi tous les maux & facheries du monde eftoient enfemble en vn monceau, pour eftre egallement departies, qu'il n'y a celuy qui ne reprint fon mal, pour n'auoir part en l'autruy : eftant le monde gouuerné de telle forte que le mal eft compenfé auec le bien, & departy à vn chacun felon fa charge, par droite & efgalle proportion. Mais ce qui nous gafte, c'eft que le naturel de l'homme eft toufiours enclin à regarder pluftoft à fon mal qu'à fon bien, lequel facilement il oublie, & au contraire, eft prompt à confiderer le bien apparent d'autruy, fans fonger au mal caché qu'il ne veoit : ce que dit monfieur Pybrac en cefte forte :

Noftre heur pour grand qu'il foit nous femble moindre,
Les feps d'autruy portent plus de raifins :
Mais quant aux maux que fouffrent nos voifins,
C'eft moins que rien, ils ont tort de s'en plaindre.

Or, pource, commença à dire vn autre, que pour adoucir les peines iamais ne manquent Orateurs : escoutez les raisons & sentences que ie voudrois que tous les pauures & infortunez eussent bien imprimees en leurs memoires. La premiere, qu'il ne se faut point facher des choses qui nous aduiennent, lesquelles ne se peuuent euiter par aucun conseil & sagesse, car es maux où il n'y a point de remede, le meilleur est de ne les point chercher : La seconde est, que nous deuons apprendre par ce qui arriue à plusieurs, que rien ne nous surprend de nouueau, & qui ne soit commun à la condition humaine. Tiercement, qu'il ne se faut contrister de ce qui arriue à tout le monde, car se souuenant de la Loy commune à tous, cela doit aleger le mal. Et croy, disoit-il, que la plus grande misere de toutes, est de ne pouuoir porter la misere, la misere residant volontiers auec ceux qui la nourrissent, disoit Bias : & comme disoit Diogene, il n'y a que ceux qui sont pauures maugré eux, qui deussent auoir honte de l'estre : car celuy qui se comporte bien auec la pauureté, ce dit Seneque, est riche, celuy qui a peu n'estant pauure, mais celuy qui desire d'auantage. Si dit-on communement, va repliquer vn de la Seree, qu'en pauureté n'y a point de fiance, & Laërce dit, les Spartiates auoir tousiours estimé les pauures estre meschans, Claudian appellant la pauureté inique, & Virgile deshonneste, la pauureté estant mauuaise gardienne de pudicité. Encores auiourd'huy, disoit-il, appellons nous ceux à qui nous voulons mal, & pensons iniurier, marauts, coquins, belistres, comme leur voulans reprocher qu'ils sont meschans & larrons, & qu'on

ne fe fie point en eux, & qu'on a en haine la pauureté, par ce qu'elle occafionne plufieurs à s'efgarer du droict chemin, que quand nous defirons quelque malediction à aucun, & luy voulons mal, nous luy defirons fur tout la pauureté, ce que verrez par ce quatrin,

Ie prie à Dieu qu'il vous doint pauureté,
Hyuer fans feu, vieilleffe fans maifon,
Grenier fans blé en l'arriere faifon,
Caue fans vin tout le long de l'Efté.

Ce qu'ont tefmoigné les Anciens, qui eftans pauures n'ont plus voulu viure, & comme dit Theognis,

Pour pauureté fuyr & euiter,
En pleine mer fe faut precipiter.

Et la Medee d'Euripide chante ces vers :

Las ! ie preuoy les maux que pauureté
Me fera faire outre ma volonté.

Vn franc-à-tripe ayant bien noté tout ce qui auoit efté dit de la pauureté, va commencer à dire : Cela me fafche tant d'eftre appellé pour ces beaux noms, maraut, coquin, beliftre, grand colin, que pour fçauoir fi i'eftois riche ou pauure, i'ay vendu tout mon bien, & maintenant ie fçauray fi on me doit iniurier de ces iniures communes & mefchantes, & fi ie fuis coquin &

belistre. A qui il fut respondu, que pauureté n'estoit point vice, & que combien que ce ne soit pas vertu aussi, si faut-il plus tost craindre ceux qui craignent pauureté, que les pauures, plus de maux se faisans pour la richesse que pour la pauureté, & comme dit Theognis, beaucoup plus de gens sont peris d'estre trop saouls que de faim, les contentions & iniures ne naissans pas communement à cause des choses necessaires, desquelles aucuns ont besoin, mais bien pour les superflues, où nostre appetit procede à vne infinité. D'auantage, il fut adiousté que les pauures ont quelque espoir d'estre riches, & que beaucoup ont eu en recommandation la pauureté, par ce qu'elle rend les personnes si vigilantes & industrieuses qu'elles peuuent deuenir riches, si elles trouuent des gens qui leur aident, moyennant que ces pauures à qui on aide, ne soient de ceux qui autrefois ont eu quelque moyen, & l'ont despendu, car aydant à ceux-là, vous vous feriez plustost pauure en leur baillant, que de les rendre riches, d'autant que celuy qui a despendu le sien autrement qu'il ne falloit, n'employera iamais bien ce qu'on luy donne, ou preste, & n'est sien. Et comme dit Seneque, de peur d'estre pauure, il faut mesnager de bonne heure, car l'espargne qui commence par le fond, est tardiue, par ce que non seulement le peu mais encore le pire demeure auprés de la lie. A ce propos Socrates admonestoit Æschines, qui estoit pauure, qu'il empruntast de soy-mesme, en faisant, luy disoit-il, moindre despense. La parcimonie fut si grande aux anciens, que Caton le vieux vendit son cheual de seruice, pour espargner l'argent qu'il eust

couté à le ramener par mer en Italie, il se vantoit de n'auoir iamais eu de robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny auoir enuoyé au marché plus de dix fois pour vn iour. Il ne fut taxé à Tyberius Gracchus allant en commission pour la chose publique, que cinq sols & demy, estant lors le premier des Romains. Le plus grand mal qu'ait pauureté, va dire vn autre de la Seree, c'est que les pauures sont tousiours reboutez & moquez, & qu'on ne les conuie gueres és banquets, ny aux nopces, & si ne trouuent iamais de parens ne d'amis, d'autant, dit Menandre, que le riche pense que ce parent pauure luy doit demander quelque chose, & nul ne confessera celuy qui a affaire d'ayde luy appartenir aucunement. C'est peu de chose que cela, fut-il repliqué, & ne faut point auoir honte de confesser sa pauureté, mais bien est reprochable de ne se mettre en effort de l'euiter, disoit Thucidide. Que les pauures, adioustoit-il, soient subiects à beaucoup de miseres, vous verrez que s'ils ont vn meschant logis, ils auront encores vn plus meschant lit : ils n'ont iamais repos en leur vie, ils ne seront auiourd'huy où ils estoient hier ; ny deuant où ils estoient à ce iour ; s'ils ont des chausses, elles seront repetacees, ou il les faudra eslargir estans trop estroictes, ou il les faudra accourcir estans trop longues, ou elles seront courtes, & les conuiendra allonger ; ils n'ont iamais entierement à disner, quand il y a du vin, il n'y aura point de pain, quand il y aura du potage ; il n'y aura point de chair, quand ils ont vn saye, ils n'ont point de manteau, quand ils auront vn bonnet, ou vn chapeau, ils n'auront point de souliers, & quand ils ont

des chauffes ils n'auront point d'efguillettes. Auec tout cela, les pauures ne peuuent trouuer de logis, car outre la peur qu'on a d'eftre mal payé des loüages, on adioufte foy à vn prouerbe, qui dit, qu'il ne fait pas bon auoir vn voifin trop pauure ne trop riche. Et ie croy que c'eft la caufe pourquoi Diogenes habitoit dans vn tonneau, en lieu de maifon, ne pouuant trouuer de logis, eftant la plus grande pauureté & incommodité qu'il fentit iamais, n'en ayant gueres enduré d'autre, demandant ce dequoy il auoit affaire de telle grace & hardieffe, qu'il n'eftoit pas fouuent refufé. A vne fois il difoit, ie vous prie me diftribuer de vos biens, fi auez accouftumé de bailler quelque chofe, finon commencez à moy. A l'autre fois, fi quelqu'vn conteftoit contre luy de ce qu'il eftoit fain & valide, il luy difoit, ie vous prie premierement me donner, & puis nous en difputerons. Il demandoit deux fois autant à vn prodigue, & qui s'en alloit pauure, qu'à vn bon mefnager & riche, parce qu'il efperoit à en demander & en auoir encores du riche, là où il n'efperoit iamais rien receuoir de celuy qui s'en alloit pauure. Vn grand Seigneur luy voulant bailler vn grand don, luy demanda s'il feroit homme de bien, s'il lui donnoit quelque chofe, il refpond qu'ouy, encores qu'il ne luy donnaft rien. Et quand il voyoit qu'en demandant peu, aucuns luy promettoient beaucoup, il les laiffoit là, & difoit que le promettre beaucoup à qui peu demande, eftoit vne efpece de refus. De peur d'eftre efmeu & faché fi on l'efconduifoit, il s'accouftumoit à demander à des ftatues. S'il rencontroit vn homme riche & mefchant, il

ne luy demandoit iamais rien, difant, Si toufiours il a efté larron du bien d'autruy, quelle efperance y a-il qu'il donne du fien? Voyant qu'on bailloit pluftoft l'aumofne aux boiteux, borgnes, aueugles & eftropiats, qu'aux Philofophes, & gens de fçauoir, difoit que c'eftoit qu'ils craignoient pluftoft deuenir boiteux & maleficiez que Philofophes & fçauans. Quand on luy remonftroit la peine de fa pauureté, & de tous fes autres compagnons de Philofophes, & qu'il pouuoit fe mettre à fon aife, il crioit que la boutique du Medecin eftoit l'efchole de Philofophie, où l'on accouroit pour la fanté, non pour la volupté & plaifir. A propos que les Philofophes & fçauans le plus fouuent ne font pas les plus riches, quelqu'vn va conter la refponfe que fit vn artifan à vn homme de lettre, qui demandoit l'aumofne, toutesfois fe vantant eftre maiftre és fept arts liberaux, luy refpondant ceft artifan, Et moy, ie fçay plus que vous, car auec vn feul art ie nourris moy, ma femme, & mes enfans, là où auec les fept arts tu ne te fçaurois nourrir feulement. Ces vieux contes fi communs, & tant de fois redits, furent caufe que chacun fe vouloit retirer, n'euft efté qu'vn de la Seree nous va dire que la pauureté le plus fouuent venoit d'eftre homme de bien, & qu'à cefte caufe qu'elle logeroit pluftoft chez les gens de bien, que chez les mefchans & riches : car les mefchans & riches l'eftiment mauuaife, elle ne fe veut mefler ny auoir affaire auec eux. Et pour preuue de ce qu'il difoit, il nous mettoit en auant, & deuant les yeux, plufieurs pauures auoir efté gens de bien & grands perfonnages : comme Epaminondas, qui fut mis en

ſepulture du public, auſſi bien que Lucius Valerius Publicola. Il recita qu'il falloit que les Atheniens baillaſſent vne robe & des ſouliers à Lemachus, toutesfois & quantes qu'ils le faiſoient Empereur & conducteur d'armee, & que Paulus Æmilus n'euſt pas dequoy rendre le dot à ſa femme. Et qui fait, diſoit-il, que les meſchans ſont riches, & les gens de bien pauures? Sinon que le monde eſt renuerſé, & que les vertueux ſont deboutez, & les vicieux auancez. Parquoy vn Philoſophe diſoit, que s'il deuoit renaiſtre, il choiſiroit pluſtoſt eſtre tout autre eſpece d'animal qu'homme, ſçachant que l'homme ſeul entre tout ce qui a vie, eſt iniuſtement recogneu & fauoriſé, entant qu'vn bon cheual eſt mieux penſé qu'vn pire, vn bon chien plus priſé que celuy qui ne vaut gueres, qu'vn coq eſtant genereux eſt plus eſtimé que le coüard, & mieux nourry, là où entre les hommes, il ne ſert preſques de rien d'eſtre bon & vertueux; d'autant que les vicieux & mal viuans ſont plus eſtimez que les bons. Si eſt-ce, repliqua vn autre, que nous trouuons que les Romains auec leurs Cenſeurs, mettoient hors l'ordre & qualité de Senateurs, ceux qui deuenoient pauures, & que pour tenir l'Eſtat de Senateur, il falloit auoir vaillant trois mille eſcus couronne, & que ceux de Carthage, n'admettoient en leurs Magiſtrats les gens de bien, s'ils n'eſtoient auec cela riches, trouuans impoſſible qu'vn pauure peuſt exercer ſon office ſans corruption. Celuy qui parloit touſiours pour la pauureté, ne laiſſa pour tout cela à dire, que les Romains n'auoient pas la pauureté en ſi grand meſpris que lon penſe, ce qui eſt

aiſé à prouuer, diſoit-il, par Scipio Nanſica, qui demandant l'Edilité, & prenant la main d'vn ruſtique, qui auoit voix aux Comices, & la trouuant fort rude, luy demanda s'il cheminoit des mains. Ce qu'entendu & ſceu de tout le peuple Romain, on luy refuſa l'Edilité, toutes les Tributs ayans prins en mauuaiſe part, qu'on leur reprochaſt la pauureté. Puis pour recommandation de la pauureté il adiouſta ces vers traduits de Palingene par vn excellent perſonnage de ce temps.

O bonne pauureté, preſent des cieux venu,
Non encore aſſez bien des hommes recogneu,
La garde des vertus, de chaſteté l'amie,
Le frein des voluptez, l'entretien de la vie :
Tu meſpriſes du ſort les accidens diuers,
La rage de la mer, des vents, & des Hyuers,
Allant ton petit train, ſans que deſſus les ondes
Tu ſondes trop auant les abyſmes profondes.

Vn ſage Democrite, vn ſage Anaxagore,
Tous renommez au monde, & mille autres encore
Meſpriſerent iadis l'or, l'argent, & les biens,
Comme eſtans de tous maux la cauſe & les moyens.
Pourquoy? ſinon d'autant qu'ils auoient cognoiſſance
Que ce n'eſt le vray bien, veu que ſa iouïſſance
Broüille l'entendement de ſoucis & trauaux,
Et fait l'homme abiſmer en vn goufre de maux.
Deſire donc ſans plus autant qu'il eſt beſoing,
Pour maintenir ta vie, & ne va point plus loing.

Mais pour tout cela, ni par rime, ni par raiſon, on ne peuſt retenir la compagnie, qui ſe retira en diligence, comme voulant fuïr la pauureté.



TRENTE-VNIESME SEREE.

Des Riches & des Auaricieux.

LA precedente Seree, où auoit eſté parlé des paures, ne fut point tant cauſe de diſcourir des riches (bien que deux contraires mis l'vn prés de l'autre ſe cognoiſſent mieux) que la richeſſe & chicheté d'vn de nos Serees, qui nous bailloit ce ſoir à ſoupper. Ce qu'il faiſoit toutefois le plus tard qu'il pouuoit, attendant des viures de ſes maiſons, ou bien que ceux à qui il auoit baillé de l'argent à loüage, luy euſſent faict quelque preſent, ou qu'il euſt veu le gibbier à bon marché, qui eſt quand il commence à degeler. Et lors, à fin que tout paſſaſt pour vn, il conuioit tant de gens de toutes ſortes, qu'on ne pouuoit commodément ſe ranger à la table, & ſi ceux qui eſtoient en vn bout, ne pouuoient entendre ceux qui parloient à l'autre, tellement qu'il

falloit que l'vn dift à l'autre ce que l'autre difoit, comme à la guerre, ou en vn nauire : ce qui eft contre les preceptes de Plutarque. Vous affeurant qu'il n'affembloit point tant de perfonnes pour monftrer fa richeffe (eftimant qu'elle feroit fans honneur fi elle n'auoit beaucoup de tefmoins, comme la Tragedie de plufieurs fpectateurs) qu'à celle fin de ne faire gueres de banquetz, & pour cefte caufe, il mettoit fes parents & amis, & ceux qui autresfois l'auoient conuié, & ceux des Serees, en mefme robe. Auec tout cela, le pis encore eftoit, qu'il nous traitoit fi familierement, que fi mefmes Epaminondas y euft efté, il ne s'en fuft pas allé fans fouper : comme il fit vne fois de chez vn fien amy, quand il vit l'appareil plus grand que fes facultés. Parquoi ceux de la Seree ne fe pouuoient tenir de bailler à noftre hofte quelque attainte, toutefois en riant. A vne fois on luy difoit, mon hofte, ie croy que vous eftes Medecin, car vous nous traictez comme on faict les malades. Vn autre loüant ce banquet, affeuroit qu'on pouuoit dire de ce conuy comme de ceux de Platon, qu'on s'en fentoit encores le lendemain, et qu'on le pouuoit appeller le fouper des dieux, comme fait Horace. Vn tiers difoit, que noftre hofte vouloit obeïr à la Loy, qui defendoit de fermer les portes quand on prenoit fon repas, n'y ayant rien contre les Loix fumptuaires, qui reigloient l'excez des conuiues & banquets. Vn qui auoit plus grande enuie de mordre que de ruer, ayant veu la Demonomanie, nous va dire, que noftre hofte eftoit pire que les forciers, eftant pour le moins la table des forciers bien garnie de toutes fortes de viandes bien exqui-

fes, & en grande quantité, toutesfois qu'eftans fortis de leur table, qu'on ne laiffoit tout incontinent d'auoir auffi grand faim qu'à l'entree, mais à ce banquet, nous difoit-il, vous n'auez quafi rien fur table, pour donner, pour le moins le plaifir que ceux qui foupent chez les forciers ont en mangeant, & ne fçauriez appeller ce fouper vn magnifique banquet, que les Latins appellent *Cæna dubia*, quand il y a tant de viandes qu'on ne fçait laquelle prendre pour manger : mais c'eft bien *Cæna dubia*, ainfi que le pren Henry Eftienne : car nous ne fçauons fi nous auons fouppé ou non. Et voicy fes vers, que i'ay mis en Latin,

Conuiuis dubiam dico te apponere cænam
Pofthume, fed dubiam nomino more nouo.
Non etenim dubia eft cæna, vt fuit illa Terenti,
Quum dubitat primum quem velit effe cibum.
Sed quoniam hanc dubitat quifquis cænatus abiuit,
Verè an per fommum fit data cæna tibi.

Vn Franc-à-tripe de noftre Seree, voyant qu'on defferuoit, va dire à l'oreille du plus proche de luy, qu'il ne retourneroit de fa vie fouper là dedans. Ceftuy-cy luy ayant demandé, pourquoy? parce, refpondit-il, que les Graces ne font gueres loing du *Benedicite*. Il luy replique, qu'il n'y auoit rien pire pour la fanté que de tenir longue table, ni qui engendre plus de maladies, à caufe que ce que vous auez prins du commencement du repas eft quafi digeré, quand long temps apres vous en prenez d'autre, parquoy ces viandes prenans

diuerses concoctions, ne faut s'esmerueiller si elles nuisent à ceux qui tiennent longue table, à cause du discord. Puis il va adiouster, que nostre hoste auoit eu soucy de nostre santé, ne nous ayant baillé des viandes si exquises & rares, ni de beaucoup de sortes, & que tousiours les plus simples viandes, & qui coustent le moins, sont les plus salubres au corps, & aussi qu'il n'y auoit rien pire que de manger de beaucoup de sortes de viandes, la diuersité des viandes tourmentant l'estomach, & empeschant la concoction, l'vne viande estant facile à digerer, & l'autre difficile. Ie me doutois bien, commença à dire vn autre, qui estoit à ce soupper, que nous serions mal traictez, ne voyant point de sel sur la table, prenant de là augure que le banquet ne seroit gueres magnifique, ni opulent, mais infortuné, estant l'opinion des Anciens, & si est bien encores la nostre, que la table qui est sans sel, est prophane & malheureuse, & vn vray banquet de diables, & de sorciers. A ceste cause la premiere chose que les seruans mettent sur la table, apres la nappe, doit estre la saliere, garnie de sel noir, si c'est pour les Princes & grands Seigneurs, le sel blanc receuant plus aisément le venin que le noir. Que la table ne doiue estre sans sel, le vieux prouerbe le monstre bien, quand il dit, *Omnis mensa malè ponitur absque sale.* Mais, repliqua vn de la Seree, comment est-ce que la table sans sel est estimee infortunee, veu que les prestres Egyptiens auoient la mer en abomination, & l'vn des poincts qu'on leur deffendoit en les initiant, c'estoit de n'vser iamais de sel à la table? Et pour cela, les prestres Egyptiens ne

saluoient iamais les pilotes, & gens de marine, ce dit Plutarque, à cause qu'ils estoient ordinairement sur la mer, dont est faict le sel. Et c'est aussi, adioustoit-il, la principale raison pourquoy ces prestres abominoient le poisson, de sorte que quand ils vouloient escrire le hayr, & l'abominer, ils peignoyent vn poisson, comme en la ville de Say, à l'entree du temple de Minerue, il y auoit peint vn petit enfant, vn vieillard, & puis vn esparuier, & tout ioignant vn poisson, & à la fin vn cheual de riuiere, qui signifioit & vouloit dire sous ces figures, ce dict Plutarque, O arriuans, & partans, ieunes & vieux, Dieu hait toute violente iniustice, representans Dieu par l'esparuier, par le poisson estant nourry en la mer salee, hayne & abomination, & par le cheual de riuiere, toute impudence de mal faire, d'autant que l'on tient qu'il tue son pere, & puis se mesle par force auec sa mere. Le propos du sel acheué, celuy mesme qui auoit faict l'augure, va reciter des vers qu'on dit estre de sainct Gelais :

Du Chatelus donne à disner
A six pour moins d'vn carolus :
Et Iacquelot donne à soupper
A dix pour moins que Chatelus :
De ces banquets si dissolus
I'en reuien creux comme vn fallot,
Si ie ne suis chez Chatelus
Ne me cerchez chez Iaquelot.

Ayant recité ces vers, il va nous dire qu'il se recom-

penferoit bien fur le deffert : mais voyant qu'il n'y auoit que du fromage, & qu'on fe rioit de luy, ne laiffa à fe mettre à en manger à bon efcient, & difoit qu'il eftoit tresbon, & que l'efcole de Salerne eftoit veritable, quand elle dit, *Cafeus ille bonus, quem dat auara manus*. Puis nous va dire, que fçauez-vous fi noftre hofte ne fe monftrera point plus liberal à nous donner quelques beaux prefens que les Latins appelloient *Apophoreta*, quand nous fortirons du banquet, qu'il n'a efté en nous baillant à fouper, & que l'vn recompenfera l'autre. A quoy il fut refpondu, qu'il ne failloit point s'y attendre, & que par cy deuant il les auoit toufiours traictez en cefte forte, & encore pis, plufieurs fois les ayans conuiez à difner, contre toute couftume des Serees, faifant cela pour beaucoup de raifons. Premierement, pour n'auoir pas tant de gens à fes conuis, parce qu'on n'a pas mis fin fi toft à fes affaires & qu'on eft plus libre au foir. Secondement, à fin que les femmes n'y vinffent point, fçachant bien qu'elles ne pourroient eftre fi toft preftes, & atiffees pour le difner, & pour cefte caufe les Sybarites conuioient les femmes aux banquets quatre ou cinq mois deuant. Tiercement, il les auoit beaucoup de fois conuiez pluftoft à difner qu'à fouper, pour efpargner tant la chandelle que le bois, qu'il faut l'Hyuer au fouper. Quartement, qu'on fert plus de fortes de viandes au fouper qu'on ne faict au difner, & qu'on tient plus longue table, eftans lors exempts de toutes affaires. Encores me fouuient, adiouftoit-il, qu'à l'vn de fes difners les viandes eftoient fi mal cuites, qu'vn de la Seree va dire à noftre hofte,

Ie croy que nous auons esté conuiez à foupper, comme c'eſt noſtre couſtume, par ce qu'vn iour vous me diſtes, Ie vous veux conuier à fouper vn de ces matins. Mais ie me doutay bien, diſoit-il, encores, que les viandes auoient eſté feruies ainſi crues, tant pour eſpargner le bois, qu'à fin qu'on n'en mangeaſt pas tant. Lors vn de ceux qui auoient eſté conuiez, qui auoit eſté en Turquie, repliqua que s'il euſt eſté au grand Caire, ſon hoſte n'y euſt rien gaigné : car, diſoit-il, i'euſſe prins ceſte chair mal cuite, & en fortant ſeulement en la ruë, i'euſſe trouué qui tout incontinant me l'euſt faict cuire, y ayant en ce lieu-là enuiron de douze mille cuiſiniers, leſquels allans par la ville portent de petits fouyers ſur leur teſte, qui en payant font cuire & accouſtrent vos viandes, & ce à faute de bois qu'ont ceux du Caire. Ou bien ie feray comme les Anciens, qui ſe faiſoient feruir la viande ſur des fouyers, qui ſe portoient ſur la table, & auoient des cuiſines portatiues, dans leſquelles tout le feruice ſe trainoit apres eux, & laiſſoient cuire les viandes tant qu'il leur plaiſoit, pour les manger toutes chaudes. Vn autre de la Seree, reuenant à noſtre hoſte, nous va dire qu'il les auoit traictez comme le diable (à qui ſont tous les auaricieux) fit vne fois ſa mere, à qui il ne bailla que d'vne vieille oye, & d'vn cochon ſans moutarde. Quelqu'vn qui tenoit de la complexion de noſtre hoſte le defendant va dire, que ces deux mots pouuoient eſtre appellez viandes des dieux, comme Neron loüoit les champignons, les nommans en Prouerbe Grec, la viande des dieux, parce qu'en iceux il auoit empoiſonné ſon predeceſſeur Claudius, Empe-

reur Romain. Et que ſi nous voulons adiouſter ſoy à Lampridius, nous trouuerons que l'Empereur Seuerus bailloit bien des oyes aux feſtins des Saturnales, comme auiourd'huy nous faiſons à la ſainct Martin, & que Socrates en Xenophon dit qu'il faut fuïr les viandes qui prouoquent ceux qui n'ont point de faim à les manger, & les vins qui incitent à boire ceux encores qu'ils n'ayent nulle ſoif. Puis nous diſoit, approuuant le banquet de noſtre hoſte, que n'eſtions pas mal à ce ſouper, ſi nous regardons à la Loy du Conſul Fannius, qui ordonna que nul des Romains n'euſt à mettre à chaſque repas autre oiſeau qu'vne poulle, encores falloit il qu'elle n'euſt eſté engraiſſee, & que les banquets ſuperflus eſtoient auſſi bien à reprendre que ceux-là, où il n'y a rien trop. Abraham iaçoit que grand Roy & riche, toutesfois il n'auoit à ſa table d'ordinaire, que du pain, du beurre, & du laict pour ſe nourrir. S'il faiſoit quelque feſtin, meſme aux Anges, il y adiouſtoit du gaſteau pour toutes delices, & quelquesfois vne piece du plus gras veau de ſa bergerie. Noſtre franc-à-tripe lors luy va reſpondre, qu'il vaudroit mieux eſtre taxé en la deſpence & ſuperfluité de viures, que d'en auoir peu : ce qu'il monſtra par le feſtin que fit Ieſus Chriſt, où il y reſta beaucoup de viures apres que tous furent raſſaſiez. Et auſſi diſoit-il, que les anciens ont prins pour vn mauuais preſage, & grand malheur, quand on leuoit les tables vuides, & qu'il n'y auoit rien deſſus, les Romains voulans que ce qui demeuroit du banquet fuſt pour les ſeruiteurs : cela ſe faiſant par vne accouſtumance d'humanité enuers eux, les ſeruiteurs Romains

penfans qu'en mangeant du relief de leurs maiftres, eftre par cela compagnons de table auec leurs feigneurs, fi bien qu'il fe trouue des maiftres, lefquels pour fe faire aimer de leurs gens, baillent à leurs feruiteurs de ce qui leur eft ferui fur table, fans qu'ils attendent les reliques & reftes, mefmes Lampridius dit qu'Alexandre Seuere, Empereur, bailloit de fa main à ceux qui le feruoient au difner & fouper, du pain, du vin, de la chair, & de ce qui eftoit ferui fur fa table. Ce que confirme Plutarque, quand il dit, que les Roys de Perfe faifoient liuraifon des viures qu'on leur feruoit à leur table, non feulement à leurs amis, aux gardes & capitaines, ains vouloient que le manger mefmes des Efclaues, voire des chiens, fut feruy fur table, puis leur fuft diftribué, voulant que tous ceux dont ils fe feruoient, fuffent, autant qu'il eftoit poffible, leurs commenfaux, & vefcuffent de leur maifon, les plus fauuages beftes s'appriuoifans en leur donnant à manger. Xenophon parlant du petit Cyrus, dit qu'il a efté le plus digne de commander à la monarchie des Perfes, & qu'il auoit de couftume toutes les fois qu'il trouuoit vne viande bonne & d'appetit, d'en enuoyer vne partie à fes amis. Ie me doute, va repliquer quelqu'vn, que ceux qui diftribuent aux gens de leur maifon des viandes qu'on leur a feruy fur leur table, le font de peur des Parafites, qui mangent le refte des tables, comme nous trouuons en Plaute : parquoy, en toute forte, il eft fort bon que les tables foient bien garnies, & qu'il en y ait toufiours de refte, pour donner à entendre qu'il faut garder quelque chofe de ce que

nous auons de prefent, pour l'aduenir, & fe fouuenir auiourd'huy de demain : & qu'auffi on blafme, auec Plutarque, la table d'Achilles, qui eftoit toufiours vuide & affamee, ce dit Homere, & ledit Plutarque dit à ce propos, que Lucius auoit ouy dire à fa mere, que la table eftoit chofe facree & fainčte, & qu'il n'y auoit rien de facré qui deuft eftre vuide. Et fi les tables n'eftoient bien garnies, adiouftoit-il, comment pourrions nous traičter les gens & les feruiteurs de ceux qui nous viennent voir ? Car nous auons vne couftume en France, que quand il arriue vn gentil-homme en nos maifons, d'eftre outre mefure ententifs à pouruoir que fes feruiteurs foient bien traičtez, & cecy, ou pour contrainčte, que comme moins fages & difcrets, & plus difficiles, ils ne facent de mauuais rapports de nous là où nous fçauons bien que les maiftres fe contenteront de peu, & de tout ce que ferons en leur endroit, ou que nous fçauons que les feruiteurs naturellement font addonez à trop parler, & nous les traičtons ainfi bien, plus en intention qu'ils publient noftre courtoifie, que de peur que nous ayons qu'ils blafment noftre chicheté & taquinerie, ou bien que noftre amitié n'eft poinčt entiere ny aggreable au maiftre, fi elle ne s'eftend iufques à fes feruiteurs, & vous fçauez encor, qu'il y a des maiftres fi tendres & doux à leurs gens, qu'ils aimeroient mieux la commodité & aife de leurs feruiteurs, que la leur propre. Reuenans toufiours à noftre feftin, vne feffe-tondue va parler ainfi. Ie fçay bien que ie feray quand il me faudra aller à ces conuis de Chatelus & Iaquelot, c'eft que ie fouperay auant que d'y aller. On luy repliqua que ceux des Serees ne le

trouueroient pas bon, & qu'il en feroit reprins auffi bien que ceux qui alloient aux feftins publiques (que les Grecs appelloient *Syssitia*, ce mot denotant la grande frugalité qu'ils y gardoient & les Latins *Sodalitates*) le ventre plein, eftant deffendu de fe trouuer à ces conuis apres eftre raffafié, pour autant que ceux qui ne mangeoient là, & ne beuuoient auec les autres, eftoient accufez de gourmandife, & de ne fe contenter point de ce qu'on feruoit au commun. Sçauez vous donc bien que ie feray, va il refpondre, c'eft que quand ie feray de retour de ces affamez banquets, dont on reuient creux comme vne lanterne, ie fouperay chez moy, ou bien des que les viandes feront feruies en ces maigres feftins, ie commenceray à manger des premiers, les viandes tant chaudes foient elles, m'eftant accouftumé à me lauer les mains, la bouche, & la gorge, d'eau chaude, à fin de manger pendant que ceux du conui n'y ofent feulement toucher. Lors il luy fut repliqué, Donnez vous garde qu'il ne vous aduienne comme il fit à vn Seigneur eftant à la table d'vn Prince, lequel mit en fa bouche vn morceau fi chaud, qu'il fut contrainct de le rendre, mais en le remettant fur fon affiette, il fit rire le Prince, & tous les affiftans, en luy difant, Pardieu, monfieur, vn fot fe fuft bruflé. Les tables de noftre Chatelus leuees, vn de la Seree, que nous nommions le mauuais riche, de toute autre complexion que noftre hofte, commença à blafmer les richeffes, & comme s'il l'euft voulu prefcher & admonefter, va dire, apres Socrate, qu'on deuoit faire conte des richeffes, fi elles eftoient conioinctes auec la ioye, mais qu'elles

en eftoient totalement efloignees : car fi les riches, difoit-il, fe veulent feruir d'icelles, ils fe corrompent par trop grande volupté ; s'ils les veulent garder, le foing les ronge & mine au dedans, & s'ils en defirent acquerir, ils deuiennent mefchans & malheureux. Puis il adioufta, que l'auarice rendoit l'homme pauure toute fa vie, à fin qu'il fe peut trouuer riche feulement à la mort, tellement que fi on veut mal à vn auaricieux, il ne luy faut que defirer longue vie, car craignant de tomber en pauureté, il vit pauurement toute fa vie. Puis il difoit, que celuy qui veut deuenir riche, deuoit mettre peine non d'accroiftre & augmenter fa richeffe, ains de diminuer fa conuoitife d'auoir, pour autant que celuy qui ne met point de bornes à fa cupidité, eft toufiours pauure & indigent, & qui appete peu, ne peut auoir faute de beaucoup, celuy approchant plus pres de Dieu, qui fe paffe de peu, Dieu n'ayant affaire d'aucune chofe. Outre, il difoit que durant l'antique Rome on n'affignoit à vn homme que deux arpens de terre, vn arpent contenant autant qu'vn ioug de bœufs peut labourer en vn iour, qui peut contenir deux cens quarante pieds, mais que l'auarice croiffant, il fut par apres permis de tenir iufques à cinq arpens, & que depuis le populaire n'en pouuoit auoir que fept. Ainfi, adiouftoit-il, vous voyez bien que la Loy a bien prefcrit aux fages & gens de bien la quantité de biens qui leur eft fuffifante : mais quant aux fols & mefchans, ie leur diray, apres Plutarque, que la Lune, vn temps fut, pria fa mere de luy faire vn petit furcot, qui luy ioignift bien au corps, Et comment eft il

possible, respondit sa mere, que i'en fisse vn qui te ioigne bien, veu que ie te voy tantost toute pleine, puis apres en croissant, & vne autrefois en decours? c'est à dire, qu'on ne sçauroit diffinir mesure aucune certaine de biens à vn fol, & à vn vicieux, à cause de ses diuerses cupiditez. Et quant à moy, disoit ce mauuais riche, ie tiens encores les pauures plus faciles à contenter que les riches, car si vn pauure a faim, ou soif, ou froid, si vous le faictes manger ou boire plus qu'il ne veut, si vous luy donnez trop d'habillemens sur luy, il s'en faschera, mais l'homme riche n'a iamais trop, n'ayant toute sa vie assez d'eau pour assouuir son hydropisie, & comme dit Plutarque, ce n'est pas l'habillement qui donne la chaleur à l'homme, mais seulement qui arreste & contient au dedans la chaleur que l'homme rend de soy mesmes, empeschant qu'elle ne se respande parmy l'air, aussi, disoit-il, pour estre enuironné de richesses, on ne vit pas plus heureux, ny content, si de l'interieur de l'ame ne procede la ioye, & le repos, cela n'estant bien qui n'a point de fin, & qui est commencement du desir d'auoir. Nostre hoste, à qui il sembloit que ce mauuais riche parlast de luy, va repliquer des choses aussi singulieres qu'il en auoit dictes de communes, commençant en ceste sorte, Si est-ce que le desir d'enrichir nous est autant naturel, que cestuy-là de viure, car, comme dit vn Venitien, la nature ayant pourueu les bestes brutes de choses appartenantes à leurs vies, elle a inferé en l'homme pauure, nud & subiect à plusieurs necessitez, le desir des richesses, luy donnant l'esprit & l'industrie pour les acquerir, à fin qu'il peust auec cest

vnique instrument, se pourchasser les choses qui luy seroient necessaires, non seulement pour viure, comme les auaricieux font, mais à viure humainement, la vie venant plus aggreable par les richesses, qui suppleent à toutes necessitez. Qu'on doiue auoir des biens, disoit nostre hoste, dont on puisse retirer quelque moyen de viure, outre ce que la nature nous enseigne, encores le peut on veoir, ce dit messire Francisque Lotin, en toutes les anciennes Republiques, lesquelles ont faict tout deuoir de semondre leurs citoyens à en auoir, & y pourueurent de faict par la voye de la loy, ordonnans qu'aucun ne fust receu ne admis au gouuernement de la cité, s'il n'auoit autant de biens qu'il estoit requis pour estre enrollé & escrit au liure des cens, & suiuant ceste forme, les citoyens Romains croissoient en biens & en cens. Le mauuais riche, qui blasmoit l'auarice, va respondre ainsi, Nous ne sommes pas au temps, Dieu mercy, qu'il soit question de tant louër les richesses, pour doubte qu'on ait qu'elles viennent en despris, car vrayement ceux-là sont trop communs, qui se les font leur vray idole, laquelle affection certainement est engendree, non pas d'vn desir naturel, mais d'vn desordonné appetit, auquel nulle richesse n'est suffisante de satisfaire, parce que tout ainsi que la nature se contente qu'on acquiere peu de choses, & faciles; de mesmes, nos vaines volontez nous tiennent tousiours pauures & necessiteux, ce pendant que vainement nous formons diuerses necessités, par lesquelles il nous semble qu'auons affaire presque de choses infinies, qui est cause de nous exposer librement à la mer, & à tous perils,

neantmoins que les pauures viuent auſſi bien que les riches, & les riches meurent comme les pauures, mais à pluſieurs pauures la vie eſt plus ioyeuſe, & la mort moins amere, qu'à beaucoup de riches, la pauureté ayant ce ſeul bien par deſſus la richeſſe, qu'elle n'a ſoucy de rien, le Poëte Theognis eſtant de bas & laſche courage, quand il dit :

Pour pauureté fuyr & euiter
En pleine mer ſe faut precipiter.

Que ſi aucun, adiouſtoit-il, ſe contente en ſon auarice, il ſe contente, parce qu'il n'a experimenté autre contentement, comme l'oiſeau qui a eſté nourry & eſleué en la cage, lequel ne ſçait voler quand on le met dehors. Et le malheur encores eſt, que nous ſommes plus auaricieux lors que nous ne pouuons vſer de nos richeſſes, qui eſt en la vieilleſſe, & la cauſe en eſt, à mon aduis, parce que les gens vieux peuuent beaucoup de fois auoir enduré, ayans peur que le bien leur defaille, ou bien que deuenans timides & craintifs, ont le ſang froid, & muans de complexion, ſont comme ſi vn homme tant moins il auroit affaire de chemin, de tant plus il ſe fourniſſoit de viures ou d'argent pour parfaire ſon voyage, ſi bien que vous verrez ces vieux auaricieux garder leurs biens comme eſtans à eux, en chaſſant les coqs comme l'Euclio de Plaute, mais ils n'en oſent vſer, comme s'ils appartenoient à d'autres, & qu'ils ne fuſſent pas à eux, l'auarice contraignant l'auaricieux d'acquerir des biens auec peine & trauail, & luy defen-

dant d'en ioüir, & luy en oftant l'vfage, elle le priue de tout bien, car ce qui ne nous fert ne peut eftre appellé bien, pour noftre regard. Ce que les Grecs ont tres bien entendu, appellans en leur langue tous les biens temporels, vfages, pour fignifier qu'vn bien ne doit point eftre reputé tel finon feulement qu'il fert & qu'on en vfe. Gardant auec grand foin ce qu'il a gaigné auec fueur, & qu'il conuient laiffer auec douleur, femblant à la femme groffe, prenant grand plaifir à amaffer des threfors, puis il a grand' fafcherie quand il les faut mettre dehors, & comme dit le Poëte Satyrique :

De viure en pauureté, à fin de mourir riche.

A la fin noftre mauuais riche, ayant admonnefté noftre hofte, & le fien, par raifon, luy veut remonftrer par rime à fuïr l'auarice, par des vers de Ronfard, qu'il recita ainfi,

Quand tu tiendrois des Arabes heureux,
Ou des Indes les threfors plantureux,
Voire & des Rois d'Affyrie la pompe
Tu n'es point riche, & ton argent te trompe.

Ie parle à toy qui erres
Apres l'or par les terres,
Puis d'elles t'ennuyant
La voile au maft tu guindes,
Et voles iufque aux Indes
La pauureté fuyant.

Le ſoin meurtrier pourtant ne laiſſe pas
D'accompagner tes miſerables pas,
Bien que par toy mainte grand nef chargee
De lingots d'or fende la mer Egee.

Le ſoing qui te tourmente
Suit le bien qui s'augmente,
Guidant de çà de là
Parmy les eaux ta peine,
Qui moins de biens eſt pleine
Quant plus de bien ell'a.

De peu de rente on vit honneſtement,
Le vray threſor eſt le contentement,
Non les grands biens, qui n'attrainent qu'enuie
Biens, non pas biens, mais malheurs de la vie.

Ton mal eſt incurable,
Auare miſerable:
Car le ſoing d'acquerir,
Qui ſans repos t'enflame,
Engarde que ton ame
Ne ſe puiſſe guarir.

Et Ronſard en vn autre lieu :

Faut-il tant qu'on ſe greue
D'amaſſer & d'auoir:
Matin le iour ſe leue
Pour mourir ſur le ſoir.

Puis va reciter vn quatrein de monſieur de Pybrac, où il dit ainſi :

De peu de biens nature ſe contente,
Et peut ſuffit pour viure honneſtement :
L'homme ennemy de ſon contentement
Plus a, & plus pour auoir ſe tourmente.

Et ne s'en eſt trouué, adiouſta-il encores, qu'vn ou deux qui en ayent eu plus qu'ils ne demandoient, à ſçauoir Mydas, & le Romain Aquilius. Vn autre de la Seree voulant ſoulager ce mauuais riche, qui en auoit tant conté, nous va reciter ce qui eſtoit arriué entre deux de ſes voiſins, dont l'vn eſtoit riche & chiche, & l'autre n'eſtoit ne riche ne chiche. Or ces deux ſe rencontrans à la poiſſonnerie (n'y ayant lieu où l'on cognoiſſe mieux les auaricieux de ceux qui ne le ſont point) le riche auaricieux voyant que ſon voiſin, qui n'eſtoit pas de beaucoup ſi plein de biens que luy, ne laiſſoit pour la cherté d'achepter du poiſſon, ne ſe peut tenir de luy dire, *Optimum vectigal parcimonia*, & que la friandiſe & gourmandiſe, auec grande deſpence, appauuriſſoient bien les maiſons, & qu'il falloit bien noter la reſponſe que fit vn gentil-homme à vn Roy de France, lequel contemplant la maiſon d'vn ſien maiſtre d'hoſtel, & le Roy luy diſant que la cuiſine luy ſembloit bien petite & eſtroite à la proportion du logis, le maiſtre d'hoſtel luy auoit reſpondu, que la petite cuiſine auoit fait grande la maiſon. Lors celuy qui auoit achepté le poiſſon bien cher, demanda à ceſte chiche face, qu'on appelloit

Chie-froidure, fi la dame de megre ne couftoit que cinq fols, ne l'achepterois-tu pas ? Ayant refpondu qu'ouï, il luy va dire, ie ne fuis donc pas plus friand que toy : mais c'eft que tu es plus auaricieux, & aimes mieux l'argent que moy. Ce conte acheué, chacun commença à colliger tous les vieux contes qu'on trouue des auaricieux, à fin que noftre hofte fe corrigeaft, & nous traitaft vne autre fois mieux. Le premier fut d'vn auaricieux & vfurier, qui s'eftant pendu de ce que le bled eftoit amendé, voulut faire payer la corde à celuy qui l'auoit coupee, pour lui fauuer la vie, fe voulant rependre fi vne autre corde ne luy euft rien coufté, penfant vne autrefois mourir à meilleur marché. Le fecond, d'vn auaricieux fi miferable, que venant à guerir d'vne longue maladie, & voyant que fon Medecin, & fes medecines payees, il ne luy reftoit rien, il aima mieux fe laiffer mourir, que de viure pauure. Le tiers conte fut de Craffus, le plus riche de Rome, duquel le bien fut eftimé par les Cenfeurs fix millions d'efcus couronne, qui pleura vne lamproye, laquelle eftoit morte en fon viuier ou gardoüer. Le quart fut de celuy qui mourut de defpit d'auoir trop achepté fon fepulchre. Le quint, de deux voifins bien riches, qui s'accufoient de ce qu'ils eftoient les plus fachez, l'vn reprochant à l'autre qu'il vendoit fes vieux fouliers, & ce vendeur luy repliquoit, Et toy tu les acheptes, parce que les fouliers de velours deuiennent de fatin, quand ils font vieux & pelez. Le fixiefme fut d'vn Romain, nommé Caffius Licinius, fi miferable que conuaincu de plufieurs crimes, qui toutefois ne meri-

toient que confifcation de fes biens, s'eftrangla en la prifon (n'ayant iamais fait rien de bon que cela) à fin de fauuer fes biens à fes enfans, eftant mort auant que la fentence fuft prononcee contre luy, ne femblant pas ceftuy-cy à ceux qui donnent eftans malades tout ce qu'ils peuuent, ce qu'ils ne feroient eftans fains, & me femble que lors ils font largeffe du bien d'autruy, & non pas du leur, car ils donnent ce dont ils ne peuuent plus fe feruir. Le feptiefme fut d'vn fi auaricieux qu'il ne voulut iamais payer ceux qui auoient enterré fa femme; & quand le Curé, les coultres, & le foffoyeur luy demandoient de l'argent pour l'enterrage, il leur difoit, en fe fafchant, Voulez vous auoir le corps & les biens? Le huitiefme fut d'vn qui mourant s'inftitua foy mefme heritier de tous fes biens. Le neufiefme, d'vn fi extremement auaricieux qu'il ne faifoit iamais fes cheueux, ne fa barbe, qu'au defcroift de la Lune, tenant pour certain que la barbe & les cheueux coupez au defcroiffant de la Lune, recroiffent bien tard, & fi auec cela ceux qui font couper leurs cheueux à la fin de la Lune, deuiennent chauues, ce qui eftoit caufe qu'il ne payoit les barbiers que pour la moitié. Que fi on difoit à ceft auare, que c'eftoit peu de chofe, & qui couftoit peu d'argent à fe tondre & à deffaire fa barbe, il difoit que Clenard auoit mis au chapitre de defpenfe, pour faire fa barbe en Portugal, quinze ducats par an. Le dixiefme fut d'vn marchand, lequel vendant de bon vin, alloit cercher par tout du vin-aigre & du vin efuenté pour fon difner, & fon feruiteur eftant interrogé que fon maiftre faifoit, refpond, mon maiftre ayant beaucoup

de bien, cerche du mal. L'onziefme fut d'vn riche taquin, qui de nuict fut trouué bruflant fes pourceaux : car les voifins, voyans fi grand flamme par les feneftres de fa maifon, vont crier au feu, & rompans la porte, & eftans entrez, trouuent ce tacroux qui brufloit fes pourceaux en fa cheminee, de peur d'en bailler des rillees. Le dernier fut d'vn vfurier lequel auoit des prefcheurs à gages pour blafmer les vfures & les vfuriers, à fin d'eftre feul de fon meftier, & quand quelques vns qui n'eftoient pas cautionnez luy demandoient de l'argent à loüage, il leur difoit, Les bons menagers & gens de bien n'empruntent point à vfure ; mais ils luy refpondoient, les gens de bien n'en preftent point auffi. Le mauuais riche prenant la parole, aprés s'eftre teu vn long temps, va dire que puis que les vfures eftoient permifes, & qu'on fourniffoit les auaricieux & vfuriers, qu'on monteroit bien iufques à plus haut point, quelques moderations & defences que les Edicts de nos Rois en puiffent faire pour les corriger, & que prefter à vfure eftoit bien different des mœurs de nos predeceffeurs François, qui eftoient fi efloignez de ces vfures, qu'ils preftoient à leurs amis à rendre en l'autre monde, ce dit Textor, fentans les François deflors que les ames eftoient immortelles. Et les Egyptiens quand ils auoient affaire d'argent, bailloient en gage les corps morts de leurs parents, comme affeure Herodote, & aprés luy Diodore. Puis noftre mauuais riche blafmant ce meftier iuré, dont il y a peu de maiftres, va adioufter la difference de nos vfures auec celles des anciens : car entre les Grecs & les Romains, difoit-il, eftoit vne loy, qui

defendoit l'vſure plus haut que d'vn denier pour cent par an, & l'appelloient vnciaire, & l'vſurier qui tiroit plus de profit, eſtoit condamné à rendre le quadruple, les Romains eſtimans l'vſurier plus meſchant que le larron, qui n'eſtoit tenu qu'au double, diſoit Caton. Et encor ceſte loy depuis fut reduite entre les Romains à demy denier pour cent, & peu apres l'vſure fut entierement interdiĉte par la Loy Genuitia, pour les ſeditions qui arriuoient du meſpris des Loix vſuraires. Il fut reſpondu à ce mauuais riche, par vn qui eſtoit maiſtre iuré en ceſt eſtat, & qui ſuiuoit l'erreur d'Accurſe, que *Centeſimæ vſuræ*, eſtoient dites ainſi, de ce que par chacun mois le centieſme denier eſtoit payé par le debteur au creancier, qui venoit à douze pour cent par an, & cela s'appelloit la centieſme vſure, qui ſe payoit toutes les Calendes de chacun mois. Si me confeſſerez-vous, repliqua ce mauuais riche, que les vſures ont quaſi touſiours eſté odieuſes, dommages en vne Republique, qui rongent le debteur iuſques aux os, pour ceſte cauſe les Hebrieux appellent l'vſure morſure, & les Gnoſiens, ce dit Plutarque, pour les authoriſer, auoient de couſtume que ceux qui prenoient de l'argent à vſure, le rauiſſoient à force, n'en oſans faire contraĉt, à fin que ſi les debteurs venoient à renier la debte, & à vouloir fruſtrer l'vſurier de ſon argent, il peuſt agir de volerie contr'eux, & qu'ils fuſſent par ce moyen punis dauantage. Puis ce mauuais riche va dire que les Chreſtiens eſtoient plus meſchans & vicieux que les Iuifs, qui ont le bruit d'eſtre les plus grands vſuriers du monde, leſquels encore auiourd'huy ne preſtent point à

vſure à ceux de leur Loy & Religion. Tous ceux de la Seree furent d'auis de laiſſer ce meſtier iuré, & reuenir encores aux contes des riches & auaricieux, entr'autres, ils vont conter d'vn grand & riche Seigneur, qui prenoit fort grand plaiſir à vn plaiſant homme, lequel eſtant pauure va dire à ce monſieur : Ie m'esbahis que tu ne me donnes quelque choſe, puis que ie te baille tant de paſſe-temps ? Ceſt auare n'euſt point de honte de luy reſpondre : Si ce paſſe-temps que tu me donnes me couſtoit quelque choſe, ce ne me ſeroit plus ne plaiſir ne recreation, ſans conſiderer, qu'outre la pauureté de ceſtuy-cy & ſa gaillardiſe, que le plaiſir doit eſtre eſtimé plus grand de celuy qui donne, que de celuy qui reçoit le don, dautant qu'il ſemble que celuy-là qui baille ſe doiue pluſtoſt reſiouir de ſon operation vertueuſe, que l'autre qui iouït ſeulement de la vertu d'autruy. Que ſi la force de donner eſtoit bien entendue, qui eſt œuure de vertu, auſſi ſeroit-elle plus delectable que n'eſt le receuoir, d'où procede que nous aimons mieux les perſonnes auſquelles nous auons faict du bien, qu'elles ne nous aiment. Il fut dit que ce monſieur ne prenoit iamais ſeruiteur qui ne fuſt bien en ordre, que ſi ie les habille, diſoit-il, ils me laiſſeront : Faites mieux, luy dit quelqu'vn, accouſtrés les, & puis les enuoyez, ainſi ils ne vous laiſſeront pas. Ie les traicte ſi bien, reſpondit-il, qu'ils s'en vont d'eux meſmes, ainſi ie ne baille iamais congé à mes ſeruiteurs. Et à la verité, va dire lors vn de la Seree, les François ſont mal ſeruis, à cauſe des ſeruiteurs qui ſont ſi corrompus, qu'à tous propos ils changent de maiſtre, s'enfuyans dés que les aurez veſ-

tus : parquoi ne vous esmerueillez si plusieurs maistres ont des seruiteurs apres eux auec la deuise de pauureté, c'est à dire, portans l'vne iambe nuë, & l'autre chaussee. Et aussi que le plus souuent, adioustoit-il, les maistres sont si chiches que les seruiteurs ne les veulent seruir sinon auec conditions certaines, parquoy vn de nos voisins en prenant vn seruiteur luy promet qu'il ne boiroit point d'eau en sa maison s'il ne vouloit. Le maistre ne luy voulant bailler du vin pour boire, il interpretoit la condition pour luy, & le valet au contraire. Ce propos finy, on entre en dispute s'il n'est pas meilleur d'estre sage & sçauant que riche, nostre hoste soustenant qu'on voit les sages & sçauans frequenter & cercher plus les maisons des riches, que les riches celles des sages & sçauans, & à ce propos allegua cest Epigramme :

Dy moy, amy, que vaut-il mieux auoir
Beaucoup de biens, ou beaucoup de sçauoir?
Ie n'en sçay rien, mais les sçauans ie voy
Faire la cour à ceux qui ont dequoy.

A ceste cause on demanda à nostre hoste, s'il n'aimeroit pas mieux estre le Medecin que le malade, ayant dit qu'ouy, on luy va dire, & toutesfois nous voyons les Medecins aller plus souuent chez les malades que chez les sains. Et aussi que les sages, estans communément pauures, sçauent dequoy ils ont besoin, & le cerchent chez les riches, & les riches ne sçachans ce qu'il leur faut, ne le cerchent point. Si voyons-nous, repliqua

noſtre hoſte, les braues hommes, ſçauans & ſages auoir approché des riches Princes : comme Ariſtote qui a veſcu quaſi continuellement auprés d'Alexandre, Platon auec Denis, Seneque auec Neron. Il luy fut reſpondu que la recompenſe des richeſſes n'auoit point eſmeu tous ces grands perſonnages à ſuiuir ces Princes, mais que c'eſtoit vn deſir de les inſtruire à bonnes mœurs, deſquels le ſalut du peuple deſpend. Encore ſeroit-il bon, va dire noſtre hoſte, à ces tant ſages que vous voudrez, d'amaſſer des biens, toutefois auec honneſtes moyens, & par le moyen d'iceux ſe deliurer ſoy, & ſa poſterité, de la ſeruitude des riches, pour viure en liberté, & pour ceſte cauſe Plutarque poſtpoſe Ariſtide à Marcus Cato, la fortune accompagnant ſa vertu. Cela ſeroit bon, repliqua quelqu'vn, ſi la pluſpart des richeſſes ne procedoit point des vices, les bons & les riches ne mangeans gueres en vne meſme eſcuelle, nos yeux ne pouuans regarder tout à la fois le ciel & la terre, la richeſſe & le vice n'eſtans gueres l'vn ſans l'autre. Ce qui eſt confirmé par le Prouerbe commun, qui dit, que le riche, ou il eſt meſchant, ou heritier du meſchant, & par ce que dit Menandre, l'homme droiɥ & bon ne peut ſoudainement eſtre faiɥ riche, & par ces deux vers :

De vitiis quod diuitiæ cumulantur apertum eſt,
Nomen idem vitiis diuitiſque datum.

Auſſi, adiouſtoit-il, que Platon dit, qu'il ne ſe peut faire que l'homme ſoit vrayement bon & grandement

riche tout enſemble, ſeparant toutesfois le riche du chiche, diſant que le chiche quelquesfois n'eſt pas meſchant, mais iamais bon. Et aduient communement que les richeſſes tombent entre les mains des plus fols & meſchans, & qu'elles ſont comme le rume, qui tombe touſiours ſur les parties plus debiles. A ce propos, ie voudrois ſçauoir, diſoit-il, pourquoy les hommes meſchans eſtoient (pour la pluſpart,) pluſtoſt riches que les gens de bien. Il fut dit, laiſſant la ſolution d'Ariſtote, & ſuiuant l'Anacriſe, que c'eſtoit à cauſe que les meſchans eſtoient fort ingenieux, ayans vne forte imagination pour tromper en acheptant & vendant, ſçachant amaſſer le bien, & comme il en faut auoir, mais les bons ont faute d'imagination, pluſieurs deſquels voulans imiter les mauuais, en fin ſe ſont trouuez courts. Il fut auſſi adiouſté, qu'il y auoit des gens ſi meſchans, qui ne faiſoient point de conſcience d'en prendre où ils en trouuoient, diſans que le bien & l'auoir de ce monde auoit tant de fois eſté deſrobé, qu'il n'auoit plus de vray maiſtre, ains eſtoit au premier occupant. Soient venues les richeſſes dont vous voudrez, va repliquer noſtre hoſte, tenant touſiours le party des ſiens, ſi apellera-on pluſtoſt les riches en ſa maiſon que les pauures, tant gens de bien ſoient-ils, & ſi les riches ſeront pluſtoſt admis aux Magiſtrats, tant vicieux ſoient-ils,que les pauures, tant vertueux puiſſent-ils eſtre. Ne ſeroit-ce point, luy fut-il reſpondu, par ce que les riches ſemblent auoir ce pourquoy les hommes ſont inuitez à mal faire, ou pource que les riches ſemblent tenir le lieu des vertueux. Quelque autre de la Seree ayant veu

l'hiſtoire de l'Amerique, nous va faire vn conte, à propos de l'auarice inſatiable des hommes, d'vn Ameriquain, qui demanda à vn marchand François, eſtant allé au Breſil de pardelà, comme il ſe mettoit en ſi grand danger de paſſer la mer pour aller querir de ce bois, & autre marchandiſe. Le marchand luy reſpond, que c'eſtoit pour deuenir riche, & amaſſer des biens. Mais quand tu ſeras riche, repliqua ce ſauuage, ne mourras tu point? Si ſeray bien, luy reſpond le marchand François, auſſi bien que les autres. L'Ameriquain luy demanda de rechef. Et quand vous ſerez mort, à qui ſera tout le bien que vous laiſſerez? A mes enfans, reſpond le marchand, ſi i'en ay, ſinon à mes plus proches. Vrayement, dit lors ce vieillard de Topinanboul, A ceſte heure ie cognois que vous autres Mayr, (c'eſt à dire François) eſtes de grands fols, Car vous faut-il tant trauailler à paſſer la mer, ſur laquelle (comme vous nous auez dit) la pluſpart des voſtres ſont peris pour amaſſer des richeſſes, ou à vos enfans, ou à ceux qui ſuruiuent apres vous. La terre, luy diſoit-il, qui vous a nourris, n'eſt-elle pas aſſez ſuffiſante pour les nourrir? Nous auons des enfans & parents, leſquels nous aimons, comme vous voïez : mais parce que nous nous aſſeurons que aprés noſtre mort, la terre, qui nous a nourris, les nourrira, ſans nous en ſoucier autrement, nous nous repoſons ſur cela. Voila comme ceſte nation, diſoit celuy qui auoit faict le conte, ſe moque de ceux qui en danger de leur vie paſſent la mer pour s'enrichir, les Ameriquains attribuans plus à la nature, & à la fertilité de la terre, que nous ne faiſons à la puiſſance & proui-

dence de Dieu. Et puis nous les nommons Barbares, rudes, & fauuages, mais ce n'eſt pour autre choſe, ſinon que Barbar ſignifie deſert, & ne ſont pas ſi barbares que nous, qui eſtimans que pauureté ſoit le dernier & plus grand mal de l'homme, ne pouuons auoir le cœur de la laiſſer à nos enfans, penſans que ce ſoit vn tres-grand & faſcheux mal. Que ſi ces Ameriquains pouuoient voir toutes les autres entreprinſes vaines que nous faiſons de pardeça, ils nous eſtimeroient bien encores plus fols. Et vrayement, adiouſtoit-il, ils auoient auſſi grande occaſion de ſe moquer de nous, que nous auons à rire des petits enfans, leſquels auec vne grande diligence & peine baſtiſſent des maiſonnettes de tuiles & de paille, car nous faiſons des choſes auſſi ridicules qu'eux, & comme dit quelqu'vn,

Nous rions du ſoucy de nos petis enfans,
Quand ils font des chaſteaux, & baſtiſſent de paille:
He! que faictes vous mieux, vous qui perdez vos ans
En toute vanité, ſans rien faire qui vaille?

Ces Ameriquains & Toupinanbouls, diſoit encores celuy qui auoit faict le conte, ont auſſi grande occaſion de rire de nous, que nous auons d'eſtimer fols ceux que leurs Gouuerneurs attachent d'vn neud de paille, ou d'vn ſimple filet, & neanmoins demeurent ſans bouger de là, comme s'ils fuſſent garrotez auec des fers, ou des entraues, tant eſt ſemblable leur folie, ce dit Lipſius, à noſtre erreur, qui ſommes par vn lien friuole de

richeffe aftraints à l'auarice & conuoitife. Que fi vous voulez veoir les mal-heurs que l'auarice & la conuoitife de l'or ont apporté de noftre temps, lifez ce qu'a efcrit l'Euefque de Cafas, lequel faict eftat de vingt millions de pauures creatures miferables des Cannibales mortes par l'auarice & tyrannie infuportable de l'Efpagnol, l'or & la richeffe de leur terre eftant leur propre mal : Mais par permiffion diuine, les Efpagnols qui premier les affaillirent, n'en eurent gueres meilleur marché, tant par la mer qui les a engloutis, que par la famine qu'ils ont enduré, que pour auoir feruy de viande à ces Sauuages. Et outre tout cela, l'Efpagnol par fon extreme auarice, defloiauté, & cruauté, a laiffé à la pofterité le nom de Chreftien odieux à tous les peuples de ce nouueau monde. Vne feffe-tondue laiffant l'auarice des Efpagnols, & fe remettant fur la noftre, nous va dire ; Ie ne vous conterois point l'auarice d'vn taquin & tacroux (lequel a voulu faire feruir à fon auarice vne difcipline ancienne de l'Eglife) fi la rencontre n'eftoit auffi fententieufe que plaifante. Ce vilain icy, qui n'auoit que le gain deuant les yeux va faire publier à fa parroiffe vne excommange pour des naueaux qu'il difoit lui auoir efté defrobez, mais à la fin, il fe trouua que fa femme, qui les mangeoit tous les iours, toutes les nuicts ne faifoit que peter & veffir, fans le dire, & plus que de couftume: Le mary qui eut bon nez, s'affeura que c'eftoit fa femme, qui auoit mangé fes naueaux : Sus cela, le mary voyant qu'il en pourroit fortir du bruit & de la noife, s'en vint au Curé, & en entrant en l'Eglife, luy va crier, Monfieur le Curé, ne paffez point plus outre à

14.

publier l'excommange de mes naueaux, car pour le feur i'en ay fenty du vent. Celuy qui auoit faict ce conte, voyant qu'on en rioit pas trop, en va faire vn auffi pitoyable d'vn autre auaricieux, lequel il commença ainfi : Il y eut iadis, comme i'ay ouy dire, vn pere chaffé de fa maifon par fon propre fils, pource qu'il difoit que fon pere luy defpendoit trop, dont ce pere fut contraint de s'en aller à l'hoftel-Dieu. Deuant la porte duquel comme il veid vn iour fon fils paffer, le pria que pour l'amour de Dieu, il luy pleuft enuoyer deux linceux pour fon coucher. Le fils meu de compaffion, (encores qu'il fe fuft fenty heureux s'il euft peu dire, *Noftre Pere qui es és Cieux*) commanda dés qu'il fut chez foy à vn fien petit fils, de porter à fon grand pere deux linceux à l'hofpital. Ce petit galand ne luy en porte que l'vn, dequoy à fon retour eftant reprins par fon pere, il luy dit, I'ay gardé l'autre pour le vous donner, mais que foyez à l'hofpital, eftant paruenu à voftre vieilleffe. Ce mauuais homme, difoit celuy qui faifoit le conte, encores qu'il fuft bien riche & auare, fi penfa-il à luy-mefme qu'il pourroit bien deuenir pauure, & qu'il feroit poffible mefuré par fes enfans à la mefme mefure qu'il auoit mefuré fon pere, luy fouuenant que fon fils eftant petit, & monté derriere luy en croupe, luy auoit dit, mon pere, Mais que vous foyez mort, ne cheuaucheray-ie pas alors en felle? Ceux de la Seree fe vont mettre plus que iamais à faire des contes des auaricieux, entre les autres vn va dire, que Valere le grand auoit efcrit d'vn auare, lequel eftant en la ville de Cafiline affiegee par Hannibal, prefera l'efpoir du

gain à fa propre vie, car il aima mieux vendre vn rat, qu'il auoit prins, deux cens deniers Romains, que d'en raffafier fa faim, dont il mourut bien toft apres, & l'achepteur, plus fage que luy, fauua fa vie par cefte viande, ne fongeant qu'au prefent, car en tout l'eftat du monde, on ne iouit que du prefent, attendu que le paffé n'eft plus, & celuy qui eft à venir n'eft pas encores. Il n'y euft que le vendeur, va repliquer vn autre de la compagnie, qui mourut, mais Leon d'Afrique efcrit qu'en vne grande neceffité d'eau, tant le vendeur que l'achepteur moururent, difant qu'aux deferts d'Arabie il fe trouua tombeau en la plaine d'Azra, qui porte tefmoignage en grandes & groffes lettres, qu'vn marchand achepta d'vn voiturier vne coupe d'eau, dix mil ducats, & neantmoins que tant l'achepteur que le vendeur moururent de foif. Iouian Pontain, va dire quelqu'vn, raconte vne hiftoire plaifante d'vn Cardinal, nommé Angelot, lequel fut bien chaftié de fon auarice. Ce Cardinal, comme dit Pontain, auoit cefte couftume, que quand les parefreniers auoient donné le foir l'auoine à fes cheuaux, il defcendoit par vne fauffe porte en l'eftable, tout feul, & fans lumiere, & defroboit leur auoine, pour la rapporter à fon grenier, dont il auoit la clef. Et tant continua, qu'vn de fes parefreniers, ne fçachant qui eftoit ce larron, fe cacha dans l'eftable, & attrappant fon maiftre fur le faict fans le cognoiftre, luy donna tant de coups de fourche, qu'il le fallut remporter demy mort, eftant bien puny de fa taquinerie : comme auffi fut vn pauure Curé de fon auarice, lequel Ian Moria, Duc de Milan, chaftia bien

iuftement, mais trop cruellement, pour auoir refufé le miniftere de fon office pour l'enterrage d'vn mort : pour ce que fa vefue n'auoit dequoy luy payer les frais des funerailles. Car le Duc allant luy mefme au conuy du deffunct, fit prendre & lier le preftre auec le corps mort, & mettre tous deux en vne mefme foffe. Pontain recite auffi, adiouftoit-il, que le Pape Martin eftoit fi auaricieux, qu'il auoit accouftumé d'efteindre les cierges qu'on laiffoit brufler toute la nuit és Eglifes. Et difoit ce Pape, quand on le reprenoit de fi petite efpargne, qu'il n'y auoit point de plus grand monceau que celuy qui fe faifoit peu à peu & fouuent, & que ce n'eftoit que fauoribole de ce qui fe dit, qu'autant chie vn bœuf que mille moucherons, par ce qu'il y a plus de moucherons que de bœufs. Vn autre auffi a efcrit la refponfe que fit vn pauure Cordelier au Pape Sixte quatriefme, qui du mefme ordre eftoit paruenu à fi grande dignité. Lequel Pape, luy monftrant fes grandes richeffes, difoit à ce pauure frere mineur, ie ne puis pas dire comme fainct Pierre, ie n'ay or ni argent : Non vrayement, refpond le Cordelier, ni ne pouuez pas dire auffi comme luy aux impotens & paralytiques, Leuez-vous & marchez. Vous oubliez, va dire vn de la Seree à celuy qui eftoit aprés les contes des auaricieux,de reciter ce que voftre mefme Pontain a efcrit de Didier Iulian Empereur, lequel fut fi fubiect à efpargner, que d'vn cochon ou leurault il en faifoit quatre repas, & ne luy en feruoit-on qu'vne piece à chacun difner & fouper. Quand les contes des auaricieux & taquins furent acheuez chacun fe leue de table, & dirent entre-

eux, qu'on ne voudroit plus difner ne fouper là dedans, fans apporter dequoy manger, encores qu'on fuft conuié vn iour deuant, & que ce conuy, que les Grecs appellent *Symbolum*, & *è ſportula*, & les Latins *Collecta* (dont eft venuë noftre collation) où chacun apporte fa portion, leur plaifoit plus, & felon Hefiode eft plus libre, plus honnefte & fainct, feruant à entretenir l'amour, l'amitié & l'egalité entre les perfonnes bien nees & liberales; que le banquet magnifique, que les Latins appellent *Cœna recta*, qui eft appreſté aux defpens de celuy qui conuie, & par ces feftins font appellez des Grecs *Aſymboli*, où chacun a fon efcot franc, que les parafites fuiuent, lefquels fentent plus leurs perfonnes ferues que franches, ne feruans ces banquets qu'à faire des amis de table. Puis les conuiues entr'eux-mefmes, vont dire que les Parafites ne gaigneroient rien de venir aux reliques de ce banquet, & auffi qu'il ne faudroit point brufler les reftes, comme faifoient les anciens en vn facrifice qu'ils appelloient *Proternia*, ou les ietter en l'eau, comme fit Sylla les reliques qui demeurerent du conuy qu'il fit au peuple, ou les bailler aux chiens, comme faifoit vn peuple, ce dit Atheneus, ou les couurir de terre, ce que pratiquoient les Borufſiens, ce dit Miletus, ou les laiffer aux corneilles, comme font les preftres de Calecuts, qui leur donnent tout ce qui refte de la table du Roy, fi nous voulons croire Ludouicus Romanus. Ils dirent encores en fortant de table, qu'en ce banquet on n'auoit point contreuenu au fymbole de Pythagore, qui dit, N'amaffe point ce qui cheoit de la table, que les Grecs & Latins appellent

Analecta, eftant defendu aux Anciens d'amaffer les miettes de pain, & autres chofes, qui tomboient fous la table, eftans ces reftes confacrees aux morts ; mefmes qu'il y a des peuples, lefquels par vne grande fuperftition iettent deffous la table de chaque chofe qui eft feruie, pour les ames de ceux qui n'ont ne parents ne amis qui les reçoiuent en leurs banquets. Vn de la Seree qui approchoit de la complexion de noftre hofte, oyant ces difcours, nous va dire, Vous feriez efmerueillez de la fafcherie & de l'ennuy qui vient à l'homme pour caufe de fa nourriture, la volupté du manger durant peu de temps au corps de l'homme, l'occupation & follicitude de les apprefter eftant pleine de peine, & comme dit Plutarque, nous deuons prendre la nourriture comme vne medecine pour guerir de la faim, non comme plaifir aggreable, mais neceffaire à la nature : & auffi tous ceux qui boiuent & mangent, & fe nourriffent, difent qu'ils fe penfent & traictent. Et à ce propos loüant le banquet de noftre hofte, qui eftoit fans fuperfluité, nous va alleguer des vers du plaifir du gentil-homme champeftre, où il y a,

Et pour plaifir, il affemble
Ses meilleurs voifins d'alentour
Qui amaffent leur mente enfemble,
Et comme bon à chacun femble
Se vont vifiter tour à tour.

Pour eux à la ville il n'enuoye
Cercher du plus exquis gibier,

Mais priuément il les feftoye
D'vn cochon, d'vn chapon, d'vne oye,
Et des pigeons du colombier.

Là ne fe parle que de rire,
Et de goffer en liberté,
On n'y oit point d'autruy mefdire,
On n'y veult à perfonne nuyre
Ny d'effect, ny de volonté.

Leur repas eft libre & modefte
D'herbes & de fruicts meflangé,
N'engendrant vn hoquet molefte,
Qui volontiers aux banquets refte
Aprés que lon a trop mangé.

Auffi ne leur fault-il point faire
Tant de defpens en Medecin,
Ny en drogue d'Apoticaire:
Auffi perfonne à leur affaire
Ne vient efpier le baffin.

Aprés que ceftuy-cy eut fouftenu noftre hofte en raifon & en rime, ayant prins congé de la compagnie, on fe mit à parler de luy, vn de la Seree ayant remarqué, que tout le temps qu'il auoit parlé à nous, il auoit eu les doigts ferrez contre la main, fans iamais les eftendre ; & que par les facrees lettres hieroglyphiques des Egyptiens, la main feneftre ferrant les doigts, eftoit vne

marque d'auarice, comme auoir la main ouuerte figne de liberalité : & qu'à ce propos Diogene difoit, qu'il ne failloit pas bailler les mains pliees aux amis. Et difoit outre qu'il eftoit fi auaricieux, qu'il ne fe pouuoit contenir de fouhaiter des richeffes, ce qu'il monftra en faifant vn Epitaphe, où il y auoit ainfi :

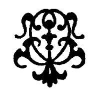
Cy gift & fe repofe en fomme
Le feu Euefque de Luçon,
Qui d'or auoit vne grand' fomme,
Pluft au bon Dieu que ie l'euffon.

Puis adiouftoit, que plufieurs fois il auoit trouué ce deffenfeur de noftre hofte, eftant feul, parlant à luymefme, & que c'eftoit vn argument vrgent d'eftre auare, & fubiect aux biens, que de parler à foy-mefmes, & qu'vne fois luy ayant demandé à qui il parloit, m'ayant refpondu qu'il parloit à foy-mefme, ie luy dy, Garde toy de parler à vn auaricieux & mauuais homme. Vous cognoiftrez auffi, adioufta vn autre, auaricieux à fon coufteau, il n'aura iamais de coufteau qui coupe bien, ne le faifant aiguifer de peur qu'il fe gafte par trop, là où le bon compagnon ne fçauroit durer fi le fien ne coupe comme feu, fans auoir efgard s'il durera long temps, ou non. Vn Franc-à-tripe voyant qu'on fe vouloit retirer, appellant noftre hofte, luy va dire qu'il n'auoit pas gardé la couftume des Anciens qu'on practique encores auiourd'huy en Angleterre, lefquels, le banquet finy, aprés auoir baillé à lauer les mains, appor-

toient vn calice plein de vin, & difoient, *Cape hanc fanitatis metam pridem:* voulant prouuer par bonnes raifons tant naturelles que medicinales qu'il eftoit fort bon, & mefme feruoit à la fanté, de finir le repas par boire, nonobftant le commun qui dit, *Sit tibi poftremus femper in ore cibus.* Puis luy va demander, s'il ne s'eftoit point apperceu que plufieurs conuys n'auoient point beu en mangeant, non point voulant imiter les Orientaux, lefquels ne boiuent iamais iufques à ce qu'ils ayent prins leur refection, mais que c'eftoit que voyant l'appareil de ce banquet fi maigre, ils n'auoient pas eu le loifir de boire, ayant peur qu'en demandant à boire, à mettre de l'eau dans le vin, à rendre le verre, de ne trouuer plus rien que manger aprés auoir beu. Noftre hofte fe prenant à rire, & entendant bien que vouloit dire tout ceft aduant-ieu, commanda qu'on allaft tirer du vin. Le vin venu, noftre Franc-à-tripe nous prouoque a boire, en nous difant, imitant les Anciens, Viuons, il faut mourir : combien qu'à tous ne plaifoit cefte façon de conuier ainfi à boire. Noftre hofte ayant beu, noftre Drolle luy va demander fi en beuuant on remuoit la langue, luy n'en fçachant rien, aucuns difoient à leur aduis que fi, & pour s'en affeurer demandoient du vin, les autres iuroient que non, & pour en eftre plus affeurez, beuuoient deux ou trois fois encores. Noftre hofte voyant que fon vin s'en alloit, fans refolution fi en beuuant on remuoit la langue ou non, fe contrarians les vns aux autres, & la plus grand'part demandans à boire inceffamment pour en fçauoir la verité, leur va dire, que ce doubte fe refoudroit mieux

en particulier, & que l'effay s'en feroit mieux & plus affeurément chacun en fa maifon, qu'en fi grand bruit & tumulte, & qu'à la prochaine Seree chacun en pourroit apporter fon opinion, & tous enfemble, & à la pluralité des voix, on en feroit vn axiome, & reigle affeuree. Ce Franc-à-tripe fçachant bien la maladie, aprés auoir mis le verre à la bouche, bailla le refte au garçon qui leur mettoit à boire, le priant de boire ce qui reftoit de vin. Mais le garçon tout honteux n'en voulant rien faire, ce Franc-à-tripe s'addreffant à nous, va dire, que c'eftoit vne chofe fort antique & bonne, & que les Anciens ont penfé religieufe & fainčte, fi nous croyons Athenee, que de bailler à la fin du conuy à ceux qui auoient donné à boire, tout ce qui en reftoit. Puis s'approchant de fon hofte, luy va dire,comme fit Augufte à vn de fes amis qui luy auoit faičt vn banquet frugal, Ie ne penfois pas t'eftre fi familier amy. Vne Feffe-tonduë voulant prendre congé de la compagnie, nous va dire que le banquet de Varus, encores qu'il n'y euft gueres de viures pour contenter le ventre, eftoit bien autre que ceftuy-cy : car pour le moins il eftoit magnifique de linge, de vaiffelle d'argent, de tapifferies, & autres chofes pour refiouïr & repaiftre les yeux, mais qu'en ceftuy-cy il n'y auoit rien ne pour le ventre ne pour les yeux. Quand noftre hofte veid qu'on fe moquoit de luy en fa prefence, en beuuant fon vin, va faire comme vn nouueau marié, à qui la fefte duroit trop, pour honneftement nous bailler congé, car fur l'heure il faičt mettre vn chauderon d'eau fur le feu, auec de bonnes herbes, en la mefme chambre où ils eftoient, &

dés auſſi toſt que l'eau fut chaude, il cria hautement, comme fit le nouueau marié, Qui n'aura icy aucun affaire, qu'il s'en aille, car ie me veux lauer les pieds. Et auec ce beau congé & honneſte propos, noſtre hoſte rompit la feſte, & renuoya la compagnie.



LES SEREES QVI SONT

contenuës en ce ſecond & troiſieſme

Liure.




S·IOANNES·
IN PRIN CIPIO ERAT VER BVM

46





